URSULA
LE GUIN
Les Dépossédés
Science-Fiction
Le Livre de Poche

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Deux mondes se font face :

Anarres, peuplé deux siècles plus tôt par des dissidents soucieux de créer enfin une société utopique vraiment libre, même si le prix à payer est la pauvreté.

Et Urras qui a, pour les habitants d'Anarres, conservé la réputation d'un enfer, en proie à la tyrannie, à la corruption et à la violence.

Shevek, physicien hors normes, a conscience que l'isolement d'Anarres condamne son monde à la sclérose. Et, fort de son invention, l'ansible, qui permettra une communication instantanée entre tous les peuples de l'Ekumène, il choisit de s'exiler sur Urras en espérant y trouver une solution.

Ce roman, qui a obtenu les prix Hugo, Nebula et Locus, n'a rien perdu aujourd'hui de sa virulence politique ni de sa charge d'aventures. Avec *La main gauche de la nuit*, précédemment paru dans la même collection, c'est un des chefs-d'oeuvre d'Ursula Le Guin.

- Ursula Le Guin
  - Anarres
  - Urras
  - Chapitre premier
  - Chapitre II
  - Chapitre III
  - Chapitre IV
  - Chapitre V
  - Chapitre VI
  - Chapitre VII
  - Chapitre VIII
  - Chapitre IX
  - Chapitre X
  - Chapitre XI
  - Chapitre XII
  - Chapitre XIII
- notes
  - 1
  - 2

Ursula Le Guin
Les dépossédés

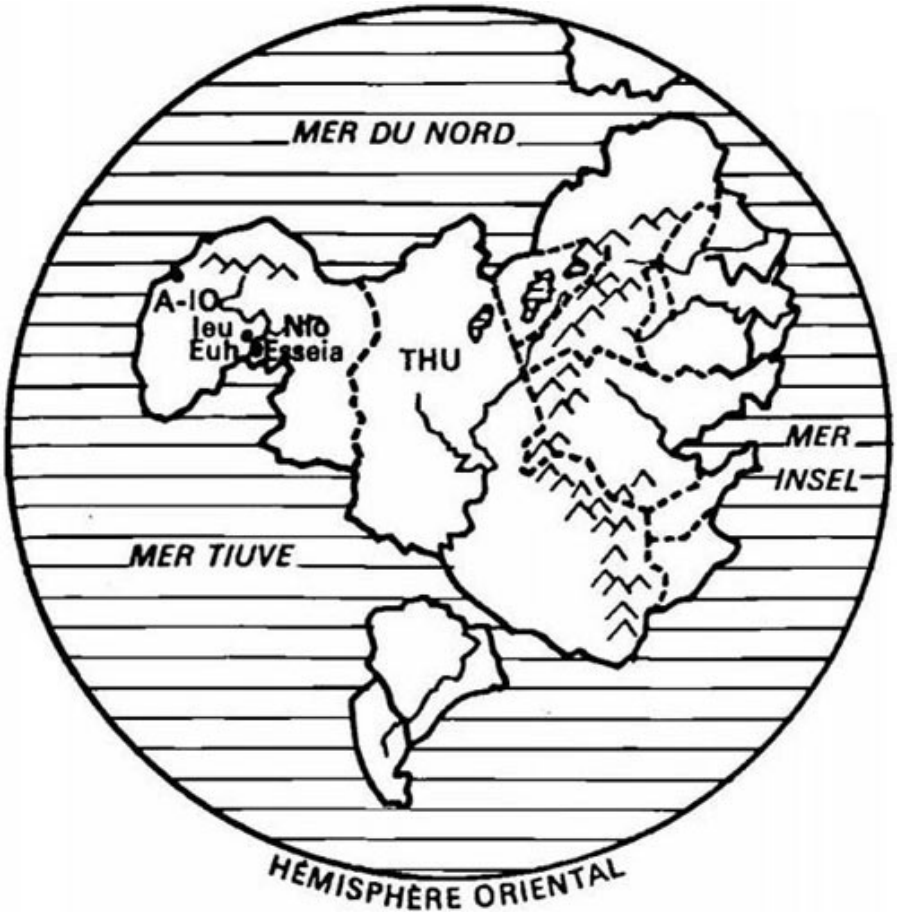
Anarres

M. de GLACE
MER
SORRUBA
MER
PLATEAU
KERENNE
NORD
Mt Drum
Grande Plaine
NORD
Institut
Liberté
Sources
Rouges
Ile
Segvina
MER
M. VERTES
PLATEAU SUD
SUD
TEMAE
MER SAEL

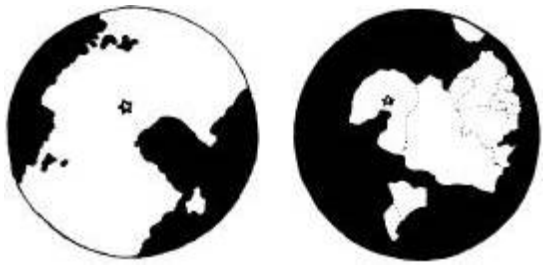
SORRUBA
MER
Paix-et-
Abondance
NORD-OUEST
NORD-EST
NETHERAS
Vallée
Ronde
Abbenay
Chakar
Rolny
Pen.
SUD-EST
Coude
Grande
Vallée
SUD-OUEST
MER

Urras

MER
TIUVE
BENBILI
MER INSEL
Meskti
GRANDE MER DU SUD
HÉMISPHÈRE OCCIDENTAL


MER DU NORD
A-IO
Ieu
Euh
Nio
Esseia
THU
MER
INSEL
MER TIUVE
HÉMISPHÈRE ORIENTAL

Chapitre premier
Anarres — Urras



Il y avait un mur. Il ne semblait pas important. Il était formé de pierres non taillées cimentées sans soin. Un adulte pouvait regarder par-dessus, et même un enfant pouvait l'escalader. Là où il croisait la route, il n'y avait pas de porte, il s'estompait en une simple figure géométrique, une ligne, une idée de frontière. Mais cette idée était réelle. Elle était importante. Durant sept générations il n'y avait rien eu de plus important au monde que ce mur.

Comme tous les murs, il était ambigu, avec ses deux côtés. Ce qui se trouvait à l'intérieur et ce qui était à l'extérieur dépendait du côté du mur d'où l'on regardait.

Vu d'un côté, le mur entourait un champ stérile de soixante acres appelé le Port d'Anarres. Sur ce champ se trouvaient quelques grues flottantes, une aire de lancement et d'atterrissage, trois entrepôts, un garage pour camions et un dortoir. Le dortoir paraissait solide, sale et lugubre ; il n'y avait pas de jardins, pas d'enfants ; presque personne n'y logeait, ni ne devait jamais y rester longtemps. C'était en fait un lieu de quarantaine. Le mur n'entourait pas seulement le terrain d'atterrissage, mais aussi les vaisseaux qui descendaient de l'espace, et les hommes qui se trouvaient à bord de ces vaisseaux, et les mondes d'où ils arrivaient, et tout le reste de l'univers. Il enfermait l'univers, laissant Anarres en dehors, libre.

Vu de l'autre côté, le mur entourait Anarres : toute la planète se trouvait à l'intérieur, comme un immense camp de prisonniers, coupée des autres mondes et des autres hommes, en quarantaine.

Quelques personnes suivaient la route jusqu'au terrain d'atterrissage, ou se tenaient à l'endroit où elle traversait le mur.

Des gens venaient souvent de la proche cité d'Abbenay dans l'espoir de voir un astronef, ou simplement pour voir le mur. Après tout, c'était le seul mur de démarcation sur leur planète. Il n'y avait aucun autre endroit où ils pouvaient voir un panneau disant « Défense d'entrer ». Des adolescents surtout y étaient attirés. Ils allaient

jusqu'au mur et s'asseyaient dessus. Ils avaient parfois l'occasion de regarder une équipe débarquer des caisses des camions à chenilles, près des entrepôts. Il pouvait même y avoir un cargo sur l'aire d'atterrissage. Les cargos ne venaient que huit fois par an, à des dates connues seulement des syndics travaillant au port, et quand les spectateurs avaient la chance d'en voir un, ils étaient tout excités, au début. Mais ils restaient là, et le cargo également demeurait immobile, tour noire et trapue dans un fourmillement de caisses mouvantes, au loin dans le champ. Puis une femme s'écartait d'une équipe des entrepôts pour dire : « C'est terminé pour aujourd'hui, frères. » Elle portait le brassard du service de la Défense, vision presque aussi rare que celle d'un astronef. C'était très impressionnant. Mais bien que le ton de sa voix fût doux, il était catégorique. Elle dirigeait cette équipe, et serait soutenue par ses syndics si on s'opposait à elle. Mais de toute façon, il n'y avait rien à voir. Les étrangers, les extraplanétaires, demeuraient à l'abri de leur vaisseau. Aucun spectacle.

C'était aussi un spectacle ennuyeux pour l'équipe de la Défense. Parfois, la chef d'équipe souhaitait que quelqu'un essaye seulement de franchir le mur, un astronaute étranger s'enfuyant du vaisseau, ou un gosse d'Abbenay tentant de se glisser à l'intérieur pour examiner le cargo de plus près. Mais cela n'arrivait jamais. Rien n'arrivait jamais. Et quand quelque chose arriva, elle n'y était pas préparée.

Le capitaine du cargo *L'Attentif* lui dit :

— Est-ce que cette foule en a après mon vaisseau ?

La chef d'équipe regarda et vit qu'il y avait maintenant une véritable foule près de la porte, une centaine de personnes, ou plus. Elles se tenaient là, simplement, à la façon dont les gens s'étaient tenus dans les gares en attendant les trains de vivres, durant la Famine. Elle fut prise de panique.

— Non. Ils… euh… protestent, dit-elle dans son Iotique lent et limité. Ils protestent contre le… euh… vous savez. Le passager ?

— Vous voulez dire qu'ils en ont après ce salaud que nous devons embarquer ? Est-ce qu'ils vont essayer de l'arrêter, ou de nous empêcher de le prendre ?

Le mot « salaud », intraduisible dans la langue de la femme, ne signifiait rien pour elle, sinon une sorte de terme étranger désignant son peuple, mais elle n'avait jamais aimé la sonorité de ce mot, ni le ton du capitaine, ni le capitaine.

— Pouvez-vous vous protéger tout seuls ? demanda-t-elle brièvement.

— Bon sang, oui. Contentez-vous de décharger le reste de cette cargaison en vitesse. Et amenez ce salaud de passager à bord. Aucune foule d'Odoniens ne *nous* créera le moindre ennui.

Il tapota la chose qu'il portait à sa ceinture, un objet de métal

ressemblant à un pénis déformé, et regarda la femme désarmée d'un air protecteur.

Elle lança un regard froid à l'objet phallique, dont elle savait que c'était une arme.

— Le vaisseau sera chargé à quatorze heures, dit-elle. Gardez votre équipage à l'intérieur. Départ à quatorze heures quarante. Si vous avez besoin d'aide, envoyez un message au Contrôle au Sol.

Elle partit vivement avant que le capitaine ne puisse répliquer. La colère la gonflait d'énergie face à son équipe et à la foule.

— Dégagez la route, ici ! ordonna-t-elle en arrivant près du mur. Des camions vont venir, quelqu'un va se faire blesser. Dégagez la route !

Les hommes et les femmes de la foule discutèrent avec elle et entre eux. Ils continuèrent à traverser la route, et certains franchirent le mur. Cependant, ils dégagèrent plus ou moins la voie. Si la chef d'équipe ne savait pas comment faire bouger une foule, ils ne savaient pas comment en être une. Membres d'une communauté, et non pas éléments d'une collectivité, ils n'étaient pas mus par des sentiments de masse ; il y avait ici autant d'émotions différentes que de gens. Ils n'avaient pas l'habitude de recevoir des ordres arbitraires, et ils n'étaient donc pas entraînés à leur désobéir. Leur inexpérience sauva la vie du passager.

Certains d'entre eux étaient venus pour tuer un traître. D'autres pour l'empêcher de partir, ou pour lui crier des insultes, ou simplement pour le regarder ; et tous ces autres gênèrent le mouvement simple et bref des assassins. Aucun d'eux n'avait d'arme à feu, bien que certains eussent des couteaux. Pour eux, assaut signifiait assaut corporel ; ils voulaient prendre le traître entre leurs propres mains. Ils pensaient qu'il viendrait entouré de gardes, dans un véhicule. Tandis qu'ils essayaient d'inspecter un camion de vivres et discutaient avec son conducteur indigné, l'homme qu'ils cherchaient arriva en marchant le long de la route, tout seul. Quand ils le reconnurent, il était déjà à mi-distance du vaisseau, sur l'aire d'atterrissage, et cinq syndics du service de la Défense le suivaient. Ceux qui voulaient le tuer se lancèrent à sa poursuite, mais trop tard, et se mirent à lui lancer des pierres, pas tout à fait trop tard. Ils touchèrent de justesse l'homme qu'ils voulaient à l'épaule, au moment même où il atteignait le vaisseau, mais une pierre d'un kilo frappa un membre de l'équipe de la Défense sur le côté de la tête et le tua sur le coup.

Les portes du vaisseau se refermèrent. Les membres de l'équipe de la Défense repartirent en emportant leur compagnon mort ; ils ne firent aucun effort pour arrêter les meneurs de la foule qui se précipitaient vers l'astronef, mais la chef d'équipe, pâle d'indignation

et de colère, leur cria des insultes quand ils passèrent près d'elle, et ils firent un détour pour l'éviter. Une fois devant le vaisseau, le désir de vengeance de la foule se dissipa et demeura hésitant. Le silence de l'astronef, les mouvements brefs des énormes grues squelettiques, l'étrange vision du sol brûlé, l'absence de toute chose à l'échelle humaine, tout cela les désorienta. Un jet de vapeur ou de gaz sortant d'un appareil relié au vaisseau en fit sursauter quelques-uns ; ils levèrent les yeux d'un air inquiet vers les fusées, grands tunnels noirs qui les surplombaient. Une sirène d'avertissement se mit à hurler à l'autre bout du terrain. Une personne recula d'abord vers la porte, puis une autre. Personne ne les arrêta. Au bout de dix minutes, le terrain était libre, la foule s'étirait sur la route d'Abbenay. Rien ne semblait être arrivé, après tout.

À bord de *L'Attentif,* il se passait beaucoup de choses. Depuis que le Contrôle au Sol avait avancé l'heure du départ, toute la routine devait être accomplie en deux fois moins de temps que d'habitude. Le capitaine avait ordonné que le passager soit sanglé et enfermé avec le docteur dans la salle de l'équipage, pour ne pas les avoir dans les jambes. Il y avait un écran dans cette salle, ils pourraient regarder le décollage s'ils le désiraient.

Le passager le regarda. Il vit le champ, et le mur qui l'entourait, et très loin du mur les versants du Ne Theras, tachetés de touffes de holums et d'épines de lune argentées et clairsemées.

Tout cela se précipita soudain vers le bas de l'écran. Le passager eut l'impression que son crâne était pressé contre l'appuie-tête. C'était comme un examen chez le dentiste, la tête repoussée en arrière, les mâchoires ouvertes de force. Il ne pouvait pas reprendre son souffle, il se sentait malade, il sentit ses entrailles se relâcher de peur. Son corps tout entier criait aux forces énormes qui s'étaient emparées de lui : *Pas maintenant, pas encore, attendez !*

Ses yeux le sauvèrent. Leur insistance à voir et à lui montrer le sortit de l'autisme de la terreur. Car sur l'écran s'étendait maintenant une vue étrange : une grande plaine de pierre pâle. C'était le désert que l'on voyait depuis les montagnes qui dominaient Grande Vallée. Comment était-il revenu à Grande Vallée ? Il essaya de se dire qu'il était dans un avion. Non, dans un astronef. Le bord de la plaine scintillait comme l'éclat de la lumière se réfléchissant sur l'eau, sur une mer lointaine. Il n'y avait pas d'eau dans ces déserts. Alors que voyait-il donc ? La plaine rocheuse n'était plus plate désormais, mais creuse, comme un énorme bol rempli de soleil. Et tandis qu'il la regardait d'un air émerveillé, elle devint moins profonde, répandant sa lumière. Brusquement, une ligne la divisa, abstraite, géométrique, une parfaite section de cercle. Et au-delà de cet arc, c'étaient les ténèbres. Des ténèbres qui transformèrent toute l'image, la rendant négative. La

partie réelle, rocheuse, n'était plus concave et illuminée mais convexe, réfléchissante, rejetant la lumière. Ce n'était pas une plaine ou un bol, mais une sphère, une boule rocheuse et blanche qui plongeait dans les ténèbres, qui s'éloignait. C'était sa planète.

— Je ne comprends pas, dit-il à haute voix.

Quelqu'un lui répondit. Pendant un moment, il ne comprit pas que la personne qui se tenait à côté de sa couchette s'adressait à lui, et lui répondait, car il ne comprenait plus ce qu'était une réponse. Il n'était clairement conscient que d'une chose : son isolement personnel et total. Le monde s'était écroulé sous lui, et il restait seul.

Il avait toujours craint que cela n'arrivât, plus qu'il avait jamais craint la mort elle-même. Mourir, c'est perdre son individualité pour rejoindre le reste. Il s'était conservé, et avait perdu le reste.

Il fut enfin capable de lever les yeux vers l'homme qui se trouvait debout à côté de lui. C'était un étranger, bien sûr. Dorénavant, il n'y aurait plus que des étrangers. Il parlait dans une langue étrangère : le Iotique. Les mots prenaient un sens. Toutes les petites choses avaient un sens ; mais l'ensemble n'en avait pas. L'homme disait quelque chose au sujet des sangles qui le maintenaient. Il les tripota maladroitement. La couchette se redressa brusquement et il faillit en tomber, se trouvant étourdi et déséquilibré. L'homme continuait à demander si quelqu'un avait été blessé. De qui parlait-il ?

— Est-il sûr qu'il n'est pas blessé ?

La forme polie pour s'adresser directement à quelqu'un en Iotique était la troisième personne du singulier. L'homme voulait parler de lui, de lui-même. Il ne savait pas pourquoi il aurait dû être blessé ; l'homme continuait à parler de pierres qu'on lançait. Mais la pierre ne le frapperait jamais, pensa-t-il. Son regard revint vers l'écran pour y chercher la pierre, le caillou blanc qui tombait dans les ténèbres, mais l'écran s'était éteint.

— Je vais bien, dit-il enfin, au hasard.

Cette réponse n'apaisa pas l'autre homme.

— Venez avec moi, je vous prie. Je suis médecin.

— Je vais bien.

— Je vous demande de venir avec moi, Dr Shevek !

— Vous êtes docteur, dit Shevek après un instant de silence. Pas moi. On m'appelle Shevek.

Le docteur – un petit homme affable et chauve – fit une grimace inquiète.

— Vous devriez être dans votre cabine, monsieur – il y a danger d'infection – vous n'auriez dû être en contact avec personne d'autre que moi, j'ai été en désinfection pendant deux semaines pour rien, à cause de ce sacré capitaine ! Veuillez venir avec moi, monsieur. On me tiendra pour responsable…

Shevek sentit que le petit homme était embêté. Il n'avait aucun scrupule, aucune sympathie pour l'autre ; mais même là où il se trouvait maintenant, dans la solitude absolue, la seule loi perdurait, la seule loi qu'il eut jamais connue.

— D'accord, dit-il, et il se leva.

Il se sentait encore étourdi, et son épaule droite lui faisait mal. Il savait que le vaisseau bougeait, mais il n'y avait aucune sensation de mouvement ; il n'y avait que le silence, un silence effrayant et total, qui entourait ces murs. Le docteur le conduisit à travers de silencieux couloirs de métal, jusqu'à une pièce.

Elle était très petite, avec des murs qui paraissaient nus. Elle déplut à Shevek, lui rappelant un endroit dont il ne voulait pas se souvenir. Il s'arrêta dans l'encadrement de la porte. Mais le docteur insista pour qu'il entre, et il le fit.

Il s'assit sur la couchette, se sentant encore étourdi, endormi, et il regarda le docteur d'un air indifférent. Il se rendit compte qu'il aurait dû être curieux ; cet homme était le premier Urrasti qu'il ait jamais rencontré. Mais il était trop fatigué. Il aurait pu s'allonger et s'endormir aussitôt.

Il avait été debout durant toute la nuit précédente, plongé dans ses papiers. Trois jours plus tôt, il avait vu Takver et les enfants à Paix-et-Abondance, et il n'avait cessé d'être occupé depuis, à courir jusqu'à la tour de radio pour échanger des messages de dernière minute avec les gens d'Urras, à discuter de projets et d'hypothèses avec Bedap et les autres. Durant tous ces jours d'agitation, depuis que Takver était partie, il n'avait pas l'impression de faire les choses, mais d'être fait par elles. Il avait été entre les mains d'autres gens. Sa propre volonté n'agissait pas. Elle n'avait pas eu besoin d'agir. C'était sa propre volonté qui avait entraîné tout cela, qui avait créé ce moment et ces murs qui l'entouraient maintenant. Il y avait combien de temps ? Des années. Cinq ans auparavant, dans le silence de la nuit, à Chakar, dans les montagnes, quand il avait dit à Takver : « Je vais aller à Abbenay et abattre des murs. » Et même avant cela ; bien longtemps avant, dans la Poussière, durant les années de famine et de désespoir, quand il s'était promis de ne plus jamais agir que selon son libre arbitre. Et sa fidélité à cette promesse l'avait conduit ici : en cet instant intemporel, cet endroit sans une planète pour le soutenir, cette petite pièce, cette prison.

Le docteur avait examiné son épaule blessée (cette contusion embarrassait Shevek ; il avait été trop tendu et pressé pour se rendre compte de ce qui se passait sur le terrain d'atterrissage, et il n'avait pas senti la pierre le frapper). Il se tournait maintenant vers lui en tenant une seringue hypodermique.

— Je ne veux pas de cela, dit Shevek. Son Iotique verbal était lent

et, comme il s'en était aperçu durant les dialogues par radio, sa prononciation était mauvaise, mais il était assez correct d'un point de vue grammatical ; il avait plus de difficultés à comprendre qu'à parler.

— C'est un vaccin contre la rougeole, dit le docteur, d'un ton professionnel et détaché.

— Non, dit Shevek.

Le docteur se mâchonna les lèvres pendant un moment, puis ajouta :

— Vous savez ce qu'est la rougeole, monsieur ?

— Non.

— Une maladie. Contagieuse. Souvent grave pour les adultes. Vous ne l'avez pas sur Anarres ; des mesures prophylactiques l'ont empêché d'apparaître quand la planète a été colonisée. Mais elle est répandue sur Urras. Elle pourrait vous tuer. Ainsi qu'une douzaine d'autres infections virales communes. Vous n'avez aucune résistance contre elles. Êtes-vous droitier, monsieur ?

Automatiquement, Shevek fit non de la tête. Avec l'habileté d'un prestidigitateur, le docteur glissa l'aiguille dans son bras droit. Shevek se soumit en silence à cette injection, et aux autres. Il n'avait pas le droit d'être soupçonneux, ni de protester. Il s'était livré de lui-même à ces gens ; il avait abandonné son droit inné de décision. Ce droit était parti, l'avait quitté avec sa planète, la planète de l'espoir, le caillou aride.

Le docteur parla de nouveau, mais il n'écouta pas.

Pendant des heures, ou des jours, il exista dans un néant, un vide sec et lamentable, sans passé ni futur. Les murs se serraient autour de lui, étanches. Derrière eux, il n'y avait que le silence. Ses bras et ses fesses lui faisaient mal à cause des injections ; il fut pris d'une fièvre qui n'atteignit à aucun moment le délire, mais le laissa errer entre la raison et la déraison, en terrain vague. Le temps ne s'écoulait pas. Il n'y avait plus de temps. Il était lui-même le temps : lui seul. Il était la rivière, la flèche, la pierre. Mais il ne bougeait pas. Le caillou lancé restait immobile à mi-course. Il n'y avait pas de jour ni de nuit. Le docteur donnait parfois de la lumière, ou l'éteignait. Il y avait une pendule encastrée dans le mur, près du lit ; son aiguille se déplaçait de l'un à l'autre des vingt chiffres du cadran, sans raison.

Il se réveilla après un long et profond sommeil, face à la pendule, et il la regarda d'un air assoupi. Son aiguille se tenait un peu après le 15, ce qui signifiait, si on lisait le cadran en partant de minuit comme sur les pendules anarresties de vingt-quatre heures, que c'était le milieu de l'après-midi. Mais comment pouvait-il être l'après-midi dans l'espace, entre deux planètes ? Eh bien, le vaisseau gardait son propre temps, après tout. Réfléchir à tout cela l'aida énormément à reprendre courage. Il s'assit et ne se sentit pas étourdi. Il se leva du lit

et vérifia son équilibre : satisfaisant, bien qu'il trouvât que les plantes de ses pieds n'étaient pas très fermement en contact avec le sol. Le champ de gravité du vaisseau devait être plutôt faible. Il n'aimait pas beaucoup cette sensation ; ce dont il avait besoin, c'était de stabilité, de solidité, de faits concrets. En quête de tout cela, il se mit à examiner méthodiquement la petite chambre.

Les parois nues étaient pleines de surprises, prêtes à se découvrir au moindre contact sur le panneau mural : lavabo, toilettes, miroir, bureau, chaise, placard, étagères. Il y avait quelques appareils électriques tout à fait mystérieux reliés au lavabo, et la valve à eau ne se refermait pas quand on relâchait le robinet, qui continuait à couler jusqu'à ce qu'on l'ait refermé – signe, pensa Shevek, d'une foi profonde dans la nature humaine, ou bien de la disponibilité d'une grande quantité d'eau chaude. Optant pour la seconde hypothèse, il se lava complètement et, ne trouvant pas de serviettes, se sécha avec l'un des mystérieux appareils qui émettait un plaisant et chatouillant jet d'air chaud. Ne dénichant pas ses propres vêtements, il remit ceux qu'il avait trouvés sur lui en s'éveillant : un pantalon large, noué par une cordelette, et une veste sans forme ; tous les deux d'un jaune clair avec de petites taches bleues. Il se regarda dans le miroir et trouva cela d'un effet malheureux. Était-ce ainsi qu'on s'habillait sur Urras ? Il chercha vainement un peigne, s'arrangea en tressant ses cheveux en arrière et, ainsi bichonné, s'apprêta à quitter la pièce.

Ce lui fut impossible. La porte était verrouillée.

Shevek fut d'abord incrédule, puis cette incrédulité se transforma en une sorte de colère, un désir aveugle de violence, qu'il n'avait encore jamais ressenti de toute sa vie. Il s'acharna sur l'impassible poignée de porte, frappa des poings contre le métal lisse, puis fit demi-tour et poussa violemment le bouton d'appel, que le docteur lui avait dit d'utiliser en cas de besoin. Rien ne se passa. Il y avait de nombreux autres boutons numérotés de différentes couleurs sur le panneau d'intercom ; il les poussa tous, rageusement. Le haut-parleur mural se mit à babiller :

— Qui diable oui arrivant droit devant très net que de vingt-deux…

Shevek remit tous les boutons dans leur position initiale :

— Ouvrez la porte !

La porte s'ouvrit en coulissant, le docteur lança un regard à l'intérieur. À la vue de son visage inquiet, chauve et jaunâtre, la colère de Shevek se refroidit et retourna dans les ténèbres intérieures.

— La porte était fermée, dit-il.

— Je suis désolé, Dr Shevek… une précaution… contre la contagion… garder les autres à l'écart…

— Tenir à l'écart ou enfermer, c'est le même acte, dit Shevek,

baissant vers le docteur des yeux clairs et lointains.

— La sécurité…

— La sécurité ? Dois-je être enfermé dans une boîte ?

— Le mess des officiers, offrit précipitamment le docteur d'une voix apaisante. Avez-vous faim, monsieur ? Peut-être désirez-vous vous habiller pour que nous puissions nous rendre au mess.

Shevek regarda les habits du docteur ; un pantalon bleu et serré, s'infiltrant dans des bottes qui paraissaient aussi douces et soyeuses que les vêtements eux-mêmes ; une tunique violette fendue sur le devant et tenue refermée par des brandebourgs argentés ; et en dessous, n'apparaissant qu'autour du cou et des poignets, un tricot d'un blanc éclatant.

— Ne suis-je pas habillé ? demanda enfin Shevek.

— Oh, ces pyjamas pourront aller, de toute façon. Il n'y a guère de formalisme à bord d'un cargo !

— Pyjamas ?

— Ce que vous portez. Des vêtements de sommeil.

— Des vêtements que l'on porte en dormant ?

— Oui.

Shevek cligna les yeux, mais ne fit aucun commentaire.

— Où sont les vêtements que je portais ? demanda-t-il.

— Vos vêtements ? Je les ai fait nettoyer… stériliser. J'espère que cela ne vous dérange pas, monsieur…

Il fouilla dans un placard mural que Shevek n'avait pas découvert et en sortit un paquet enveloppé dans du papier vert pâle. Il défit les vieux vêtements de Shevek, qui semblaient très propres et un peu rétrécis, fit une boule du papier vert, activa un autre panneau, jeta le papier dans le réceptacle qui s'ouvrait, et sourit d'un air hésitant.

— Voilà, Dr Shevek.

— Qu'est-il arrivé au papier ?

— Au papier ?

— Le papier vert.

— Oh, je l'ai mis à la poubelle.

— La poubelle ?

— Pour les détritus. Il a été brûlé.

— Vous brûlez le papier ?

— Peut-être a-t-il simplement été lâché dans l'espace, je n'en sais rien. Je ne suis pas un médic de l'espace, Dr Shevek. J'ai eu l'honneur de vous recevoir en raison de mon expérience avec d'autres visiteurs venus de l'extérieur, les ambassadeurs de Terra et de Hain. Je m'occupe de la décontamination et de la procédure d'adaptation pour tous les étrangers qui arrivent en A-Io. Bien que vous ne soyez pas vraiment étranger, évidemment.

Il regarda Shevek d'un air gêné ; celui-ci ne pouvait pas suivre

tout ce qu'il disait, mais discernait la nature inquiète, timide et bien intentionnée qui se trouvait derrière les mots.

— Non, lui assura Shevek, peut-être ai-je eu la même grand-mère que vous, il y a deux cents ans, sur Urras.

Il mettait ses vieux vêtements et, en enfilant sa chemise par-dessus sa tête, il vit le docteur fourrer les « vêtements de sommeil » bleus et jaunes dans l'ouverture de la « poubelle ». Shevek s'arrêta, le col de sa chemise encore sur le nez. Puis il émergea complètement, s'agenouilla et ouvrit la poubelle. Elle était vide.

— Les vêtements sont brûlés ?

— Oh, ceux-là sont des pyjamas bon marché, pour le service… on les met et on les jette, cela coûte moins cher que de les faire nettoyer.

— Cela coûte moins cher, répéta Shevek d'un air méditatif. Il avait prononcé ces mots à la façon d'un paléontologue regardant un fossile, un fossile datant d'au moins une strate.

— Je crains que vos bagages n'aient été perdus dans cette course pour atteindre le vaisseau. J'espère qu'ils ne contenaient rien d'important.

— Je n'ai rien apporté, dit Shevek.

Bien que ses habits aient été lessivés à en devenir presque blancs et aient un peu rétréci, ils lui allaient encore, et le contact dur et familier des vêtements en fibres de holum était agréable. Il se sentit à nouveau lui-même. Il s'assit sur le lit en face du docteur et dit :

— Voyez-vous, je sais que vous ne prenez pas les choses comme nous le faisons. Sur votre monde, sur Urras, on doit acheter les choses. Je viens sur votre monde, mais je n'ai pas d'argent, je ne peux pas acheter, donc je devrais apporter. Mais que puis-je apporter ? Mes vêtements, oui, je peux apporter deux costumes. De la nourriture ? Comment pourrais-je apporter assez de nourriture ? Je ne peux pas apporter, je ne peux pas acheter. Et si je dois être gardé en vie, vous devrez me nourrir. Je suis un Anarresti, je fais se conduire les Urrastis comme les Anarrestis : donner, ne pas vendre. Si vous le voulez. Bien entendu, il n'est pas nécessaire de me garder en vie ! Je suis le Mendiant, vous voyez.

— Oh, pas du tout, monsieur, non, non. Vous êtes un hôte très honoré. Je vous prie de ne pas nous juger d'après l'équipage de ce vaisseau, ce sont des hommes très ignorants, très limités… vous n'avez aucune idée de l'accueil que vous allez recevoir sur Urras. Après tout, vous êtes un savant célèbre dans le monde entier – dans toute la galaxie ! Et notre premier visiteur d'Anarres ! Je vous assure, les choses seront très différentes quand vous arriverez sur le Champ de Peier.

Le voyage jusqu'à la Lune prenait habituellement quatre jours et

demi, dans les deux sens, mais cette fois cinq jours d'adaptation pour le passager furent ajoutés à la durée du retour. Shevek et le Dr Kimoe les passèrent en vaccinations et en conversations. Le capitaine de *L'Attentif* les passa à maintenir son vaisseau en orbite autour d'Urras et à jurer. Quand il devait parler à Shevek, il le faisait avec un désagréable manque de respect. Le docteur, qui était prêt à tout expliquer, avait son analyse toute faite :

— Il a l'habitude de considérer tous les étrangers comme des inférieurs, comme des êtres pas tout à fait humains.

— Odo appelait cela la création de pseudo-espèces. Oui. Je croyais que sur Urras, les gens ne pensaient peut-être plus de la sorte, puisque vous avez tant de langages et de nations différentes, et même des visiteurs d'autres systèmes solaires.

— Nous en avons très peu. Les voyages interstellaires sont si coûteux et si lents. Peut-être n'en sera-t-il pas toujours ainsi, ajouta Kimoe, avec l'intention évidente de flatter Shevek ou de le faire parler, ce que Shevek ignora.

— L'officier en second semble avoir peur de moi, dit-il.

— Oh, en ce qui le concerne, c'est de la bigoterie religieuse. C'est un Épiphaniste partisan d'une interprétation stricte. Il récite les Primes toutes les nuits. C'est un esprit totalement rigide.

— Et il me voit… comment ?

— Comme un dangereux athée.

— Un athée ! Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que vous êtes un Odonien d'Anarres – il n'y a pas de religion sur Anarres.

— Pas de religion ? Sommes-nous des pierres, sur Anarres ?

— Je veux dire de religion établie – d'églises, de sectes…

Kimoe s'emportait facilement. Il avait l'assurance vigoureuse du médecin, mais Shevek l'énervait sans arrêt. Toutes ses explications s'achevaient, après deux ou trois questions de Shevek, dans la confusion. Chacun considérait comme admises certaines relations que l'autre ne pouvait même pas voir. Par exemple, cette curieuse affaire de supériorité et d'infériorité. Shevek savait que le concept de supériorité, de hauteur relative, était important pour les Urrastis ; ils utilisaient souvent le terme « plus grand » comme synonyme de « meilleur » dans leurs écrits, là où un Anarresti aurait employé « plus central ». Mais qu'est-ce que le fait d'être plus grand avait à voir avec le fait d'être étranger ? C'était une énigme parmi des centaines.

— Je vois, dit-il alors, tandis que s'éclaircissait une autre énigme. Vous n'admettez pas de religion en dehors des églises, tout comme vous n'admettez pas de moralité en dehors des lois. Vous savez, je n'ai jamais compris cela, lors de mes nombreuses lectures de livres urrastis.

— Eh bien, de nos jours, toute personne éclairée admettrait…

— Le vocabulaire rend notre discussion difficile, dit Shevek, poursuivant sa découverte. En Pravique, le mot *religion* est inhabituel. Non, comment dites-vous… rare. Pas souvent utilisé. Bien sûr, c'est une des Catégories : le Quatrième Mode. Peu de gens apprennent à pratiquer tous les Modes. Mais les Modes sont construits d'après les capacités naturelles de l'esprit, vous ne pourriez pas croire sérieusement que nous n'avons aucune capacité religieuse ? Que nous pouvons connaître la physique en étant coupés des relations les plus profondes qu'il y a entre l'homme et le cosmos ?

— Oh, non, pas du tout…

— Ce serait faire de nous une pseudo-espèce !

— Des hommes éduqués comprendraient certainement cela, ces officiers sont des ignorants.

— Mais alors, seuls les bigots sont autorisés à aller dans le cosmos ?

Toutes leurs conversations étaient comme cela, éprouvantes pour le docteur et insatisfaisantes pour Shevek, et pourtant extrêmement intéressantes pour tous les deux. Elles étaient pour Shevek le seul moyen d'explorer le nouveau monde qui l'attendait. Le vaisseau lui-même, et l'esprit de Kimoe étaient son microcosme. Il n'y avait pas de livres à bord de *L'Attentif,* les officiers évitaient Shevek, et les hommes d'équipage étaient tenus strictement à l'écart de son chemin. Quant à l'esprit du docteur, bien qu'intelligent et certainement bien intentionné, c'était un fouillis d'artefacts intellectuels encore plus confondants que tous les gadgets, les appareils et les meubles qui remplissaient le vaisseau. Shevek trouvait ces derniers amusants ; tout était soigné, abondant et témoignait d'une grande imagination ; mais les meubles qui remplissaient l'intellect de Kimoe ne lui paraissaient pas aussi confortables. Les idées de Kimoe ne semblaient jamais capables d'aller en ligne droite ; elles devaient contourner ceci, éviter cela, et allaient finalement s'écraser contre un mur. Des murs entouraient toutes ses pensées, mais il semblait complètement les ignorer, bien qu'il se cachât sans cesse derrière eux. Une seule fois, Shevek vit en eux une brèche, durant toutes leurs journées de conversation, entre les planètes.

Il avait demandé pourquoi il n'y avait pas de femmes à bord du vaisseau, et Kimoe avait répondu que faire marcher un cargo spatial n'était pas un travail de femme. Des cours d'histoire et sa connaissance des écrits d'Odo offraient à Shevek un contexte suffisant pour comprendre cette réponse tautologique, et il n'insista pas. Mais le docteur lui posa une question en retour, une question sur Anarres.

— Est-il vrai, Dr Shevek, que dans votre société, les femmes sont traitées exactement comme les hommes ?

— Ce serait faire peu de cas d'un bon engin, dit Shevek en riant, puis il rit à nouveau en comprenant tout le ridicule de cette idée.

Le docteur hésita, contournant apparemment avec difficulté un des obstacles de son esprit, puis parut gêné, et dit :

— Oh non, je ne voulais pas dire sexuellement – évidemment vous – elles… Je voulais dire en ce qui concerne leur statut social.

— *Statut* est un synonyme de *classe ?*

Kimoe essaya d'expliquer le mot statut, n'y parvint pas, et revint au premier sujet.

— N'y a-t-il vraiment aucune distinction entre le travail des hommes et celui des femmes ?

— Eh bien, non, ce serait une base très catégorique pour la division du travail, ne trouvez-vous pas ? Une personne choisit son travail en fonction de son intérêt, de son talent, de sa force… qu'est-ce que le sexe vient faire là-dedans ?

— Les hommes sont plus forts, physiquement, affirma le docteur avec une assurance professionnelle.

— Oui, souvent, et plus grands, mais qu'est-ce que cela peut faire quand nous avons des machines ? Et même quand nous n'avons pas de machines, quand nous devons creuser avec une pelle ou porter quelque chose sur le dos, les hommes travaillent peut-être plus vite – les plus forts – mais les femmes travaillent plus longtemps… J'ai souvent souhaité être aussi résistant qu'une femme.

Kimoe le dévisagea, si choqué qu'il en oubliait les convenances.

— Mais la perte de… de tout ce qui est féminin… de la délicatesse… et la perte de la dignité masculine… Vous ne pouvez certainement pas prétendre que, dans *votre* travail, les femmes sont vos *égales* ? En physique, en mathématique, ce qui concerne l'intellect ? Vous ne pouvez pas prétendre vous abaisser constamment à leur niveau ?

Shevek s'assit dans la confortable chaise rembourrée et son regard fit le tour de la salle des officiers. Sur l'écran, la courbe brillante d'Urras était immobile sur le fond noir de l'espace, comme une opale bleu-vert. Cette agréable vision, ainsi que la salle, étaient devenues familières à Shevek ces derniers jours, mais maintenant les couleurs vives, les chaises curvilignes, les lampes dissimulées, les tables de jeux, les écrans de télévision et la moquette, tout cela lui semblait aussi étranger que la première fois qu'il l'avait vu.

— Je ne crois pas avoir prétendu grand-chose, Kimoe, dit-il.

— Bien sûr, j'ai connu des femmes très intelligentes, des femmes qui pouvaient penser exactement comme un homme, dit le docteur d'une voix précipitée, conscient qu'il avait presque crié – qu'il avait crié en frappant des poings contre la porte verrouillée, pensa Shevek…

Shevek détourna la conversation, mais il continua d'y penser. Ce

problème de la supériorité et de l'infériorité devait être un problème majeur dans la vie sociale urrastie. Si pour se respecter lui-même Kimoe devait considérer la moitié de la race humaine comme lui étant inférieure, alors comment les femmes faisaient-elles pour se respecter elles-mêmes – considéraient-elles les hommes comme étant inférieurs ? Et comment tout cela affectait-il leur vie sexuelle ? Il savait, d'après les écrits d'Odo, que deux cents ans auparavant les principales institutions sexuelles urrasties avaient été le « mariage », une alliance autorisée et imposée par des sanctions légales et économiques, et la « prostitution », qui paraissait simplement être un terme plus large, la copulation du niveau économique. Odo les avait condamnés tous les deux, et pourtant Odo avait été « mariée ». Et de toute façon, les institutions avaient dû beaucoup changer en deux cents ans. S'il devait vivre sur Urras et avec les Urrastis, il fallait qu'il sache en quoi elles s'étaient transformées.

Il était bizarre que le sexe, source de tant de soulagement, de plaisir et de joie pendant de si nombreuses années, pût devenir en un jour un territoire inconnu où il devait s'avancer prudemment et reconnaître son ignorance ; et pourtant c'était ainsi. Il en était averti non seulement par l'étrange explosion de mépris et de colère de Kimoe, mais par une impression vague et antérieure que cet épisode remit en lumière. Quand il était arrivé à bord du vaisseau, durant ces longues heures de fièvre et de désespoir, il avait été troublé, parfois ravi et parfois irrité, par une sensation très simple : la douceur du lit. Ce n'était qu'une couchette, mais le matelas supportait son poids avec une souplesse caressante. Il s'ajustait à lui, s'ajustait avec une telle insistance qu'il en était, encore maintenant, toujours conscient en s'endormant. Le plaisir et l'irritation qu'il lui procurait étaient tous deux nettement érotiques. Il y avait aussi l'appareil de séchage par air chaud : c'était la même sorte d'effet. Une caresse. Et la forme des meubles dans la salle des officiers, les douces courbes plastiques selon lesquelles avaient été contraints le bois et le métal rigides, la finesse et la délicatesse des surfaces et des textures, n'étaient-elles pas aussi, vaguement mais d'une manière insidieuse, érotiques ? Il se connaissait assez bien pour être sûr que quelques jours sans Takver, même dans un moment de grande dépression, ne le travailleraient pas au point de lui faire sentir une femme dans chaque table. À moins que la femme n'y fût réellement.

Les ébénistes urrastis étaient-ils tous célibataires ?

Il laissa tomber ; il s'en apercevrait bien assez tôt, sur Urras.

Juste avant la descente, le docteur vint dans sa cabine pour vérifier le progrès des différentes immunisations, dont la dernière, une inoculation contre la peste, avait rendu Shevek malade et groggy. Kimoe lui donna une nouvelle pilule.

— Ça va vous remettre en forme pour l'atterrissage, dit-il.

Stoïque, Shevek avala la pilule. Le docteur fouilla dans sa sacoche médicale et se mit soudain à parler d'une voix précipitée :

— Dr Shevek, je ne pense pas être à nouveau autorisé à m'occuper de vous ; c'est quand même possible, mais dans le cas contraire je tenais à vous dire que ce… que je… que cela a été pour moi un grand honneur. Pas parce que… mais parce que j'en suis venu à respecter… à apprécier… simplement en tant qu'être humain, votre gentillesse, votre réelle amabilité…

À travers son mal de tête, aucune réponse adéquate ne vint à l'esprit de Shevek, il tendit la main et prit celle de Kimoe, disant :

— Alors retrouvons-nous, frère !

Kimoe donna à sa main une secousse nerveuse, à la manière urrastie, et sortit d'un pas rapide. Quand il fut parti, Shevek se rendit compte qu'il lui avait parlé en Pravique, l'appelant *ammar*, frère, dans une langue que Kimoe ne comprenait pas.

Le haut-parleur mural braillait des ordres. Attaché sur sa couchette, Shevek écoutait, se sentant engourdi et lointain. Les sensations provoquées par l'entrée dans l'atmosphère aggravèrent cet engourdissement ; il était conscient de peu de choses, mis à part un profond espoir de ne pas avoir à vomir. Il sut seulement qu'ils avaient atterri au moment où Kimoe se précipita de nouveau dans la pièce et l'entraîna jusqu'à la salle des officiers. L'écran où Urras s'était tenue pendant si longtemps, lumineuse et entourée de nuages, était maintenant vide. La salle était pleine de gens. D'où venaient-ils tous ? Il fut agréablement surpris par sa facilité à se tenir debout, à marcher et à serrer des mains. Il se concentra là-dessus, et laissa s'effacer la signification. Des voix, des sourires, des mains, des mots, des noms. Et toujours son nom qu'on répétait : Dr Shevek, Dr Shevek… Maintenant, en compagnie de tous les étrangers qui l'entouraient, il descendait une rampe couverte, toutes les voix étaient très fortes, les mots résonnaient sur les murs. Le caquetage des voix s'affaiblit. Un air étrange lui toucha le visage.

Il leva les yeux, et tandis qu'il sortait de la rampe au niveau du sol, il trébucha et faillit tomber. Il pensa à la mort, dans cet intervalle entre le commencement d'un pas et son achèvement, et en terminant ce pas il posa le pied sur une nouvelle terre.

Un soir, large et gris, l'entourait. Des lumières bleues, atténuées par le brouillard, brûlaient très loin de l'autre côté du terrain brumeux. Sur son visage et ses mains, dans ses narines, sa gorge, ses poumons, l'air était frais, humide, empli d'odeurs, doux. Ce n'était pas étrange. C'était l'air de la planète d'où venait sa race, c'était l'air de chez lui.

Quelqu'un lui avait retenu le bras quand il avait trébuché. Des

lumières l'illuminaient. Des photographes et des cameramen filmaient la scène pour les informations : Le Premier Homme Venu de la Lune ; une silhouette grande et fragile dans une foule de dignitaires, de professeurs et d'agents de sécurité, tenant très droite sa tête agréable et ébouriffée (de sorte que les photographes purent distinguer nettement ses traits) comme s'il essayait de regarder par-dessus les projecteurs vers le ciel, le large ciel brumeux qui cachait les étoiles, vers la Lune, vers tous les autres mondes. Des journalistes tentèrent de s'infiltrer entre les cordons de policiers :

— Dr Shevek, pouvez-vous faire une déclaration en ce moment historique ?

Ils furent aussitôt repoussés. Les hommes qui l'entouraient l'entraînèrent. Il fut poussé dans la limousine qui l'attendait, très facilement reconnaissable jusqu'au dernier moment en raison de sa grande taille, de ses cheveux longs et de l'étrange expression de chagrin et de réminiscence dont son visage était empreint.

Les tours de la ville s'élançaient dans la brume, grandes échelles de lumières floues. Des trains passaient au-dessus d'eux, comme des traits hurlants et lumineux. Des murs massifs de pierre et de verre bordaient les rues, dominant la course des voitures et des bus. De la pierre, de l'acier, du verre, des lumières électriques. Pas de visages.

— C'est Nio Esseia, Dr Shevek. Mais il a été décidé qu'il serait mieux de vous tenir à l'écart de la ville pour commencer. Nous sommes en route pour l'université.

Il y avait cinq hommes avec lui dans la cabine sombre et rembourrée de la voiture. Ils lui désignaient des choses particulières, mais à travers le brouillard il ne pouvait pas dire quel grand et vague bâtiment éphémère était la Haute Cour ni lequel était le Musée National, ou le Directoire, ou le Sénat. Ils traversèrent une rivière ou un estuaire ; les millions de lumières de Nio Esseia, diffuses à cause de la brume, tremblaient sur l'eau noire, derrière eux. La route devint plus sombre, le brouillard plus épais, le conducteur ralentit. Ses phares éclairaient la brume comme si c'était un mur qui reculait sans cesse devant eux. Shevek se pencha en avant durant un instant, regardant dehors. Son regard n'était pas très clair, ni son esprit, mais il gardait un air grave et lointain, et les autres hommes parlaient à voix basse, respectant son silence.

Quelles étaient les ténèbres plus épaisses qui coulaient sans fin le long de la route ? Des arbres ? Pouvaient-ils avoir roulé à travers des arbres depuis qu'ils avaient quitté la ville ? Le mot iotique lui vint à l'esprit : « forêt ». Ils ne se retrouvaient pas soudainement dans le désert. Des arbres continuaient à défiler dans la fraîcheur tendre de la brume, sans arrêt ; une forêt qui entourait le monde, un ensemble de

vies toujours rivalisantes, un mouvement sombre de feuilles dans la nuit. Puis, tandis que Shevek restait assis, émerveillé, tandis que la voiture sortait de la brume de la vallée et pénétrait dans un air plus clair, le regardant depuis les ténèbres, durant un instant, sous les feuillages qui bordaient la route : un visage.

Cela ne ressemblait à aucun visage humain. Il était aussi long que son bras, et d'un blanc macabre. Son souffle sortait en jets de vapeur de ce qui devait être des narines, et terrible, inévitable, il y avait un œil. Un grand œil sombre et triste – peut-être cynique ? – qui disparut dans la lumière des phares.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un âne, je crois.

— Un animal ?

— Oui, un animal. Mon dieu, c'est vrai ! Vous n'avez pas de gros animaux sur Anarres, n'est-ce pas ?

— Un âne est une sorte de cheval, dit un autre homme, et un autre ajouta d'une voix plus ferme, plus âgée :

— *C'était* un cheval. Les ânes n'atteignent pas cette taille.

Ils voulaient parler avec lui, mais Shevek n'écoutait déjà plus. Il pensait à Takver. Il se demandait ce que ce regard profond, sec et sombre venu des ténèbres aurait signifié pour Takver. Elle avait toujours pensé que toutes les vies forment une communauté, se réjouissant de son entente avec les poissons des aquariums de son laboratoire, cherchant à comprendre les existences d'êtres vivant à l'extérieur des frontières humaines. Takver aurait su comment retourner son regard à cet œil, dans l'ombre des arbres.

— Nous arrivons à Ieu Eun. Il y a une véritable foule qui attend de vous rencontrer, Dr Shevek ; le Président, et plusieurs Directeurs, et le Chancelier, bien sûr, toutes sortes de grosses légumes. Mais si vous êtes fatigué, nous mettrons fin à toutes ces réjouissances le plus vite possible.

Les réjouissances durèrent plusieurs heures. Par la suite, il ne fut jamais capable de s'en souvenir clairement. Il fut propulsé de la petite boîte sombre qu'était la voiture dans une immense boîte illuminée et pleine de gens – des centaines de personnes, sous un plafond doré d'où pendaient des lampes en cristal. On lui présenta tous les gens. Ils étaient tous plus petits que lui, et chauves. Les quelques femmes qui se trouvaient là étaient chauves également ; il se rendit enfin compte qu'ils avaient dû se raser tous les poils, ces petits poils très doux et soyeux de sa race, et aussi les cheveux. Mais ils les remplaçaient par de merveilleux vêtements, somptueux d'aspect et de couleur ; les femmes étaient en longues robes qui balayaient le sol, les seins nus, la taille, le cou et la tête parés de joyaux, de dentelle et de gaze, les hommes en pantalon et veste ou tunique de couleur, rouge, bleu, or,

violet ou vert, avec des manches à franges et des cascades de dentelles, ou en longue robe pourpre, vert sombre ou noire qui s'ouvrait aux genoux pour laisser voir les chaussettes blanches, aux jarretières d'argent. Un autre mot iotique flotta dans la tête de Shevek, un mot pour lequel il n'avait jamais eu d'équivalent, bien qu'il en aimât la sonorité : « splendeur ». Ces gens avaient de la splendeur. Des discours furent prononcés. Le Président du Sénat de la Nation de l'A-Io, un homme avec d'étranges yeux froids, proposa un toast : « À la nouvelle ère de fraternité qui s'ouvre entre les Planètes Jumelles, et au précurseur de cette ère nouvelle, notre hôte distingué et extrêmement bienvenu : le Dr Shevek d'Anarres ! » Le Chancelier de l'Université lui parla avec beaucoup de gentillesse, le Premier Directeur de la Nation lui parla d'un air sérieux, on lui présenta des ambassadeurs, des astronautes, des physiciens, des politiciens, des douzaines de gens, ayant tous de longs titres honorifiques précédant et suivant leur nom ; et ils lui parlèrent, et il leur répondit – mais par la suite il n'eut aucun souvenir de ce qu'ils avaient dit, encore moins de ce qu'il avait répondu. Très tard dans la nuit, il se retrouva avec un petit groupe d'hommes, marchant sous la pluie chaude dans un grand parc ou une esplanade. Il y avait la sensation printanière de l'herbe vive sous ses pieds ; il la reconnut pour avoir marché dans le Parc du Triangle, à Abbenay. Ce souvenir vivace et le contact frais du vent nocturne le réveillèrent. Son âme sortit de sa cachette.

Les gens qui l'escortaient le conduisirent dans un bâtiment, puis dans une salle qui était, comme ils l'expliquèrent, la « sienne ».

Elle était grande, environ dix mètres de long, et c'était évidemment une salle commune, car il n'y avait pas de séparations ni de couchettes ; les trois hommes qui restaient devaient cohabiter avec lui. C'était une très belle salle commune, avec sur tout un mur une série de fenêtres, divisée chacune par une fine colonne qui s'élevait comme un arbre pour former une arche double au sommet. Le sol était recouvert d'une moquette pourpre et à l'autre bout de la pièce un feu brûlait dans un âtre ouvert. Shevek traversa la pièce et se tint devant le feu. Il n'avait jamais vu de bois brûler pour produire de la chaleur, et il était plus qu'émerveillé. Il tendit les mains vers cette agréable chaleur et s'assit près de l'âtre sur un siège de marbre poli.

Le plus jeune des hommes qui l'avaient accompagné vint s'asseoir en face de lui, de l'autre côté du foyer. Les deux autres continuaient à bavarder. Ils parlaient de physique, mais Shevek n'essaya pas de suivre leur discussion. Le jeune homme s'adressa à lui d'une voix tranquille.

— Je me demande comment vous vous sentez, Dr Shevek.

Shevek étendit les jambes et se pencha en avant pour recevoir sur son visage la chaleur du feu.

— Je me sens lourd.

— Lourd ?

— Peut-être à cause de la gravité ? Ou parce que je suis fatigué. Il regarda l'autre homme, mais dans l'éclat des flammes son visage était estompé par le reflet d'une chaînette d'or et le rouge profond et précieux de la robe.

— Je ne connais pas votre nom.

— Saio Pae.

— Oh, Pae, oui. J'ai lu vos articles sur le *Paradoxe*.

Il parlait d'une voix traînante, comme dans un rêve.

— Il y a un bar ici, les salles des Maisons des Aînés ont toujours un meuble à liqueurs. Voulez-vous boire quelque chose ?

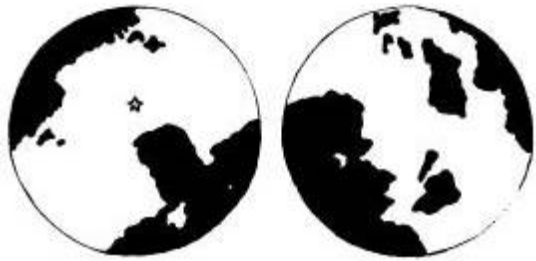
— De l'eau, oui.

Le jeune homme réapparut avec un verre d'eau tandis que les deux autres venaient les rejoindre près du feu. Shevek but l'eau d'un trait et resta assis à regarder le verre qu'il tenait à la main, un verre fragile et délicatement taillé qui reflétait l'éclat du feu sur ses bords dorés. Il était conscient de la présence des trois hommes, de leur attitude en s'asseyant ou se tenant debout près de lui, l'air protecteur, respectueux, propriétaire.

Il les regarda, l'un après l'autre. Ils avaient tous trois les yeux posés sur lui, en attente.

— Eh bien, vous m'avez, dit-il, et il sourit. Vous avez votre anarchiste. Qu'allez-vous donc en faire ?

Chapitre II
Anarres



Dans une fenêtre carrée, dans un mur blanc, se trouve le ciel clair et uniforme. Au centre du ciel, le soleil.

Il y a onze bébés dans la pièce, la plupart d'entre eux sont placés par deux ou par trois dans de grands lits d'enfant, et s'agitent ou parlent dans leur sommeil. Les deux plus âgés restent à l'écart, l'un est gros et très actif et s'occupe à défaire des chevilles de formes différentes encastrées dans une planche, l'autre est maigre, assis dans le carré de lumière jaune que donne la fenêtre, regardant les rayons de soleil avec une expression stupide et appliquée.

Dans le vestibule, la surveillante, une femme borgne aux cheveux gris, discute avec un grand homme à l'air triste, âgé d'une trentaine d'années.

— La mère a reçu un poste à Abbenay, dit l'homme. Elle veut qu'il reste ici.

— Alors, nous le prendrons à la crèche à plein temps, Palat ?

— Oui. Je vais retourner dans un dortoir.

— Ne t'en fais pas, il nous connaît tous ici ! Mais la Ditrav t'enverra sûrement retrouver Rulag très bientôt ? Vous êtes partenaires, et ingénieurs tous les deux !

— Oui, mais elle… C'est l'Institut Central de la Mécanique qui l'a demandée, tu sais. Et je ne suis pas assez bon. Rulag a beaucoup de travail en prévision.

La surveillante acquiesça de la tête, et soupira.

— Quand même… ! dit-elle d'une voix énergique, mais elle n'ajouta rien d'autre.

Le regard du père était posé sur l'enfant maigre, qui n'avait pas remarqué sa présence dans le vestibule, préoccupé qu'il était par la lumière. Le gros enfant s'approcha rapidement de l'autre au même instant, mais d'une démarche accroupie à cause de ses langes humides et encombrants. Son mouvement n'était pas provoqué par l'ennui ou

par la sociabilité, mais quand il fut dans le carré de soleil, il s'aperçut qu'il y faisait chaud. Il s'assit lourdement près de l'enfant maigre, lui faisant de l'ombre.

Le ravissement béat de l'enfant maigre fit aussitôt place à une expression de colère. Il repoussa le gros en criant :

— Va-t'en !

La surveillante entra aussitôt. Elle redressa le gros.

— Shev, tu ne dois pas pousser les autres.

L'enfant maigre se leva. Son visage brillait de lumière et de colère. Ses langes étaient sur le point de tomber.

— À moi ! dit-il d'une voix aiguë et retentissante. Mon soleil !

— Il n'est pas à toi, déclara la femme borgne avec la douceur d'une profonde certitude. Rien n'est à toi. C'est pour utiliser. Pour partager. Si tu ne partages pas, tu ne peux pas utiliser.

Elle souleva l'enfant maigre dans ses mains douces et inexorables et le reposa un peu plus loin, en dehors du carré de lumière.

Le gros bébé resta assis à les regarder d'un air indifférent. L'autre se démenait en criant « Mon soleil ! », et la colère le fit fondre en larmes.

Le père le prit et le serra contre lui.

— Allons, Shev, arrête, dit-il. Allons, tu sais que tu ne peux pas avoir de choses à toi. Qu'est-ce que tu as donc ?

Sa voix était douce et tremblante comme si lui aussi allait se mettre à pleurer. L'enfant maigre était en larmes dans ses bras.

— Il y en a certains qui ne peuvent pas s'empêcher de se créer des problèmes, dit la femme borgne en le regardant avec sympathie.

— Je vais le prendre pour une visite au domicile, maintenant. La mère part cette nuit, tu comprends.

— Vas-y. J'espère que vous pourrez avoir des postes proches très rapidement, dit la surveillante, hissant le gros enfant sur sa hanche comme un sac de grains, le visage mélancolique et fermant à moitié son seul œil. Au revoir, Shev, mon cœur. Demain, écoute, demain nous jouerons au camion.

Le bébé ne lui pardonnait pas encore. Il sanglota en agrippant le cou de son père, et cacha son visage dans l'ombre du soleil perdu.

L'Orchestre avait besoin de tous les bancs pour la répétition, ce matin-là, et le groupe de danse sautillait dans la grande salle du centre d'éducation, aussi les enfants qui travaillaient sur « Savoir Parler et Écouter » étaient-ils assis en cercle sur le sol en béton de l'atelier. Le premier volontaire se leva : un garçon efflanqué d'une huitaine d'années avec de longues mains et de grands pieds. Il se tint très droit, comme le font les enfants bien portants ; son visage était d'abord pâle, mais il rougit en attendant que les autres enfants se taisent pour

l'écouter.

— Vas-y, Shevek, dit le directeur du groupe.

— Eh bien, j'ai une idée.

— Plus fort, déclara le directeur, un homme bien bâti ayant à peine plus de vingt ans.

Le garçon sourit d'un air gêné.

— Eh bien, vous voyez, j'ai pensé à ça : supposons qu'on jette une pierre vers quelque chose. Vers un arbre. On la lance, et elle traverse l'air et frappe l'arbre. D'accord ? Mais elle ne peut pas. Parce que… puis-je avoir l'ardoise ? Regardez, vous êtes là en train de lancer la pierre, et voici l'arbre – il griffonnait sur l'ardoise – ça, c'est l'arbre, et voici la pierre, vous voyez, à moitié chemin entre les deux.

Les enfants gloussèrent en voyant sa caricature d'un holum, et il sourit.

— Pour aller de vous jusqu'à l'arbre, continua-t-il, la pierre doit passer à mi-chemin entre vous et l'arbre, pas vrai ? Et ensuite, elle doit être à mi-chemin entre ce point et l'arbre. Et ensuite à mi-chemin entre *ce point-là* et l'arbre. Et aussi loin qu'elle aille, il lui reste toujours une distance à parcourir, en fait c'est plutôt un moment, c'est la mi-distance entre le dernier point et l'arbre…

— Croyez-vous que ce soit intéressant ? l'interrompit le directeur, s'adressant aux autres enfants.

— *Pourquoi* elle ne peut pas atteindre l'arbre ? demanda une fillette de dix ans.

— Parce qu'elle doit toujours traverser la moitié du chemin qui reste à faire, répondit Shevek, et il reste toujours la moitié du chemin à faire… tu vois ?

— Pourrions-nous dire simplement que tu as mal lancé ta pierre ? dit le directeur avec un petit sourire.

— La façon dont on vise n'a pas d'importance. *Elle ne peut pas atteindre l'arbre.*

— Qui t'a donné cette idée ?

— Personne. Je m'en suis aperçu. Je crois que j'ai vu comment la pierre faisait vraiment pour…

— Ça suffit.

Quelques-uns des autres enfants s'étaient mis à bavarder, mais ils s'arrêtèrent comme pétrifiés. Le petit garçon à l'ardoise resta debout dans le silence. Il paraissait effrayé, et renfrogné.

— Parler, c'est partager… c'est un art de coopération. Tu ne partages pas, tu égotises, tout simplement.

Les accords vigoureux et clairs de l'orchestre résonnèrent dans le hall.

— Tu n'as pas vu cela toi-même, ce n'était pas spontané. J'ai lu quelque chose de très semblable dans un livre.

Shevek dévisagea le directeur.

— Quel livre ? Il y en a un ici ?

Le directeur se leva. Il était près de deux fois plus grand et trois fois plus lourd que son adversaire, et il était clair d'après son regard qu'il n'aimait pas du tout l'enfant ; mais il n'y avait aucune menace de violence physique dans son attitude, seulement une affirmation d'autorité, légèrement atténuée par sa réponse irritée à la bizarre question du garçon.

— Non ! Et arrête d'égotiser !

Puis il retrouva sa voix mélodieuse de pédagogue :

— Ce genre de chose est exactement le contraire de ce que nous recherchons dans ce groupe. Parler est une fonction à double sens. Shevek n'est pas encore prêt à le comprendre, alors que la plupart d'entre vous le peuvent, et sa présence ici perturbe le groupe. Tu t'en rends compte toi-même, n'est-ce pas, Shevek ? Je te suggère de trouver un autre groupe qui soit à ton niveau.

Personne d'autre n'ajouta le moindre mot. Le silence et la musique forte mais étouffée continuèrent tandis que le garçon rendait l'ardoise et quittait le cercle. Il sortit dans le couloir et resta là. Le groupe qu'il avait laissé commença, sous la conduite du directeur, un récit commun, chacun parlant à son tour. Shevek écouta à la fois leurs voix basses et son cœur qui battait encore très fort. Ses oreilles bourdonnaient, et ce n'était pas à cause de l'orchestre, c'était le bruit qui se produit quand on se retient de pleurer ; il avait déjà remarqué ce bourdonnement plusieurs fois auparavant. Il n'aimait pas l'entendre, et il ne voulait pas penser à la pierre et à l'arbre, aussi détourna-t-il son esprit vers le Carré. Il était fait de nombres, et les nombres étaient toujours tranquilles et solides ; quand il était en faute, il pouvait se tourner vers eux, car eux n'étaient jamais fautifs. Il avait récemment trouvé le Carré dans son esprit ; dessin dans l'espace, comme ceux que la musique faisait dans le temps : un carré des neuf premiers nombres entiers, avec le cinq en son centre. Et vous pouviez toujours additionner les rangées, cela donnait le même résultat. Toute inégalité était contrebalancée ; c'était agréable à regarder. Si seulement il pouvait trouver un groupe qui aimait parler de choses comme celles-là ; mais cela n'intéressait que quelques-uns des garçons et des filles les plus âgés, et ils étaient occupés. Et le livre dont le directeur avait parlé ? Était-ce un livre de nombres ? Montrait-il comment la pierre arrivait à toucher l'arbre ? Il avait été stupide de raconter cette plaisanterie au sujet de la pierre et de l'arbre, personne d'autre n'avait compris que ce n'était qu'une plaisanterie, le directeur avait raison. Il avait mal à la tête. Il regarda, en lui-même, les structures tranquilles.

Si un livre n'était écrit qu'avec des nombres, il serait vrai. Il serait

juste. Rien qui soit expliqué avec des mots ne pourrait être aussi exact. Les choses étaient déformées, bousculées par les mots, au lieu de rester claires et de s'ajuster. Mais sous les mots, au centre, comme au centre du Carré, tout était exact. Tout pouvait changer, et pourtant rien ne se perdait. Si vous pouviez voir les nombres, vous pouviez voir cela, l'équilibre, les structures. Vous pouviez voir les fondations du monde. Et elles étaient solides.

Shevek avait appris à attendre. Il était doué pour cela, un véritable expert. Il avait d'abord appris à attendre le retour de sa mère Rulag, bien que cela fût si longtemps auparavant qu'il ne s'en rappelait plus ; et il s'était perfectionné en attendant son tour, en attendant de partager, en attendant une part. À l'âge de huit ans, il avait demandé *pourquoi* et *comment* et *au cas où*, mais il avait rarement demandé *quand*.

Il attendit que son père vienne le chercher pour une visite au domicile. Ce fut long ; soixante jours. Palat avait pris un poste temporaire d'entretien au Projet de Récupération des Eaux de Mont Drum, et avait ensuite passé une dizaine de jours sur la plage de Malennin, où il avait pu nager, se reposer, et copuler avec une femme nommée Pipar. Il avait expliqué tout cela à son jeune fils. Shevek lui faisait confiance, et il le méritait. À la fin des soixante jours, c'est un grand homme maigre, avec un regard plus triste que jamais, qui revint aux dortoirs pour enfants de Grandes Plaines. Copuler n'était pas réellement ce qu'il désirait. Il désirait Rulag. Quand il vit l'enfant, il sourit et son front se plissa de douleur.

Chacun apprécia beaucoup la compagnie de l'autre.

— Palat, as-tu déjà vu un livre qui ne contient que des nombres ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, un livre de mathématiques ?

— Je suppose.

— Comme celui-ci.

Palat sortit un livre de la poche de sa tunique. Il était petit, prévu pour être porté dans une poche et, comme la plupart des livres, était relié en vert, avec le Cercle de Vie sur la couverture. Il était imprimé en petits caractères avec des marges réduites, car le papier était une substance qui demande beaucoup de holums et beaucoup de travail humain pour sa fabrication, comme l'administrateur des stocks le faisait toujours remarquer au centre d'éducation quand on gâchait une page et allait en demander une autre. Palat tendit le livre ouvert à Shevek. La double page était une série de colonnes de nombres. Ils étaient là, comme il les avait imaginés. Il reçut dans ses mains le pacte de l'éternelle justice. Tables logarithmiques, Bases 10 et 12, indiquait le titre de la couverture, au-dessus du Cercle de Vie.

Le petit garçon examina la première page pendant un moment.

— À quoi servent-ils ? demanda-t-il, car ces listes n'étaient

évidemment pas imprimées pour leur seule beauté. L'ingénieur, assis près de lui sur une couchette dans la salle commune du domicile, froide et mal éclairée, entreprit de lui expliquer les logarithmes. À l'autre bout de la pièce, deux hommes âgés caquetaient en jouant. Un couple d'adolescents entra et demanda si la chambre individuelle était libre pour la nuit, puis s'y dirigea. La pluie tomba avec force sur le toit de métal de la maison d'un étage, puis cessa. Il ne pleuvait jamais pendant longtemps. Palat sortit sa règle à calcul et montra à Shevek comment elle fonctionnait ; en retour, Shevek lui montra le Carré et son principe. Lorsqu'ils se rendirent compte qu'il était tard, il était en fait *très* tard. Ils coururent jusqu'au dortoir pour enfants dans les ténèbres boueuses qui dégageaient une merveilleuse odeur de pluie, et reçurent une réprimande sans conviction de la part du veilleur de nuit. Ils s'embrassèrent rapidement, riant tous les deux, et Shevek courut jusqu'au grand dortoir, vers la fenêtre d'où il put voir son père redescendre l'unique rue de Grandes Plaines dans l'obscurité humide et électrique.

Le garçon alla se coucher avec de la boue sur les jambes, et rêva qu'il était sur une route qui traversait un pays désolé. Très loin devant, il aperçut une ligne qui coupait la route. Tandis qu'il s'en approchait à travers la plaine, il vit que c'était un mur. Il allait d'un bout à l'autre de l'horizon, partageant cette terre aride. Il était compact, sombre, et très élevé. La route allait jusqu'au mur, puis s'arrêtait.

Il devait continuer, et ne le pouvait pas. Le mur l'en empêchait. Une peur douloureuse et courroucée monta en lui. Il devait continuer, ou il ne pourrait plus jamais rentrer chez lui. Mais le mur était là. Il n'y avait aucun moyen de le franchir.

Il frappa la surface lisse de ses deux mains et hurla contre elle. Sa voix ne produisit qu'un croassement, mais pas de mots. Cela l'effraya et il se tapit sur le sol, mais entendit alors une autre voix qui disait « Regarde ». C'était la voix de son père. Il pensa que sa mère Rulag était là aussi, bien qu'il ne la vît pas (il ne se souvenait pas de son visage). Il lui sembla qu'elle et Palat étaient tous les deux à quatre pattes dans les ténèbres, sous le mur, et qu'ils étaient plus gros que des êtres humains, et d'une forme différente. Ils lui montraient quelque chose qui se trouvait là sur le sol, sur cette terre ingrate, où rien ne pousse. Il y avait une pierre. Elle était sombre comme le mur, mais sur elle, ou en elle, il y avait un nombre ; un cinq, pensa-t-il tout d'abord, puis il le prit pour un un, et comprit alors ce que c'était – le nombre fondamental, qui était à la fois unité et pluralité. « C'est la pierre angulaire », dit une voix agréablement familière, et Shevek fut transporté de joie. Dans l'ombre, il n'y avait pas de mur, et il sut qu'il était revenu chez lui.

Plus tard, il fut incapable de se rappeler les détails de ce rêve, mais il n'oublia pas ce jaillissement de joie. Il n'avait jamais rien connu de tel ; la certitude de sa permanence était si profonde, comme un bref regard vers une lumière qui brille régulièrement, qu'il ne pensa jamais que cette joie pût être irréelle, bien qu'il ne l'ait rencontrée qu'en rêve. Seulement, quelle que fût sa réalité *ici,* il ne parvenait pas à la retrouver, ni en la cherchant, ni par sa simple volonté. Il pouvait seulement s'en souvenir, tout éveillé. Quand il fit à nouveau ce songe, comme cela lui arriva plusieurs fois, les rêves étaient sombres et flous.

Ils avaient tiré l'idée de « prison » de quelques épisodes de la *Vie d'Odo,* que lisaient tous ceux qui avaient choisi d'étudier l'histoire. Il y avait de nombreux points obscurs dans le livre, et il n'y avait personne à Grandes Plaines qui connût assez bien l'histoire pour les expliquer ; mais quand ils en arrivèrent aux années qu'Odo passa au Fort de Drio, le concept de « prison » s'était clarifié de lui-même. Et quand un professeur d'histoire itinérant arriva en ville, il développa le sujet, avec la répugnance d'un adulte convenable forcé d'expliquer une obscénité à des enfants. Oui, dit-il, une prison était un endroit où un État mettait les gens qui désobéissaient à ses Lois. Mais pourquoi ne se contentaient-ils pas de quitter cet endroit ? Ils ne pouvaient pas partir, les portes étaient verrouillées. Verrouillées ? Comme les portes d'un camion qui roule, pour qu'on ne tombe pas au-dehors, idiot ! Mais qu'est-ce qu'ils *faisaient* dans ces pièces tout le temps ? Rien. Il n'y avait rien à faire. Vous avez vu des images montrant Odo dans la cellule de la prison de Drio, n'est-ce pas ? Une patience de défi, la tête grise et penchée, les mains jointes, immobile dans une semi-obscurité. Les prisonniers étaient parfois condamnés à travailler. Condamnés ? Eh bien, cela veut dire qu'un juge, une personne à qui la Loi donne un certain pouvoir, leur a ordonné de faire un quelconque travail physique. Leur a ordonné ? Et s'ils ne voulaient pas le faire ? Eh bien, ils étaient forcés à le faire ; et s'ils ne travaillaient pas, ils étaient frappés. Un frisson passa parmi les enfants qui écoutaient, âgés de onze ou douze ans, dont aucun n'avait jamais été frappé, ni n'avait vu frapper une personne, sauf à l'occasion d'une colère personnelle et passagère.

Tirin posa la question qui était dans tous les esprits :

— Tu veux dire que plusieurs personnes en frappaient une autre ?

— Oui.

— Pourquoi les autres ne les arrêtaient-ils pas ?

— Les gardes avaient des armes, pas les prisonniers, répondit le professeur. Il parlait avec la violence d'un homme obligé de dire une chose détestable, et qui en est embarrassé.

La simple séduction de la perversité fit se réunir Tirin, Shevek et trois autres garçons. Les filles furent éliminées de leur groupe sans qu'ils puissent dire pourquoi. Tirin avait trouvé une prison idéale, sous l'aile ouest du centre d'éducation. C'était un endroit juste assez grand pour qu'une personne puisse y rester assise ou allongée, formé par trois murs de fondation en béton et le dessous d'un plancher comme plafond ; le sol ne faisait qu'un avec les murs, et une lourde dalle de béton qui se trouvait à côté pouvait le fermer complètement. Mais la porte devait être verrouillée. En cherchant, ils trouvèrent que deux étais calés entre un autre mur et la dalle fermeraient la prison d'une manière définitive. Personne ne pourrait ouvrir une telle porte de l'intérieur.

— Et la lumière ?

— Pas de lumière, dit Tirin.

Il parlait avec autorité quand il s'agissait de choses comme celles-ci, car son imagination allait bien avec elles. Tous les faits qu'on lui donnait, il les utilisait, mais ce n'étaient pas les faits qui lui procuraient cette assurance.

— Ils laissaient les prisonniers assis dans le noir, au Fort de Drio. Pendant des années.

— Il faut de l'air pourtant, dit Shevek. Cette porte s'encastre comme un vrai couvercle. Il faut y faire un trou.

— Cela prendrait des heures pour percer le béton. Et de toute façon, qui resterait assez longtemps pour manquer d'air ?

Chœur de volontaires et de prétendants.

Tirin les regarda d'un air moqueur.

— Vous êtes tous fous. Qui voudrait être enfermé dans un endroit pareil ? Pour quoi faire ?

Faire la prison avait été son idée, et cela lui suffisait ; il n'avait jamais réalisé que l'imagination ne suffit pas à certaines personnes, elles devaient entrer dans la cellule, tenter d'ouvrir la porte inébranlable.

— Je veux voir à quoi ça ressemble, dit Kadagv, un garçon de douze ans, fort, sérieux, dominateur.

— Eh bien, sers-toi de ton imagination ! ricana Tirin, mais les autres soutinrent Kadagv, Shevek alla prendre une foreuse dans l'atelier et ils firent un trou de deux centimètres dans la « porte » à hauteur de nez. Cela leur prit presque une heure, comme Tirin l'avait prédit.

— Combien de temps veux-tu rester, Kad ? Une heure ?

— Écoute, dit Kadagv, si je suis le prisonnier, je ne peux pas décider. Je ne suis pas libre. C'est à vous de décider quand je pourrai sortir.

— Tu as raison, acquiesça Shevek, troublé par cette logique.

— Tu ne dois pas y rester trop longtemps, Kad. Je veux y aller aussi ! déclara le plus jeune d'entre eux, Gibesh. Le prisonnier ne daigna pas répondre. Il pénétra dans la cellule. La porte fut relevée et fermée avec un bruit sec, et les étais furent mis en place et coincés à grands coups de maillet par les quatre geôliers enthousiastes. Ils se regroupèrent tous autour du trou pour voir le prisonnier, mais comme il n'y avait pas de lumière à l'intérieur de la prison, à part celle du trou pour laisser passer l'air, ils ne virent rien du tout.

— Eh, ne prenez pas tout l'air de ce pauvre con !

— On va lui en souffler un peu.

— On va lui en péter un peu !

— On lui donne combien de temps ?

— Une heure.

— Trois minutes.

— Cinq ans !

— Nous avons quatre heures avant l'extinction des feux, ça devrait aller.

— Mais je veux y aller à mon tour !

— D'accord, on t'y laissera toute la nuit.

— Eh, je voulais dire demain.

Quatre heures plus tard, ils enlevèrent les étais et libérèrent Kadagv. Il sortit tout aussi maître de la situation que lorsqu'il était entré, et dit qu'il avait faim, et que ce n'était rien ; il avait surtout dormi.

— Tu le referais ? le défia Tirin.

— Bien sûr.

— Non, c'est mon tour…

— Tais-toi, Gib. Tu le referais maintenant, Kad ? Tu y retournerais tout de suite, sans savoir quand nous t'en sortirions ?

— Oui.

— Sans nourriture ?

— Ils nourrissaient les prisonniers, dit Shevek. C'est ce qui est le plus bizarre dans tout ça.

Kadagv haussa les épaules. Son attitude d'endurance orgueilleuse était intolérable.

— Écoutez, dit Shevek aux deux garçons les plus jeunes, allez demander des restes à la cuisine, et prenez aussi une bouteille ou un récipient plein d'eau. – Il se tourna vers Kadagv – Nous allons te donner tout un tas de choses pour que tu puisses rester dans ce trou aussi longtemps que tu voudras.

— Aussi longtemps que *vous* le voudrez, le corrigea Kadagv.

— D'accord. Entre là-dedans ! – L'assurance de Kadagv fit surgir la veine satirique et théâtrale de Tirin. – Tu es un prisonnier. Tu ne dois pas répondre. C'est compris ? Tourne-toi. Pose tes mains sur ta

tête.

— Pour quoi faire ?

— Tu veux laisser tomber ?

Kadagv le regarda d'un air renfrogné.

— Tu ne peux pas demander pourquoi. Parce que si tu le fais nous te battrons, et tu recevras des coups, et personne ne t'aidera. Parce qu'on peut te donner des coups dans les couilles et que tu ne pourrais pas t'y opposer. Parce que *tu n'es pas libre.* Alors, tu veux qu'on le fasse ?

— Ouais. Frappez-moi.

Tirin, Shevek et le prisonnier se dévisagèrent en formant un petit groupe étrange et figé autour de la lanterne, dans les ténèbres, entre les énormes murs de fondation du bâtiment.

Tirin sourit d'un air arrogant et dédaigneux.

— Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire, profiteur. Tais-toi et entre dans cette cellule !

Et tandis que Kadagv se tournait pour obéir, Tirin lui donna une grande secousse dans le dos et l'autre alla s'étaler par terre. Il poussa un fort grognement de surprise ou de douleur, et s'assit en se tenant un doigt qui avait été égratigné ou foulé contre le mur du fond de la cellule. Shevek et Tirin ne parlèrent pas. Ils restèrent immobiles, le visage inexpressif, dans leurs rôles de gardes. Ils ne jouaient plus le rôle maintenant, le rôle les jouait. Les plus jeunes garçons revinrent avec un peu de pain de holum, un melon et une bouteille d'eau. Ils bavardaient en arrivant, mais le curieux silence de la cellule les saisit aussitôt. La nourriture et l'eau furent poussées à l'intérieur, la porte fut relevée et coincée. Kadagv resta tout seul dans le noir. Les autres se groupèrent autour de la lanterne. Gibesh murmura :

— Et où va-t-il pisser ?

— Dans son lit, répondit Tirin avec une clarté sardonique.

— Et s'il doit chier ? demanda Gibesh, et il éclata soudain d'un rire aigu.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle à chier ?

— Je pensais simplement… s'il ne peut pas voir… dans le noir…

Gibesh ne pouvait pas finir d'expliquer son idée humoristique. Ils se mirent tous à rire sans explications, gloussant jusqu'à en haleter. Tous étaient conscients du fait que le garçon enfermé dans la cellule pouvait les entendre rire.

Les lumières étaient éteintes dans le dortoir des enfants, et beaucoup d'adultes étaient déjà au lit, bien que plusieurs lampes fussent allumées ici et là dans les domiciles. La rue était déserte. Les garçons la descendirent en riant et en s'appelant entre eux, fous de joie à l'idée de partager un secret, de déranger les autres, d'une perversité collective. Ils réveillèrent la moitié des enfants du dortoir

en jouant à chat dans les couloirs et entre les lits. Aucun adulte n'intervint ; le tumulte cessa bientôt.

Tirin et Shevek s'assirent ensemble sur le lit de Tirin et discutèrent pendant un long moment. Ils se dirent que Kadagv l'avait mérité, et passerait deux nuits entières en prison.

Leur petit groupe se réunit dans l'après-midi à l'atelier de recyclage des déchets, et le contremaître demanda où était Kadagv. Shevek échangea un regard avec Tirin. Il se croyait malin, ressentait un sentiment de puissance en ne disant rien. Et pourtant, lorsque Tirin répondit tranquillement qu'il avait dû rejoindre un autre groupe pour la journée, Shevek fut choqué par le mensonge. Sa sensation d'un pouvoir secret le mit soudain mal à l'aise : ses jambes le démangèrent, ses oreilles s'échauffèrent. Et quand le contremaître s'adressa à lui, il sursauta d'inquiétude, de peur, ou d'un sentiment analogue, un sentiment qu'il n'avait jamais connu auparavant, quelque chose comme de l'embarras, mais pire que cela : intérieur, et abominable. Il n'arrêta pas de penser à Kadagv, en bouchant des trous de clous dans des planches de holum de triple épaisseur, et en ponçant les planches pour les rendre lisses. Chaque fois qu'il regardait dans son esprit, Kadagv s'y trouvait. C'était dégoûtant.

Gibesh, qui avait été de garde, vint trouver Tirin et Shevek après le dîner, l'air embêté.

— Je crois que j'ai entendu Kad dire quelque chose à l'intérieur. Il avait une drôle de voix.

Il y eut une pause.

— Nous allons le faire sortir, dit Shevek.

Tirin se tourna vers lui.

— Allons, Shev, ne deviens pas sentimental. Ne deviens pas altruiste ! Laisse-le finir son temps et fanfaronner en sortant.

— Ce n'est pas de l'altruisme. Je veux pouvoir me respecter moi-même, dit Shevek, et il se mit en route pour le centre d'éducation. Tirin le connaissait ; il n'essaya pas de perdre encore du temps à discuter avec lui, mais le suivit. Les autres de onze ans firent de même. Ils rampèrent sous le bâtiment, jusqu'à la cellule. Shevek dégagea l'un des étais, Tirin dégagea l'autre. La porte de la prison tomba avec un bruit sourd.

Kadagv était allongé sur le sol, recroquevillé sur le côté. Il s'assit, puis se leva très lentement et sortit. Il resta accroupi plus qu'il n'était nécessaire sous le plafond bas, et cligna des yeux dans la lumière de la lanterne, mais ne parut pas changé. L'odeur qui sortit avec lui était incroyable. Quelle qu'en fût la cause, il avait souffert de la diarrhée. La cellule était toute sale, et il y avait des taches de matière fécale jaune sur sa chemise. Quand il s'en aperçut, à la lumière de la lanterne, il s'efforça de les cacher de la main. Personne ne dit grand-

chose.

Quand ils furent sortis de sous le bâtiment et se dirigèrent vers le dortoir, Kadagv demanda :

— Cela fait combien de temps ?

— Environ trente heures, en comptant les quatre premières.

— C'est beaucoup, dit Kadagv sans conviction.

Après l'avoir conduit aux douches pour qu'il se nettoie, Shevek courut jusqu'aux latrines. Il se pencha au-dessus d'une cuvette et vomit. Les spasmes ne le quittèrent pas d'un quart d'heure. Il trembla et se sentit épuisé quand ils furent passés. Il alla ensuite jusqu'à la salle commune du dortoir, lut un peu de physique, et se coucha de bonne heure. Aucun des cinq garçons ne retourna jamais à cette prison sous le centre d'éducation. Aucun d'entre eux ne mentionna jamais cet épisode, sauf Gibesh, qui s'en vanta un jour auprès de quelques garçons et filles plus âgés ; mais ils ne comprirent pas, et il abandonna rapidement le sujet.

La Lune était haute, au-dessus de l'Institut Régional Nord des Sciences Nobles et Matérielles. Quatre garçons de quinze ou seize ans étaient assis au sommet d'une colline entre des holums rampants et épineux ; leurs regards descendaient vers le Centre Régional, et s'élevaient vers la Lune.

— C'est étrange, dit Tirin. Je n'avais jamais pensé avant…

Commentaires des trois autres sur l'évidence de cette remarque.

— Je n'avais jamais pensé avant, dit tranquillement Tirin, au fait qu'il y a des gens assis sur une colline, là-haut, sur Urras, et qui regardent vers Anarres, vers nous, en disant : « Regardez, voici la Lune. » Notre planète est leur Lune, et notre Lune est leur planète.

— Alors, où est la Vérité ? déclama Bedap, puis il se mit à bâiller.

— Sur la colline où se trouve celui qui parle, dit Tirin.

Ils levèrent tous les yeux vers la planète turquoise, imprécise et brillante ; elle n'était pas tout à fait ronde, la pleine lune étant passée depuis un jour. La calotte glaciaire nord était éblouissante.

— Le nord est très clair, dit Shevek. Ensoleillé. Et cette bosse brune, là, c'est l'A-Io.

— Ils sont tous étalés tout nus dans le soleil, dit Kvetur, avec des bijoux dans le nombril, et pas de poils.

Il y eut un silence.

Ils étaient venus sur cette colline pour être entre garçons. La présence des filles les oppressait tous. Il leur semblait que ces derniers temps le monde était plein de filles. Partout où ils regardaient, éveillés ou endormis, ils voyaient des filles. Ils avaient tous essayé de copuler avec des filles ; certains d'entre eux, en désespoir de cause, avaient aussi essayé de *ne pas* copuler avec des filles. Cela ne faisait aucune

différence. Les filles étaient là.

Trois jours plus tôt, durant un cours sur l'Histoire du Mouvement Odonien, ils avaient tous assisté à la même projection, et la vue des joyaux irisés dans le creux soyeux des corps bruns et huilés des femmes leur était revenue à l'esprit à tous, en secret.

Ils avaient également vu les corps des enfants, chevelus comme eux, entassés comme des copeaux de métal rigides et rouillés sur une plage, et des hommes versaient de l'huile sur les enfants et y mettaient le feu. « Une famine dans la Province de Bachifoil, dans la Nation de Thu », avait dit la voix du commentateur. « Les corps des enfants morts de faim et de maladie sont brûlés sur les plages. À sept cents kilomètres, sur les plages de Tius dans la Nation de l'A-Io (et à ce moment apparurent les nombrils ornés de joyaux), des femmes gardées pour l'utilisation sexuelle des membres mâles de la *classe possédante* (les mots iotiques furent employés, car il n'y avait d'équivalence pour aucun de ces deux mots en Pravique) sont allongées toute la journée sur le sable jusqu'à ce que le dîner leur soit servi par des gens de la *classe non possédante.* » Un gros plan sur le dîner : des bouches tendres qui mâchonnaient en souriant, des mains fines qui se tendaient pour prendre des friandises humides empilées dans des bols d'argent. Puis un retour sur le visage insensible et aveugle d'un enfant mort, la bouche ouverte, vide, noire, sèche. « Côte à côte », avait dit la voix calme.

Mais l'image qui s'était élevée comme une bulle huileuse et irisée dans l'esprit des garçons était la même.

— Quel âge ont ces films ? dit Tirin. Sont-ils d'avant le Peuplement, ou sont-ils contemporains ? Ils ne le disent jamais.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? répondit Kvetur. Ils vivaient comme cela sur Urras avant la Révolution odonienne. Les Odoniens sont tous partis pour venir ici, sur Anarres. Et il est probable que rien n'a changé – ils en sont toujours au même point, là-haut.

Il indiqua du doigt la grosse lune bleu-vert.

— Comment le savons-nous ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Tirin ? demanda Shevek.

— Si ces photos sont vieilles de cent cinquante ans, les choses peuvent être complètement différentes sur Urras, maintenant. Je ne dis pas qu'elles le sont, mais si elles l'étaient, comment pourrions-nous le savoir ? Nous n'allons pas là-haut, nous ne parlons pas avec eux, il n'y a pas de communication. Nous n'avons vraiment aucune idée de ce qu'est la vie sur Urras maintenant.

— Les gens de la CPD le savent. Ils parlent aux Urrastis qui s'occupent des cargos arrivant au Port d'Anarres. Ils se tiennent informés. Ils le doivent, afin que nous puissions continuer à faire des échanges avec Urras, et savoir quelle menace ils représentent pour

nous.

Bedap parlait raisonnablement, mais la réponse de Tirin fut tranchante :

— Alors la CPD est informée, mais pas nous.

— Informés ! dit Kvetur. J'entends parler d'Urras depuis la crèche ! Cela m'est égal de n'avoir jamais vu d'autres photos de villes urrasties dégoûtantes et de corps urrastis graisseux !

— Justement, répondit Tirin avec l'allégresse de quelqu'un qui suit la logique. Tous les documents sur Urras qui sont accessibles aux étudiants se ressemblent. Dégoûtants, immoraux, répugnants. Mais écoute. Si ça allait aussi mal quand les Colons sont partis, comment cela a-t-il pu continuer pendant cent cinquante ans ? S'ils étaient si malades, pourquoi ne sont-ils pas morts ? Pourquoi leurs sociétés de propriétaires ne se sont-elles pas écroulées ? De quoi avons-nous tellement peur ?

— L'infection, dit Bedap.

— Sommes-nous si faibles que nous ne puissions pas nous exposer un peu ? De toute façon, ils ne peuvent pas *tous* être malades. Peu importe ce qu'est leur société, certains d'entre eux doivent être bien. Les gens sont différents ici, pas vrai ? Sommes-nous tous de parfaits Odoniens ? Prenez ce morveux de Pesus !

— Mais dans un organisme malade, même une cellule saine est touchée, dit Bedap.

— Oh, tu peux prouver n'importe quoi en utilisant l'Analogie, et tu le sais. En fait, comment savons-nous avec certitude que leur société est malade ?

Bedap se rongea l'ongle du pouce.

— Tu prétends que la CPD et les services éducatifs nous mentent à propos d'Urras.

— Non, je soutiens que nous ne connaissons que ce qu'on nous dit. Et sais-tu ce qu'on nous dit ?

Le visage sombre de Tirin, orné d'un nez camus, s'éclaira dans la lumière bleutée de la lune, puis se tourna vers eux.

— Kvet l'a dit, il y a une minute. Il a reçu le message. Tu l'as entendu : détestons Urras, haïssons Urras, craignons Urras.

— Pourquoi pas ? demanda Kvetur. Regarde comment ils nous ont traités, nous autres Odoniens !

— Ils nous ont donné leur Lune, pas vrai ?

— Oui, pour nous empêcher de détruire leurs états profiteurs et d'établir une société juste. Et dès qu'ils se sont débarrassés de nous, je parie qu'ils se sont mis à créer des gouvernements et des armées plus vite que jamais, parce que personne ne restait pour les en empêcher. Si nous leur ouvrions le Port, tu crois qu'ils viendraient comme des amis et des frères ? Ils sont un milliard, et nous vingt millions ! Ils

nous nettoieraient, ou feraient de nous, comment dit-on, quel est le mot, des esclaves, afin de travailler pour eux dans les mines !

— D'accord. Je reconnais qu'il est certainement sage de craindre Urras. Mais pourquoi haïr ? La haine n'est pas fonctionnelle ; pourquoi nous l'enseigne-t-on ? Serait-il possible que, si nous savions à quoi ressemble réellement Urras, nous l'aimions ? En partie ? Certains d'entre nous ? Que ce que veut empêcher la CPD, ce n'est pas seulement que certains d'entre eux viennent ici, mais que certains d'entre nous veuillent partir là-haut ?

— Partir pour Urras ? dit Shevek, surpris.

Ils discutaient, car ils aimaient les discussions, la course rapide des esprits libres sur les chemins du possible, ils aimaient poser des questions sur ce qui n'était pas questionné. Ils étaient intelligents, leurs esprits étaient déjà disciplinés à la clarté scientifique, et ils avaient seize ans. Mais à ce moment, le plaisir de la discussion cessa pour Shevek, comme il avait déjà cessé plus tôt pour Kvetur. Il était troublé.

— Qui voudrait jamais aller sur Urras ? demanda-t-il. Pour quelle raison ?

— Pour découvrir à quoi ressemble un autre monde. Pour voir ce qu'est un « cheval » !

— C'est puéril, dit Kvetur. Il y a de la vie dans d'autres systèmes solaires – il fit un geste de la main vers le ciel délavé par la lune – et alors ? Nous avons la chance d'être nés ici !

— Si nous étions meilleurs que n'importe quelle autre société humaine, dit Tirin, alors nous devrions les aider. Mais cela nous est interdit.

— Interdit ? C'est un mot non organique. Qui interdit ? Tu es en train d'extérioriser la fonction intégrante elle-même, déclara Shevek, penché en avant et parlant avec force. L'ordre n'est pas « les ordres ». Nous ne quittons pas Anarres parce que nous *sommes* Anarres. Étant Tirin, tu ne peux pas quitter la peau de Tirin. Cela pourrait te plaire d'essayer d'être quelqu'un d'autre pour voir à quoi cela ressemble, seulement tu ne peux pas. Mais tu n'en es pas empêché par la force ? Sommes-nous retenus ici de force ? Quelle force – quelles lois, quels gouvernements, quelle police ? Rien de tel. Simplement notre propre être, notre nature d'Odonien. C'est ta nature d'être Tirin, et la mienne d'être Shevek, et notre nature commune est d'être des Odoniens, responsables chacun envers les autres. Et cette responsabilité est notre liberté. L'éviter, ce serait perdre notre liberté. Aimerais-tu vraiment vivre dans une société où tu n'aurais aucune responsabilité et aucune liberté, aucun choix, seulement la fausse option de l'obéissance à la loi, ou de la désobéissance suivie d'un châtiment ? Voudrais-tu réellement aller vivre dans une prison ?

— Oh, bon sang, non. Est-ce que je peux parler ? L'ennui avec toi, Shev, c'est que tu ne dis rien tant que tu n'as pas mis de côté tout un chargement de grosses briques pour tes arguments, et ensuite tu renverses la benne sans même regarder le corps sanglant et broyé qui se trouve sous le tas…

Shevek s'assit à nouveau, sur la défensive.

Mais Bedap, un gars costaud au visage carré, mâchonna son ongle en disant :

— Ça ne change rien, les remarques de Tir sont toujours valables. Il serait bon de savoir que nous connaissons toute la vérité sur Urras.

— Et qui nous ment, à ton avis ? demanda Shevek.

Placide, Bedap rencontra son regard.

— Qui, frère ? Qui sinon nous-mêmes ?

La planète sœur brillait au-dessus d'eux, sereine et lumineuse, bel exemple de l'improbabilité du réel.

Le reboisement du Littoral Temaenien Occidental était l'une des grandes entreprises de la quinzième décennie du Peuplement d'Anarres, employant près de dix-huit mille personnes pendant une période de deux ans.

Bien que les longues plages du Sud-Est fussent fertiles, supportant de nombreuses communautés de pêche et d'agriculture, l'aire arable ne formait qu'une simple bande le long de la mer. L'intérieur des terres et l'ouest, jusqu'aux vastes plaines du Sud-Ouest, étaient inhabités, à part quelques villes minières isolées. C'était la région appelée la Poussière.

Durant l'ère géologique précédente, la Poussière avait été une immense forêt de holums, le genre végétal omniprésent et dominant sur Anarres. Le climat actuel était trop chaud et trop sec. Des millénaires de sécheresse avaient tué les arbres et réduit le sol à une fine poussière grise qui s'élevait maintenant à chaque souffle du vent, formant des collines d'une ligne aussi pure et nue que n'importe quelle dune de sable. Les Anarrestis espéraient restaurer la fertilité de cette terre sans cesse mouvante en replantant la forêt. C'était, pensa Shevek, en accord avec le principe de la Réversibilité Causale, ignoré par l'école de la Physique Séquentielle actuellement en vogue sur Anarres, mais qui demeurait un élément intime et tacite de la pensée odonienne. Il aurait aimé écrire un article montrant la relation entre les idées d'Odo et celles de la physique temporelle, et particulièrement l'influence de la Réversibilité Causale sur son étude du problème des fins et des moyens. Mais à dix-huit ans, il n'en savait pas assez pour écrire un tel papier, et il n'en saurait jamais assez s'il ne se remettait pas bientôt à la physique et s'il ne sortait pas de cette sacrée Poussière.

Durant la nuit, dans les camps du Projet, tout le monde toussait. La journée, ils toussaient moins ; ils étaient trop occupés pour cela. La poussière était leur ennemie, cette poussière fine et sèche qui obstruait la gorge et les poumons ; leur ennemie et leur travail, leur espoir. Autrefois cette poussière avait été riche et noire sous l'ombre des arbres. Après leur long travail, il devrait en être à nouveau ainsi.

Elle tire la feuille verte de la pierre
Du cœur du rocher l'eau claire et vive…

Gimar fredonnait toujours cet air, et maintenant, dans le soir brûlant, en traversant la plaine pour retourner vers le camp, elle chantait à haute voix.

— Qui fait cela ? Qui est cette « elle » ? demanda Shevek.

Gimar sourit. Son visage large et doux était couvert de poussière, ses cheveux étaient poussiéreux, et elle sentait une forte et agréable odeur de sueur.

— J'ai grandi sur le Plateau Sud, dit-elle. Là où sont les mineurs. C'est une chanson de mineur.

— Quels mineurs ?

— Tu ne sais pas ? Les gens qui se trouvaient déjà ici quand les Colons sont arrivés. Certains sont restés et ont rejoint la solidarité. Des mineurs d'or, d'étain. Ils ont encore des fêtes et des chansons à eux. Le *tadde*[1] était mineur, il avait l'habitude de me chanter ça quand j'étais petite.

— Et alors, qui est cette « elle » ?

— Je ne sais pas, c'est simplement ce que dit la chanson. N'est-ce pas ce que nous faisons ici ? Tirer des feuilles vertes des pierres ?

— On dirait de la religion.

— Toi et tes grands mots ! C'est seulement une chanson. Oh, j'aimerais bien que nous puissions regagner l'autre camp pour me baigner. Je pue !

— Je pue.

— Nous puons tous.

— Dans la solidarité…

Mais ce camp-là était à quinze kilomètres des plages de la Temae, et il n'y avait ici que de la poussière pour s'y plonger.

Il y avait un homme au camp, dont le nom, quand on le prononçait, ressemblait à celui de Shevek : Shevet. Quand on appelait l'un, l'autre répondait. Shevek se sentit une sorte d'affinité avec cet homme, une relation plus précise que celle de la fraternité, à cause de cette similarité due au hasard. Plusieurs fois, il vit Shevet le regarder. Mais ils ne se parlaient pas encore.

Les premières décades de Shevek au projet de reboisement

s'étaient écoulées dans un mécontentement silencieux partagé avec l'épuisement. Les gens qui avaient choisi de travailler dans des domaines essentiellement fonctionnels comme la physique ne devraient pas être postés dans ces projets et ces levées spéciales. N'était-ce pas immoral de faire un travail qui ne vous plaisait pas ? Le travail avait besoin d'être fait, mais beaucoup de gens ne se souciaient guère des postes qu'on leur attribuait et en changeaient tout le temps ; ils auraient dû se porter volontaires. N'importe quel idiot pouvait faire son travail. En fait, un grand nombre pouvait même le faire mieux que lui. Il avait été fier de sa force, et s'était toujours porté volontaire pour les lourdes tâches du devoir décadaire ; mais ici, c'était jour après jour, huit heures par jour, dans la poussière et la chaleur. Toute la journée, il attendait le soir, le moment où il pourrait être seul et penser, et quand il entrait dans la tente-dortoir, après le souper, sa tête devenait lourde et il dormait comme une pierre jusqu'à l'aube, et aucune pensée ne traversait jamais son esprit.

Il trouvait ses compagnons de travail stupides et grossiers, et même ceux qui étaient plus jeunes que lui le traitaient comme un petit garçon. Méprisant et mécontent, il ne prenait plaisir qu'à écrire à ses amis Tirin et Rovab dans un code qu'ils avaient inventé à l'Institut, un ensemble d'équivalents littéraires aux symboles spéciaux de la physique temporelle. Écrits, ils semblaient avoir un sens en tant que message, mais n'étaient en fait que des sottises, sauf pour l'équation ou la formule philosophique qu'ils masquaient. Les équations de Shevek et de Rovab étaient exactes. Les lettres de Tirin étaient très drôles et auraient convaincu n'importe qui qu'elles faisaient allusion à des émotions et des événements réels, mais la physique qu'elles contenaient était douteuse. Shevek envoya souvent de ces messages, et découvrit un jour qu'il pouvait les préparer dans sa tête tout en creusant des trous dans la terre avec une pelle émoussée, au beau milieu d'une tempête de poussière. Tirin lui répondit plusieurs fois, Rovab une seule fois. C'était une fille plutôt froide, et il le savait. Mais aucun d'eux à l'Institut ne se doutait qu'il était si malheureux. Eux n'avaient pas reçu de poste, juste au moment où ils commençaient une recherche indépendante, dans un maudit projet de reboisement. Leur fonction centrale n'était pas gâchée. Ils travaillaient : faisaient ce qu'ils désiraient faire. Lui ne travaillait pas. Il était utilisé.

Pourtant, c'était bizarre comme on se sentait fier de ce qu'on faisait ainsi – tous ensemble – la satisfaction que cela procurait. Et certains de ses compagnons étaient des gens vraiment extraordinaires. Gimar, par exemple. Au début, sa beauté vigoureuse l'avait plutôt effrayé, mais maintenant il était assez fort pour la désirer.

— Viens avec moi ce soir, Gimar.

— Oh, non, dit-elle, et elle le regarda avec un tel air de surprise

qu'il lui dit, avec la dignité de la douleur :

— Je pensais que nous étions amis.

— Nous le sommes.

— Alors…

— J'ai un partenaire. Il est resté là-bas.

— Tu aurais dû le dire, murmura Shevek en rougissant.

— Eh bien, cela ne m'avait pas semblé nécessaire. Je suis désolée, Shev.

Elle le regarda avec un tel air de regret qu'il demanda avec quelque espoir :

— Tu ne penses pas que…

— Non. On ne peut pas mener ainsi une alliance, un peu pour lui et un peu pour d'autres.

— L'alliance à vie est vraiment contre l'éthique odonienne, je crois, répliqua Shevek, d'un ton rude et pédantesque.

— Merde, dit Gimar de sa voix douce. Posséder est mal ; partager est bon. Que peux-tu partager de plus que ta propre personnalité, que ta propre vie, tous les jours et toutes les nuits ?

Il était assis les mains entre les genoux, la tête baissée, un garçon allongé, décharné, désolé, inachevé.

— Je ne suis pas prêt pour cela, dit-il au bout d'un moment.

— Toi ?

— Je n'ai jamais vraiment connu quelqu'un. Tu vois comme je ne t'ai pas compris. Je suis en dehors. Je ne peux pas rentrer. Je ne pourrai jamais. Ce serait idiot de ma part de songer à une alliance. Ce genre de chose, c'est… pour les êtres humains…

Timidement, non pas avec une réserve sexuelle mais avec l'hésitation du respect, Gimar posa la main sur son épaule. Elle ne le rassura pas. Elle ne lui dit pas qu'il était comme tous les autres. Elle dit :

— Je ne rencontrerai plus jamais quelqu'un comme toi, Shev. Je ne t'oublierai jamais.

Malgré tout, un refus est un refus. En dépit de sa gentillesse, il s'écarta d'elle, l'âme en peine, et fâché.

Le temps était très chaud. Il n'y avait de fraîcheur que durant l'heure qui précédait l'aube.

L'homme qui s'appelait Shevet vint voir Shevek une nuit, après le souper. C'était un beau gars trapu d'une trentaine d'années.

— Je suis fatigué d'être confondu avec toi, dit-il. Trouve-toi un autre nom.

Auparavant, cette agressivité hargneuse aurait stupéfié Shevek. Maintenant il se contenta de répondre sur le même ton.

— Change ton propre nom, si tu ne l'aimes pas, déclara-t-il.

— Tu es l'un de ces petits profiteurs qui vont à l'école pour ne pas

se salir les mains, dit l'homme. J'ai toujours voulu casser la gueule à l'un d'entre vous.

— Ne me traite pas de profiteur ! répondit Shevek, mais ce n'était pas une bataille verbale.

Shevet lui donna deux coups. Il en donna plusieurs en retour, ayant de longs bras et plus de cran que son adversaire ne l'avait cru : mais il n'était pas de taille. Plusieurs personnes s'arrêtèrent pour regarder, virent que c'était un combat régulier mais inintéressant, et s'éloignèrent. Ils n'étaient pas choqués ni attirés par cette violence nue. Shevek n'appelait pas à l'aide, aussi n'était-ce que son affaire. Quand il revint à lui, il était allongé sur le dos dans la terre noire, entre les tentes.

Il garda un bourdonnement dans l'oreille droite durant plusieurs jours, et une lèvre déchirée qui mit longtemps à se cicatriser à cause de la poussière, qui irritait toutes les plaies. Shevet et lui ne se parlèrent jamais plus. Il aperçut l'autre, à d'autres repas, sans ressentir d'animosité. Shevet lui avait offert ce qu'il avait à offrir, et il avait accepté ce don, bien qu'il n'en soupesât pas la valeur ni n'en considérât la nature pendant longtemps. Et quand il le fit, il ne le distingua pas d'un autre don, d'une autre étape de sa maturation. Sa lèvre n'était pas encore guérie quand une jeune fille qui avait récemment rejoint son groupe de travail l'accosta dans les ténèbres alors qu'il venait de quitter le feu de camp, tout comme Shevet l'avait fait… Il fut incapable de se rappeler ce qu'elle lui avait dit ; elle l'avait taquiné, et encore une fois il avait répondu simplement. Ils s'en allèrent sur la plaine, dans la nuit, et là elle lui offrit la liberté de la chair. C'était son présent, et il l'accepta. Comme tous les enfants d'Anarres, il avait eu des expériences sexuelles avec des garçons et des filles, mais eux et lui n'avaient été que des enfants ; il n'avait jamais été plus loin que le plaisir qu'il croyait être définitif. Beshun, experte en délices, l'emmena au cœur de la sexualité, où il n'y a pas de rancune ni d'inaptitude, où les deux corps cherchant à se rejoindre annihilent le moment dans leur effort, et transcendent le soi et le temps.

Ce fut si facile alors, si facile et si charmant, dehors, dans la poussière chaude, sous la lumière des étoiles. Et les jours furent longs, et chauds, et clairs, et la poussière avait l'odeur du corps de Beshun.

Il travailla ensuite dans une équipe de plantation. Les camions étaient descendus du nord-est, pleins de petits arbres, des milliers de jeunes plants qui avaient poussé dans les montagnes vertes, où il tombait quarante pouces de pluie par an, la ceinture de pluie. Ils plantèrent les petits arbres dans la poussière.

Quand ce fut fait, les cinquante équipes qui avaient travaillé durant la seconde année du Projet s'éloignèrent dans les camions

plats, et regardèrent en arrière. Et ils virent ce qu'ils avaient fait. Il y avait une brume verte, très faible, sur les courbes pâles et les terrasses du désert. Sur la terre morte s'étendait, très léger, un voile de vie. Ils applaudirent, chantèrent, crièrent d'un camion à l'autre. Des larmes vinrent aux yeux de Shevek. Il pensa, *Elle tire la feuille verte de la pierre…* Gimar avait depuis longtemps retrouvé un poste dans le Plateau Sud.

— Pourquoi fais-tu cette tête-là ? lui demanda Beshun, se serrant contre lui tandis que le camion cahotait, et faisant courir sa main le long de son bras dur et blanchi de poussière.

— Les femmes, déclara Vokep, au dépôt de camions de Tin Ore, dans le Sud-Ouest. Les femmes pensent qu'elles te possèdent. Aucune femme ne peut être réellement une Odonienne.

— Odo elle-même… ?

— C'est de la théorie. Et elle n'a eu aucune vie sexuelle après qu'Asieo eut été tué, pas vrai ? Et de toute façon, il y a toujours des exceptions. Mais la plupart des femmes, leur seule relation avec un homme, c'est *avoir*. Soit posséder, soit être possédée.

— Tu penses qu'elles sont différentes des hommes sur ce point ?

— Je le sais. Ce qu'un homme veut, c'est la liberté. Ce que veut une femme, c'est la propriété. Elle ne te laissera partir que si elle peut t'échanger contre quelque chose d'autre. Toutes les femmes sont des propriétaires.

— C'est une drôle de chose à dire sur la moitié de la race humaine, dit Shevek, se demandant si l'homme avait raison. Beshun avait pleuré à s'en rendre malade quand on lui avait redonné un poste dans le Nord-Est, elle s'était mise en colère et avait tenté de lui faire dire qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, et avait répété qu'elle ne pourrait pas vivre sans lui et qu'ils devaient être partenaires. Partenaires, comme si elle avait pu rester avec le même homme pendant six mois !

La langue que parlait Shevek, la seule qu'il connaissait, manquait d'expressions possessives pour qualifier l'acte sexuel. En Pravique, cela n'avait aucun sens pour un homme de dire qu'il avait « eu » une femme. Le mot dont la signification se rapprochait le plus de « baiser », et avait un emploi secondaire comme juron, était spécifique : il voulait dire violer. Le verbe usuel, ne prenant qu'un sujet pluriel, ne peut être traduit que par un mot neutre comme copuler. Il signifiait quelque chose que faisaient deux personnes, pas ce que faisait ou avait fait une seule personne. Cette structure des mots ne pouvait pas plus qu'une autre contenir la totalité des expériences, et Shevek était conscient du champ qui restait en dehors, mais sans être très certain de ses dimensions. Assurément, il avait

senti qu'il possédait Beshun, durant certaines de ces nuits étoilées dans la Poussière. Et elle avait pensé qu'il lui appartenait. Mais ils s'étaient trompés tous les deux ; et Beshun, malgré sa sentimentalité, le savait ; elle lui avait finalement donné un baiser d'adieu en souriant, et l'avait laissé partir. Elle ne l'avait pas possédé. C'était le propre corps de Shevek, dans son premier élan de passion sexuelle adulte, qui l'avait possédé lui-même – et elle. Mais tout cela était fini. C'était arrivé. Jamais plus (pensait-il, dix-huit ans, assis avec un compagnon de voyage dans le dépôt de camions de Tin Ore, à minuit, au-dessus d'un verre d'une boisson douce, fruitée et collante, attendant de pouvoir monter dans un convoi se dirigeant vers le nord), jamais plus cela ne se reproduirait. Il pouvait arriver bien des choses, il ne se ferait pas prendre une seconde fois, il ne serait plus battu, vaincu. La défaite, l'abandon, avaient leurs propres séductions. Beshun elle-même pourrait ne jamais désirer de joie en dehors d'elles. Et pourquoi le voudrait-elle ? C'était elle, dans sa liberté, qui avait libéré Shevek.

— Tu sais, je ne suis pas d'accord, dit-il à Vokep au long visage, un agronome qui voyageait en direction d'Abbenay. Je crois que les hommes surtout doivent apprendre à être des anarchistes. Les femmes n'ont pas à l'apprendre.

Vokep secoua la tête d'un air inflexible.

— C'est les gosses, dit-il. Avoir des bébés. Ça les rend propriétaires. Après elles ne veulent plus lâcher. – Il soupira. – Tu touches et tu pars, frère, voilà la règle. Ne sois jamais possédé.

Shevek sourit et but son jus de fruit.

— Je ne le serai pas, dit-il.

Ce fut une joie pour lui de revenir à l'Institut Régional, de voir les collines basses parsemées de holums rabougris aux feuilles brunes, les jardins des cuisines, les domiciles, les dortoirs, les ateliers, les classes, les laboratoires, où il avait vécu depuis l'âge de 13 ans. Il serait toujours quelqu'un pour qui le retour était aussi important que le voyage. Partir n'était pas assez pour lui, seulement à moitié suffisant ; il devait revenir. Dans un tel caractère s'annonçait déjà, peut-être, la nature de la formidable exploration qu'il allait entreprendre jusqu'aux extrémités de la compréhension. Il ne se serait sans doute pas embarqué dans cette entreprise qui lui prit des années s'il n'avait pas eu la profonde certitude que le retour était possible ; qu'en réalité la vraie nature du voyage, comme une circumnavigation autour du globe, impliquait le retour. On ne peut pas descendre deux fois la même rivière, ni rentrer dans son foyer. Cela, il le savait ; en fait, c'était la base de sa vision du monde. Cependant, partant de cette acceptation du caractère transitoire des choses, il construisit sa grande théorie, où ce qui est le plus changeant est montré comme ce qui a le plus important caractère d'éternité, et notre relation avec la rivière, et

sa relation avec nous et avec elle-même, devient aussitôt plus complexe et plus rassurante qu'un simple manque d'identité. Nous *pouvons* regagner notre foyer, affirme la Théorie Temporelle Générale, dès lors que nous comprenons que notre foyer est un endroit où nous n'avons jamais été.

Il était heureux, à ce moment, d'être de retour dans ce qui était aussi proche d'un foyer que ce qu'il désirait. Mais il trouva ses amis plutôt immatures. Il avait beaucoup vieilli en une année. Certaines des filles avaient mûri comme lui, ou l'avaient même dépassé ; elles étaient devenues des femmes. Cependant, il ne garda avec les filles que des contacts fortuits, car il ne voulait vraiment pas d'une nouvelle liaison sexuelle pour l'instant ; il avait d'autres choses à faire. Il vit que les plus brillantes des filles, comme Rovab, étaient également solitaires et prudentes ; dans les laboratoires et les équipes de travail, ou dans les salles communes des dortoirs, elles se conduisaient comme de bonnes camarades, et rien d'autre. Les filles voulaient compléter leur entraînement et commencer leur recherche ou trouver un poste qui leur plaise avant de porter un enfant ; mais elles n'étaient plus satisfaites par les expériences sexuelles des adolescents. Elles désiraient des relations mûres, et non stériles ; mais pas pour l'instant, pas encore.

Ces filles étaient de bonnes compagnes, amicales et indépendantes. Les garçons de l'âge de Shevek semblaient figés dans la fin d'une adolescence qui devenait un peu légère et sèche. Ils étaient trop intellectuels. Ils semblaient ne pas vouloir se commettre avec le travail ou le sexe. À entendre parler Tirin, il était l'homme qui avait inventé la copulation, mais toutes ses relations étaient avec des filles de 15 ou 16 ans ; il s'écartait de celles de son âge. Bedap, qui n'avait jamais été très énergique sur le plan sexuel, acceptait l'hommage d'un garçon plus jeune qui avait pour lui une passion homosexuelle et idéaliste, et cela lui suffisait. Il semblait ne rien prendre au sérieux ; il était devenu ironique et réservé et Shevek se sentit coupé de son amitié. Aucune amitié ne tenait ; même Tirin était trop égocentrique, et dernièrement de trop mauvaise humeur, pour resserrer les anciens liens – si Shevek l'avait voulu. En fait, il ne le voulait pas. Il accueillait l'isolement de tout son cœur. Il ne lui apparut jamais que la réserve qu'il rencontrait en Bedap et Tirin pouvait être une réponse ; que son caractère doux mais déjà formidablement hermétique pouvait constituer sa propre ambiance, à laquelle seule pouvait résister une grande force, ou une grande dévotion. Tout ce qu'il remarqua, en réalité, fut qu'il avait enfin beaucoup de temps pour travailler.

Dans le Sud-Est, après qu'il se fut habitué à un travail physique régulier, et eut cessé de gaspiller son intelligence dans des messages codés et son sperme dans des rêves érotiques, il avait eu quelques

idées. Il était maintenant libre de les développer, de voir si elles contenaient quelque chose.

La physicienne doyenne de l'Institut s'appelait Mitis. Elle ne dirigeait pas à ce moment le programme de physique, car tous les travaux administratifs tournaient annuellement entre les vingt titulaires permanents, mais elle travaillait ici depuis trente ans et son esprit était le plus fort d'entre eux. Il y avait toujours une sorte d'espace psychologique très clair autour de Mitis, comme le manque de foule autour du pic d'une montagne. L'absence de tout rehaussement ou renforcement d'autorité rendait cela évident. Il y a des gens qui ont une autorité inhérente ; quelques empereurs portent maintenant de nouveaux vêtements.

— J'ai envoyé ton étude sur la Fréquence Relative à Sabul, à Abbenay, dit-elle à Shevek de sa manière abrupte et amicale. Tu veux voir la réponse ?

Elle poussa sur la table un morceau de papier déchiré, visiblement un coin arraché à un morceau plus grand. Une équation y était griffonnée en petits caractères :

$$\frac{ts}{2}(R) = 0$$

Shevek s'appuya contre la table et posa sur le morceau de papier un regard attentif. Ses yeux étaient luisants, et la lumière de la fenêtre les faisait paraître aussi clairs que de l'eau. Il avait dix-neuf ans, Mitis cinquante-cinq. Elle le regardait avec un mélange de compassion et d'admiration.

— C'est ce qui me manquait, dit-il.

Sa main avait trouvé un crayon sur la table. Il se mit à griffonner à son tour sur le morceau de papier. Et tandis qu'il écrivait, son visage plutôt pâle qu'argentaient des poils courts et fins se mit à rougir et ses oreilles devinrent écarlates.

Mitis se déplaça sans bruit derrière la table pour s'asseoir. Elle avait des troubles de la circulation dans les jambes, et avait besoin de s'asseoir. Cependant, son mouvement dérangea Shevek. Il leva les yeux avec un regard froid et ennuyé.

— Je peux finir cela dans un jour ou deux, dit-il.

— Sabul veut voir les résultats dès que tu auras terminé.

Puis une pause. Les couleurs de Shevek retournèrent à la normale,

et il fut à nouveau conscient de la présence de Mitis, qu'il aimait beaucoup.

— Pourquoi as-tu envoyé cette étude à Sabul ? demanda-t-il. Avec cette énorme faille dans la démonstration !

Il sourit ; le plaisir de boucher cette faille dans ses pensées le remplissait de joie.

— Je pensais qu'il pourrait découvrir où tu t'étais trompé. Je n'avais pas pu. Et je voulais aussi qu'il puisse voir sur quoi tu travaillais… Il va falloir que tu ailles là-bas, à Abbenay, tu sais.

Le jeune homme ne répondit pas.

— Tu veux y aller ?

— Pas encore.

— C'est ce que je pensais. Mais tu dois y aller. Pour les livres et les esprits que tu y trouveras. Tu ne dois pas gâcher le tien dans un désert ! – Mitis parla avec une passion soudaine. – C'est ton devoir de rechercher ce qu'il y a de meilleur, Shevek. Ne te laisse pas abuser par un faux égalitarisme. Tu travailleras avec Sabul, il est fort, et il te fera travailler dur. Mais tu dois être libre de trouver la ligne que tu désires suivre. Reste ici encore un quartier, et puis vas-y. Et prends garde, à Abbenay. Reste libre. Le pouvoir est inhérent au centre. Et tu vas au centre. Je ne connais pas bien Sabul ; je ne sais rien contre lui ; mais garde ceci à l'esprit : tu seras son homme.

En Pravique, les formes singulières du pronom possessif étaient surtout utilisées pour l'emphase ; le langage courant les évitait. De petits enfants pouvaient dire « ma mère », mais ils apprenaient très vite à dire « la mère ». Au lieu de « mes mains me font mal », c'était « les mains me font mal », et ainsi de suite ; pour dire « ceci est à moi et cela est à toi » en Pravique, on disait « j'utilise ceci et toi cela ». La phrase de Mitis, « Tu seras *son* homme », avait une résonance étrange. Shevek la regarda d'un air intrigué.

— Tu as un travail à accomplir, dit Mitis. Elle avait des yeux noirs qui luisaient comme s'ils étaient furieux. Fais-le !

Puis elle sortit, car un groupe l'attendait dans le laboratoire. Déconcerté, Shevek regarda le morceau de papier griffonné. Il pensa que Mitis lui avait dit de se dépêcher de corriger ses équations. Ce ne fut que bien plus tard qu'il comprit ce qu'elle lui avait vraiment dit.

Durant la nuit précédant son départ pour Abbenay, ses camarades étudiants donnèrent une fête en son honneur. Les fêtes étaient fréquentes, aux plus minces prétextes, mais Shevek fut surpris par l'énergie qu'on déploya à l'occasion de celle-ci, et se demanda pourquoi elle était aussi bien préparée. N'étant pas influencé par les autres, il ne savait pas qu'il les influençait ; il ignorait totalement qu'on l'appréciait.

Beaucoup d'entre eux avaient dû économiser des rations alimentaires depuis plusieurs jours. Il y avait une quantité incroyable de nourriture. Les demandes de pâtisseries étaient si nombreuses que le cuisinier du réfectoire avait lâché la bride à son imagination et fait des délices inconnus jusqu'alors : des gaufrettes épicées, de petits carrés poivrés pour aller avec le poisson fumé, de succulents beignets, délicieusement huileux. Il y avait des boissons fruitées, des fruits de la région de la Mer Kerenne, de minuscules crevettes salées, des piles de pommes chips croustillantes. La nourriture riche et abondante était grisante. Tout le monde devint très gai, et certains furent malades.

Il y eut des parodies et des jeux, répétés et improvisés. Tirin s'affubla de vieux chiffons tirés de la cuve de recyclage et se promena parmi eux en jouant le Pauvre Urrasti, le Mendiant – un des mots iotiques que tout le monde avait appris en histoire. « Donnez-moi du *fric* », gémissait-il, agitant les mains sous leurs nez. « Du *fric* ! du *fric* ! Pourquoi ne me donnez-vous pas un peu de *fric* ? Vous n'en avez pas ? Menteurs ! Ignobles propriétaires ! Profiteurs ! Regardez toute cette nourriture, comment l'avez-vous eue si vous n'avez pas de *fric* ? » Puis il s'offrit en vente. « Achatez-moi, achatez-moi, pour un peu de *fric* », dit-il d'un air cajoleur.

— Ce n'est pas *achater*, c'est acheter, le corrigea Rovab.

— Achatez-moi, achetez-moi, qu'est-ce que cela peut faire, regardez, quel corps splendide, vous le voulez ? ronronna Tirin, agitant ses hanches minces et clignant des yeux. Il fut finalement exécuté publiquement avec un couteau à poisson et réapparut en vêtements normaux. Il y avait parmi eux des joueurs de harpe et des chanteurs pleins de talent, et il y eut beaucoup de musique et de danse, mais encore plus de discussions. Ils parlaient tous comme s'ils allaient être pétrifiés le lendemain.

Tandis que la nuit s'avançait, de jeunes amants se retirèrent pour copuler, cherchant les chambres individuelles ; d'autres furent pris de sommeil et rejoignirent les dortoirs ; un petit groupe resta enfin parmi les tasses vides, les arêtes de poissons et les miettes de pâtisseries qu'ils devraient nettoyer avant le matin. Mais il leur restait encore des heures. Ils parlèrent. Ils argumentèrent sur ceci ou cela. Bedap, Tirin et Shevek étaient là, quelques autres garçons, et trois filles. Ils parlèrent de la représentation spatiale du temps en tant que rythme, et de la relation entre les anciennes théories des Harmonies Numériques et la physique temporelle moderne. Ils parlèrent des meilleurs mouvements à faire pour nager sur une longue distance. Ils parlèrent de leur enfance pour savoir si elle avait été heureuse. Ils parlèrent de ce qu'était le bonheur.

— La souffrance est un malentendu, dit Shevek, se penchant en avant, les yeux larges et clairs.

Il était toujours dégingandé, avec de grandes mains, des oreilles décollées, osseux, mais avec la force et la santé parfaites de la maturité, et il était très beau. Ses cheveux bruns, comme ceux des autres, étaient fins et unis, portés très longs et retenus par un bandeau. Une seule parmi eux portait ses cheveux différemment, une fille avec des pommettes saillantes et un nez plat ; elle avait coupé sa chevelure sombre en une coiffure courte, ronde et brillante. Elle regardait Shevek d'un air attentif et sérieux. Ses lèvres étaient grasses d'avoir mangé des beignets, et il y avait une miette sur le menton.

— Cela existe, dit Shevek en écartant les mains. C'est réel. Je peux l'appeler un malentendu, mais je ne peux pas prétendre qu'elle n'existe pas, ou cessera jamais d'exister. La souffrance est la condition de notre vie. Et quand elle arrive, on le sait. On reconnaît que c'est la vérité. Évidemment, il est bon de soigner les maladies, d'empêcher la faim et l'injustice, comme le fait l'organisme social. Mais aucune société ne peut changer la nature de l'existence. Nous ne pouvons pas empêcher la souffrance. Telle ou telle douleur, oui, mais pas la Douleur. Une société peut seulement supprimer la souffrance sociale, la souffrance inutile. Le reste demeure. La racine, la réalité. Nous tous ici allons connaître le chagrin ; si nous vivons cinquante ans, nous aurons connu la douleur durant cinquante ans. J'ai peur de la vie ! Il y a des fois où je suis… où je suis très effrayé. Tout bonheur semble futile. Et pourtant, je me demande si tout cela n'est pas un malentendu – cette recherche du bonheur, cette crainte de la douleur… Si au lieu de la craindre et de la fuir, on pouvait… la traverser, la dépasser. Il y a quelque chose au-delà d'elle. C'est le moi qui souffre, et il y a un endroit où le moi… s'arrête. Je ne sais pas comment le dire. Mais je crois que la réalité – la vérité que je reconnais en souffrant et non pas dans le confort et le bonheur – que la réalité de la douleur n'est pas la douleur. Si on peut la dépasser. Si on peut l'endurer jusqu'au bout.

— La réalité de notre vie est dans l'amour, dans la solidarité, déclara une grande fille aux yeux doux. L'amour est la véritable condition de la vie humaine.

Bedap secoua la tête.

— Non. Shev a raison, dit-il. L'amour n'est qu'un des moyens, et il peut se tromper, ou manquer. La souffrance ne manque jamais. Et nous n'avons donc pas tellement le choix de l'endurer ou non ! Nous le devrons, que nous le voulions ou pas.

La fille aux cheveux courts secoua fortement la tête.

— Mais nous ne le ferons pas ! Un sur cent, un sur mille, va jusqu'au bout. Le reste d'entre nous continue à prétendre que nous sommes heureux, ou se contente d'être engourdi. Nous souffrons, mais pas assez. Et ainsi nous souffrons pour rien.

— Que devrions-nous faire ? demanda Tirin. Aller nous frapper la

tête avec un marteau pendant une heure chaque jour pour être sûrs que nous souffrons assez ?

— Tu fais un culte de la souffrance, lui dit un autre. Un but odonien est positif, pas négatif. La souffrance est dysfonctionnelle, sauf comme avertissement corporel d'un danger. Psychologiquement et socialement, elle est simplement destructrice.

— Et qu'est-ce qui a motivé Odo, sinon une sensibilité extrême à la souffrance – la sienne et celle des autres ? rétorqua Bedap.

— Mais tout le principe de l'aide mutuelle est conçu pour *empêcher* la souffrance !

Shevek était assis sur la table, laissant pendre ses longues jambes, l'air sérieux et tranquille.

— Avez-vous déjà vu quelqu'un mourir ? demanda-t-il aux autres.

La plupart avaient vu des gens mourir, dans un domicile ou au cours d'une période de volontariat à l'hôpital. Tous sauf un avaient aidé, à un moment ou à un autre, à enterrer les morts.

— Il y avait un homme quand j'étais au camp dans le Sud-Est. C'était la première fois que je voyais quelque chose comme cela. Il y avait un défaut dans le moteur de l'avion et il s'est écrasé en décollant et a pris feu. Quand ils ont sorti le pilote, il était brûlé sur tout le corps. Il a vécu pendant près de deux heures. Il n'aurait pas pu être sauvé ; il n'y avait aucune raison pour lui de vivre aussi longtemps, aucune justification pour ces deux heures. Nous attendions qu'ils envoient des anesthésiques depuis la côte. Je suis resté avec lui, en compagnie de quelques autres filles. C'était nous qui avions chargé l'avion. Il n'y avait pas de médecin. On ne pouvait rien faire pour lui, sauf rester là, être avec lui. Il était en état de choc, mais demeurait conscient. Il avait terriblement mal, surtout aux mains. Je ne pense pas qu'il savait que le reste de son corps était carbonisé, il avait surtout mal aux mains. On ne pouvait pas le toucher pour le réconforter, la peau et la chair se seraient arrachées au moindre contact, et il aurait crié. On ne pouvait rien faire pour lui. Il n'y avait aucune aide à lui donner. Peut-être savait-il que nous étions là, je ne sais pas. Je ne lui ai fait aucun bien. On ne pouvait rien faire pour lui. Et puis j'ai vu… vous voyez… j'ai vu qu'on ne pouvait rien faire pour personne. On ne peut pas se sauver les uns les autres. Ni nous-mêmes.

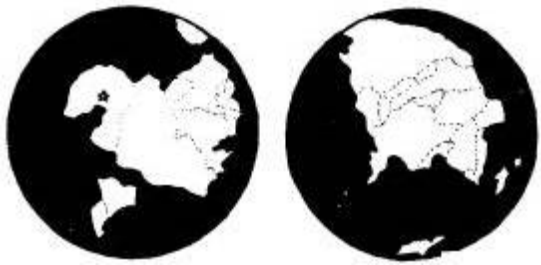
— Qu'est-ce qu'il te reste, alors ? L'isolement et le désespoir ! Tu nies la fraternité, Shevek ! cria la grande fille.

— Non – non, je ne la nie pas. J'essaie d'expliquer ce qu'est réellement la fraternité pour moi. Cela commence… cela commence par le partage de la souffrance.

— Et où s'achève-t-elle ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas encore.

Chapitre III
Urras



Quand Shevek se réveilla, après avoir dormi durant toute sa première matinée passée sur Urras, il avait le nez bouché, mal à la gorge, et il toussait beaucoup. Il pensa qu'il avait attrapé un rhume – même l'hygiène odonienne n'avait pas vaincu le rhume simple – mais le docteur qui attendait son réveil pour l'examiner, un homme distingué d'un certain âge, lui dit qu'il s'agissait plus vraisemblablement d'une forte fièvre des foins, une réaction allergique aux poussières et aux pollens étrangers d'Urras. Il sortit des pilules et une seringue, que Shevek accepta patiemment, et lui donna un repas, que Shevek accepta voracement. Le docteur lui demanda de rester dans son appartement, et le quitta. Dès qu'il eut fini de manger, il commença son exploration d'Urras, pièce par pièce.

Le lit – un lit massif sur quatre pieds, avec un matelas bien plus doux que celui de sa couchette à bord de *L'Attentif,* et des draps et couvertures compliqués, certains en soie et d'autres épais et chauds, et un tas d'oreillers comme un cumulus nuageux – le lit occupait une chambre à lui tout seul. Le sol était couvert d'un tapis élastique ; il y avait un coffre à tiroirs en bois merveilleusement sculpté et poli, et un placard assez grand pour contenir les vêtements d'un dortoir de dix hommes. Puis il y avait la grande salle commune avec l'âtre, qu'il avait vue la nuit précédente ; et une troisième pièce, qui contenait une baignoire, un lavabo et un sanitaire élaboré. Cette pièce était visiblement réservée à son seul usage, puisqu'elle donnait dans sa chambre, et ne renfermait qu'un élément de chaque genre, bien que chacun fût d'un luxe sensuel qui dépassait de loin l'érotisme simple et participait, dans l'esprit de Shevek, à une sorte d'apothéose ultime de l'excrément. Il passa près d'une heure dans cette troisième pièce, employant chaque élément l'un après l'autre, ce qui eut pour effet de le rendre très propre. L'eau était merveilleusement abondante. Les robinets continuaient à couler tant qu'on ne les fermait pas ; la

baignoire devait contenir une soixantaine de litres, et la cuvette d'aisance devait bien utiliser cinq litres à chaque fois. Ce n'était pas vraiment surprenant. Les cinq sixièmes d'Urras étaient couverts d'eau. Même ses déserts étaient des déserts de glace, aux pôles. Pas besoin d'économiser ; pas de sécheresse… Mais que devenait la merde ? Il rumina ce problème, s'agenouillant à côté de la cuvette après avoir étudié son mécanisme. Ils devaient la filtrer de l'eau dans une usine d'engrais. Il y avait des communautés littorales sur Anarres qui utilisaient un tel système pour la récupération. Il avait l'intention de demander ce qu'il en était, mais ne le fit jamais. Il y eut beaucoup de questions qu'il ne posa jamais sur Urras.

Malgré sa tête lourde, il se sentait bien, et agité. Les pièces étaient si chaudes qu'il renonça à s'habiller pour l'instant et les parcourut en restant nu. Il alla jusqu'aux fenêtres de la grande salle et regarda dehors pendant un moment. La pièce était élevée. Il fut surpris au début et recula, n'étant pas habitué à se trouver dans un bâtiment de plus d'un étage. C'était comme regarder en bas depuis un dirigeable ; on se sentait détaché du sol, dominant, lointain. Les fenêtres donnaient directement, par-dessus un bosquet d'arbres, sur une construction blanche avec une élégante tour carrée. Au-delà de ce bâtiment, le paysage descendait vers une large vallée. Elle était tout en cultures, car les innombrables taches vertes qui la coloraient étaient rectangulaires. Même où le vert s'évanouissait dans le lointain bleuté, les lignes noires des chemins, des haies ou des arbres pouvaient encore être distinguées, formant un filet aussi fin que le système nerveux d'un corps vivant. Des collines s'élevaient enfin, bordant les vallées, ondulations douces, bleues et sombres sous le gris pâle et uni du ciel.

C'était le plus beau panorama que Shevek ait jamais contemplé. La délicatesse et la vitalité des couleurs, le mélange du dessin humain rectiligne et des contours puissants et nombreux de la nature, la diversité et l'harmonie des éléments, donnaient l'impression d'une plénitude complexe telle qu'il n'en avait jamais vue, sauf peut-être esquissée à une moindre échelle sur certains visages humains sereins et méditatifs.

Comparées à cela, toutes les scènes qu'Anarres pouvait offrir, même la Plaine d'Abbenay et les gorges du Ne Theras, étaient fades : nues, arides et rudimentaires. Les déserts du Sud-Ouest avaient une grande beauté, mais elle était hostile, et intemporelle. Même là où les hommes cultivaient Anarres avec le plus de soin, leur paysage ressemblait à une grossière esquisse à la craie jaune, comparé à cette splendeur gorgée de vie, riche d'histoire et de saisons à venir, inépuisable.

Voilà comment doit être un monde, pensa Shevek.

Et quelque part, dans ce faste bleu et vert, quelque chose chantait : une petite voix, haut perchée, qui commençait et s'arrêtait, incroyablement fine. Qu'était-ce ? Une petite voix douce et sauvage, une musique dans l'air.

Il l'écouta et sa gorge se serra.

On frappa à la porte. Tournant le dos à la fenêtre, nu, en se demandant qui cela pouvait être, Shevek dit :

— Entrez !

Un homme entra, portant des paquets. Il s'arrêta dans l'encadrement de la porte. Shevek traversa la pièce, disant son propre nom à la façon anarrestie et tendant la main à la manière urrastie.

L'homme, qui devait avoir environ cinquante ans, le visage ridé et fatigué, dit quelque chose dont Shevek ne comprit pas un mot, et ne lui serra pas la main. Peut-être les paquets l'en empêchaient-ils, mais il ne fit aucun effort pour les déplacer afin de libérer sa main. Son visage était très grave. Il était possible qu'il fût embarrassé.

Shevek, qui pensait avoir au moins maîtrisé les coutumes de salutation urrasties, en fut déconcerté.

— Entrez, répéta-t-il, puis, comme les Urrastis utilisaient toujours des titres et des qualificatifs, il ajouta : monsieur !

L'homme repartit d'un nouveau discours inintelligible, tout en marchant de biais pour se diriger vers la chambre. Cette fois, Shevek saisit quand même quelques mots en Iotique, mais ne comprit pas le reste. Il laissa faire le gars, puisqu'il semblait vouloir aller dans la chambre. Peut-être était-ce un compagnon de chambre ? Mais il n'y avait qu'un lit. Shevek le laissa et revint vers la fenêtre ; l'homme fila dans l'autre pièce et fit du bruit pendant quelques minutes. Au moment où Shevek se disait que ce devait être un travailleur de nuit qui utilisait la chambre durant la journée, un arrangement que l'on faisait parfois dans des domiciles temporairement surchargés, il ressortit. Il dit quelque chose – peut-être « Tout est prêt, monsieur » – et baissa la tête d'une curieuse façon, comme s'il pensait que Shevek, à cinq mètres de là, allait le frapper au visage. Puis il sortit. Shevek resta près de la fenêtre, réalisant lentement que pour la première fois de sa vie on lui avait fait une courbette.

Il alla dans la chambre et s'aperçut que le lit avait été fait.

Lentement, pensif, il s'habilla. Il était en train de mettre ses chaussures quand on frappa de nouveau.

Un groupe entra, d'une manière différente ; d'une façon normale, sembla-t-il à Shevek, comme s'ils avaient un droit particulier d'être là, ou de se trouver dans n'importe quel autre endroit. L'homme aux paquets avait été hésitant, presque craintif. Et pourtant, par son visage, ses mains et ses vêtements, il était plus proche de la notion que Shevek avait de l'apparence d'un être humain normal que ces

nouveaux venus. L'homme craintif s'était conduit bizarrement, mais il ressemblait à un Anarresti. Ces quatre-là se comportaient comme des Anarrestis mais ressemblaient, avec leur visage rasé et leurs vêtements somptueux, à des créatures d'une espèce étrangère.

Shevek reconnut malgré tout Pae parmi eux, et se souvint des autres comme étant les hommes qui étaient restés avec lui durant toute la nuit précédente. Il leur expliqua qu'il n'avait pas retenu leur nom et ils se présentèrent à nouveau en souriant : Dr Chifoilisk, Dr Oiie, et Dr Atro.

— Oh, bon sang ! s'exclama Shevek. Atro ! Je suis content de vous rencontrer !

Il posa ses mains sur les épaules du vieil homme et l'embrassa sur la joue, avant de penser que ce salut fraternel, assez commun sur Anarres, n'était peut-être pas admis ici.

Cependant, Atro l'embrassa aussi très chaleureusement et le dévisagea de ses yeux gris et voilés. Shevek se rendit compte qu'il était presque aveugle.

— Mon cher Shevek, dit-il, bienvenue en A-Io… bienvenue sur Urras… bienvenue ici, chez vous !

— Nous nous sommes écrit durant tant d'années, détruisant chacun les théories de l'autre !

— Vous étiez toujours le meilleur destructeur. Eh, attendez, j'ai quelque chose pour vous.

Le vieil homme fouilla dans ses poches. Sous sa robe pourpre d'universitaire, il portait une veste, sous cette veste un gilet, sous cela une chemise, et il y avait encore probablement une autre couche. Tous ces vêtements et son pantalon avaient des poches. Shevek regardait, fasciné, tandis qu'Atro cherchait dans six ou sept poches, contenant toutes des choses diverses, avant de trouver un petit cube de métal jaune monté sur un morceau de bois poli.

— Voilà, dit-il en le montrant. Votre prix. Le prix Seo Oen, vous savez. L'argent a été versé sur votre compte. Voilà. Avec neuf ans de retard, mais mieux vaut tard que jamais.

Ses mains tremblèrent lorsqu'il tendit l'objet à Shevek.

C'était lourd ; le cube jaune était en or massif. Shevek resta immobile, le tenant dans ses mains.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, jeunes gens, dit Atro, mais je vais m'asseoir.

Ils s'assirent tous dans les chaises profondes et souples que Shevek avait déjà examinées, intrigué par la matière dont elles étaient recouvertes, un tissu brun et non tramé qui avait la consistance de la peau.

— Quel âge aviez-vous il y a neuf ans, Shevek ?

Atro était le plus grand physicien vivant de la planète Urras. Il y

avait en lui non seulement la dignité de l'âge, mais aussi la franche assurance de quelqu'un habitué au respect. Cela n'était pas nouveau pour Shevek. Atro avait justement cette sorte d'autorité que Shevek reconnaissait. Et cela lui plaisait aussi qu'on s'adressât à lui en l'appelant simplement par son nom.

— J'avais vingt-neuf ans quand j'ai terminé les *Principes*, Atro.

— Vingt-neuf ans ? Mon dieu. Cela fait de vous le plus jeune lauréat du Seo Oen depuis au moins un siècle. Ils n'ont pas réussi à me donner le mien avant que j'aie atteint la soixantaine… Et quel âge aviez-vous quand vous m'avez écrit pour la première fois ?

— Environ vingt ans.

Atro grogna.

— Je vous prenais pour un homme de quarante ans à l'époque !

— Et Sabul ? demanda Oiie.

Oiie était encore plus petit que la plupart des Urrastis, qui paraissaient tous petits à Shevek ; il avait un visage plat et impassible, et des yeux ovales d'un noir de jais.

— Vous n'avez pas écrit pendant une période de six ou huit ans, et Sabul est resté en contact avec nous ; mais il n'a jamais parlé avec nous par votre liaison radio. Nous nous demandions quelles étaient vos relations.

— Sabul est le doyen de l'Institut de Physique d'Abbenay, dit Shevek. Je travaillais avec lui.

— Un rival plus âgé ; jaloux ; qui s'occupait de vos livres ; c'était assez clair. Nous n'avons pas besoin d'explications, Oiie, dit le quatrième homme, Chifoilisk, d'une voix dure. Il était entre deux âges, trapu et basané, avec les mains fines de quelqu'un qui travaille dans un bureau. C'était le seul parmi eux dont le visage n'était pas entièrement rasé : sur son menton, un peu de barbe s'harmonisait avec ses cheveux courts d'un gris métallique.

— Inutile de prétendre que vous autres frères odoniens êtes tous remplis d'un amour fraternel, ajouta-t-il. La nature humaine est ce qu'elle est.

L'incapacité de Shevek à répondre fut atténuée par une série d'éternuements.

— Je n'ai pas de mouchoir, s'excusa-t-il en s'essuyant les yeux.

— Prenez le mien, dit Atro, et il sortit un mouchoir blanc comme neige d'une de ses nombreuses poches.

Shevek le prit et un souvenir importun lui perça le cœur à cet instant. Il pensa à sa fille Sadik, une fillette aux yeux noirs, lui disant : « Tu peux partager le mouchoir que j'utilise. » Ce souvenir, auquel il tenait beaucoup, était maintenant extrêmement pénible. Essayant de lui échapper, il sourit sans raison précise et déclara :

— Je suis allergique à votre planète. D'après le docteur.

— Mon dieu, vous n'allez pas éternuer comme cela tout le temps ? demanda le vieux Atro en le dévisageant.

— Votre homme n'est pas encore arrivé ? dit Pae.

— Mon homme ?

— Votre serviteur. Il devait vous apporter différentes choses. Dont quelques mouchoirs. De quoi vous aider en attendant que vous puissiez acheter vos affaires vous-même. Je crains qu'il n'y ait pas grand choix dans les vêtements prêts à porter pour quelqu'un de votre taille !

Quand Shevek eut compris tout cela (Pae parlait d'une voix rapide et nette, assortie avec ses traits doux et clairs), il répondit :

— C'est gentil de votre part. Je sens… – Il regarda Atro. – Vous savez, je suis le Mendiant, dit-il au vieil homme, comme il l'avait déclaré au Dr Kimoe à bord de *L'Attentif*. Je n'ai pas pu apporter d'argent, nous n'en utilisons pas. Et je n'ai pas pu apporter de cadeaux, nous n'avons rien que vous n'ayez déjà. Alors je suis venu comme un bon Odonien, « les mains vides ».

Atro et Pae lui assurèrent qu'il était un hôte, qu'il n'était pas question de payer, que l'honneur était pour eux.

— De plus, dit Chifoilisk d'un ton aigre, le gouvernement ioti règle la note.

Pae lui lança un regard dur, mais Chifoilisk ne le lui retourna pas et fixa Shevek dans les yeux. Il y avait sur son visage basané une expression qu'il ne fit aucun effort pour dissimuler, mais que Shevek n'arriva pas à interpréter : un avertissement, ou une complicité ?

— Ainsi parle le Thuvien endurci, grogna le vieil Atro. Mais vous voulez dire, Shevek, que vous n'avez rien apporté du tout avec vous – aucun papier, aucune récente découverte ? J'attendais un livre. Une nouvelle révolution dans la physique. Pour époustoufler ces jeunes audacieux, comme vous m'avez époustouflé avec les *Principes*. Sur quoi avez-vous travaillé ces derniers temps ?

— Eh bien, j'ai lu Pae – l'article du Dr Pae sur l'univers homogène, sur le Paradoxe et la Relativité.

— C'est très bien. Saio est notre étoile en ce moment, c'est évident. Surtout dans son propre esprit, hein, Saio ? Mais qu'est-ce que cela vient faire dans notre discussion ? Où est votre Théorie Temporelle générale ?

— Dans ma tête, répondit Shevek avec un grand sourire joyeux.

Il y eut une très courte pause.

Oiie lui demanda s'il avait lu le travail effectué sur la théorie de la relativité par le physicien étranger Ainsetain, de Terra. Shevek ne l'avait pas lu. Ils s'y intéressaient avec enthousiasme, sauf Atro, qui avait dépassé l'enthousiasme. Pae se précipita dans sa chambre pour chercher une copie de la traduction qu'il rapporta à Shevek.

— C'est vieux de plusieurs centaines d'années, mais il contient des idées nouvelles pour nous, dit-il.

— Peut-être, répliqua Atro, mais aucun de ces étrangers ne peut suivre *notre* physique. Les Hainiens l'appellent matérialisme, et les Terriens mysticisme, et ils ont tous laissé tomber. Ne vous laissez pas abuser par cet enthousiasme pour tout ce qui est étranger, Shevek. Ils n'ont rien qui puisse nous être utile. Cultivons notre propre jardin, comme disait mon père.

Il poussa un grognement sénile et se leva péniblement de sa chaise.

— Venez faire un tour dans le parc avec moi. Pas étonnant que vous soyez énervés, on étouffe ici.

— Le docteur dit que je dois rester dans cette chambre durant trois jours. Je pourrais être… infecté ? Infectieux ?

— N'écoutez jamais les docteurs, mon cher ami.

— Peut-être vaut-il mieux malgré tout, dans ce cas particulier, Dr Atro, dit Pae de sa voix tranquille et conciliante.

— Après tout, le docteur a été envoyé par le Gouvernement, n'est-ce pas ? dit Chifoilisk d'un air visiblement ironique.

— C'est le meilleur qu'ils ont pu trouver, j'en suis sûr, répondit Atro sans sourire, et il sortit sans insister plus longuement auprès de Shevek. Chifoilisk l'accompagna. Les deux hommes les plus jeunes restèrent avec Shevek, et ils parlèrent de physique durant un long moment.

Avec un plaisir immense, et avec cette même sensation de réminiscence, de trouver une chose telle qu'elle devrait être, Shevek conversa pour la première fois de sa vie avec ses égaux.

Mitis, bien qu'étant un professeur remarquable, n'avait jamais pu le suivre dans les nouveaux espaces théoriques qu'il avait commencé d'explorer, avec son encouragement. Gvarab était la seule personne dont l'entraînement et le talent avaient été comparables aux siens, et ils s'étaient rencontrés trop tard, tout à la fin de la vie de Gvarab. Depuis cette époque, Shevek avait travaillé avec beaucoup de gens très talentueux, mais comme il n'avait jamais été membre à temps complet de l'Institut d'Abbenay, il n'avait jamais pu les conduire assez loin ; ils étaient toujours embourbés dans les vieux problèmes, dans la classique physique séquentielle. Il n'avait pas eu d'égaux. Ici, au pays de l'inégalité, il les rencontrait enfin.

Ce fut une révélation, une libération. Des physiciens, des mathématiciens, des astronomes, des logiciens, des biologistes, tous étaient ici, à l'Université, et ils venaient le voir, ou bien il allait les trouver, et ils parlaient, et de nouveaux mondes naquirent de leurs discussions. Il est dans la nature de l'idée d'être communiquée : écrite, dite, faite. L'idée est comme l'herbe. Elle demande la lumière, aime les

foules, grandit par croisement, s'améliore pour qu'on la piétine enfin.

Dès ce premier après-midi à l'Université, avec Oiie et Pae, il sut qu'il avait trouvé quelque chose qu'il avait attendu sans cesse depuis que, encore enfants et à un niveau enfantin, Tirin, Bedap et lui avaient l'habitude de discuter pendant la moitié de la nuit, se poussant les uns les autres dans des explorations mentales toujours plus hardies. Il se rappelait nettement quelques-unes de ces nuits. Il revit Tirin, Tirin qui disait « Si nous savions à quoi Urras ressemble réellement, peut-être certains d'entre nous voudraient-ils y aller. » Et il avait été tellement choqué par cette idée qu'il avait vivement répondu à Tirin, et Tir avait abandonné tout de suite ; il avait toujours abandonné, ce pauvre malheureux, et pourtant il avait toujours eu raison.

La conversation s'était arrêtée. Pae et Oiie étaient silencieux.

— Je m'excuse, dit-il. La tête est lourde.

— Et comment supportez-vous la gravité ? demanda Pae, avec le charmant sourire d'un homme qui, comme un enfant malin, compte sur son charme.

— Je ne la sens pas, répondit Shevek. Sauf dans les, comment dit-on ?

— Les genoux… les rotules.

— Oui, les genoux. La fonction est difficile. Mais je m'y habituerai. – Il regarda Pae, puis Oiie. – Il y a une question. Mais je ne voudrais pas vous offenser.

— Ne craignez rien, monsieur ! dit Pae.

— Je ne suis pas sûr que vous sachiez comment nous offenser, ajouta Oiie.

Oiie n'était pas un gars sympathique, comme Pae. Même en parlant de physique, il avait un style évasif, mystérieux. Et pourtant il y avait derrière ce style quelque chose en quoi l'on pouvait avoir confiance, pensa Shevek ; mais qu'y avait-il derrière le charme de Pae ? Enfin, cela n'avait pas d'importance. Il devait leur faire confiance à tous, et le ferait.

— Où sont les femmes ?

Pae rit. Oiie sourit et lui demanda :

— Dans quel sens ?

— Tous les sens. J'ai rencontré des femmes à la réception d'hier soir – cinq, peut-être dix – et des centaines d'hommes. Aucune d'entre elles n'était une scientifique, je crois. Qui étaient-elles ?

— Des épouses. En fait, l'une d'entre elles était mon épouse, déclara Oiie avec un sourire mystérieux.

— Où sont les autres femmes ?

— Oh, cela ne pose aucun problème, monsieur, dit vivement Pae. Dites-nous simplement vos préférences, et rien ne sera plus simple à obtenir.

— On entend des suppositions pittoresques au sujet des coutumes anarresties, mais je pense que nous pourrons obtenir presque tout ce que vous pourrez désirer, dit Oiie.

Shevek n'avait pas la moindre idée de ce dont ils parlaient. Il se gratta la tête.

— Alors, est-ce que tous les savants qui se trouvent ici sont des hommes ?

— Les *savants* ? demanda Oiie, incrédule.

Pae toussa.

— Les savants. Oh, oui, bien sûr, ce sont tous des hommes. Il y a quelques femmes professeurs dans les écoles de filles, évidemment. Mais elles ne dépassent jamais le niveau du certificat.

— Pourquoi pas ?

— Elles ne peuvent pas comprendre les maths ; elles ne sont pas douées pour la réflexion abstraite ; ça ne leur convient pas. Vous savez ce que c'est, ce que les femmes appellent penser, elles le font avec l'utérus ! Bien sûr, il y a toujours quelques exceptions, des femmes laides et intelligentes avec une atrophie vaginale.

— Vous autres Odoniens laissez les femmes étudier les sciences ? demanda Oiie.

— Eh bien, elles les étudient, oui.

— Pas beaucoup, je pense.

— Eh bien, à peu près la moitié d'entre nous.

— J'ai toujours dit, déclara Pae, que des filles techniciennes convenablement dirigées pouvaient décharger les hommes de bien des fardeaux dans n'importe quelle situation de laboratoire. Elles sont plus adroites et plus rapides que les hommes pour tous les travaux de répétition, et plus dociles – et s'ennuient moins facilement. Nous pourrions libérer plus facilement certains hommes pour des tâches intéressantes, si nous utilisions des femmes.

— Pas dans mon laboratoire, en tout cas, dit Oiie. Laissons-les à leur place.

— Pensez-vous que les femmes soient capables de travaux intellectuels originaux, Dr Shevek ?

— Eh bien, ce sont plutôt elles qui m'en ont jugé capable. Mitis, dans le Nord, était mon professeur. Ainsi que Gvarab ; vous la connaissez, je crois.

— Gvarab était une femme ? dit Pae avec une franche surprise, et il éclata de rire.

Oiie ne paraissait pas convaincu, mais choqué.

— On ne peut pas le savoir d'après vos noms, bien sûr, dit-il froidement. Il est important pour vous, je suppose, de ne pas faire de distinction entre les sexes.

Shevek sourit faiblement.

— Odo était une femme.

— Et voilà, dit Oiie.

Il ne haussa pas les épaules, mais presque. Pae gardait son air respectueux, mais il hocha la tête, comme il l'avait fait quand le vieux Atro avait marmonné.

Shevek sentit qu'il avait touché en ces hommes une animosité impersonnelle mais très profonde. Apparemment, comme dans les tables de l'astronef, il y avait en eux une femme, une femme réprimée, silencieuse, bestialisée, une furie en cage. Il n'avait pas le droit de se moquer d'eux. Ils ne connaissaient pas d'autres relations que celle de la possession. Ils étaient possédés.

— Une femme belle et vertueuse, dit Pae, est une source d'inspiration pour nous – la chose la plus précieuse de la terre.

Shevek se sentit très mal à l'aise. Il se leva et s'approcha des fenêtres.

— Votre monde est très beau, dit-il. J'aimerais en voir plus. Puisque je dois encore rester à l'intérieur, pouvez-vous m'apporter des livres ?

— Bien sûr, monsieur ! Quelles sortes de livres ?

— Sur l'histoire, la peinture, des récits, n'importe quoi. Peut-être vaudrait-il mieux me procurer des livres pour enfants. Je sais très peu de choses, voyez-vous. Nous étudions un peu Urras, mais surtout à l'époque d'Odo. Pourtant il s'est écoulé huit mille cinq cents ans avant cela ! Et un siècle et demi depuis le Peuplement d'Anarres ; depuis que le dernier vaisseau a déposé les derniers Colons – nous ne savons rien. Nous vous ignorons ; vous nous ignorez. Vous êtes notre histoire. Et peut-être sommes-nous votre avenir. Je veux apprendre, et non ignorer. C'est la raison pour laquelle je suis venu. Nous devons nous connaître les uns les autres. Nous ne sommes pas des hommes primitifs. Notre morale n'est plus tribale, elle ne peut pas l'être. Une telle ignorance est un tort, d'où naîtront d'autres torts. Et je suis venu pour apprendre.

Il parlait avec une vive ardeur. Pae acquiesça avec enthousiasme.

— Exactement, monsieur ! Nous sommes tous entièrement d'accord avec vos intentions !

Oiie le regarda de ses yeux noirs, opaques et ovales.

— Alors vous êtes venu essentiellement en tant qu'émissaire de votre société ?

Shevek retourna s'asseoir sur le siège de marbre près de l'âtre, qu'il considérait déjà comme son siège, son territoire. Il avait besoin d'un territoire. Il sentait la nécessité de la prudence. Mais il ressentait encore plus fortement le besoin qui lui avait fait traverser l'abysse desséché depuis l'autre planète, le besoin de communication, le désir de détruire des murs.

— Je suis venu, dit-il soigneusement, en tant que syndic du Syndicat d'Initiative, le groupe qui parle par radio avec Urras depuis deux ans. Mais, vous savez, je ne suis pas un ambassadeur envoyé par une quelconque autorité, ou une institution. J'espère que vous ne me l'avez pas demandé en me considérant comme tel.

— Non, répondit Oiie. Nous vous l'avons demandé à vous : Shevek le physicien. Avec l'approbation de notre gouvernement et du Conseil Mondial des Gouvernements, bien sûr. Mais vous êtes ici en tant qu'invité de l'Université de Ieu Eun.

— Bien.

— Mais nous ne savions pas avec certitude si vous veniez ou pas avec l'accord de…

Il hésita.

— De mon gouvernement ? sourit Shevek.

— Nous savons qu'il n'y a pas de gouvernement nominal sur Anarres. Cependant, il est évident que vous avez une administration. Et nous supposons que le groupe qui vous a envoyé, votre Syndicat, est une sorte de faction ; peut-être une faction révolutionnaire.

— Tout le monde est révolutionnaire sur Anarres, Oiie… Le réseau d'administration et de distribution s'appelle la CPD, la Coordination de la Production et de la Distribution. C'est un système de coordination pour tous les syndicats, les fédérations et les individus qui font un travail productif. Ils ne gouvernent personne ; ils administrent la production. Ils n'ont aucune autorité pour me soutenir dans mon action, ni pour m'empêcher d'agir. Ils ne peuvent que nous dire quelle est l'opinion générale à notre égard… où nous nous situons dans la conscience sociale. C'est ce que vous voulez savoir ? Eh bien, on désapprouve largement mes amis et moi-même. La plupart des gens ne veulent rien savoir d'Urras. Ils la craignent et ne veulent rien avoir à faire avec les propriétaires. Je suis désolé d'être brutal ! C'est la même chose ici, pour certaines personnes, n'est-ce pas ? Le mépris, la crainte, le tribalisme. Alors, je suis venu pour commencer à changer cela.

— Entièrement de votre propre initiative, dit Oiie.

— C'est la seule initiative que je reconnaisse, répondit Shevek en souriant, mais d'un air très sérieux.

Il passa les quelques jours suivants à parler avec les savants qui venaient le voir, à lire les livres que Pae lui avait apportés, et parfois à rester simplement debout devant les fenêtres à double ogive pour admirer la venue de l'été sur la grande vallée, et pour écouter les conversations brèves et aimables qui se déroulaient au-dehors. Des oiseaux : il connaissait le nom des chanteurs, maintenant, et savait à quoi ils ressemblaient d'après les photos des livres, mais en entendant

les chants ou en percevant le mouvement des ailes d'un arbre à l'autre, il s'émerveillait comme un enfant.

Il avait pensé qu'il se sentirait bizarre, ici, sur Urras, perdu, étranger, déconcerté – et il ne ressentait rien de tel. Évidemment, il y avait d'innombrables choses qu'il ne comprenait pas. Il voyait comme elles étaient nombreuses maintenant : cette société incroyablement complexe, avec toutes ses nations, ses classes, ses cultes, ses coutumes, et son interminable histoire, munificente et terrifiante à la fois. Chaque individu qu'il rencontrait était un mystère, plein de surprises. Mais ils n'étaient pas les égoïstes froids et flagrants qu'il avait cru trouver : ils étaient aussi complexes et variés que leur culture, que leur environnement ; et ils étaient intelligents ; et aimables. Ils le traitaient comme un frère, ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour qu'il ne se sente pas perdu, pas étranger, mais chez lui. Et il se sentait chez lui. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Le monde entier, la douceur de l'air, les rayons du soleil éclairant les collines, même le tiraillement de la gravité, tout cela lui affirmait que son foyer se trouvait ici, sur la planète de sa race ; et il avait droit à toute cette beauté.

Le silence, le profond silence d'Anarres : il y pensait la nuit. Aucun oiseau n'y chantait. Il n'y avait d'autres voix que les voix humaines. Le silence, et les terres arides.

Le troisième jour, le vieux Atro lui apporta une pile de journaux. Pae, qui tenait fréquemment compagnie à Shevek, ne dit rien à Atro, mais quand le vieil homme fut parti il déclara :

— Ces journaux sont horriblement mauvais, monsieur. Cela peut être amusant, mais ne croyez rien de ce que vous y lirez.

Shevek prit le premier journal. Il était mal imprimé sur un papier grossier – le premier artefact fait sans soin qu'il voyait sur Urras. En fait, il ressemblait aux bulletins de la CPD et aux rapports régionaux qui servaient de journaux sur Anarres, mais son style était très différent de ces publications barbouillées, pratiques et factuelles. Il était plein de photos et de points d'exclamation. Il y avait une photo de Shevek devant l'astronef, avec Pae lui tenant le bras en fronçant les sourcils. LE PREMIER HOMME DE LA LUNE ! était-il écrit en énormes caractères au-dessus de la photo. Fasciné, Shevek lut l'article.

Son premier pas sur la Terre ! Premier visiteur de la Colonie d'Anarres à venir sur Urras depuis 170 ans, le Dr Shevek fut photographié hier lors de son arrivée à l'Astroport Peier à bord du cargo lunaire régulier. L'éminent savant, lauréat du Prix Seo Oen pour ses services scientifiques rendus à toutes les nations, a accepté un poste de professeur à l'Université de Ieu Eun, un honneur qui n'avait encore jamais été accordé à un étranger. Interrogé sur ses impressions en voyant Urras pour la première fois, le physicien, grand et distingué, a répondu : « C'est un grand honneur

d'être invité sur votre agréable planète. J'espère qu'une nouvelle ère d'amitié inter-cetienne commence maintenant et que les Planètes Sœurs vont se rapprocher dans la fraternité. »

— Mais je n'ai jamais rien dit ! protesta Shevek en regardant Pae.

— Bien sûr que non. Nous n'avons pas laissé cette horde vous approcher. Mais cela ne gêne pas l'imagination d'un journaliste ! Ils écriront que vous avez déclaré tout ce qu'ils veulent vous entendre dire, quoi que vous ayez dit ou non.

Shevek se mâchonna les lèvres.

— Eh bien, répondit-il enfin, si j'avais déclaré quelque chose, ça aurait ressemblé à cela. Mais que veut dire « inter-cetien » ?

— Les terriens nous appellent les « Cetiens ». À cause du nom qu'ils donnent à notre soleil, je crois. La presse populaire l'a appris récemment et ce mot est plutôt à la mode maintenant.

— Alors, « inter-cetien » signifie Urras et Anarres ensemble ?

— Je suppose, dit Pae avec un visible manque d'intérêt.

Shevek continua à lire les journaux. Il lut qu'il était un géant costaud, qu'il n'était pas rasé et possédait une « crinière » – un mot dont il ignorait le sens – de cheveux grisonnants, qu'il était âgé de trente-sept ans, quarante-trois ans et cinquante-six ans ; qu'il avait écrit un important ouvrage de physique appelé (l'orthographe variait selon les journaux) les *Principaux de Simultanéité* ou les *Principes de Simultanité*, qu'il était un ambassadeur bienveillant du gouvernement odonien, qu'il était végétarien, et que, comme tous les Anarrestis, il ne buvait pas. En lisant cela, il éclata de rire à s'en faire mal aux côtes.

— Bon sang, ils ont vraiment de l'imagination ! Croient-ils que nous nous contentons de vapeur d'eau pour vivre, comme la mousse ?

— Ils veulent dire que vous ne buvez pas de boissons alcoolisées, dit Pae en riant également. La seule chose que tout le monde sache au sujet des Odoniens, je crois, c'est que vous ne buvez pas d'alcool. C'est vrai, au fait ?

— Certaines personnes distillent de l'alcool à partir de racines de holum fermentées, pour le boire. Ils disent que cela laisse libre cours à l'inconscient, comme l'entraînement à la communication intermentale. La plupart des gens préfèrent cette seconde solution, elle est très facile et ne provoque pas de maladie. Est-ce fréquent ici ?

— De boire, oui. Mais je ne connais pas cette maladie. Comment l'appelle-t-on ?

— L'alcoolisme, je crois.

— Oh, je vois… Mais que font les travailleurs sur Anarres quand ils veulent s'amuser un peu, échapper ensemble aux afflictions du monde pendant une nuit ?

Shevek parut embarrassé.

— Eh bien, nous… Je ne sais pas. Peut-être nos afflictions sont-elles inévitables ?

— Bizarre, dit Pae avec un sourire désarmant.

Shevek poursuivit sa lecture. Un des journaux était dans une langue qu'il ne connaissait pas, et un autre dans un alphabet entièrement différent. L'un était de Thu, expliqua Pae, et l'autre du Benbili, une nation de l'hémisphère occidental. Le journal de Thu était bien imprimé et d'un format plus petit ; Pae expliqua que c'était une publication gouvernementale.

— Ici, en A-Io, voyez-vous, les gens éduqués prennent leurs informations au téléfax, à la radio et à la télévision, et dans les revues hebdomadaires. Tandis que ces journaux sont lus presque uniquement par les classes inférieures – écrits par des semi-lettrés pour des semi-lettrés, comme vous pouvez le voir. La liberté de la presse est complète en A-Io, ce qui veut dire inévitablement que beaucoup de journaux ne renferment que des idioties. Le journal thuvien est bien mieux écrit, mais il donne uniquement les faits que le Présidium Central Thuvien veut y voir figurer. La censure est totale, en Thu. L'état est tout, et tout est pour l'état. Ce n'est certainement pas la place d'un Odonien, n'est-ce pas, monsieur ?

— Et ce journal ?

— Je n'en ai aucune idée. Le Benbili est un pays plutôt retardataire. Il y a toujours des révolutions.

— Un groupe de gens du Benbili nous a envoyé un message sur la longueur d'onde du Syndicat, peu avant mon départ d'Abbenay. Ils se disaient Odoniens. Y a-t-il de tels groupes ici, en A-Io ?

— Pas à ma connaissance, Dr Shevek.

Le mur. Shevek reconnaissait le mur quand il s'y heurtait, maintenant. Le mur était le charme de ce jeune homme, sa courtoisie, son indifférence.

— Je crois que vous avez peur de moi, Pae, dit-il soudain, et avec cordialité.

— Peur de vous, monsieur ?

— Parce que je suis, par mon existence même, la réfutation de la nécessité de l'État. Mais qu'y a-t-il à craindre ? Je ne veux pas vous faire de mal, vous savez, Saio Pae. Je suis plutôt inoffensif… Écoutez, je ne suis pas docteur. Nous n'employons pas de titres honorifiques. On m'appelle Shevek.

— Je sais, je suis désolé, monsieur. Dans notre langue, voyez-vous, cela paraît irrespectueux. Cela ne va pas.

Il s'excusait avec beaucoup de charme, voulant se faire pardonner.

— Ne pouvez-vous pas me considérer comme un égal ? demanda Shevek, le regardant sans pardon ni colère.

Pae fut pour une fois embarrassé.

— Mais vraiment, monsieur, vous savez, vous êtes un homme très important…

— Il n'y a aucune raison de changer vos habitudes pour moi, répondit Shevek. Cela ne fait rien. Je pensais que vous seriez content d'être libéré de ces contingences, c'est tout.

Rester trois jours enfermé dans l'appartement donna à Shevek un surplus d'énergie, et quand il sortit il épuisa son escorte par son désir de tout voir sans plus tarder. Ils lui firent visiter l'Université, qui était une ville en elle-même, avec seize mille étudiants et professeurs. Avec ses dortoirs, ses réfectoires, ses salles de projections, de réunion, et cetera, elle n'était pas très différente d'une communauté odonienne, sauf qu'elle était très vieille, n'accueillait que des hommes, était d'un luxe incroyable et n'avait pas une organisation fédérative, mais hiérarchique, de haut en bas. Cependant, pensa Shevek, elle *ressemblait* à une communauté. Mais il devait se rappeler les différences.

On lui fit visiter la campagne dans des voitures de location, de splendides machines d'une bizarre élégance. Il n'y en avait pas beaucoup sur les routes : la location était très élevée, et peu de gens possédaient une voiture privée, car elles étaient lourdement taxées. De tels luxes, si on les autorisait librement, tendraient à épuiser des ressources naturelles irremplaçables ou à polluer l'environnement de leurs déchets, aussi étaient-ils sévèrement contrôlés par la réglementation et le fisc. Ses guides insistèrent là-dessus avec une certaine fierté. Depuis des siècles, disaient-ils, l'A-Io était en avance sur toutes les autres nations dans le domaine du contrôle écologique et de l'administration des ressources naturelles. Les excès du neuvième millénaire étaient de l'histoire ancienne, et leur seul effet durable était la pénurie de certains métaux, qui heureusement pouvaient être importés de la Lune.

Voyageant en voiture ou en train, il vit des villages, des fermes, des villes ; des forteresses datant de l'époque féodale ; les tours en ruine de Ae, l'ancienne capitale d'un empire, vieilles de quarante siècles. Il vit les champs, les lacs et les collines de la province d'Avan, le cœur de l'A-Io, et dans le ciel du nord les pics de la Chaîne du Meitei, blanche et gigantesque. La beauté du pays et la bonne volonté de ces gens demeuraient pour lui un perpétuel émerveillement. Les guides avaient raison : les Urrastis savaient comment administrer leur planète. On lui avait appris quand il était enfant qu'Urras n'était qu'une répugnante boule d'inégalités, d'iniquité et de gaspillage. Mais tous les gens qu'il rencontrait, et tous ceux qu'il voyait, dans le plus petit village de campagne, étaient bien habillés, bien nourris et,

contrairement à ses suppositions, travailleurs. Ils ne restaient pas comme cela, l'air maussade, en attendant qu'on leur ordonne de faire quelque chose. Comme les Anarrestis, ils étaient actifs. Cela l'étonna. Il avait pensé que si l'on enlevait à un être humain sa propension naturelle à travailler – son initiative, son énergie créatrice et spontanée – et qu'on la remplaçait par une motivation externe et par la coercition, il deviendrait un travailleur paresseux et peu appliqué. Mais ce n'étaient pas des travailleurs insouciants qui entretenaient ces merveilleux champs, ou construisaient ces superbes voitures et ces trains confortables. L'attrait et l'obligation du *profit* étaient de toute évidence un succédané de l'initiative beaucoup plus efficace qu'on le lui avait fait croire.

Il aurait aimé parler à certains de ces gens robustes et dignes qu'il voyait dans les petites villes, pour leur demander par exemple s'ils se considéraient comme pauvres ; car si ceux-là étaient pauvres, il devait réviser le sens qu'il donnait à ce mot. Mais il n'avait jamais le temps, avec tout ce que ses guides voulaient lui montrer.

Les autres grandes villes de l'A-Io étaient trop éloignées pour pouvoir s'y rendre et les visiter en une journée, mais on le conduisit souvent à Nio Esseia, à cinquante kilomètres de l'Université. Toute une série de réceptions y furent données en son honneur, mais cela ne lui plaisait pas beaucoup, car elles étaient loin de l'idée qu'il se faisait d'une soirée. Tous ces gens étaient très polis et parlaient beaucoup, mais pas de choses intéressantes ; et ils souriaient tellement qu'ils en paraissaient inquiets. Mais leurs vêtements étaient magnifiques ; en fait, ils semblaient mettre toute la gaieté qui manquait à leurs manières dans leurs vêtements, leur nourriture, leurs nombreuses boissons, dans le mobilier extravagant et les décorations des salles des palais où étaient données les réceptions.

On lui fit visiter Nio Esseia : une ville de cinq millions d'habitants – un quart de la population de sa propre planète. Ils l'emmenèrent sur la Place du Capitole et lui montrèrent les hautes portes de bronze du Directoire, le siège du Gouvernement de l'A-Io ; on lui permit d'assister à un débat du Sénat et à un conseil du Directoire. Ils le conduisirent au Zoo, au Musée National, au Musée des Sciences et de l'Industrie. Ils lui firent visiter une école, où de charmants enfants en uniforme bleu et blanc chantèrent l'hymne national de l'A-Io en son honneur. Ils lui montrèrent une usine de matériel électronique, un laminoir entièrement automatisé et un centre de fusion nucléaire, pour qu'il puisse voir comment une économie capitaliste pouvait administrer efficacement son industrie et ses biens de production. Ils le conduisirent dans un nouvel ensemble de logements construits par le gouvernement afin qu'il puisse voir comme l'État prenait soin des gens. Ils lui firent prendre le bateau pour redescendre l'estuaire de la

Sua, encombré de navires venant de toute la planète, jusqu'à la mer. Ils l'emmenèrent jusqu'à la Haute Cour de la Loi, et il passa toute une journée à suivre le déroulement de procès criminels et civils, une expérience qui le laissa stupéfait et terrifié ; mais ils insistaient pour qu'il puisse voir tout ce qu'il y avait à voir, et pour le conduire partout où il voulait aller. Quand il leur demanda, avec une certaine timidité, s'il pouvait voir l'endroit où était enterrée Odo, ils l'entraînèrent jusqu'à un vieux cimetière dans le district de Trans-Sua. Ils permirent même à des journalistes des quotidiens peu estimables de le photographier là, debout dans l'ombre des vieux saules, regardant la tombe simple et bien entretenue :

Laia Asieo Odo
698-769
Être un tout, c'est être une partie ;
le vrai voyage est le retour.

Il fut conduit à Rodarred, le siège du Conseil Mondial des Gouvernements, pour s'adresser au conseil plénier de cette organisation. Il avait espéré y rencontrer ou au moins y voir les étrangers, les ambassadeurs de Terra et de Hain, mais ses horaires méticuleusement préparés ne lui en laissèrent pas le temps. Il avait beaucoup travaillé sur son discours, une plaidoirie pour la communication libre et la reconnaissance mutuelle entre le Nouveau Monde et l'Ancien, qui reçut une ovation de dix minutes. Les hebdomadaires estimables le commentèrent et l'approuvèrent, le qualifiant de « geste moral désintéressé de fraternité humaine venant d'un grand savant », mais ils ne firent aucune citation tirée du discours, pas plus que les journaux populaires. En fait, malgré l'ovation, Shevek eut le curieux sentiment que personne ne l'avait écouté.

On lui accorda de nombreux privilèges et bien des entrées : aux Laboratoires de Recherche sur la Lumière, aux Archives Nationales, aux Laboratoires de Technologie Nucléaire, à la Librairie Nationale de Nio, à l'Accélérateur de Maefed, à la Fondation pour la Recherche Spatiale de Drio. Bien que ce qu'il voyait sur Urras augmentât son désir d'en voir davantage, quelques semaines de tourisme lui suffirent : tout était si fascinant, si étonnant et merveilleux, qu'à la fin ça en devenait plutôt pénible. Il voulait s'installer à l'Université pour y travailler et réfléchir à tout cela pendant un moment. Mais à l'occasion de son dernier voyage touristique, il demanda à visiter la Fondation pour la Recherche Spatiale. Pae parut très content de cette requête.

La plupart des bâtiments qu'il avait vus récemment lui semblaient

épouvantables parce qu'ils étaient vieux ; de plusieurs siècles, parfois de millénaires. La Fondation, au contraire, était neuve : elle venait d'être construite durant les dix dernières années, dans le style extravagant mais élégant de l'époque. L'architecture était impressionnante. On avait utilisé de grandes masses de couleurs. Les hauteurs et les distances étaient exagérées. Les laboratoires étaient spacieux et aérés, les ateliers d'usinage et de finition attenants étaient cachés derrière de splendides portiques néo-saetiens tout en arches et en colonnes. Les hangars étaient d'énormes dômes multicolores, transparents, fantastiques. Les hommes qui y travaillaient, par contraste, semblaient très calmes et très sérieux. Ils séparèrent Shevek de son escorte habituelle et lui firent visiter toute la Fondation, lui montrant chaque phase du système de propulsion interstellaire expérimental sur lequel ils travaillaient, depuis les ordinateurs et les plans jusqu'à un vaisseau à demi terminé, énorme et surréel dans les lumières orange, violettes et jaunes du vaste hangar hémisphérique.

— Vous avez tant de choses, dit Shevek à l'ingénieur qui s'était occupé de lui, nommé Oegeo. Vous avez tant de matériel pour travailler, et vous l'utilisez si bien. C'est magnifique – la coordination, la coopération, la grandeur de l'entreprise.

— Vous ne pourriez pas sortir un engin à cette échelle, là d'où vous venez, n'est-ce pas ? dit l'ingénieur en souriant.

— Des astronefs ? Notre flotte spatiale se limite aux vaisseaux par lesquels les Colons sont venus depuis Urras – ils ont été construits ici, sur Urras – il y a près de deux cents ans. Construire un seul navire pour transporter du grain de l'autre côté de la mer, une péniche, cela nous prend une année de préparatifs, et c'est un gros effort pour notre économie.

Oegeo acquiesça.

— Eh bien, nous avons le matériel, c'est vrai. Mais, vous savez, vous êtes l'homme qui peut nous dire quand on pourra laisser tomber tout ce boulot – et l'envoyer à la ferraille.

— Le laisser tomber ? Que voulez-vous dire ?

— Les voyages plus rapides que la lumière, lui répondit Oegeo. La transilience. La vieille physique dit que ce n'est pas possible. Les Terriens disent que ce n'est pas possible. Mais les Hainiens, qui après tout ont inventé le mode de propulsion que nous utilisons pour l'instant, disent que c'est possible ; seulement, ils ne savent pas comment faire, parce que c'est seulement maintenant grâce à nous qu'ils découvrent la physique temporelle. Et bien sûr, si la solution est dans la poche de quelqu'un, de quelqu'un des mondes connus, Dr Shevek, c'est dans la vôtre.

Shevek le regarda d'un air froid, ses yeux clairs étaient durs et pénétrants.

— Je suis un théoricien, Oegeo. Pas un dessinateur de navires.

— Si vous nous fournissez la théorie, l'unification de la Physique Séquentielle et de la Simultanéité dans une théorie temporelle générale, alors nous vous dessinerons les vaisseaux. Et nous arriverons sur Terra, sur Hain ou dans la galaxie la plus proche à l'instant même où nous aurons quitté Urras ! Ce tacot – et il regarda en bas du hangar la charpente diffuse du vaisseau inachevé qui dansait dans les sillons de lumière violets et orange – sera aussi démodé qu'un char à bœufs.

— Vos rêves sont comme vos constructions : superbes, dit Shevek, toujours distant et sombre.

Oegeo et les autres voulaient encore lui montrer beaucoup d'autres choses et discuter avec lui, mais il leur déclara bientôt, avec une simplicité qui excluait toute intention ironique :

— Je crois que vous feriez mieux de me reconduire aux gardiens.

Ils le firent ; ils se dirent adieu avec une chaleur mutuelle. Shevek monta dans la voiture et en sortit presque aussitôt.

— J'oubliais quelque chose, dit-il. Avons-nous le temps de voir une autre chose à Drio ?

— Il n'y a rien d'autre à Drio, répondit Pae, toujours poli, et tentant fortement de cacher son mécontentement dû à l'escapade de cinq heures qu'avait faite Shevek en compagnie des ingénieurs.

— J'aimerais voir le fort.

— Quel fort, monsieur ?

— Un vieux château, qui date du temps des rois. À la fin, on s'en servait comme prison.

— Un édifice pareil a dû être rasé. La Fondation a entièrement reconstruit la ville.

Quand ils furent dans la voiture, pendant que le chauffeur fermait les portes, Chifoilisk (autre cause probable du mécontentement de Pae) demanda :

— Pourquoi vouliez-vous voir un autre château, Shevek ? J'aurais cru que vous aviez vu assez de vieilles ruines pour quelque temps.

— Odo a passé neuf années au Fort de Drio, répondit Shevek. – Son visage était froid, comme il l'avait été depuis qu'il avait parlé à Oegeo. – Après l'Insurrection de 747. Elle y a écrit les *Lettres de prison*, et l'*Analogie*.

— Je crains qu'il n'ait été détruit, dit Pae d'une voix compatissante. Drio était une sorte de ville morte, et la Fondation l'a rasée pour repartir à zéro.

Shevek acquiesça. Mais tandis que la voiture suivait une autoroute longeant la rivière en direction de Ieu Eun, elle passa près d'une falaise qui dominait un méandre de la Seisse, et il y avait tout en haut de cette falaise un bâtiment lourd, implacable, en ruine, avec des tours de pierre noire. Rien n'aurait pu être aussi différent des

splendides buildings clairs de la Fondation pour la Recherche Spatiale, des dômes multicolores, des ateliers lumineux, des pelouses propres et des allées bien entretenues. Rien n'aurait pu les faire autant ressembler à des morceaux de papier colorés.

— Voici le Fort, je suppose, remarqua Chifoilisk avec son air de satisfaction habituel quand il plaçait la remarque la plus embarrassante au moment où elle était la plus malvenue.

— Il est entièrement en ruine, dit Pae. Il doit être vide.

— Vous voulez vous arrêter pour y jeter un coup d'œil, Shevek ? demanda Chifoilisk, prêt à frapper contre la vitre qui les séparait du chauffeur.

— Non, dit Shevek.

Il avait vu ce qu'il voulait voir. Il y avait toujours un Fort à Drio. Il n'avait pas besoin d'y entrer et de chercher parmi les ruines la cellule dans laquelle Odo avait passé neuf ans. Il savait à quoi ressemblait une cellule de prison.

Le regard toujours froid et impassible, il leva les yeux vers les murs sombres et massifs qui maintenant surplombaient presque la voiture. Je suis resté ici pendant longtemps, disait le fort, et j'y suis encore.

Quand il fut de retour dans son appartement, après le dîner au Réfectoire des Aînés, il s'assit, seul, près du feu éteint. C'était l'été en A-Io, on approchait du jour le plus long de l'année, et bien qu'il fût huit heures passées il ne faisait pas encore nuit. De l'autre côté des fenêtres ogivales, le ciel gardait une trace du bleu pur et tendre de la journée. L'air était tiède, sentant la terre humide et l'herbe fraîchement coupée. Il y avait de la lumière dans la chapelle, de l'autre côté du petit bois, et un faible murmure musical dans l'air où passait une petite brise. Pas le chant des oiseaux, mais une musique humaine. Shevek l'écouta. Quelqu'un apprenait à jouer les Harmonies Numériques sur l'harmonium de la chapelle. Elles étaient aussi familières à Shevek qu'à n'importe quel Urrasti. Odo n'avait pas essayé de renouveler les rapports fondamentaux de la musique, en renouvelant les rapports humains. Elle avait toujours respecté ce qui était nécessaire. Les Fondateurs d'Anarres avaient laissé les lois humaines derrière eux, mais avaient emmené les lois de l'harmonie.

La grande pièce silencieuse était sombre, et s'obscurcissait. Le regard de Shevek en fit le tour. L'arche double et parfaite des fenêtres, les lattes du parquet qui luisaient faiblement, la courbe large et imprécise de la cheminée de pierre, les panneaux muraux, aux proportions admirables. C'était une pièce très belle et très humaine. Et c'était une très vieille pièce. Cette Maison des Aînés, lui avaient-ils dit, avait été construite en l'année 540, quatre cents ans auparavant, deux cent trente ans avant le Peuplement d'Anarres. Pendant des

générations, des universitaires avaient vécu, travaillé, parlé, pensé, dormi et étaient morts dans cette pièce avant même qu'Odo fût née. Les Harmonies Numériques avaient résonné sur la pelouse, entre les feuilles sombres du bois, durant des siècles. Je suis restée ici pendant longtemps, dit la pièce à Shevek, et j'y suis encore. Que fais-tu ici ?

Il n'avait pas de réponse. Il n'avait aucun droit à la beauté et à la générosité de ce monde, possédé et entretenu par le travail, la dévotion, la foi de son peuple. Le Paradis est pour ceux qui font le Paradis. Il n'était pas des leurs. Il était un pionnier, appartenant à une race qui avait renié son passé, son histoire. Les Colons d'Anarres avaient tourné le dos à l'ancien monde et à son passé, n'avaient choisi que le futur. Mais aussi sûrement que le futur devient le passé, le passé devient le futur. Le reniement n'est pas l'accomplissement. Les Odoniens qui avaient quitté Urras s'étaient trompés, dans leur courage désespéré, en reniant leur histoire, en renonçant à la possibilité du retour. L'explorateur qui ne revient pas ou ne renvoie pas ses vaisseaux pour raconter son histoire n'est pas un explorateur, ce n'est qu'un aventurier ; et ses fils naissent en exil.

Il en arrivait à aimer Urras, mais à quoi bon cet amour plein de regret ? Il n'en faisait pas partie. Pas plus qu'il ne faisait partie du monde de son enfance.

La solitude, la certitude de l'isolement qu'il avait ressentie durant ses premières heures à bord de *L'Attentif,* s'élevait en lui et s'affirmait comme sa véritable condition, ignorée, réprimée, mais absolue.

Il était seul, ici parce qu'il venait d'une société qui s'était exilée elle-même. Et il avait toujours été seul sur son propre monde parce qu'il s'était exilé lui-même de cette société. Les Colons avaient fait un pas en avant. Lui en avait fait deux. Il était solitaire parce qu'il avait pris le risque métaphysique.

Et il avait été assez stupide pour penser que cela pourrait servir à rapprocher deux mondes auxquels il n'appartenait pas.

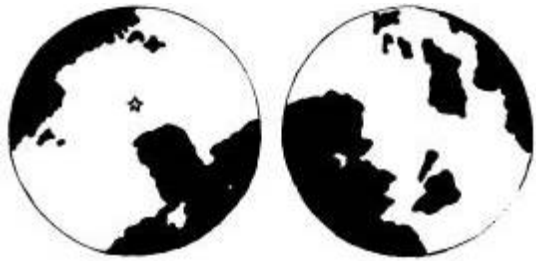
Au-dehors, le bleu du ciel nocturne attira son regard. Par-delà l'obscurité vague des feuillages et la tour de la chapelle, au-dessus de la ligne sombre des collines, qui semblaient toujours plus petites et plus lointaines pendant la nuit, une lumière grandissait, un halo pâle. L'éclat de la Lune, pensa-t-il avec une agréable sensation de familiarité. Il n'y a pas de cassure dans l'intégralité du temps. Il avait vu la Lune se lever quand il était petit garçon, depuis les fenêtres du domicile de Grandes Plaines, avec Palat ; par-dessus les collines de son enfance ; par-dessus les plaines arides de la Poussière ; par-dessus les toits d'Abbenay, Takver à son côté.

Mais ce n'était pas cette Lune.

Les ombres se déplacèrent autour de lui, mais il resta assis, immobile, tandis qu'Anarres s'élevait derrière ces collines étrangères ;

ronde, tachetée de brun et d'un blanc bleuté, brillante. La lumière de sa planète remplit ses mains vides.

Chapitre IV
Anarres



En se posant sur son visage, les rayons du soleil qui se déplaçait vers l'ouest réveillèrent Shevek au moment où le dirigeable, se dégageant de la dernière passe du Ne Theras, se tournait complètement vers le sud. Il avait dormi presque toute la journée, la troisième d'un long voyage. La nuit de la fête d'adieu était à l'autre bout du monde, derrière lui. Il bâilla et se frotta les yeux en secouant la tête, tentant de repousser de ses oreilles le profond bourdonnement du moteur du dirigeable, puis se réveilla complètement, se rendant compte que le voyage était presque terminé, qu'ils devaient maintenant approcher d'Abbenay. Il pressa son visage contre la fenêtre poussiéreuse et, tout en bas entre deux collines basses et couleur rouille, il aperçut un grand terrain entouré d'un mur : le Port. Il le regarda avec intérêt, essayant de voir s'il y avait un astronef sur l'aire d'atterrissage. Pour méprisable que fût Urras, c'était quand même un autre monde ; et il désirait voir un vaisseau d'un autre monde, un voyageur des abysses terribles et desséchés, une chose fabriquée par des mains étrangères. Mais il n'y avait aucun vaisseau dans le Port.

Les cargos d'Urras ne venaient que huit fois par an et restaient juste assez longtemps pour charger et décharger. Ce n'étaient pas des visiteurs bienvenus. Ils étaient en fait, pour certains Anarrestis, une humiliation perpétuellement renouvelée.

Ils apportaient des huiles fossiles et des dérivés du pétrole, certaines parties de machines délicates et des composants électroniques que l'industrie anarrestie ne pouvait pas fournir, et souvent un nouveau chargement d'arbres fruitiers ou de graines à tester. Ils ramenaient sur Urras une pleine cargaison de mercure, de cuivre, d'aluminium, d'uranium, de fer et d'or. C'était pour eux une excellente affaire. La répartition de leurs cargaisons huit fois par an était la fonction la plus prestigieuse du Conseil Mondial des

Gouvernements Urrastis et l'événement majeur de la bourse internationale urrastie. En fait, le Monde Libre d'Anarres était une colonie minière d'Urras.

Et ce fait était blessant. Chaque génération, chaque année, de farouches protestations étaient faites durant les débats de la CPD à Abbenay : « Pourquoi continuons-nous ce travail de profiteurs avec les propriétaires guerriers ? » Et des têtes plus froides donnaient toujours la même réponse : « Cela coûterait plus aux Urrastis de tirer le minerai eux-mêmes, aussi ne nous envahissent-ils pas. Mais si nous brisons notre accord d'échange, ils utiliseront la force. » Cependant, il est difficile, pour des gens qui n'ont jamais payé quoi que ce soit, de comprendre la psychologie des coûts, le mécanisme du marché. Sept générations de paix n'avaient pas atténué la méfiance.

Aussi les postes de la Défense n'avaient-ils jamais besoin de demander de volontaires. La plus grande partie du travail de la Défense était si ennuyeuse qu'on ne l'appelait pas travail en Pravique, qui employait le même mot pour travail et jeu, mais *kleggich*, besogne. Les membres de la Défense s'occupaient des douze vieux vaisseaux interplanétaires, les entretenaient et les gardaient en orbite comme système de protection ; ils s'occupaient aussi des antennes-radars et des radiotélescopes dans des endroits isolés et étaient chargés, au Port d'Anarres, de tâches inintéressantes. Et pourtant, il y avait toujours une longue liste d'attente. Aussi pragmatique que soit la morale d'un jeune Anarresti, la vie débordait en lui, lui demandant de l'altruisme, un sacrifice, un champ d'action pour un geste total. La solitude, la vigilance, le danger, les astronefs leur offraient l'attrait de l'extraordinaire. Et ce fut cet attrait qui poussa Shevek à aplatir son nez contre la vitre jusqu'à ce que le Port vide ait disparu derrière le dirigeable, et le laissa déçu de ne pas avoir vu un crasseux cargo de minerai sur le terrain d'atterrissage.

Il bâilla de nouveau, s'étira, puis regarda au-dehors, vers l'avant, pour voir ce qui devait être vu. Le dirigeable passait au-dessus des dernières crêtes du Ne Theras. Devant lui, s'étendant vers le sud depuis les flancs des montagnes, brillant dans le soleil de l'après-midi, glissait en pente douce un grand golfe de verdure.

Il le regarda émerveillé, comme ses ancêtres l'avait regardé six mille ans auparavant.

Durant le troisième millénaire d'Urras, les prêtres-astronomes de Serdonou et de Dhun avaient observé les saisons changer la luminosité brune de l'Autre Monde, et avaient donné des noms mystiques aux plaines, aux montagnes et aux mers qui reflétaient le soleil. Une des régions, qui verdissait avant toutes les autres durant la nouvelle année lunaire, fut appelée Ans Hos, le jardin de l'Esprit, l'Éden d'Anarres.

Pendant les millénaires qui suivirent, des télescopes prouvèrent

qu'ils avaient eu raison. Ans Hos était en fait la partie la plus favorisée d'Anarres ; et le premier vaisseau habité lancé vers la Lune s'était posé là, dans cette grande étendue entre les montagnes et la mer.

Mais l'Éden d'Anarres se révéla être sec, froid et venteux, et le reste de la planète était encore pire. La vie sur la Lune n'avait pas dépassé le stade des poissons et de quelques plantes sans fleurs. L'air était raréfié, comme celui d'Urras à très haute altitude. Le soleil brûlait, le vent glaçait, la poussière étouffait.

Anarres fut explorée pendant les deux cents années qui suivirent le premier atterrissage ; on traça la carte de la planète, on l'étudia, mais on ne la colonisa pas. Pourquoi venir sur un désert lugubre quand il y a de la place dans les charmantes vallées d'Urras ?

Mais on exploita son minerai. L'ère de l'auto-pillage du neuvième millénaire et du début du dixième avait vidé les mines d'Urras ; et comme l'astronautique se perfectionnait, il devint moins cher d'exploiter des mines sur la Lune que d'extraire les métaux nécessaires de l'eau de mer ou des couches profondes d'Urras. En l'année IX-738 urrastie, une colonie fut fondée au pied du Ne Theras, dans le vieux Ans Hos, où l'on extrayait du mercure. Ils appelèrent cet endroit Anarresville. En fait, ce n'était pas une ville, il n'y avait aucune femme. Des hommes signaient pour un travail de deux ou trois ans comme mineur ou technicien, puis rentraient chez eux, dans le monde réel.

La Lune et ses mines se trouvaient sous la juridiction du Conseil Mondial des Gouvernements, mais de l'autre côté, dans l'hémisphère oriental d'Anarres, la nation de Thu avait un petit secret : une base de fusées et une colonie de mineurs qui extrayaient de l'or, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils vivaient réellement sur la Lune, mais personne ne le savait à part leur gouvernement. Ce fut la chute de ce gouvernement, en l'an 771, qui amena le Conseil Mondial des Gouvernements à proposer de donner la Lune à la Société Internationale des Odoniens – achetant leur départ avec une planète avant qu'ils ne sapent fatalement l'autorité de la loi et de la souveraineté nationale sur Urras. Anarresville fut évacuée, et quelques vaisseaux furent envoyés en hâte de Thu, en plein milieu de la crise, pour ramener les mineurs. Tous ne choisirent pas de repartir. Certains aimaient le désert lugubre.

Pendant plus de vingt ans, les douze vaisseaux offerts aux Colons odoniens par le Conseil Mondial des Gouvernements firent la navette entre les planètes, jusqu'à ce que le million d'âmes qui avait opté pour la nouvelle vie fût transporté de l'autre côté du gouffre spatial. Puis le port fut fermé à l'immigration et ne resta ouvert que pour les cargos de l'Accord d'Échange. À ce moment, Anarresville abritait une centaine de milliers d'habitants, et avait été rebaptisée Abbenay, ce

qui veut dire, dans le nouveau langage de cette nouvelle société, Esprit.

La décentralisation avait été un élément essentiel des plans qu'Odo avait conçus pour cette société qu'elle n'avait pas vécu assez longtemps pour voir fonder. Elle n'avait pas l'intention de désurbaniser la civilisation. Elle suggérait que la limite naturelle de la taille d'une communauté réside dans sa dépendance envers son arrière-pays immédiat pour son alimentation de base et son énergie, mais elle prévoyait que toutes les communautés soient reliées par un réseau de transports et de communications, afin que les idées et les produits puissent aller là où ils étaient demandés ; l'administration devait travailler avec rapidité et facilité, et aucune communauté ne devait être coupée du réseau d'échange. Mais ce réseau ne devait pas être dirigé de haut en bas. Il ne devait pas y avoir de centre de contrôle, pas de capitale, pas d'établissement d'un mécanisme bureaucratique auto-reproducteur ni d'une tendance dominante des individus cherchant à devenir des capitaines, des patrons, des chefs d'État.

Ses plans, cependant, avaient été fondés sur le sol généreux d'Urras. Sur Anarres l'aride, les communautés durent s'éparpiller dans tous les coins pour trouver des ressources, et peu d'entre elles pouvaient se maintenir seules, même en comprimant leurs notions de ce qui est nécessaire pour se maintenir. En fait, ces notions furent fortement comprimées, mais seulement jusqu'à un minimum en dessous duquel ils ne voulaient pas aller ; ils ne désiraient pas régresser jusqu'à un tribalisme pré-urbain, pré-technologique. Ils savaient que leur anarchisme était le produit d'une civilisation très élaborée, d'une culture complexe et diversifiée, d'une économie stable et d'une technologie hautement industrialisée qui pouvait maintenir une production élevée et un transport rapide de ses productions. Malgré les grandes distances séparant les peuplements, ils restaient liés à l'idée d'un organisme complexe. Ils construisirent d'abord les routes, et ensuite les maisons. Les ressources et les produits particuliers à chaque région étaient échangés continuellement avec ceux des autres en un processus d'équilibre compliqué : cet équilibre de la diversité qui est la caractéristique de la vie, de l'écologie naturelle et sociale.

Mais, comme ils le disaient à la manière analogique, on ne peut pas avoir de système nerveux sans au moins un ganglion, et si possible un cerveau. Il fallait qu'il y ait un centre. Les ordinateurs qui coordonnaient l'administration des biens, la répartition du travail, et la distribution des produits, ainsi que les représentants de la plupart des syndicats de travailleurs se trouvaient à Abbenay depuis le début. Et depuis le début, les Colons étaient conscients de la constante

menace que représentait cette inévitable centralisation, qui devait être contrée par une constante vigilance.

Ô enfant Anarchie, promesse infinie
attention perpétuelle
j'écoute, j'écoute dans la nuit
près du berceau, profond comme la nuit
il est bon d'être avec l'enfant.

Pio Atean, qui prit le nom pravique de Tober, écrivit cela durant la quatorzième année du Peuplement. Les premiers efforts des Odoniens pour poétiser leur nouvelle langue, leur nouveau monde, furent difficiles, gauches, émouvants.

Abbenay, l'esprit et le centre d'Anarres, était maintenant là, devant le dirigeable, sur cette grande plaine verte.

On ne pouvait pas se tromper sur le vert profond et brillant des champs : ce n'était pas une couleur originaire d'Anarres. Il n'y avait qu'ici et sur le littoral chaud de la mer Kerenne que pouvaient germer les graines de l'Ancien Monde. Ailleurs, les graines les plus répandues étaient celles du holum rampant et d'un mané pâle.

Quand Shevek avait neuf ans, son travail scolaire de l'après-midi avait consisté pendant plusieurs mois à s'occuper des plantes ornementales de la communauté de Grandes Plaines – des plantes exotiques délicates, qui devaient être nourries et ensoleillées comme des bébés. Il avait été l'assistant d'un vieil homme dans cette tâche paisible mais exigeante ; il aimait bien cet homme, et les plantes, et la terre, et ce travail. Quand il vit les couleurs de la Plaine d'Abbenay, il se souvint du vieil homme, de l'odeur de l'engrais à base d'huile de poisson, et de la couleur des premiers bourgeons sur les petites branches nues, ce vert vigoureux et clair.

Il aperçut dans le lointain, parmi les champs éclatants, une longue traînée blanche qui se brisa en carrés, comme du sel éparpillé, tandis que le dirigeable s'en approchait.

Une série d'éclairs éblouissants jaillis de la limite orientale de la cité lui fit cligner les yeux et voir des taches sombres pendant un instant : c'étaient les grands miroirs paraboliques qui procuraient de l'énergie solaire aux raffineries d'Abbenay.

Le dirigeable atterrit dans un dépôt à l'extrémité sud de la ville, et Shevek sortit dans les rues de la plus grande cité du monde.

C'étaient des rues larges et propres. Il n'y avait pas d'ombre, car Abbenay se trouvait à moins de trente degrés au nord de l'équateur, et tous les bâtiments étaient bas, à part les tours minces et solides des turbines éoliennes. Le soleil était d'un blanc éclatant dans le ciel bleu-violet, dur et sombre, l'air sain et léger, sans fumée ni humidité. Les

choses étaient nettes, claires, dures, anguleuses. Chacune était séparée des autres, précise.

Les éléments qui constituaient Abbenay étaient les mêmes que dans toutes les autres communautés odoniennes, mais répétés de nombreuses fois : des ateliers, des usines, des domiciles, des dortoirs, des centres d'éducation, des salles de réunion, des centres de distribution, des entrepôts, des réfectoires. Les plus grands bâtiments étaient souvent groupés autour de places rectangulaires, donnant à la cité une structure cellulaire : une juxtaposition de sous-communautés ou de districts. L'industrie lourde et les centres de traitements des produits alimentaires étaient répartis à la lisière de la ville et on y retrouvait cette structure cellulaire car des industries complémentaires se tenaient souvent côte à côte sur une place ou dans une rue. Le premier quartier dans lequel marcha Shevek était une suite de places, le district des textiles, plein d'installations de traitement des fibres de holum, de filatures et d'usines de tissage, de teintureries et de centres de distribution de tissus et de vêtements ; au milieu de chaque place était plantée une petite forêt de poteaux ornés de haut en bas de bannières et de banderoles de toutes les couleurs produites par les teinturiers, faisant l'éloge de l'industrie locale. La plupart des bâtiments de la cité se ressemblaient beaucoup, peu élevés, solidement construits en pierre ou en béton coulé. Certains paraissaient très grands aux yeux de Shevek, mais ils n'avaient presque tous qu'un seul étage à cause de la fréquence des tremblements de terre. Pour la même raison, les fenêtres étaient petites, en un plastique au silicone épais et incassable. Elles étaient petites, mais nombreuses, car aucun éclairage artificiel n'était fourni entre une heure avant l'aube et une heure après le crépuscule. Et aucun chauffage n'était délivré quand la température extérieure dépassait 55 degrés Fahrenheit[2]. Non pas qu'Abbenay fût dépourvue d'énergie, avec ses turbines éoliennes et ses générateurs tirant de l'énergie des différences de température de la terre, utilisés pour le chauffage ; mais le principe de l'économie organique était trop essentiel à la bonne marche de la société pour ne pas affecter profondément l'éthique et l'esthétique. « L'excès est excrément », avait écrit Odo dans l'*Analogie*. « Un excrément qui reste dans le corps est un poison. »

Abbenay n'était pas empoisonnée : une cité simple, lumineuse, aux couleurs claires et vives, à l'air pur. Tranquille. On pouvait la voir entièrement, étalée aussi simplement que du sel renversé.

Rien n'était caché.

Les places, les rues austères, les constructions basses, les ateliers sans mur d'enceinte étaient chargés de vitalité et d'activité. Tout en marchant, Shevek sentait continuellement d'autres gens marcher, travailler, parler, voyait passer des visages, entendait des voix

bavarder, appeler, chanter, les gens étaient vivants, faisaient des choses, s'activaient. Les ateliers et les usines donnaient sur les places ou sur leurs cours intérieures, et leurs portes étaient ouvertes. Il passa devant une verrerie ; un travailleur faisait couler une grosse goutte de verre fondu avec la désinvolture d'un cuisinier servant la soupe. À côté se trouvait une cour très active où l'on coulait du béton pour la construction. La chef d'équipe, une grande femme qui portait une blouse blanche de poussière, supervisait un coulage avec un débit verbal splendide et puissant. Ensuite vint une petite tréfilerie, une blanchisserie de district, une lutherie où l'on fabriquait et réparait des instruments de musique, le centre de distribution des produits ménagers du district, un théâtre, une fabrique de tuiles. L'activité qui régnait dans tous ces endroits était vraiment fascinante, et la plupart du temps accessible au regard de tous. Il y avait des enfants, certains travaillaient avec les adultes, certains faisaient des pâtés de sable, d'autres jouaient dans la rue, un autre encore était perché sur le toit du centre d'éducation, le nez plongé dans un livre. Le tréfileur avait décoré la façade de la fabrique avec des fils peints, élégants et fins, représentant des vignes. Le jaillissement de vapeur et de conversations qui sortait des portes grandes ouvertes de la blanchisserie était incroyable. Peu de portes étaient fermées, aucune n'était verrouillée. Rien n'était caché, et il n'y avait pas non plus de publicité. Tout était là, tout le travail, toute la vie de la cité, accessible à l'œil et à la main. Et de temps en temps, descendant la rue du Dépôt, une chose passait rapidement dans un bruit de clochette, un véhicule bondé orné d'une guirlande de gens debout sur le marchepied qui en faisait le tour ; de vieilles femmes lançaient des jurons parce qu'il ne ralentissait pas à leur arrêt pour qu'elles puissent descendre, un petit garçon monté sur un tricycle artisanal le poursuivait en pédalant à toute vitesse, des étincelles électriques et bleutées jaillissaient des fils aux croisements : comme si cette vitalité intense et tranquille des rues atteignait de temps en temps un point de décharge, qu'elle franchissait dans le fracas d'un crépitement bleuté accompagné d'une odeur d'ozone. C'étaient les omnibus d'Abbenay, et l'on se sentait joyeux à leur passage.

La rue du Dépôt se terminait dans un endroit vaste et aéré, un parc triangulaire couvert de gazon et d'arbres d'où rayonnaient cinq autres rues. La plupart des parcs d'Anarres étaient des aires de jeux recouvertes de terre ou de sable, avec un bosquet de holums et de buissons. Celui-ci était différent. Shevek traversa le trottoir presque vide et entra dans le parc, attiré vers lui parce qu'il l'avait déjà vu souvent en photos, et parce qu'il voulait regarder de près des arbres étrangers, des arbres urrastis, pour éprouver la verdure de leur feuillage touffu. Le soleil allait se coucher, le ciel était immense et

clair, s'empourprant au zénith ; la noirceur de l'espace transparaissait à travers l'atmosphère ténue. Il pénétra sous les arbres, attentif et prudent. N'était-ce pas du gaspillage, ces feuillages si touffus ? Le holum prospérait très efficacement avec des épines et des aiguilles, sans excès de feuilles. Ce feuillage extravagant n'était-il pas simplement un excès, un excrément ? De tels arbres ne pouvaient pas grandir sans un sol riche, un arrosage régulier, beaucoup de soins. Il désapprouvait leur prodigalité, leur ostentation. Il marcha sous ces arbres, et parmi eux. L'herbe étrangère était douce sous ses pieds. C'était comme marcher sur de la chair vivante. Il revint dans l'allée. Les branches sombres des arbres s'étiraient au-dessus de sa tête, laissant pendre leurs innombrables mains vertes. La crainte s'empara de lui. Il sut qu'il était béni sans avoir demandé à l'être.

Un peu plus loin devant lui, dans l'allée ombragée, une personne était assise sur un banc de pierre et lisait.

Shevek s'approcha lentement. Il s'avança vers le banc et regarda cette personne assise sous les arbres, la tête penchée sur le livre dans l'obscurité vert et or. C'était une femme de cinquante ou soixante ans, bizarrement vêtue, les cheveux noués en arrière. Sa main gauche posée sur son menton cachait presque sa bouche sévère, sa main droite tenait les papiers sur son genou. Ils étaient lourds, ces papiers ; et la main froide qui les retenait était lourde aussi. La lumière diminuait rapidement, mais elle ne releva pas la tête une seule fois. Elle continuait à lire les feuilles d'épreuve de *L'Organisme Social.*

Shevek regarda Odo pendant un moment, puis s'assit sur le banc à côté d'elle.

Le concept de statue ne signifiait rien pour lui, et il y avait de la place sur le banc. Il s'assit simplement parce qu'il désirait de la compagnie.

Il regarda ce profil dur et triste, et ces mains, les mains d'une vieille femme. Son regard se leva vers les branches sombres. Pour la première fois de sa vie il comprit qu'Odo, dont il connaissait le visage depuis son enfance, dont les idées étaient centrales et permanentes dans son esprit et dans l'esprit de tous les gens qu'il connaissait, il comprit qu'Odo n'avait jamais mis le pied sur Anarres ; qu'elle avait vécu, était morte et avait été enterrée, à l'ombre d'arbres aux feuilles vertes, dans des cités inimaginables, parmi des gens qui parlaient des langues inconnues, sur un autre monde. Odo était une étrangère : une exilée.

Le jeune homme resta assis à côté de la statue, dans le crépuscule, l'un presque aussi tranquille que l'autre.

Finalement, se rendant compte qu'il commençait à faire sombre, il se leva et marcha dans les rues, puis demanda le chemin pour rejoindre l'Institut Central des Sciences.

Ce n'était pas loin ; il y arriva peu après que les lampadaires se furent allumés. Une concierge ou une gardienne lisait dans un petit bureau à l'entrée. Il dut frapper contre la porte ouverte pour attirer son attention.

— Shevek, dit-il. C'était la coutume de commencer une conversation avec un étranger en offrant son nom comme une sorte de poignée qu'il puisse prendre. Il n'y avait pas beaucoup d'autres poignées à offrir. Il n'y avait pas de rang, pas de termes hiérarchiques ni de formes respectueuses conventionnelles pour s'adresser à quelqu'un.

— Kokvan, répondit la femme. Tu ne devais pas arriver hier ?

— Ils ont changé les horaires du dirigeable. Est-ce qu'il y a un lit vide dans un des dortoirs ?

— Le numéro 46 est libre. De l'autre côté de la cour, dans le bâtiment de gauche. Sabul a laissé une note pour toi ici. Il te fait dire d'aller le voir dans la matinée au bureau de l'Institut de physique.

— Merci ! dit Shevek, et il traversa d'un pas rapide la grande cour pavée intérieure en balançant ses bagages à bout de bras – un manteau d'hiver et une paire de bottes de rechange. Des lampes étaient allumées dans des chambres tout autour de la cour carrée. Il y avait comme un murmure, la présence des gens dans le calme. Quelque chose s'animait dans l'air vif et pénétrant de la nuit, une sensation de drame, de promesse.

L'heure du service du dîner n'était pas terminée, et il fit un rapide détour par le réfectoire de l'Institut pour voir s'il restait encore de la nourriture pour lui. Il s'aperçut que son nom était déjà inscrit sur la liste régulière, et il trouva la nourriture excellente. Il y avait même un dessert, des fruits cuits au sirop. Shevek aimait les friandises, et comme il était l'un des derniers dîneurs et qu'il restait encore beaucoup de fruits, il en prit une seconde fois. Il mangea seul, assis à une petite table. Autour des tables plus grandes, des groupes de jeunes gens parlaient au-dessus de leurs assiettes vides ; il saisit des conversations sur le comportement de l'argon à basse température, le comportement d'un professeur de chimie lors d'un colloque, sur la soi-disant courbe du temps. Quelques personnes le regardèrent mais elles ne vinrent pas lui parler, comme auraient parlé à un étranger les gens d'une petite communauté ; leurs regards n'étaient pas hostiles ; le défiaient peut-être.

Au domicile, il trouva la Chambre 46 dans un long couloir de portes fermées. Ce n'étaient évidemment que des chambres individuelles et il se demanda pourquoi la gardienne l'avait envoyé ici. Depuis qu'il avait deux ans, il avait toujours vécu dans des dortoirs, des chambres de quatre à dix lits. Il frappa à la porte 46. Silence. Il l'ouvrit. C'était une petite chambre individuelle, vide, faiblement

éclairée par la lumière du couloir. Il alluma la lampe. Deux chaises, un bureau, une règle à calcul ayant beaucoup servi, quelques livres et, soigneusement pliée sur le lit, une couverture orange faite à la main. Quelqu'un d'autre vivait ici, la gardienne s'était trompée. Il referma la porte. Puis l'entrouvrit à nouveau pour éteindre la lampe. Sur le bureau, sous cette lampe, il y avait une note, griffonnée sur un morceau de papier déchiré : « Shevek, Bureau Physique matinée 2-4-1-154. Sabul. »

Il posa son manteau sur une chaise, ses bottes sur le sol. Il resta debout un moment et lut les titres des livres : c'étaient des ouvrages de référence de physique et de mathématiques, reliés en vert, avec le Cercle de Vie imprimé sur la couverture. Il accrocha son manteau dans le placard et repoussa ses bottes. Puis il tira soigneusement le rideau du placard et traversa la pièce jusqu'à l'entrée ; quatre pas. Il resta là, hésitant pendant encore une minute puis, pour la première fois de sa vie, il ferma la porte de sa propre chambre.

Sabul était un petit homme de quarante ans, trapu et d'aspect négligé. Les poils de son visage étaient particulièrement sombres et rudes, et s'épaississaient en une barbe régulière sur son menton. Il portait une épaisse surtunique d'hiver, et apparemment n'avait pas cessé de la porter depuis l'hiver dernier ; les extrémités de ses manches étaient noires de crasse. Ses manières étaient brusques et renfrognées. Il parlait par bribes, tout comme il griffonnait des notes sur de petits morceaux de papier. Et il grognait.

— Il faut apprendre le Iotique, grogna-t-il à Shevek.

— Apprendre le Iotique ?

— C'est ce que j'ai dit.

— Pour quoi faire ?

— Pour que tu puisses lire les livres de physique urrastis ! Atro, To, Baisk, tous ces gens-là ! Personne ne les a traduit en Pravique, et apparemment personne ne le fera. Il y a peut-être six personnes sur Anarres capables de les comprendre. Quelle que soit la langue.

— Comment puis-je apprendre le Iotique ?

— Avec une grammaire et un dictionnaire !

Shevek tint bon.

— Et où vais-je les trouver ?

— Ici, grogna Sabul. Et il fouilla parmi les étagères mal tenues où s'entassaient des petits livres reliés en vert. Ses gestes étaient brusques et irritants. Il prit deux gros volumes sans reliure sur une étagère basse et les laissa tomber sur le bureau.

« Préviens-moi quand tu pourras lire Atro en Iotique. Je ne pourrai rien faire avec toi tant que tu n'en seras pas capable.

— Quelle sorte de mathématiques emploient ces Urrastis ?

— Rien que tu ne puisses comprendre.

— Y a-t-il quelqu'un ici qui travaille sur la chrono-topologie ?

— Oui, Turet. Tu peux le consulter. Tu n'as pas besoin de suivre ses cours.

— J'avais l'intention de suivre les cours de Gvarab.

— Pour quoi faire ?

— Son travail sur la fréquence et les cycles…

Sabul s'assit et se releva aussitôt. Il était incroyablement agité, et pourtant rigide, un vrai rabot.

— Ne perds pas de temps. Tu es bien en avance sur cette vieille femme en ce qui concerne la théorie séquentielle, et les autres idées qu'elle déclame ne sont que des conneries.

— Je m'intéresse aux principes de Simultanéité.

— La Simultanéité ! Quelle sorte d'imbécillités t'a enseigné Mitis, là-bas ?

Le physicien semblait furieux, les veines de ses tempes ressortaient sous ses cheveux courts et raides.

— J'ai organisé moi-même un travail d'équipe sur ce sujet.

— Allons, cesse de faire l'enfant. Il est temps de mûrir. Tu es ici, maintenant. Nous étudions la physique, ici, pas la religion. Laisse tomber le mysticisme et mûris. Combien de temps te faudra-t-il pour apprendre le Iotique ?

— Il m'a fallu plusieurs années pour apprendre le Pravique, répondit Shevek, mais cette légère ironie passa bien loin de Sabul.

— Cela m'a pris dix décades. C'est bien assez pour lire l'*Introduction* de To. Oh, bon sang, il te faut un texte à travailler. Autant prendre ça. Attends une seconde.

Il chercha dans un tiroir bondé et en sortit finalement un livre ; un livre bizarre, avec une couverture bleue, sans le Cercle de Vie. Le titre était imprimé en lettres d'or et semblait se lire *Poilea Afio-ite*, ce qui ne voulait rien dire, et la forme de certaines lettres n'était pas familière à Shevek. Il regarda ce livre, le prit quand Sabul le lui tendit, mais ne l'ouvrit pas. Il le tenait enfin, l'objet qu'il avait voulu voir, l'artefact étranger, le message d'un autre monde.

Il se souvint du livre que Palat lui avait montré, le livre de nombres.

— Reviens quand tu pourras lire ça, grogna Sabul.

Shevek se tourna pour partir. Sabul éleva son grognement :

— Et garde ces livres avec toi ! Ils ne sont pas pour tout le monde.

Le jeune homme s'arrêta, fit demi-tour et dit au bout d'un moment de sa voix calme et plutôt timide.

— Je ne comprends pas.

— Ne laisse personne d'autre les lire !

Shevek ne répondit pas.

Sabul se leva de nouveau et s'approcha de lui.

— Écoute. Tu es maintenant un membre de l'Institut Central des Sciences, un syndic physicien, et tu travailles avec moi, Sabul. Tu suis ? Le privilège, c'est la responsabilité. Exact ?

— Je vais acquérir une connaissance que je ne dois pas partager, dit Shevek après une courte pause, prononçant cette phrase comme s'il s'agissait d'une proposition de logique.

— Si tu trouves un paquet de capsules explosives dans la rue, est-ce que tu vas les « partager » avec tous les gosses qui passent ? Ces livres sont des explosifs. Est-ce que tu me comprends, maintenant ?

— Oui.

— Parfait.

Sabul se retourna, la colère que reflétait son visage semblait plutôt endémique que spécifique. Shevek sortit, portant délicatement la dynamite, avec un mélange de répulsion et de dévorante curiosité.

Il entreprit d'apprendre le Iotique. Il travaillait seul dans la chambre 46, à cause de l'avertissement de Sabul, et parce que très naturellement il aimait travailler seul.

Depuis qu'il était très jeune, il savait que d'une certaine façon il était différent de tous les autres gens qu'il connaissait. Pour un enfant, la conscience d'une telle différence est très pénible car, n'ayant encore rien fait et étant incapable de faire quoi que ce soit, il ne peut pas la justifier. La présence affectionnée des adultes à qui l'on peut se confier et qui sont aussi, à leur manière, différents, est le seul réconfort que puisse avoir un tel enfant ; et Shevek ne l'avait pas eu. En fait, son père avait été très affectionné, et il avait pu se confier à lui. Quoi que fût Shevek, ou quoi qu'il fît, Palat l'approuvait avec franchise. Mais Palat n'avait pas connu ce malheur d'être différent. Il était comme les autres, comme tous les autres pour qui le sentiment communautaire était si naturel. Il aimait Shevek, mais il ne pouvait pas lui montrer ce qu'était la liberté, lui montrer que seule l'acceptation de la solitude de chacun peut transcender cette solitude.

Shevek était donc habitué à un isolement intérieur, ébranlé par tous les contacts occasionnels et quotidiens, et par la compagnie de quelques amis. Ici, à Abbenay, il n'avait pas d'amis, et comme on ne le mit pas dans un dortoir il ne s'en fit aucun. Il était trop conscient, à vingt ans, des particularités de son esprit et de son caractère pour en sortir ; il était renfermé, lointain ; et ses compagnons étudiants, sentant que cet éloignement était réel, n'essayaient pas souvent de l'approcher.

L'intimité de sa chambre lui fut bientôt très chère. Il savourait son indépendance totale. Il ne quittait la chambre que pour le petit déjeuner et le dîner au réfectoire, et pour une brève promenade quotidienne dans les rues de la ville afin d'apaiser ses muscles, qui

avaient l'habitude de faire de l'exercice ; puis retour à la Chambre 46 et à la grammaire iotique. Une fois par décade ou deux, on l'appelait pour le travail communautaire « décadaire », mais les gens avec qui il travaillait étaient des étrangers, pas des connaissances comme ils l'auraient été dans une petite communauté, si bien que ces journées de travail manuel ne provoquaient pas d'interruption psychologique dans son isolement, ni dans ses progrès en Iotique.

La grammaire elle-même, complexe, illogique et structurée, lui plaisait. Sa connaissance de la langue avança rapidement une fois qu'il eut assimilé le vocabulaire de base, car il savait ce qu'il lisait ; il connaissait ce domaine, les termes employés, et partout où s'élevait une difficulté, son intuition ou une équation mathématique lui montrait la bonne direction. Cependant, ce n'était pas toujours des lieux qu'il avait explorés. *L'Introduction à la Physique Temporelle* de To n'était pas un manuel pour débutants. Quand il fut parvenu à la moitié du livre, Shevek ne lisait plus du Iotique, il lisait de la physique ; et il comprenait pourquoi Sabul lui avait fait lire les physiciens urrastis avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre. Ils devançaient de loin tout ce qui avait été fait sur Anarres depuis vingt ou trente ans. Les plus brillantes observations des travaux de Sabul sur la Physique Séquentielle étaient en fait des traductions inavouées du Iotique.

Il dévora les autres livres que Sabul lui distribuait parcimonieusement, les principaux travaux des physiciens urrastis contemporains. Sa vie devint encore plus hermétique. Il n'était pas un membre actif du syndicat des étudiants, et n'assistait aux réunions d'aucun autre syndicat ou fédération à part la léthargique Fédération des Physiciens. Les réunions de ces groupes, véhicules à la fois de l'action sociale et de la sociabilité, rythmaient la vie dans toutes les petites communautés, mais ici, dans la grande ville, elles semblaient moins importantes. On ne se sentait pas tenu d'y aller ; il y avait toujours d'autres gens prêts à administrer les choses, et ils le faisaient assez bien. À part les charges décadaires et les attributions habituelles de veilleur à son domicile et aux laboratoires, Shevek réglait lui-même tout son emploi du temps. Il négligeait souvent ses promenades, et parfois ses repas. Cependant, il ne manqua jamais le seul cours auquel il assistait, celui de Gvarab sur la Fréquence et les Cycles.

Gvarab était assez vieille pour marmonner et s'écarter souvent de son sujet. Ses cours recevaient une assistance réduite et irrégulière. Elle remarqua vite que le garçon maigre aux grandes oreilles était son auditeur le plus assidu. Elle se mit à enseigner pour lui. Les yeux intelligents, clairs et attentifs, rencontraient les siens, la réconfortaient, la réveillaient ; elle redevenait brillante, retrouvait la vision perdue. Elle commençait à s'envoler, et les autres étudiants de la salle levaient les yeux vers elle d'un air incompréhensif ou stupéfait,

effrayé même, s'ils avaient l'esprit craintif. Gvarab voyait un univers bien plus large que la plupart des gens, et cela leur faisait cligner des yeux. Le garçon au regard clair l'écoutait avec attention. Elle voyait dans son visage sa propre joie. Ce qu'elle offrait, ce qu'elle avait offert durant toute sa vie, ce que personne n'avait jamais partagé avec elle, il le prenait, il le partageait. Il était son frère, par-delà le gouffre d'une cinquantaine d'années, et sa rédemption.

Quand ils se rencontraient dans les bureaux de l'institut ou au réfectoire, ils se mettaient parfois à discuter aussitôt de physique, mais à d'autres moments Gvarab manquait d'énergie pour cela et ils trouvaient alors peu de choses à se dire, car la vieille femme était aussi timide que le jeune homme. « Tu ne manges pas assez », lui disait-elle. Et il souriait en rougissant jusqu'aux oreilles. Aucun d'eux ne trouvait rien à ajouter.

Après avoir passé une demi-année à l'Institut, Shevek présenta à Sabul une thèse de trois pages intitulée « Une critique de l'hypothèse d'une séquence infinie d'Atro ». Sabul la lui rendit au bout d'une décade en grommelant.

— Traduis-la en Iotique.

— Comme j'utilisais la terminologie d'Atro, j'avais commencé par l'écrire presque entièrement en Iotique, répondit Shevek. Je recopierai l'original. Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Pour que ce sacré profiteur d'Atro puisse la lire ! Il y a un vaisseau qui arrive le cinq de la prochaine décade.

— Un vaisseau ?

— Un cargo d'Urras !

Shevek découvrit ainsi que non seulement le pétrole et le mercure faisaient la navette entre les mondes ensoleillés, et non seulement des livres, comme ceux qu'il avait lu, mais aussi des lettres. Des lettres ! Des lettres envoyées aux propriétaires, à ces sujets de gouvernements fondés sur l'inégalité de pouvoir, à des individus qui étaient inévitablement exploités, et qui exploitaient eux-mêmes, parce qu'ils avaient consenti à être des éléments de l'État-Machine. De tels individus échangeaient-ils leurs idées avec des gens libres d'une façon pacifique et volontaire ? Pouvaient-ils réellement admettre l'égalité et participer à la solidarité intellectuelle, ou essayaient-ils seulement de dominer, d'affermir leur pouvoir, de posséder ? L'idée d'échanger des lettres avec un propriétaire l'inquiétait, cependant il pouvait être intéressant de découvrir…

Il avait été obligé de faire tant de découvertes de ce genre depuis qu'il se trouvait à Abbenay qu'il dut se rendre compte qu'il avait été – et demeurait sans doute – très naïf : un aveu difficile à faire pour un jeune homme intelligent.

La première de ces découvertes, et toujours la moins acceptable,

était qu'il devait apprendre le Iotique mais ne pas divulguer cette connaissance : une situation si nouvelle pour lui et moralement si déconcertante qu'il n'était pas encore parvenu à s'y faire. Bien sûr, il ne faisait pas exactement du tort aux autres en ne partageant pas sa connaissance avec eux. D'un autre côté, quel mal concevable cela pourrait-il leur faire de savoir qu'il connaissait le Iotique, et qu'ils pouvaient l'apprendre aussi ? La liberté, assurément, résidait plutôt dans la franchise que dans le secret, et la liberté mérite toujours qu'on prenne un risque. De toute façon, il ne pouvait pas voir quel risque il y avait. Il se dit une fois que Sabul voulait garder la nouvelle physique urrastie *confidentielle* – pour la posséder, comme une propriété, une source de pouvoir sur ses collègues d'Anarres. Mais cette idée était si contraire au mode de pensée de Shevek qu'il eut le plus grand mal à la préciser dans son esprit, et quand il l'eut fait il la repoussa aussitôt, avec mépris, comme étant une pensée vraiment répugnante.

Puis il y avait la chambre individuelle, une autre épine morale. Quand on est enfant, si l'on dort seul dans une chambre individuelle, cela signifie que l'on a tellement embêté les autres dans le dortoir qu'ils ne peuvent plus vous supporter ; vous avez égotisé. Solitude est synonyme de disgrâce. En termes adultes, la principale référence à une chambre individuelle était du domaine sexuel. Chaque domicile avait un certain nombre de chambres individuelles, et un couple qui désirait copuler utilisait l'une de ces chambres libres pour une nuit, une décade, ou aussi longtemps qu'il le voulait. Un couple en alliance prenait une chambre double ; dans une petite ville où aucune chambre double n'était disponible, ils en construisaient souvent une à l'extrémité d'un domicile et de longs bâtiments bas et disséminés pouvaient être créés ainsi, chambre après chambre, qu'on appelait des « trains de partenaires ». Mais à part l'accouplement sexuel, il n'y avait aucune raison de ne pas dormir dans un dortoir. Vous pouviez en choisir un petit ou un grand, et si vos compagnons de chambre ne vous plaisaient pas, vous pouviez changer de dortoir. Chacun disposait de l'atelier, du laboratoire, du studio, de la ferme ou du bureau dont il avait besoin pour son travail ; on pouvait choisir les bains publics ou individuels ; on pouvait facilement obtenir l'intimité sexuelle, qui était recommandée socialement ; mais à part cela, l'intimité n'était pas fonctionnelle. C'était un excès, un gaspillage. L'économie d'Anarres ne pouvait pas supporter la construction, l'entretien, le chauffage et l'éclairage de maisons ou d'appartements individuels. Une personne dont la nature était particulièrement insociable devait s'écarter de la société et s'en remettre à ses propres moyens. Elle était entièrement libre de le faire. Elle pouvait se construire une maison où elle voulait (bien que si elle gâchait un beau panorama ou abîmait un terrain fertile, ses voisins puissent insister fortement pour qu'elle aille

s'installer ailleurs). Il y avait beaucoup de solitaires et d'ermites autour des anciennes communautés anarresties, prétendant qu'ils n'étaient pas membres d'une quelconque espèce sociale. Mais pour ceux qui acceptaient le privilège et l'obligation de la solidarité humaine, l'intimité n'avait de valeur que lorsqu'elle servait une fonction.

La première réaction de Shevek quand on lui attribua une chambre particulière fut un mélange de désapprobation et de honte. Pourquoi l'avait-on fourré ici ? Il découvrit vite pourquoi. C'était le genre d'endroit qui convenait le mieux à son travail. Si des idées surgissaient à minuit, il pouvait allumer la lampe et les écrire ; si elles arrivaient à l'aube, elles n'étaient pas repoussées de son esprit par les conversations et les mouvements de quatre ou cinq compagnons qui se lèvent ; et si elles ne venaient pas du tout et qu'il devait passer des jours entiers à rester assis derrière son bureau en regardant par la fenêtre, il n'y avait personne derrière son dos à se demander pourquoi il était inactif. L'intimité, en fait, était presque aussi désirable pour la physique que pour le sexe. Mais quand même, était-elle nécessaire ?

Il y avait toujours un dessert au réfectoire de l'Institut pour le dîner. Shevek l'appréciait beaucoup, et il en reprenait quand il y avait des rations supplémentaires. Et sa conscience, sa conscience organique et sociale attrapait une indigestion. Est-ce que tout le monde, dans chaque réfectoire, d'Abbenay jusqu'à Confins, n'obtenait pas la même chose, et ne partageait pas de la même façon ? On lui avait toujours dit cela, et il avait toujours constaté qu'il en était ainsi. Bien sûr, il y avait des différences locales : des spécialités régionales, des pénuries, des surplus, des expédients dans des situations comme celle des Camps du Projet de Reboisement, de mauvais cuisiniers, de bons cuisiniers, en fait une infinie variété dans un cadre rigide. Mais aucun cuisinier n'était assez bon pour faire un dessert sans les produits nécessaires. La plupart des réfectoires servaient un dessert une ou deux fois par décade. Ici, on en servait tous les soirs. Pourquoi ? Les membres de l'Institut Central des Sciences étaient-ils meilleurs que les autres ?

Shevek ne posa ces questions à personne. La conscience sociale, l'opinion des autres, était la plus puissante force morale motivant le comportement de la plupart des Anarrestis, mais elle était un peu moins puissante en lui qu'en la plupart d'entre eux. Un grand nombre de ses problèmes étaient d'un type dont les autres gens ne comprenaient pas qu'il puisse les résoudre tout seul, en silence. Il traitait ces problèmes, qui d'une certaine façon étaient beaucoup plus difficiles pour lui, comme ceux de la physique temporelle. Il ne demandait l'opinion de personne. Mais il cessa de prendre du dessert au réfectoire.

Cependant, il ne s'installa pas dans un dortoir. Il mit en balance la

gêne morale et les avantages pratiques, et trouva ceux-ci plus lourds. Il travaillait mieux dans une chambre particulière. Ce boulot en valait la peine, et il le faisait bien. Il était central et fonctionnel pour sa société. La responsabilité justifiait le privilège. Et il travailla.

Il perdit du poids ; il marchait avec légèreté sur la terre. Le manque d'exercices physiques, le manque de diversités de ses occupations, de rapports sociaux et sexuels, tout cela ne lui apparaissait pas comme des manques, mais comme la liberté. Il était un homme libre : il pouvait faire ce qu'il voulait, quand il le voulait, aussi longtemps qu'il le voulait. Et il le faisait. Il travaillait. Il travaillait/jouait.

Il préparait des notes pour une série d'hypothèses qui menaient à une théorie de la Simultanéité cohérente. Mais cela semblait être un but insignifiant ; il y en avait un autre, bien plus grand, une théorie temporelle unifiée, qu'il fallait atteindre s'il le pouvait. Il sentait qu'il se trouvait dans une chambre fermée au milieu d'un grand pays ouvert, qui l'entourait ; si seulement il pouvait trouver la sortie, le chemin libre. L'intuition devint une obsession. Durant cet automne et cet hiver, il perdit de plus en plus l'habitude de dormir. Quelques heures durant la nuit, quelques autres parfois dans la journée, cela lui suffisait, et ces sommes n'étaient pas le genre de sommeil profond qu'il avait toujours connu auparavant, mais presque un éveil à un autre niveau, tant ils étaient fertiles en rêves. Il rêvait avec netteté, et les rêves étaient une partie de son travail. Il vit le temps se retourner sur lui-même, une rivière remonter vers sa source. Il tint la contemporanéité de deux moments entre ses mains ; et en les écartant il sourit de voir les deux moments se séparer comme une bulle de savon qui se divise. Il se leva et se mit à écrire, sans réellement se réveiller, la formule mathématique qui se dérobait à lui depuis des jours. Il vit l'espace se resserrer sur lui comme les murs d'une sphère qui s'écroulent et tombent vers un vide central, se resserrant toujours, et il se réveilla avec un appel à l'aide bloqué dans la gorge, se débattant en silence pour échapper à la connaissance de son propre vide éternel.

Par un après-midi froid de la fin de l'hiver, en rentrant de la bibliothèque, il s'arrêta au bureau de physique pour voir s'il n'y avait pas de lettres pour lui dans la boîte. Il n'avait aucune raison d'en attendre, car il n'avait jamais écrit à aucun de ses amis de l'Institut Régional du Nord ; mais il ne se sentait pas bien depuis quelques jours, il avait réfuté quelques-unes de ses plus belles hypothèses et se retrouvait exactement à son point de départ après une demi-année de dur travail, le modèle phasique était tout simplement trop vague pour être utile, il avait mal à la gorge, il souhaitait recevoir une lettre de quelqu'un qu'il connaissait, ou peut-être trouver au moins une

personne dans le bureau de physique pour lui dire bonjour. Mais il n'y avait personne à part Sabul.

— Regarde ceci, Shevek.

Il regarda le livre que tenait son aîné : un livre peu épais, relié en vert, avec le Cercle de vie sur la couverture. Il le prit et lut le titre : « Une critique de l'hypothèse d'une séquence infinie d'Atro. » C'était son essai, la réponse d'Atro suivi de sa défense, et la réfutation de Shevek. Il avait été entièrement traduit ou retraduit en Pravique, et imprimé sur les presses de la CPD à Abbenay. Il y avait deux noms d'auteurs : Sabul, Shevek.

Sabul tendit le cou au-dessus de l'exemplaire que tenait Shevek, et le regarda avec satisfaction. Son grognement se transforma en un gloussement guttural.

— Nous avons achevé Atro. Nous l'avons achevé, ce sacré profiteur ! Maintenant, qu'ils essayent à nouveau de parler « d'imprécision puérile » !

Sabul avait entretenu son ressentiment pendant dix ans contre la *Revue de Physique* de l'Université de Ieu Eun, qui avait écrit que ses travaux théoriques étaient « paralysés par le provincialisme et l'imprécision puérile dont le dogme odonien affecte tous les domaines de la pensée ».

— Ils verront qui est provincial, maintenant ! dit-il en grimaçant. Depuis près d'une année qu'il le connaissait, Shevek ne pouvait pas se souvenir de l'avoir vu sourire.

Shevek s'assit de l'autre côté de la pièce, repoussant pour ce faire une pile de feuilles qui se trouvaient sur le banc ; le bureau de physique était commun, bien sûr, mais Sabul encombrait cette seconde salle avec le matériel qu'il utilisait, et il ne semblait jamais y avoir assez de place pour quelqu'un d'autre. Shevek baissa les yeux vers le livre qu'il tenait toujours à la main, puis regarda par la fenêtre. Il se sentait et paraissait plutôt malade. Il semblait aussi tendu ; mais avec Sabul il n'avait jamais été gêné ou timide, comme il l'était souvent avec des gens qu'il aurait aimé connaître.

— Je ne savais pas que tu l'avais traduit, dit-il.

— Traduit, et édité. J'ai affiné quelques-unes des parties les plus grossières, précisé les transitions que tu n'avais pas indiquées, et ainsi de suite. Cela m'a pris plusieurs décades de travail. Tu devrais en être fier : tes idées constituent en grande partie la base de ce livre.

Il n'était entièrement constitué *que* des idées de Shevek et d'Atro.

— Oui, répondit Shevek, puis il baissa les yeux vers ses mains. Il ajouta enfin : J'aimerais faire publier l'article que je viens d'écrire sur la Réversibilité. Atro devrait le lire. Cela l'intéresserait. Il est toujours intéressé par la causalité.

— Le faire publier ? Où cela ?

— En Iotique. Je veux dire : sur Urras. L'envoyer à Atro, comme celui-ci, et il le fera paraître dans un des journaux d'Urras.

— Tu ne peux pas leur donner à publier un article qui n'ait pas déjà été imprimé ici.

— Mais c'est ce que nous avons fait pour celui-ci. À part ma réfutation, tout avait déjà été publié dans la *Revue de Ieu Eun* – avant de paraître ici.

— Je n'ai pas pu l'en empêcher, mais pourquoi crois-tu que je me suis dépêché de faire publier cela ? Tu ne penses quand même pas que tout le monde à la CPD approuve le fait que nous échangions comme cela nos idées avec Urras, j'espère ? La Défense insiste pour que chaque mot qui part d'ici à bord de ces cargos reçoive l'approbation d'un expert. En plus de ça, crois-tu que tous les physiciens de province qui ne peuvent pas entretenir cette correspondance avec Urras ne se plaignent pas de notre échange ? Tu crois qu'ils ne nous envient pas ? Il y a des gens qui attendent que nous fassions un faux pas. Et si nous en faisons un, nous perdons cette possibilité de donner du courrier aux cargos urrastis. Tu vois la situation maintenant ?

— Comment l'Institut a-t-il obtenu cette ligne postale ?

— Grâce à l'élection de Pegvur à la CPD, il y a dix ans. – Pegvur avait été un physicien sans beaucoup de mérite. – Et depuis, j'ai dû faire très attention pour pouvoir la conserver. Tu comprends ?

Shevek acquiesça de la tête.

— De toute façon, Atro ne veut pas lire ton article. Je l'ai parcouru et je te l'ai rendu il y a des décades. Quand vas-tu cesser de perdre ton temps sur ces théories réactionnaires auxquelles s'accroche Gvarab ? Ne vois-tu pas qu'elle a perdu toute sa vie là-dessus ? Si tu continues, tu vas devenir abruti. Ce qui, bien sûr, est ton droit inaliénable. Mais tu ne feras pas de moi un abruti.

— Et si je soumettais cet article pour une publication ici, en Pravique ?

— Perte de temps.

Shevek reçut cette réponse avec un léger signe de tête. Il se leva, osseux et dégingandé, et resta debout un moment, perdu dans ses pensées. La clarté de l'hiver pâlissait son visage calme et ses cheveux qu'il portait maintenant noués en arrière comme une tresse. Il s'avança vers le bureau et prit un exemplaire sur la pile des livres qui venaient d'être publiés.

— J'aimerais en envoyer un à Mitis, dit-il.

— Prends-en autant que tu veux. Écoute. Si tu crois savoir ce que tu fais mieux que moi, alors tu n'as qu'à soumettre ton article à la Presse. Tu n'as pas besoin de permission ! Ce n'est pas une sorte de hiérarchie, tu sais ! Je ne peux pas t'en empêcher. Tout ce que je peux faire, c'est te donner mon avis.

— Tu es le consultant du Syndicat de la Presse pour ce qui concerne les manuscrits de physique, dit Shevek. Je pensais gagner du temps pour tout le monde en te le demandant maintenant.

Sa douceur était inflexible : comme il ne cherchait pas à dominer, il était indomptable.

— Que veux-tu dire par gagner du temps ? grommela Sabul.

Mais Sabul était aussi un Odonien : il s'agitait comme s'il était tourmenté par sa propre hypocrisie, il s'écarta de Shevek, se retourna vers lui, puis cracha d'une voix pleine de colère :

— Vas-y ! Soumets ton sacré machin ! Je me déclarerai incompétent pour donner le moindre conseil. Je leur dirai de consulter Gvarab. C'est elle, l'experte en simultanéité, pas moi. Cette mystique gâteuse ! L'univers comme une corde de harpe géante, qui vibre et oscille dans et hors de l'existence ! Quelle note joue-t-elle, au fait ? Des passages des Harmonies Numériques, je suppose ? Le fait est que je suis incompétent – en d'autres mots, non désireux – de donner des conseils à la CPD ou à la Presse sur des excréments intellectuels !

— Le travail que j'ai fait pour toi, dit Shevek, est une partie du travail que j'ai effectué en suivant les idées de Gvarab sur la Simultanéité. Si tu veux l'un, il faut aussi prendre l'autre. Le grain pousse mieux dans la merde, comme on dit dans le Nord.

Il attendit un moment et, ne recevant pas de réponse de Sabul, il lui dit au revoir et sortit.

Il savait qu'il avait gagné une bataille, et facilement, sans violence apparente. Mais il y avait pourtant eu violence.

Comme Mitis l'avait prédit, il était « l'homme de Sabul ». Sabul avait cessé d'être un physicien actif depuis des années ; sa grande réputation était fondée sur les connaissances soutirées à d'autres cerveaux. Shevek pensait, et Sabul en profitait.

C'était bien sûr une situation moralement intolérable, que Shevek devait dénoncer et faire cesser. Seulement, il ne le faisait pas. Il avait besoin de Sabul. Il voulait publier ce qu'il écrivait et l'envoyer aux gens qui pourraient le comprendre, les physiciens urrastis ; il avait besoin de leurs idées, de leurs critiques, de leur collaboration.

Aussi Sabul et lui avaient-ils fait un marché, comme des profiteurs. Cela n'avait pas été un combat, mais une vente. Tu me donnes ceci et je te donne cela. Si tu refuses, je refuse aussi. Vendu ? Vendu ! La carrière de Shevek, comme l'existence de sa société, dépendait de la bonne continuation d'un contrat de profit fondamental et tacite. Non pas d'une relation d'aide mutuelle et de solidarité, mais d'une relation d'exploitation ; pas organique mais mécanique. Une véritable fonction peut-elle naître d'une dysfonction de base ?

Mais tout ce que je veux, c'est que le travail soit fait, plaidait Shevek en lui-même, tout en marchant dans l'allée en direction de la

cour rectangulaire du domicile, dans l'après-midi gris et venteux. C'est mon devoir, c'est ma joie, c'est le but de toute ma vie. L'homme avec qui je dois travailler désire la compétition, il veut dominer, c'est un profiteur, mais je ne peux pas changer cela ; si je veux travailler, je dois travailler avec lui.

Il pensa à Mitis et à son avertissement. Il pensa à l'Institut du Nord et à la soirée, la veille de son départ. Cela semblait avoir eu lieu bien longtemps auparavant, et paraissait si puérilement paisible et tranquille qu'il aurait pu en pleurer de nostalgie. Tandis qu'il marchait sous le porche du Bâtiment des Sciences de la Vie, une fille qui passait n'arrêta pas de le regarder, et il pensa qu'elle ressemblait à cette fille – comment s'appelait-elle ? – celle qui avait les cheveux courts, qui avait mangé tant de beignets le soir de cette fête. Il s'arrêta et se retourna, mais elle avait déjà tourné au coin. De toute façon, elle avait des cheveux longs. Tout était fini, fini. Il s'écarta de l'abri du porche et sortit dans le vent qui portait une pluie fine et clairsemée. La pluie était toujours clairsemée, quand il en tombait. C'était un monde sec. Sec, pâle, hostile. « Hostile ! » dit Shevek à haute voix, en Iotique. Il n'avait jamais entendu parler cette langue ; elle paraissait très bizarre. La pluie lui fouettait le visage comme du gravier qu'on aurait lancé. C'était une pluie hostile. Son mal de gorge était maintenant accompagné d'un terrible mal de tête, dont il venait seulement de prendre conscience. Il regagna la chambre 46 et s'allongea sur la couche, qui lui parut bien plus basse que d'habitude. Il tremblait, et ne pouvait pas s'arrêter de trembler. Il s'enroula dans la couverture orange et se recroquevilla, essayant de dormir, mais il ne pouvait pas s'empêcher de trembler, car tout son corps était pris dans un bombardement atomique constant qui augmentait en même temps que sa température.

Il n'avait jamais été malade, et n'avait jamais connu de malaise physique pire que la fatigue. N'ayant aucune idée des symptômes d'une forte fièvre, il pensa, durant les moments de lucidité de cette longue nuit, qu'il devenait fou. La crainte de la folie le poussa à chercher du secours quand le jour se leva. Il avait trop peur de lui-même pour demander de l'aide à ses voisins de couloir : il s'était entendu délirer durant la nuit. Il se traîna jusqu'à la clinique locale, à huit blocs de là, parmi les rues froides et illuminées d'aurore qui tournoyaient autour de lui. À la clinique, ils établirent que sa folie était une légère pneumonie et lui attribuèrent un lit dans la Salle Deux. Il protesta. L'assistant l'accusa d'égotiser et lui expliqua que s'il rentrait au domicile un médecin devrait aller le voir spécialement là-bas et s'occuper personnellement de lui. Il alla se coucher dans la Salle Deux. Tous ses compagnons de chambre étaient âgés. Une infirmière vint lui offrir un verre d'eau et une pilule.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Shevek d'un air soupçonneux.

Il claquait toujours des dents.

— Un antipyrétique.

— Pourquoi ?

— Pour faire tomber la fièvre.

— Je n'ai pas besoin de ça.

L'infirmière haussa les épaules.

— Très bien, dit-elle, et elle s'en alla.

La plupart des jeunes Anarrestis considéraient comme honteux d'être malade : c'était le résultat de la prophylaxie très efficace de leur société, et aussi peut-être d'une confusion née d'une utilisation analogique des mots « sain » et « malade ». Ils considéraient la maladie comme un crime, bien qu'involontaire. Se soumettre à l'impulsion criminelle, la reconnaître en prenant des calmants, était immoral. Ils craignaient les pilules et les seringues. En mûrissant et en vieillissant, la plupart d'entre eux changeaient d'avis. La douleur devenait pire que la honte. L'infirmière donna aux vieillards de la Salle Deux leurs médicaments, et ils plaisantèrent avec elle. Shevek regarda tout cela avec une incompréhension stupide.

Plus tard vint un médecin avec une seringue.

— Je n'en veux pas, dit Shevek.

— Arrête d'égotiser, répondit le médecin. Et tourne-toi.

Shevek obéit.

Plus tard encore, une femme tint un bol d'eau devant lui, mais il tremblait si fort qu'il le renversa et mouilla sa couverture. « Laisse-moi seul », dit-il. « Qui es-tu ? » Elle lui dit qui elle était, mais il ne comprit pas. Il lui demanda de s'en aller, lui dit qu'il se sentait très bien. Puis il lui expliqua pourquoi l'hypothèse cyclique, bien qu'improductive en elle-même, était essentielle à son approche d'une possible théorie de la Simultanéité. Une pierre angulaire. Il parlait en partie dans son propre langage, en partie en Iotique, et il écrivit les formules et les équations avec un morceau de craie sur une ardoise pour qu'elle et le reste du groupe puissent comprendre, car il craignait qu'ils ne vissent pas l'importance de cette pierre angulaire. Elle lui toucha le visage et noua ses cheveux en arrière pour lui. Ses mains étaient fraîches. De toute sa vie, il n'avait jamais rien senti de plus plaisant que le contact de ces mains. Il essaya de les prendre, mais elle n'était plus là ; elle était partie.

Longtemps après, il s'éveilla. Il pouvait respirer. Il était très bien. Tout était parfait. Il n'avait pas envie de bouger. Cela troublerait ce moment parfait et stable, l'équilibre du monde. La beauté de la lumière hivernale qui éclairait le plafond dépassait l'imagination. Il resta allongé à la contempler. À l'autre bout de la salle, les vieillards riaient ensemble. De vieux caquètements rauques, un son merveilleux.

La femme entra et vint s'asseoir près de son lit. Il la regarda et sourit.

— Comment te sens-tu ?

— Comme un bébé. Qui es-tu ?

Elle sourit aussi.

— La mère.

— C'est une renaissance. Mais je devrais avoir un nouveau corps, pas cette même vieille carcasse.

— De quoi parles-tu donc ?

— De rien. D'une croyance urrastie. La renaissance fait partie de leur religion.

— Tu es encore étourdi. – Elle lui toucha le front. – Tu n'as pas de fièvre.

En prononçant ces mots, sa voix toucha et frappa quelque chose de très profond dans Shevek, un endroit sombre, un endroit muré, où elle résonna longtemps dans les ténèbres. Il regarda la femme et dit avec terreur :

— Tu es Rulag.

— Je te l'ai dit. Plusieurs fois !

Elle gardait une expression désinvolte, amusée même. Shevek, lui, ne pouvait pas garder quoi que ce soit. Il n'avait pas la force de bouger, mais une frayeur non dissimulée le fit se contracter en s'écartant d'elle, comme si elle n'était pas sa mère, mais sa mort. Si elle remarqua ce faible mouvement de recul, elle n'en laissa rien paraître.

C'était une jolie femme brune, avec des traits fins et bien proportionnés qui ne laissaient apparaître aucune ride de vieillesse, bien qu'elle dût avoir plus de quarante ans. Tout en elle était harmonieux et maîtrisé. Sa voix était basse, au timbre agréable.

— Je ne savais pas que tu te trouvais à Abbenay, dit-elle, ni où tu te trouvais – ni même si tu te trouvais quelque part. J'étais au dépôt de la Presse et je fouillais parmi les publications récentes, je prenais des livres pour la bibliothèque des Ingénieurs en Constructions Mécaniques, et j'ai vu un livre signé Sabul et Shevek. Je savais qui était Sabul, bien sûr. Mais qui donc était ce Shevek ? Pourquoi ce nom me semblait-il si familier ? J'ai mis au moins une minute à réaliser. C'est bizarre, n'est-ce pas ? Mais cela ne me semblait pas raisonnable. Le Shevek que je connaissais ne devait avoir qu'une vingtaine d'années, et il était peu probable qu'il écrive des traités de métacosmologie en collaboration avec Sabul. Mais tout autre Shevek aurait dû avoir encore moins de vingt ans !… Alors je suis venue voir. Au domicile, un garçon m'a dit que tu étais ici… Cette clinique manque de personnel. Je ne comprends pas pourquoi les syndics ne réclament pas quelques postes de plus à la Fédération Médicale, ou ne diminuent pas le nombre des admissions ; certains des infirmiers et

des médecins travaillent huit heures par jour ! Évidemment, il y a des gens dans les arts médicaux qui désirent cela : c'est l'élan du sacrifice. Malheureusement, cela ne donne pas un maximum d'efficacité… C'était drôle de te trouver ici. Je ne t'aurais jamais reconnu… Es-tu toujours en rapport avec Palat ? Comment va-t-il ?

— Il est mort.

— Ah.

Il n'y avait aucune prétention d'émotion ou de chagrin dans la voix de Rulag, seulement une sorte de triste habitude, une note sombre. Shevek en fut troublé, et il fut capable de la considérer, pendant un moment, comme une personne.

— Il y a combien de temps qu'il est mort ?

— Huit ans.

— Il ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans.

— Il y a eu un tremblement de terre à Grandes Plaines. Nous y vivions depuis cinq ans ; il s'occupait des constructions de la communauté. Le tremblement avait endommagé le centre d'éducation. Il était avec les autres à essayer de dégager quelques-uns des enfants qui étaient bloqués à l'intérieur. Il y a eu une seconde secousse et tout s'est effondré. Trente-deux personnes ont été tuées.

— Tu y étais ?

— J'étais parti pour l'Institut Régional environ dix jours avant le tremblement de terre.

Elle réfléchit, le visage doux et impassible.

— Pauvre Palat. D'une certaine façon, cela lui ressemble bien – être mort avec les autres, une statistique, un sur trente-deux…

— La statistique aurait été plus élevée s'il n'était pas entré dans le bâtiment, dit Shevek.

Alors elle le regarda. Et son regard ne divulguait rien des sentiments qu'elle avait ou n'avait pas. Ce qu'elle déclarait pouvait être spontané ou délibéré, il n'y avait aucun moyen de le savoir.

— Tu aimais beaucoup Palat.

Il ne répondit pas.

— Tu ne lui ressembles pas, ajouta-t-elle. En fait, c'est à moi que tu ressembles, à part la couleur de tes cheveux. Je pensais que tu ressemblerais plutôt à Palat. Je le supposais. C'est bizarre comme l'imagination peut vous faire faire de drôles de suppositions. Alors, il était resté avec toi ?

Shevek fit oui de la tête.

— Il avait de la chance, dit-elle. Elle ne soupira pas, mais il y avait un soupir réprimé dans sa voix.

— Moi aussi.

Une pause. Elle sourit doucement.

— Oui. J'aurais pu rester en contact avec toi. Est-ce que tu m'en

veux de ne pas l'avoir fait ?

— T'en vouloir ? Je ne t'ai jamais connue.

— Si. Palat et moi, nous t'avions gardé avec nous, au domicile, même après que tu fus sevré. Nous le voulions tous les deux. C'est durant ces premières années que le contact individuel est essentiel ; les psychologues l'ont bien prouvé. La socialisation ne peut se développer qu'à partir d'une petite enfance pleine d'affection… Je voulais continuer notre alliance. J'ai essayé d'obtenir un poste pour Palat ici, à Abbenay. Mais il n'y en avait jamais de libre dans sa branche, et il ne voulait pas venir sans avoir un poste. Il était parfois buté… Au début, il m'a écrit plusieurs fois pour me dire comment tu allais, et puis il a arrêté.

— Ça n'a pas d'importance, dit le jeune homme. Son visage amaigri par la maladie était couvert de très petites gouttelettes de sueur qui faisaient briller son front et ses joues comme s'ils étaient huilés.

Il y eut un nouveau silence, puis Rulag dit, de sa voix gracieuse et posée :

— Oh si, cela avait de l'importance, et cela en a encore. Mais c'est Palat qui est resté avec toi pendant tes premières années. C'était un soutien, un parent, ce que je ne suis pas. Pour moi, le travail passe en premier. Et il en a toujours été ainsi. Mais je suis quand même contente que tu sois ici, Shevek. Peut-être pourrais-je t'être utile, maintenant. Je sais qu'Abbenay est un endroit plutôt rébarbatif, au début. On s'y sent perdu, solitaire, il y manque la solidarité simple que l'on trouve dans les petites villes. Je connais des gens intéressants, que tu aimerais sans doute rencontrer. Et des gens qui pourraient t'être utiles. Je connais Sabul ; j'ai une petite idée des problèmes que tu as dû avoir avec lui, et avec tout l'Institut. Ils jouent le jeu de la domination, là-bas. Et il faut un peu d'expérience pour savoir comment ne pas s'y laisser prendre. En tout cas, je suis contente que tu sois ici. Cela me donne un plaisir que je n'avais pas cherché, une sorte de joie… J'ai lu ton livre. C'est le tien, n'est-ce pas ? Autrement, pourquoi Sabul publierait-il en collaboration avec un étudiant de vingt ans ? Le sujet me dépasse, je ne suis qu'un ingénieur. Je reconnais que je suis fière de toi. C'est étrange, n'est-ce pas ? Déraisonnable. Propriétaire, même. Comme si tu étais quelque chose qui m'appartenait ! Mais en vieillissant, on a besoin de certains réconforts qui ne sont pas toujours entièrement raisonnables. Pour pouvoir au moins continuer à vivre.

Il vit sa solitude. Il vit sa douleur, et en fut indigné. Cela le menaçait. Cela menaçait la loyauté de son père, cet amour pur et constant dans lequel sa vie avait pris racine. Quel droit avait-elle, elle qui avait abandonné Palat dans le besoin, de venir dans le besoin

trouver le fils de Palat ? Il n'avait rien, rien à lui donner, ni à elle, ni à personne.

— Cela aurait sans doute été mieux, dit-il, si tu étais venue en pensant aussi à moi comme à une statistique.

— Ah, répondit-elle.

La réponse douce, habituelle, désolée. Elle détourna son regard.

À l'autre bout de la salle, les vieux l'admiraient en se poussant du coude.

— Je crois, dit-elle, que j'essayais de te revendiquer. Mais en pensant que toi aussi, tu voulais bien de moi.

Il ne répondit pas.

— Nous ne sommes plus mère et fils, sauf biologiquement, bien sûr. – Elle avait retrouvé son petit sourire. – Tu ne te souviens pas de moi, et le bébé dont je me souviens n'est pas cet homme de vingt ans. Tout cela est du passé, c'est fini. Mais nous sommes frère et sœur, ici et maintenant. Et c'est ce qui importe, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

Elle resta assise sans parler pendant une minute, puis se leva.

— Tu dois te reposer. Tu étais très malade, la première fois que je suis venue. Ils disent que tu iras bien maintenant. Je ne crois pas que je reviendrai.

Il ne répondit pas.

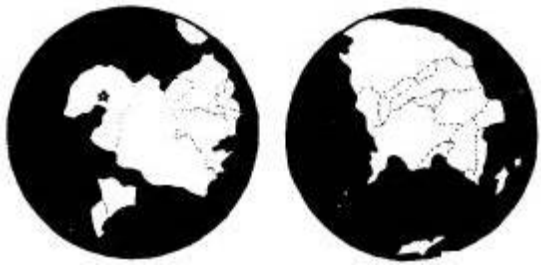
— Salut, Shevek, dit-elle, et elle fit demi-tour en parlant. Il eut l'impression brève et affreuse de voir son visage changer complètement pendant qu'elle parlait, se briser, se casser en morceaux. Cela avait dû être son imagination. Elle sortit de la salle avec la démarche gracieuse et posée d'une jolie femme, et il la vit s'arrêter dans le hall pour parler en souriant à l'infirmière.

Il laissa entrer la peur qui était venue avec elle, la sensation des promesses brisées, de l'incohérence du temps. Il s'effondra et se mit à pleurer, essayant de cacher son visage dans le refuge de ses bras, car il ne trouvait pas la force de se retourner. Un des vieillards, un de ces vieux hommes malades, vint s'asseoir sur le bord de son lit et lui tapota l'épaule.

— Ne t'en fais pas, frère. Tout ira bien, petit frère, murmura-t-il.

Shevek l'entendit et sentit sa main, mais ne trouva aucun réconfort dans ce contact. Même le frère ne peut donner aucun réconfort dans l'affliction ; dans l'ombre, au pied du mur.

Chapitre V
Urras



Shevek acheva sa carrière de touriste avec soulagement. La nouvelle année scolaire s'ouvrait à Ieu Eun ; maintenant il pouvait s'installer au Paradis pour y vivre, et y travailler au lieu de le regarder simplement de l'extérieur. Il prit en charge deux séminaires et un cours libre. On n'avait pas insisté pour qu'il enseigne, mais lui-même avait demandé à le faire, et les administrateurs avaient arrangé les séminaires. Les cours libres n'étaient pas son idée, ni la leur. Une délégation d'étudiants était venue lui demander de les donner et il avait accepté aussitôt. C'étaient ainsi qu'étaient organisés les cours dans les centres d'éducation anarrestis ; à la demande des étudiants, ou sur une initiative du professeur, ou par les étudiants et le professeur ensemble. Quand il s'aperçut que cela dérangeait les administrateurs, il en fut amusé.

— S'attendent-ils à ce que les étudiants ne soient pas des anarchistes ? dit-il. Comment les jeunes pourraient-ils ne pas l'être ? Quand on se trouve tout en bas, on doit organiser les choses en remontant !

Il ne voulait pas que l'administration le relève de ce poste – il avait déjà pris part à ce genre de combat – et comme il communiquait sa fermeté aux étudiants, ils tinrent bon. Pour éviter une désagréable publicité, les Recteurs de l'Université cédèrent, et Shevek commença son cours devant une audience initiale de deux mille personnes. Mais l'assistance diminua rapidement. Il plongeait dans la physique, sans jamais s'écarter vers des opinions personnelles ou politiques, et c'était une physique d'un niveau plutôt élevé. Mais quelques centaines d'étudiants continuèrent à venir. Certains venaient par simple curiosité, pour voir l'homme de la Lune ; d'autres étaient attirés par la personnalité de Shevek, par l'homme et le libertaire qu'ils pouvaient sentir à travers ses paroles, même quand ils ne pouvaient pas suivre ses raisonnements mathématiques. Et un nombre surprenant d'entre

eux étaient capables de suivre à la fois la philosophie et les mathématiques.

Ils étaient merveilleusement entraînés, ces étudiants. Leur esprit était subtil, rapide et attentif. Quand ils ne travaillaient pas, ils se reposaient. Ils n'étaient pas gênés ou distraits par une douzaine d'autres obligations. Ils ne s'endormaient jamais durant les cours parce qu'ils étaient épuisés par leur tour de service décadaire survenu le jour précédent. Leur société les maintenait à l'abri des manques, des distractions et des charges.

Ce qu'ils étaient libres de faire, cependant, était une autre question. Il apparut à Shevek que leur manque d'obligations était exactement proportionnel à leur manque d'initiative.

Il fut épouvanté par le système des examens, quand on le lui expliqua ; il ne pouvait pas imaginer de plus grand obstacle au désir naturel d'apprendre que cette façon de se gaver d'informations pour les dégorger à la demande. Au début, il refusa de faire passer des tests et des examens, mais cela ennuya tellement les administrateurs de l'Université qu'il finit par accepter, ne voulant pas se montrer discourtois envers ses hôtes. Il demanda à ses étudiants d'écrire un essai sur la question de physique qui les intéressait le plus et leur dit qu'il leur donnerait à tous la plus haute note, afin que les bureaucrates aient quelque chose à mettre sur leurs formulaires et leurs listes. À sa grande surprise, un bon nombre d'étudiants vint le voir pour se plaindre de cette méthode. Ils voulaient qu'il leur donne des problèmes, qu'il les interroge ; ils ne voulaient pas penser eux-mêmes à des questions, mais écrire les réponses qu'ils avaient apprises. Et certains d'entre eux s'élevaient vivement contre le fait d'attribuer la même note à tous. Comment les bons étudiants pourraient-ils être distingués des paresseux ? À quoi bon travailler avec application ? Si aucune distinction compétitive n'était faite, autant se tourner les pouces.

— Bien sûr, répondit Shevek, troublé. Si vous ne voulez pas travailler, vous n'êtes pas obligés.

Ils s'en allèrent sans être apaisés, mais en restant polis. C'étaient des garçons aimables, aux manières franches et courtoises. Ce que Shevek avait lu sur l'histoire urrastie l'amena à penser qu'ils étaient en fait, bien que ce mot fût rarement utilisé maintenant, des aristocrates. À l'époque féodale, l'aristocratie avait envoyé ses fils à l'université, conférant une certaine supériorité à cette institution. Maintenant, c'était l'inverse : l'université conférait une certaine supériorité à l'homme. Ils dirent avec fierté à Shevek que le concours d'admission à Ieu Eun était chaque année plus difficile, ce qui prouvait le côté essentiellement démocratique de cette institution. « Vous mettez une nouvelle serrure sur la porte et vous l'appelez démocratie », leur dit-il.

Il aimait ses étudiants polis et intelligents, mais il ne ressentait pas beaucoup de sympathie pour le moindre d'entre eux. Ils préparaient des carrières scientifiques industrielles ou académiques, et ce qu'il leur apprenait était pour eux un moyen d'arriver à cette fin, de réussir leur carrière. Ils se désintéressaient de tout ce qu'il pouvait leur offrir d'autre.

Aussi se retrouva-t-il sans autre obligation que celle de préparer ses trois cours ; il était libre tout le reste du temps. Il n'avait pas été dans une telle situation depuis ses premières années à l'Institut d'Abbenay. Depuis ces années-là, sa vie personnelle et sociale était devenue de plus en plus compliquée et exigeante. Il n'avait pas seulement été un physicien, mais aussi un partenaire, un père, un Odonien, et finalement un réformateur social. Comme tel, il n'avait pas été à l'abri – et n'avait pas espéré l'être – des charges et des responsabilités qui lui avaient incombé. Il n'en avait pas été libéré : il avait seulement été libre de faire ce qu'il voulait. Ici, c'était le contraire. Comme tous les étudiants et les professeurs, il n'avait rien d'autre à faire que son travail intellectuel : littéralement rien du tout. Les lits étaient faits pour eux, les chambres étaient nettoyées pour eux, l'Université était administrée pour eux, le chemin était dégagé pour eux. Et il n'y avait pas d'épouses, pas de familles. Aucune femme. Les étudiants de l'Université n'étaient pas autorisés à se marier. Les professeurs mariés vivaient d'ordinaire dans les quartiers pour célibataires du campus pendant les cinq jours scolaires de ces semaines de sept jours, et ne rentraient chez eux que pour les fins de semaine. Rien ne les dérangeait. Ils avaient tout leur temps pour travailler ; tout ce qu'il fallait pour cela à portée de main ; la stimulation intellectuelle ; aucune pression. Le Paradis, en vérité ! Mais Shevek n'arrivait pas à se mettre au travail.

Quelque chose manquait – en lui, pensa-t-il, pas dans son environnement. Il n'arrivait pas à s'adapter. Il n'était pas assez fort pour prendre ce qu'on lui offrait si généreusement. Il se sentait sec, desséché, comme une plante désertique dans cette merveilleuse oasis. La vie sur Anarres l'avait fermé, avait scellé son esprit ; les sources de la vie jaillissaient tout autour de lui, et pourtant il ne pouvait pas y boire.

Il se força lui-même à travailler, mais sans y mettre aucune conviction. Il semblait avoir perdu le flair qui représentait, dans sa propre estimation de lui-même, son avantage principal sur la plupart des autres physiciens, son intuition pour discerner où se trouvait le problème vraiment important, le fil d'Ariane qui le conduisait jusqu'au centre du labyrinthe. Ici, il paraissait ne plus avoir aucune sensation de direction. Il travailla aux Laboratoires de Recherche sur la Lumière, lut beaucoup, et écrivit trois articles durant l'été et l'automne : une

demi-année plutôt productive, en considérant la moyenne. Mais il savait qu'il n'avait rien réalisé.

En fait, plus il vivait sur Urras, et moins elle lui semblait réelle. Elle paraissait lui échapper – cette planète vivante, magnifique, inépuisable, qu'il avait vu depuis les fenêtres de sa chambre le lendemain de son arrivée. Elle échappait à ses mains maladroites et étrangères, l'évitait, et quand il regardait à nouveau il tenait quelque chose de très différent, quelque chose qu'il ne voulait pas, une sorte de papier d'emballage, des déchets.

Il toucha de l'argent pour les articles qu'il écrivit. Il avait déjà sur un compte de la Banque Nationale les 10 000 Unités Monétaires Internationales du prix Seo Oen, et une subvention de 5 000 unités accordées par le gouvernement ioti. Cette somme était maintenant augmentée de son salaire de professeur et des droits que lui avaient versés les Presses de l'Université pour ses trois monographies. Au début, cela l'amusa ; puis le rendit mal à l'aise. Il ne devait pas considérer comme ridicule, après tout, ce qui était ici d'une très grande importance. Il essaya de lire un manuel élémentaire d'économie, mais cela l'ennuya tellement qu'il fut incapable de le terminer ; c'était comme écouter quelqu'un faire le récit interminable d'un long rêve stupide. Il ne pouvait pas se forcer à comprendre comment fonctionnaient les banques et le reste, parce que toutes les opérations du capitalisme lui paraissaient aussi dépourvues de sens que les rites d'une religion primitive, aussi barbares, aussi élaborées et aussi inutiles. Dans un sacrifice humain à une déité, il pouvait au moins y avoir une beauté terrible et incomprise ; dans les rites des boursiers, où la cupidité, la paresse et la jalousie étaient supposées motiver les actes des hommes, même le terrible devenait banal. Shevek considéra cette monstrueuse mesquinerie avec dédain, et s'en désintéressa. Il n'admit pas, ne pouvait pas admettre, qu'en réalité cela l'effrayait.

Saio Pae l'avait emmené « faire des achats » lors de sa deuxième semaine en A-Io. Bien qu'il ne désirât pas se couper les cheveux – sa chevelure, après tout, était une partie de lui – il voulait des vêtements et une paire de chaussures de style urrasti. Il avait l'intention de paraître le moins étranger possible. La simplicité de son vieux costume le rendait véritablement ostentatoire, et ses grossières bottes de désert semblaient très bizarres parmi les chaussures fantaisistes des Iotis. Aussi Pae l'avait-il emmené, à sa demande, au Boulevard Saemtenevia, l'élégante rue marchande de Nio Esseia, pour lui trouver un tailleur et un chausseur.

Cette expérience lui avait été si pénible qu'il essaya de l'oublier le plus vite possible, mais pendant plusieurs mois il continua à en rêver, à faire des cauchemars. Le Boulevard Saemtenevia faisait trois

kilomètres de long, et c'était une masse solide de gens, d'échanges, de choses : des choses à vendre et à acheter. Des manteaux, des robes, des tuniques, des jupes, des pantalons, des culottes, des chemises, des corsages, des chapeaux, des chaussures, des bas, des écharpes, des châles, des vestes, des capes, des parapluies, des habits à porter en dormant, en nageant, en jouant à certains jeux, pour une réception dans l'après-midi, pour une soirée, pour une réception à la campagne, en voyageant, en allant au théâtre, en montant à cheval, en jardinant, en recevant des invités, en faisant du bateau, en mangeant, en chassant… tous différents, tous dans des centaines de coupes, de styles, de couleurs, de tissus différents. Des parfums, des montres, des lampes, des statuettes, des cosmétiques, des chandelles, des photos, des caméras, des jeux, des vases, des canapés, des bouilloires, des jeux de patience, des oreillers, des poupées, des passoires, des coussins, des bijoux, des tapis, des cure-dents, des calendriers, un hochet de bébé en platine avec une poignée en cristal de roche, un appareil électrique pour tailler des crayons, une montre de poignet avec des chiffres en diamant ; des figurines et des souvenirs, des plats fins et des agendas, des colifichets, un incroyable bric-à-brac, tout étant soit simplement inutile, soit décoré au point de cacher son utilité ; des acres d'objets de luxe, des acres d'excréments. Au premier bloc, Shevek s'était arrêté pour regarder un manteau tacheté à longs poils, l'article placé au centre d'une vitrine scintillante de vêtements et de bijoux. « Ce manteau coûte 8 400 unités ? » avait-il demandé stupéfait, car il avait lu récemment dans un journal que le « salaire de base » était d'environ 2 000 unités par an. « Oh, oui, c'est de la vraie fourrure, c'est très rare maintenant que les animaux sont protégés », avait répondu Pae. « C'est joli, n'est-ce pas ? Les femmes adorent les fourrures », et ils continuèrent leur chemin. Au bout d'un autre bloc, Shevek se sentait particulièrement fatigué. Il ne pouvait plus regarder. Il aurait voulu se cacher les yeux.

Et le plus étrange à propos de cette rue cauchemardesque était qu'aucune des millions de choses qui y étaient à vendre n'était fabriquée là. Elles y étaient seulement vendues. Où se trouvaient les ateliers, les usines, où étaient les fermiers, les artisans, les mineurs, les tisserands, les chimistes, les sculpteurs, les teinturiers, les dessinateurs, les machinistes, où étaient les mains, les gens qui créaient ? Hors de vue, ailleurs. Derrière des murs. Tous les gens, dans toutes les boutiques, étaient soit des acheteurs, soit des vendeurs. Ils n'avaient d'autre relation avec les choses que celle de la possession.

Il s'aperçut que, une fois qu'ils avaient ses mesures, il pouvait commander tout ce dont il pouvait avoir besoin par téléphone, et il décida de ne jamais retourner dans cette rue de cauchemar.

Le costume et les chaussures lui furent apportés dans la semaine.

Il les mit et se tint devant le grand miroir de sa chambre. Le manteau gris, la chemise blanche, la culotte noire, les chaussettes et les chaussures cirées, tout cela allait bien avec sa silhouette longue et élancée, et avec ses pieds étroits. Il toucha avec précaution la surface d'une chaussure. Elle était faite de cette même matière qui recouvrait les chaises dans l'autre pièce, cette matière qui avait la consistance de la peau ; il avait récemment demandé à quelqu'un de quoi il s'agissait, et on lui avait répondu que c'était réellement de la peau – de la peau d'animal, du cuir, comme ils disaient. Il fronça les sourcils à ce contact, se redressa et se détourna du miroir, mais pas avant d'avoir été forcé de constater que, vêtu ainsi, sa ressemblance avec sa mère Rulag était plus grande que jamais.

Il y eut de longues vacances à la mi-automne et la plupart des étudiants rentrèrent chez eux à cette occasion. Shevek fit des excursions en montagne pendant quelques jours, dans les Meiteis, avec un groupe d'étudiants et de chercheurs du Laboratoire de Recherche sur la Lumière, puis rentra demander quelques heures d'utilisation du grand ordinateur, qui était toujours très occupé durant les trimestres. Mais, ennuyé par une tâche qui ne menait nulle part, il travailla peu. Il dormit plus que d'habitude, marcha, lut beaucoup, et se dit qu'il avait simplement eu tort de tant se presser ; on ne peut pas voir et comprendre tout un monde nouveau en quelques mois. Les pelouses et les bosquets merveilleux de l'Université ondulaient dans le vent chargé de pluie qui faisait scintiller et frissonner les feuilles d'or sous le ciel d'un gris tendre. Shevek chercha les œuvres des grands poètes iotis et les lut ; il les comprenait maintenant quand ils parlaient de fleurs, d'oiseaux qui volaient, et des couleurs de la forêt en automne. Cette compréhension lui procura un grand plaisir. Il lui était agréable de rentrer au crépuscule dans sa chambre, dont la tranquille beauté de proportions ne manquait jamais de le satisfaire. Il était habitué à cette élégance et à ce confort, maintenant ; ils lui étaient devenus familiers. Tout comme certains visages pendant les repas du soir, ces collègues, dont il aimait certains plus que d'autres mais qui tous, désormais, lui étaient familiers. Tout comme la nourriture, dans toute sa variété et sa quantité, qui au début l'avait déconcerté. Les hommes qui servaient à table connaissaient ses goûts et lui donnaient ce qu'il aurait pris lui-même. Il ne mangeait toujours pas de viande ; il avait essayé, par politesse et pour se prouver qu'il n'avait pas de préjugés irrationnels, mais son estomac avait ses raisons que la raison ignore, et s'était rebellé. Après avoir évité de justesse quelques catastrophes, il avait abandonné sa tentative et était resté végétarien, bien que gros mangeur. Il appréciait beaucoup les repas. Il avait gagné trois ou quatre kilos depuis son arrivée sur Urras et paraissait maintenant en pleine forme, hâlé par ses expéditions en montagne, reposé par les

vacances. Sa silhouette était impressionnante lorsqu'il se leva de table, dans le grand réfectoire au plafond élevé perdu dans l'ombre, aux panneaux muraux décorés de portraits, avec ses tables éclairées par les flammes des chandeliers, où étaient posés des couverts en porcelaine et en argent. Il salua quelqu'un à une autre table et sortit avec une expression de détachement paisible. De l'autre côté de la salle, Chifoilisk le vit et le suivit, le rattrapa à la porte.

— Vous avez quelques minutes de libres, Shevek ?

— Oui. Nous allons à mon appartement ?

Il était maintenant habitué à l'emploi constant du pronom possessif, et l'utilisait sans en être conscient.

Chifoilisk parut hésiter.

— Que diriez-vous de la bibliothèque ? C'est sur notre chemin, et je voudrais y prendre un livre.

Ils traversèrent la cour carrée en direction de la Bibliothèque de la Science Noble – l'ancien terme désignant la physique, qui était même conservé pour certains usages sur Anarres – marchant côte à côte dans les ténèbres où tombait une petite ondée. Chifoilisk ouvrit un parapluie, mais Shevek marchait sous la pluie comme un Ioti marche dans le soleil, avec ravissement.

— Vous allez être trempé, grommela Chifoilisk. Vous avez les poumons fragiles, n'est-ce pas ? Vous devriez faire attention.

— Je vais très bien, répondit Shevek, et il sourit en marchant à grands pas dans la pluie fine et fraîche. Ce docteur du gouvernement, vous savez, il m'a donné quelques remèdes, des inhalations. Et ça marche ; je ne tousse plus. J'ai demandé au docteur de décrire le processus et les remèdes par radio au Syndicat d'Initiative d'Abbenay. Il l'a fait, et il en était content. C'est assez simple ; et cela peut supprimer une grande partie des souffrances que donne la toux provoquée par la poussière. Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt, pourquoi ? Pourquoi nos deux planètes ne collaborent-elles pas, Chifoilisk ?

Le Thuvien poussa un petit grognement sardonique. Ils pénétrèrent dans la salle de lecture de la bibliothèque. Des rangées de vieux livres reposaient dans une sérénité obscure sous les élégantes doubles ogives de marbre ; sur les longues tables de lecture, les lampes étaient des sphères d'albâtre. Il n'y avait personne d'autre, mais un assistant s'approcha derrière eux à pas rapides pour allumer le feu dans l'âtre de marbre et pour s'assurer qu'ils ne voulaient rien avant qu'il s'en aille. Chifoilisk se tint devant l'âtre, regardant les branches s'enflammer. Ses sourcils étaient hérissés au-dessus de ses petits yeux ; son visage rude, basané, intellectuel, paraissait plus vieux que d'habitude.

— Je vais être déplaisant, Shevek, dit-il de sa voix rauque. Et il

ajouta : Cela n'a rien de nouveau, je présume…

Une humilité que Shevek ne lui connaissait pas.

— De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais savoir si vous savez ce que vous faites ici.

Après une pause, Shevek répondit :

— Je crois que oui.

— Alors vous êtes conscient d'avoir été acheté ?

— Acheté ?

— Appelez cela coopté, si vous voulez. Écoutez, aussi intelligent que soit un homme, il ne peut pas voir ce qu'il ne sait pas voir. Comment pouvez-vous comprendre votre situation, ici, dans une économie capitaliste, dans un État ploutocratique et oligarchique ? Comment pourriez-vous la comprendre, venant de votre petite communauté d'idéalistes, là-haut dans le ciel ?

— Chifoilisk, il ne reste plus beaucoup d'idéalistes sur Anarres, je vous assure. Les Fondateurs étaient des idéalistes, oui, en quittant ce monde pour coloniser nos déserts. Mais c'était il y a sept générations ! Notre société est pratique. Peut-être même trop pratique, trop concernée seulement par la survivance. Qu'y a-t-il d'idéaliste dans la coopération sociale, dans l'aide mutuelle, quand c'est le seul moyen de rester en vie ?

— Je ne peux pas discuter avec vous des valeurs de l'Odonisme. Ce n'est pas faute de l'avoir voulu ! J'en sais beaucoup à ce sujet, vous savez. Dans mon pays, nous en sommes plus proches que les gens d'ici. Nous sommes des produits du même grand mouvement révolutionnaire du huitième siècle – nous sommes des socialistes, comme vous.

— Mais vous avez un système hiérarchique. L'État de Thu est encore plus centralisé que l'État de l'A-Io. Une structure de pouvoir contrôle tout, le gouvernement, l'administration, la police, l'armée, l'enseignement, les lois, les échanges, les usines. Et vous avez une économie monétaire.

— Une économie monétaire fondée sur le principe que chaque travailleur reçoit ce qu'il mérite, pour la valeur de son travail – et il n'est pas payé par des capitalistes qu'il est forcé de servir, mais par l'état dont il est membre !

— Établit-il lui-même la valeur de son propre travail ?

— Pourquoi ne venez-vous pas à Thu afin de voir comment fonctionne un vrai socialisme ?

— Je sais comment fonctionne un vrai socialisme, répondit Shevek. Je pourrais vous le dire, mais votre gouvernement me laisserait-il l'expliquer, à Thu ?

Chifoilisk donna un coup de pied dans une branche qui n'avait pas encore pris. Son expression, en regardant le feu, était amère, ses

rides étaient profondes entre les coins de sa bouche et son nez. Il ne répondit pas à la question de Shevek.

— Je ne vais pas essayer de jouer avec vous, dit-il enfin. Cela ne servirait à rien, et de toute façon je ne le ferai pas. Voilà ce que j'ai à vous demander : accepteriez-vous de venir à Thu ?

— Pas maintenant, Chifoilisk.

— Mais que pouvez-vous accomplir – ici ?

— Mon travail. Et de plus, ici, je suis près du siège du Conseil Mondial des Gouvernements…

— Le CMG ? Cela fait trente ans qu'ils sont dans la poche de l'A-Io. Ne comptez pas sur eux pour vous sauver !

Une pause.

— Serais-je en danger ?

— Vous n'avez même pas remarqué cela ?

Une autre pause.

— Contre qui essayez-vous de me prévenir ? demanda Shevek.

— Tout d'abord, contre Pae.

— Oh, oui, Pae. – Shevek tendit les mains vers le manteau de la cheminée sculpté et incrusté d'or. – Pae est un très bon physicien. Et très obligeant. Mais je ne lui fais pas confiance.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien… il est fuyant.

— Oui. C'est un excellent jugement psychologique. Mais Pae n'est pas dangereux pour vous simplement parce qu'il a une personnalité fuyante, Shevek. Il est dangereux parce qu'il est un agent loyal et ambitieux du gouvernement ioti. Il fait régulièrement des rapports sur vous, et sur moi, au Département de la Sécurité Nationale – la police secrète. Dieu sait que je ne vous sous-estime pas, mais ne voyez-vous pas que votre habitude d'approcher n'importe qui en tant que personne, en tant qu'individu, ça ne va pas ici, ça ne marche pas. Vous devez considérer les puissances qui se trouvent derrière les individus.

Tandis que Chifoilisk parlait, l'attitude de Shevek changeait, il se tendait ; il se tenait maintenant très raide, comme Chifoilisk, les yeux baissés vers le feu.

— Comment savez-vous cela au sujet de Pae ? demanda-t-il.

— De la même façon que je sais que votre bureau contient un micro espion, tout comme le mien. Parce que c'est mon travail de le savoir.

— Vous êtes aussi un agent de votre gouvernement ?

Le visage de Chifoilisk se renferma ; puis il se tourna brusquement vers Shevek, parlant à voix basse, d'une voix haineuse.

— Oui, dit-il. Bien sûr que j'en suis un. Autrement, je ne serais pas ici. Tout le monde le sait. Mon gouvernement n'envoie à l'extérieur que des gens en qui il peut avoir une entière confiance. Et il

peut avoir confiance en moi ! Parce que je n'ai pas été acheté, comme tous ces riches professeurs iotis. Je crois en mon gouvernement et en mon pays. J'ai foi en eux. – Il parlait comme si les mots le torturaient. – Vous devez regarder autour de vous, Shevek ! Vous êtes un enfant parmi des voleurs. Ils sont bons pour vous, ils vous donnent un bel appartement, un poste d'enseignant, des étudiants, de l'argent, vous montrent des tours de châteaux, des tours d'usines modèles, vous font visiter de jolis villages. Tout est bien. Tout est très joli, parfait ! Mais pourquoi ? Pourquoi vous ont-ils fait venir ici depuis la Lune, pourquoi ont-ils fait votre éloge, imprimé vos livres, pourquoi vous ont-ils soigné et offert ces cours, ces laboratoires et ces bibliothèques ? Croyez-vous qu'ils ont fait cela par désintérêt scientifique, par amour fraternel ? Nous sommes dans une économie de profit, Shevek !

— Je sais. Je suis venu marchander avec cette économie.

— Marchander… quoi ? Pourquoi ?

Le visage de Shevek avait maintenant ce même regard froid et grave qu'il avait eu en quittant le Fort de Drio.

— Vous savez ce que je désire, Chifoilisk. Je veux que mon peuple sorte de son exil. Je suis venu ici parce que je ne pense pas que vous vouliez cela, à Thu. Vous avez peur de nous, là-bas. Vous craignez que nous puissions ramener la révolution, la vieille révolution, la vraie, cette révolution désireuse de justice que vous avez commencée, puis que vous avez abandonnée à mi-chemin. Ici, en A-Io, ils me craignent moins parce qu'ils ont oublié la révolution. Ils ne croient plus en elle. Ils pensent que si les gens possèdent assez de choses ils sont contents de vivre en prison. Mais je ne crois pas à cela. Je veux abattre les murs. Je désire la solidarité, la solidarité humaine. Je veux qu'il y ait un échange entre Urras et Anarres. J'ai travaillé pour cela comme je le pouvais sur Anarres, maintenant j'y travaille comme je le peux sur Urras. Là-haut, j'agissais. Ici, je marchande.

— Avec quoi ?

— Oh, vous le savez, Chifoilisk, répondit Shevek d'une voix basse, timide. Vous savez bien ce qu'ils veulent de moi.

— Oui, je le sais, mais j'ignorais que vous le saviez, dit le Thuvien, parlant aussi tout bas ; sa voix rauque devint un murmure encore plus pénible, tout en souffle et en sifflement. Alors, vous l'avez – la Théorie Temporelle Générale ?

Shevek le regarda, peut-être avec un peu d'ironie.

— Existe-t-elle par écrit ? insista Chifoilisk.

Shevek continua à le dévisager pendant une minute, puis répondit simplement :

— Non.

— Bien !

— Pourquoi ?

— Parce que si vous l'aviez écrite, ils l'auraient.

— Que voulez-vous dire ?

— Écoutez, n'est-ce pas Odo qui a écrit que là où se trouve la propriété se trouve le vol ?

— « Pour faire un voleur, faites un propriétaire ; pour créer le crime, créez les lois. » C'est dans *L'Organisme Social.*

— Très bien. Quand il y a des papiers dans des chambres fermées à clef, il y a des gens qui possèdent les clefs de ces chambres !

Shevek sourcilla.

— Oui, dit-il. C'est très désagréable.

— Pour vous. Pas pour moi. Je n'ai pas vos scrupules moraux et individualistes, vous savez. Je savais que vous n'aviez pas mis la Théorie par écrit. Si j'avais pensé que vous l'aviez rédigée, j'aurais fait tout mon possible pour vous la prendre, en employant la persuasion, le vol, par la force même, si j'avais pensé que nous pouvions vous enlever sans provoquer une guerre avec l'A-Io. J'aurais employé n'importe quel moyen pour qu'elle ne tombe pas entre les mains de ces gros capitalistes iotis et pour la donner au Présidium Central de mon pays. Parce que la cause la plus élevée que je puisse servir est la force et le bien-être de mon pays.

— Vous mentez, répondit paisiblement Shevek. Je pense que vous êtes un patriote, en effet. Mais vous placez au-dessus de ce patriotisme votre respect de la vérité, de la vérité scientifique, et peut-être aussi votre loyauté envers certains individus. Vous ne m'auriez pas trahi.

— Je l'aurais fait si j'avais pu, dit sauvagement Chifoilisk.

Il s'apprêta à continuer, s'arrêta, et ajouta finalement avec une résignation renfrognée :

— Pensez ce que vous voulez. Je ne peux pas ouvrir les yeux pour vous. Mais souvenez-vous de cela, nous voulons vous avoir. Si vous comprenez finalement ce qui se passe ici, alors venez à Thu. Vous avez choisi les mauvaises personnes pour essayer d'en faire vos frères ! Et si… Ce n'est pas mon affaire, mais cela ne fait rien. Si vous ne venez pas chez nous, à Thu, au moins ne donnez pas votre Théorie aux Iotis. Ne donnez rien aux usuriers ! Partez. Rentrez chez vous. Donnez à votre peuple ce que vous avez à donner !

— Ils n'en veulent pas, répondit Shevek, impassible. Croyez-vous que je n'aie pas essayé ?

Quatre ou cinq jours plus tard, Shevek demanda des nouvelles de Chifoilisk, et on lui répondit qu'il était retourné à Thu.

— Pour y rester ? Il ne m'a pas dit qu'il partait.

— Un Thuvien ne sait jamais quand il va recevoir un ordre de son Présidium, répondit Pae, car bien sûr c'était Pae qui avait informé Shevek de ce départ. Il sait seulement que lorsque cet ordre arrive, il a

intérêt à se dépêcher. Et à ne pas s'arrêter en route pour faire ses adieux. Pauvre vieux Chif ! Je me demande quelle erreur il a commise ?

Shevek allait une ou deux fois par semaine rendre visite à Atro dans une charmante petite maison à l'extrémité du campus, où il vivait en compagnie de quelques domestiques, aussi vieux que lui-même. À près de quatre-vingts ans, il était, comme il le disait lui-même, un monument en hommage à un grand physicien. Bien que le travail de toute sa vie n'ait pas été méconnu, comme l'avait été celui de Gvarab, en vieillissant il se rapprochait un peu du désintéressement qu'avait eu la vieille physicienne. Son intérêt envers Shevek, au moins, paraissait être entièrement personnel – une sorte de camaraderie. Il avait été le premier physicien travaillant sur les Séquences à être converti par l'approche de la compréhension du temps proposée par Shevek. Il s'était battu, avec les armes de Shevek, pour les théories de Shevek, contre tous les pontifes scientifiques, et ce combat avait duré pendant plusieurs années avant la publication intégrale des *Principes de Simultanéité*, qui avait été promptement suivie de la victoire des Simultanéistes. Ce combat avait été le sommet de la vie d'Atro. Il ne se serait battu que pour la vérité, mais il avait aimé se battre, plus encore qu'il n'aimait la vérité.

Atro pouvait retracer sa généalogie pendant onze siècles, à travers des généraux, des princes, de grands propriétaires. Sa famille possédait encore une propriété de sept mille acres et de quatorze villages dans la province de Sie, la région la plus rurale de l'A-Io. Il parlait en employant des expressions provinciales, des archaïsmes auxquels il s'accrochait fièrement. La richesse ne l'impressionnait pas le moins du monde, et il se référait toujours aux dirigeants de son pays en les traitant de « politiciens démagogues et fourbes ». Son respect ne s'achetait pas. Et pourtant il le donnait, librement, à n'importe quel idiot qui portait ce qu'il appelait « un nom correct ». Certains de ses aspects étaient totalement incompréhensibles à Shevek – il était une énigme : un aristocrate. Cependant, il méprisait l'argent et la puissance, et Shevek se sentait plus proche de lui que d'aucune autre personne qu'il avait rencontrée sur Urras.

Une fois, alors qu'ils étaient assis ensemble sous le porche vitré où il faisait pousser toutes sortes de fleurs rares et hors saison, il se hasarda à employer la phrase « nous autres Cetiens ». Shevek l'interrompit aussitôt :

— « Cetiens »… n'est-ce pas un mot de millet ?

« Millet » était le terme d'argot qui qualifiait la presse populaire, les journaux, les émissions et les romans produits pour les travailleurs urbains.

— De millet ! répéta Atro. Mon cher ami, où avez-vous été ramasser ce terme vulgaire ? Par « Cetiens », je veux justement dire ce que les journalistes des quotidiens et leurs lecteurs peu instruits entendent par ce mot. Urras et Anarres !

— J'étais surpris de vous entendre employer un mot étranger – un mot non Cetien, justement.

— La définition par exclusion, para joyeusement le vieil homme. Il y a cent ans, nous n'avions pas besoin de ce mot. « L'humanité » suffisait. Mais cela a changé il y a une soixantaine d'années. J'avais dix-sept ans, c'était un jour chaud et ensoleillé du début de l'été, je m'en souviens très bien. Je faisais du cheval, et ma sœur aînée m'a appelé par la fenêtre. « Ils parlent avec quelqu'un d'un autre système solaire à la radio ! » Ma pauvre chère maman pensait que nous étions tous maudits ; les diables étrangers, vous savez. Mais ce n'étaient que les Hainiens qui vantaient la paix et la fraternité. Maintenant, le terme « humanité » est un peu trop large. Qu'est-ce qui caractérise la fraternité, si ce n'est la non-fraternité ? La définition par exclusion, mon cher ! Vous et moi sommes parents. Vos ancêtres gardaient sans doute des moutons dans les montagnes tandis que les miens opprimaient les serfs dans la province de Sie, il y a quelques siècles ; mais nous sommes membres de la même famille. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à rencontrer – ou seulement entendre parler – d'un étranger. Un être d'un autre système solaire. Un homme, soi-disant, qui n'a rien de commun avec nous, mise à part la disposition pratique de deux jambes, deux bras, et une tête avec une sorte de cerveau à l'intérieur !

— Mais les Hainiens n'ont-ils pas prouvé que…

— Tous d'origine étrangère, les descendants des colons interstellaires Hainiens d'il y a un demi-million d'années, ou un million, ou deux ou trois millions, oui, je sais. Prouvé ! Par le Nombre Premier, Shevek, vous parlez comme un étudiant de première année ! Comment pouvez-vous parler sérieusement de preuve historique, à propos d'une période aussi longue ? Ces Hainiens jonglent avec les millénaires comme avec des balles, mais ce n'est qu'une supercherie. Une preuve, vraiment ! La religion de mes ancêtres prétend, avec une égale autorité, que je suis un descendant de Pinra Od, que Dieu exila du Jardin pour avoir eu l'audace de compter ses doigts et ses orteils, d'en avoir ajouté quelques-uns jusqu'à en posséder une vingtaine, et libérer ainsi le Temps dans l'univers. Je préfère cette histoire à celle des étrangers, si je dois faire un choix.

Shevek se mit à rire ; l'humour d'Atro lui plaisait. Mais le vieil homme était sérieux. Il tapota le bras de Shevek et, fronçant les sourcils en se mâchonnant les lèvres comme lorsqu'il était ému, il déclara :

— J'espère que vous partagez mon sentiment, mon cher. Je l'espère sincèrement. Il y a bien des choses admirables dans votre société, j'en suis sûr, mais elle ne vous apprend pas à distinguer – ce qui est après tout la meilleure chose qu'enseigne la civilisation. Je ne veux pas que ces sacrés étrangers vous abusent à cause de vos idées sur la fraternité, le mutualisme et tout ça. Ils vous déverseront des fleuves entiers « d'humanité commune » et de « ligue de tous les mondes », et ainsi de suite, et je n'aimerais pas vous voir avaler cela. La loi de l'existence est la lutte – la compétition – l'élimination des faibles – une impitoyable guerre pour la survivance. Et je désire voir survivre les meilleurs. Le genre d'humanité que je connais. Les Cetiens. Vous et moi : Urras et Anarres. Nous les avons dépassés, maintenant, tous ces Hainiens et ces Terriens et les autres, quel que soit leur nom, et nous devons rester en tête. Ils nous ont apporté la propulsion interstellaire, mais nous construisons maintenant de bien meilleurs vaisseaux interstellaires qu'eux. Quand vous réaliserez votre théorie, j'espère sincèrement que vous penserez à ce que signifie la loyauté, et à qui elle est due.

Les larmes faciles de la vieillesse avaient jailli dans les yeux à moitié aveugles d'Atro. Shevek posa sa main sur le bras du vieil homme pour le rassurer, mais il ne dit rien.

— Ils l'obtiendront, bien sûr. Finalement. Et il le faut. La vérité scientifique se répandra, on ne peut pas cacher le soleil sous une pierre. Mais avant cela, je veux qu'ils payent pour l'avoir ! Je veux que nous obtenions la place qui nous est due. Je désire le respect : et c'est ce que vous pouvez gagner. La transilience – si nous réussissons à maîtriser la transilience, leur système de propulsion interstellaire ne vaudra pas plus qu'un tas de haricots. Ce n'est pas de l'argent que je veux, vous le savez. Je veux que l'on reconnaisse la supériorité de la science cetienne, la supériorité de l'esprit cetien. S'il doit y avoir une civilisation interstellaire, je ne veux pas que les gens de mon peuple soient les membres d'une caste inférieure ! Nous y entrerons comme des gentilshommes, en apportant un cadeau important – voilà ce qui doit se passer. Oui, oui, je m'échauffe un peu quand je parle de tout cela. Au fait, où en est votre livre ?

— Je travaille sur l'hypothèse gravitationnelle de Skask. J'ai le sentiment qu'il se trompe en n'utilisant que des équations différentielles partielles.

— Mais votre dernier article était sur la gravité. Quand allez-vous en venir au sujet principal ?

— Vous savez que pour nous autres Odoniens, les moyens sont la fin, répondit Shevek d'un air insouciant. De plus, je ne peux pas présenter une théorie du temps qui omettrait la gravité, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire que vous ne nous la donnez que par petits

morceaux ? demanda Atro d'une voix soupçonneuse. Je ne l'avais pas remarqué. Je ferais mieux d'étudier votre dernier article. Certaines parties ne m'ont pas paru très claires. Mes yeux sont si fatigués maintenant. Je crois que ce sacré machin-projecteur-grossissant que j'emploie pour lire ne marche pas bien. Il ne projette plus les mots avec clarté.

Shevek regarda le vieil homme avec une affection mêlée de remords, mais ne lui dit rien de plus sur sa théorie.

Chaque jour, Shevek recevait des invitations à des séances de dédicaces, des ouvertures, etc. Il assistait à certaines d'entre elles, parce qu'il était venu sur Urras avec une mission qu'il devait essayer de remplir : il devait plaider pour la fraternité, il devait représenter, par sa propre personne, la solidarité entre les Deux Mondes. Il parlait, les gens l'écoutaient et disaient : « Comme c'est vrai. »

Il se demandait pourquoi le gouvernement ne l'empêchait pas de parler. Chifoilisk avait dû exagérer, pour l'attirer à Thu, le pouvoir de contrôle et de censure du gouvernement ioti. Il parlait d'anarchisme pur, et ils ne l'arrêtaient pas. Mais avaient-ils besoin de l'arrêter ? Il paraissait s'adresser tout le temps aux mêmes personnes : des gens bien vêtus, bien nourris, bien éduqués, souriants. Étaient-ils les seuls à vivre sur Urras ? « C'est la douleur qui rapproche les hommes », disait Shevek en se tenant debout devant eux, et ils acquiesçaient de la tête en disant : « Comme c'est vrai. »

Il se mit à les haïr et, s'en rendant compte, cessa brusquement d'accepter leurs invitations.

Mais le faire, c'était reconnaître son échec et augmenter son isolement. Il ne réalisait pas ce qu'il était venu faire ici. Ce n'étaient pas eux qui l'avaient rejeté, se dit-il ; c'était lui – comme toujours – qui s'était écarté d'eux. Il était seul, dans un isolement étouffant, parmi les gens qu'il voyait chaque jour. L'ennui était qu'il n'arrivait pas à *prendre contact.* Il sentait qu'il n'avait pris contact avec rien ni personne sur Urras durant tous ces mois. Il déclara une nuit, à table, au Réfectoire des Aînés :

— Vous savez, je ne sais pas comment vous vivez, ici. Je vois les maisons particulières de l'extérieur. Mais de l'intérieur, je ne connais que votre vie publique – les salles de réunions, les réfectoires, les laboratoires…

Le lendemain, Oiie lui demanda avec une certaine raideur s'il voulait bien venir dîner chez lui et y passer la nuit, à la fin de la semaine.

C'était à Amoeno, un village à quelques miles de Ieu Eun, et selon les standards urrastis sa maison n'était qu'une modeste habitation de classe moyenne, peut-être plus ancienne que la plupart. Elle avait été construite environ trois cents ans auparavant, en pierres, avec des

boiseries dans toutes les pièces. Les fenêtres et les portes avaient la double ogive caractéristique du style ioti. Une relative absence de mobilier plut aussitôt à Shevek : les pièces paraissaient sobres, spacieuses, avec leur grand parquet verni. Il s'était toujours senti mal à l'aise parmi les décorations extravagantes et les mobiliers abondants des bâtiments publics dans lesquels se tenaient les réceptions, les dédicaces, et autres réunions. Les Urrastis avaient du goût, mais il semblait être souvent en conflit avec un désir d'exhibition – une ostentation coûteuse. L'origine naturelle et esthétique de l'aspiration à posséder des choses était dissimulée et pervertie par les contraintes économiques et compétitives, qui à leur tour exerçaient un effet néfaste sur la qualité des choses : cela ne leur donnait d'ordinaire qu'une sorte de surabondance mécanique. Ici, au contraire, se manifestait la grâce dans la retenue.

Un domestique prit leurs manteaux à l'entrée. La femme d'Oiie monta de la cuisine du sous-sol, où elle donnait ses instructions à la cuisinière, et vint saluer Shevek.

Tandis qu'ils bavardaient avant de prendre leur repas, Shevek s'aperçut qu'il parlait presque exclusivement à cette femme, avec une amabilité, un désir de se faire apprécier d'elle, qui le surprit. Mais il était si bon de parler à nouveau avec une femme ! Pas étonnant qu'il ait eu l'impression de vivre une existence artificielle et isolée, parmi des hommes, toujours des hommes, auxquels manquaient la tension et l'attraction de la différence sexuelle. Et Sewa Oiie était attirante. En regardant les traits délicats de sa nuque et de ses tempes, il perdit ses objections contre la mode urrastie de raser la tête des femmes. Elle était réservée, plutôt timide ; il fit tout son possible pour qu'elle se sente à l'aise avec lui, et fut très heureux de voir qu'apparemment il y avait réussi.

Ils rentrèrent pour dîner et furent rejoints à table par deux enfants. « On ne peut vraiment plus trouver de bonnes gouvernantes dans cette région », s'excusa Sewa Oiie. Shevek acquiesça, sans savoir ce qu'était une gouvernante. Il regarda les petits garçons avec le même soulagement, le même plaisir. Il avait à peine eu l'occasion de voir un enfant depuis qu'il avait quitté Anarres.

C'étaient des enfants très propres et très calmes, qui ne parlaient que lorsqu'on leur adressait la parole, en veste et culotte de velours bleu. Ils observaient Shevek avec crainte, comme une créature venue de l'Espace Extérieur. Le garçon de neuf ans était sévère pour celui qui n'en avait que sept, lui murmurant de ne pas dévisager, le pinçant sauvagement quand il désobéissait. Le petit lui rendait ses pinçons et essayait de lui donner des coups de pied sous la table. Le Principe de Supériorité ne semblait pas encore bien établi dans son esprit.

Chez lui, Oiie devenait un homme différent. Son visage perdait

son regard secret, et il ne parlait plus en traînant la voix. Sa famille le traitait avec respect, mais c'était un respect mutuel. Shevek avait entendu Oiie parler longuement de ses idées sur les femmes, et fut surpris de voir qu'il traitait son épouse avec courtoisie, et même avec délicatesse. « C'est de la chevalerie », pensa Shevek, qui avait récemment appris ce mot, mais il décida bientôt qu'il s'agissait de quelque chose de mieux que cela. Oiie aimait sa femme et avait confiance en elle. Son comportement envers elle et ses enfants était très proche de celui d'un Anarresti. En fait, chez lui, il apparaissait soudain comme un homme simple et fraternel, un homme libre.

Il sembla à Shevek qu'il s'agissait d'une liberté assez réduite, d'une très petite famille, mais il s'y sentit tellement à l'aise, tellement plus libre lui-même, qu'il se sentit peu enclin à la critique.

Durant une pause dans la conversation, le plus jeune des garçons dit de sa petite voix claire :

— M. Shevek n'a pas de très bonnes manières.

— Et pourquoi ? demanda Shevek avant que la femme d'Oiie ait eu le temps de gronder l'enfant. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous n'avez pas dit merci.

— Merci pour quoi ?

— Quand je vous ai passé le plat de condiments.

— Ini ! sois sage !

Sadik ! N'égotise pas ! Le ton de la voix était le même.

— Je croyais que tu les partageais avec moi. Est-ce que c'était un cadeau ? Nous ne disons merci que lorsqu'on reçoit un cadeau, dans mon pays. Nous partageons les autres choses sans en parler, tu vois. Tu veux que je te rende les condiments ?

— Non, je n'aime pas ça, répondit l'enfant, levant vers Shevek ses yeux noirs et pénétrants.

— Cela les rend particulièrement faciles à partager, dit Shevek.

L'aîné des garçons se débattait avec le désir réprimé de pincer Ini, mais Ini se mit à rire en montrant ses petites dents blanches. Au bout d'un moment, durant une autre pause, il dit à voix basse en se penchant vers Shevek :

— J'ai une loutre mâle. Vous aimeriez la voir ?

— Oui.

— Il est dans le jardin du fond. Maman l'y a mis parce qu'elle pensait qu'il pourrait vous embêter. Il y a des adultes qui n'aiment pas les animaux.

— J'aime bien les voir. Nous n'avons pas d'animaux dans mon pays.

— Vous n'en avez pas ? demanda l'aîné en ouvrant de grands yeux. Papa ! M. Shevek dit qu'ils n'ont pas d'animaux !

Ini aussi écarquillait les yeux.

— Mais qu'est-ce que vous avez, alors ?

— D'autres gens. Des poissons. Des vers. Et des holums.

— Qu'est-ce que c'est, des holums ?

La conversation continua pendant une demi-heure. C'était la première fois, sur Urras, qu'on demandait à Shevek de décrire Anarres. Les enfants posaient les questions, mais les parents écoutaient avec intérêt. Avec quelques scrupules, Shevek laissa de côté le problème éthique ; il n'était pas ici pour faire de la propagande auprès des enfants de ses hôtes. Il leur expliqua simplement à quoi ressemblait la Poussière, comment était Abbenay, quelle sorte de vêtements les gens portaient, ce qu'ils faisaient quand ils voulaient des habits neufs, ce que les enfants faisaient à l'école. Cette dernière explication devint de la propagande, malgré ses intentions. Ini et Aevi étaient enchantés par sa description d'un programme d'études comprenant l'agriculture, la menuiserie, l'entretien des égouts, l'imprimerie, la plomberie, l'entretien de la voirie, la composition de pièces de théâtre, et toutes les autres occupations de la communauté adulte, et par son assurance que personne n'était jamais puni pour quoi que ce soit.

— Mais parfois, ajouta-t-il, ils peuvent vous inciter à vous éloigner pour quelque temps.

— Mais qu'est-ce que…, demanda brusquement Oiie, comme si la question, longtemps retenue, jaillissait soudain sous l'effet de sa propre pression. Qu'est-ce qui fait vivre les gens dans l'ordre ? Qu'est-ce qui les empêche de se voler et de s'assassiner ?

— Personne ne possède rien à voler. Si vous désirez quelque chose, vous allez le prendre au dépôt. Quant à la violence, eh bien, je ne sais pas, Oiie ; est-ce que vous m'assassineriez, en temps normal ? Et si vous en aviez envie, est-ce qu'une loi vous en empêcherait ? La coercition est le moyen le moins efficace de maintenir l'ordre.

— D'accord, mais comment obtenez-vous des gens qu'ils fassent les travaux sales ?

— Quels travaux sales ? demanda la femme d'Oiie, qui ne suivait pas.

— Ramasser les ordures, creuser les tombes, dit Oiie.

— Extraire le mercure, ajouta Shevek, et il faillit dire « Traiter la merde », mais se souvint du tabou ioti concernant les mots scatologiques. Il avait remarqué, dès le début de son séjour sur Urras, que les Urrastis vivaient parmi des montagnes d'excréments, mais ne mentionnaient jamais la merde.

— Eh bien, nous les faisons tous. Mais personne n'a à les faire pour très longtemps, à moins qu'il n'aime ce travail. Un jour par décade, le comité d'administration de la communauté ou le comité du bloc ou quiconque a besoin de vous, peut vous demander de faire un travail de ce genre ; il y a des listes et nous le faisons à tour de rôle.

Quant aux postes de travaux désagréables, ou dangereux comme les fours ou les mines de mercure, on n'y travaille normalement pas plus d'une demi-année.

— Mais alors, tout le personnel doit être constitué de gens qui commencent seulement à apprendre le travail.

— Oui. Ce n'est pas très efficace, mais que pouvons-nous faire d'autre ? On ne peut pas dire à un homme de faire un travail qui va l'estropier ou le tuer en quelques années. Pourquoi le ferait-il ?

— Il peut refuser l'ordre ?

— Ce n'est pas un ordre, Oiie. Il va à la Ditrav – le bureau de la Division du Travail – et il dit « je voudrais faire ceci et cela, qu'est-ce que vous avez à me proposer ? Et ils lui disent où il y a des postes libres.

— Mais alors, pourquoi y a-t-il des gens qui font les sales boulots ? Pourquoi acceptent-ils même de faire ces travaux une fois par décade ?

— Parce qu'on les fait ensemble… Et pour d'autres raisons. Vous savez, la vie sur Anarres n'est pas riche comme elle l'est ici. Dans les petites communautés, il n'y a pas beaucoup d'amusements, et il y a beaucoup à faire. Alors, si vous travaillez la plupart du temps sur un métier mécanique, il est agréable, tous les dix jours, de sortir pour poser des tuyaux ou labourer un champ, avec un groupe de gens différent… Et puis il y a une sorte de compétition. Ici, vous pensez que la motivation du travail, ce sont les finances, le besoin d'argent ou le désir du profit, mais là où il n'y a pas d'argent, les motifs sont plus clairs, peut-être. Les gens aiment faire des choses. Et ils aiment les faire bien. Des personnes prennent des travaux difficiles, dangereux, parce qu'elles en tirent une certaine fierté, elles peuvent – nous appelons cela égotiser – s'enorgueillir ? – devant les plus faibles. Hé, regardez, les petits gars, vous voyez comme je suis fort ! Vous voyez ? Les gens aiment faire ce qu'ils savent bien faire… Mais en réalité, c'est le problème de la fin et des moyens. Après tout, le travail est fait par amour du travail. C'est le plaisir permanent de la vie. Et la conscience individuelle le sait bien. Il n'y a pas d'autre récompense, sur Anarres, pas d'autre loi. Le plaisir de chacun, et le respect des autres. C'est tout. Quand la situation est telle, on s'aperçoit que l'opinion des voisins devient une force très puissante.

— Personne ne la défie jamais ?

— Peut-être pas assez souvent, répondit Shevek.

— Mais tout le monde travaille-t-il aussi durement ? demanda l'épouse d'Oiie. Qu'arrive-t-il à un homme qui refuse de coopérer ?

— Eh bien, il s'en va. Les autres se fatiguent de lui, voyez-vous. Ils se moquent de lui, ou bien deviennent brutaux et lui flanquent une rossée ; dans une petite communauté, ils peuvent se mettre d'accord

pour retirer son nom de la liste des repas, et il devra faire sa cuisine et manger tout seul ; c'est très humiliant. Alors il déménage, et reste dans un autre endroit pendant un moment, puis s'en va peut-être encore. Certains font cela toute leur vie. On les appelle des *nuchnibi*. Je suis moi-même une sorte de nuchnib. Je suis ici, loin de mon poste de travail. Je suis parti plus loin que beaucoup d'autres.

Shevek parlait tranquillement ; s'il y avait de l'amertume dans sa voix, elle n'était pas discernable pour les enfants, inexplicable pour les adultes. Mais un petit silence suivit ses paroles.

— Je ne sais pas qui fait le sale travail ici, dit-il. Je ne le vois jamais faire. C'est très étrange. Qui le fait ? Pourquoi le font-ils ? Sont-ils payés plus ?

— Pour les travaux dangereux, oui, parfois. Pour les tâches purement domestiques, non. Même moins.

— Alors pourquoi les font-ils ?

— Parce qu'une mauvaise paye vaut mieux que pas de paye du tout, dit Oiie, et dans sa voix l'amertume était claire.

Sa femme se mit à parler nerveusement pour changer de sujet, mais il poursuivit :

— Mon grand-père était portier. Il a nettoyé les planchers et changé les chemises sales dans un hôtel pendant cinquante ans. Dix heures par jour, six jours par semaine. Il faisait cela pour que lui et sa famille puissent manger.

Oiie s'arrêta brusquement, et lança à Shevek un de ses vieux coups d'œil secrets et soupçonneux, puis regarda sa femme avec un air qui ressemblait presque à de la méfiance. Mais elle ne le vit pas. Elle sourit et déclara d'une petite voix nerveuse et enfantine :

— Le père de Demaere a brillamment réussi. À sa mort, il possédait quatre compagnies.

Son sourire était celui d'une personne qui souffrait, et ses longues mains sombres étaient fortement serrées.

— Je suppose que vous n'avez pas d'hommes qui réussissent brillamment sur Anarres, dit Oiie d'un ton lourdement sarcastique.

Mais la cuisinière entra pour changer les assiettes et il cessa aussitôt de parler. Ini, comme s'il savait que cette discussion sérieuse ne reprendrait pas tant que la servante serait là, demanda :

— Maman, est-ce que M. Shevek pourra voir ma loutre quand le dîner sera fini ?

Quand ils retournèrent au salon, on permit à Ini de faire entrer son animal : une loutre terrestre encore jeune ; une race répandue sur Urras. Elles avaient été apprivoisées, expliqua Oiie, depuis les temps préhistoriques, d'abord pour rapporter du poisson, puis comme animaux domestiques. La créature avait de petites jambes, un dos souple et arqué, une fourrure brun sombre et luisante. C'était le

premier animal que Shevek voyait de près et qui n'était pas en cage, et la loutre avait moins peur de lui que Shevek d'elle. Les dents blanches et pointues étaient impressionnantes. Il tendit prudemment la main pour la caresser, comme Ini le lui disait. La loutre s'assit sur son derrière et le regarda. Ses yeux étaient sombres avec un reflet doré, intelligents, curieux, innocents.

— *Ammar*, murmura Shevek, pris dans ce regard franchissant le gouffre de l'existence, frère.

La loutre grogna, sauta sur ses quatre pattes, et se mit à examiner avec intérêt les chaussures de Shevek.

— Il vous aime, déclara Ini.

— Je l'aime aussi, répondit Shevek, un peu tristement.

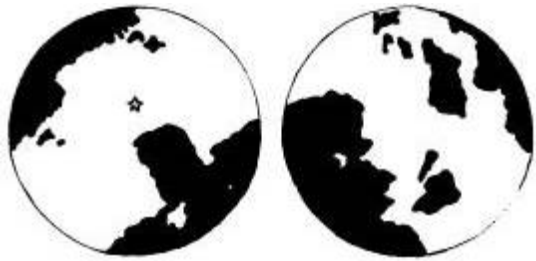
À chaque fois qu'il voyait un animal, le vol des oiseaux, la splendeur des arbres d'automne, cette tristesse le pénétrait et donnait à sa joie une limite précise. Il ne pensait pas consciemment à Takver dans de tels moments, il ne pensait pas à son absence. C'était plutôt comme si elle était là bien qu'il n'ait pas pensé à elle. C'était comme si la beauté et l'étrangeté des bêtes et des plantes d'Urras avaient été chargées pour lui d'un message de la part de Takver, qui ne les verrait jamais, dont les ancêtres depuis sept générations n'avaient jamais touché la fourrure chaude d'un animal ni vu le battement des ailes dans l'ombre des arbres.

Il passa la nuit dans une chambre, sous le toit. Elle était froide, ce qui était bienvenu après les pièces perpétuellement surchauffées de l'Université, et plutôt sobre : le lit, des étagères, un coffre, une chaise et une table en bois peinte. C'était comme chez lui, pensa-t-il, ignorant la hauteur du lit et la douceur du matelas, les délicates couvertures de laine et les draps de soie, la babiole en ivoire posée sur le coffre, les reliures en cuir des livres, et le fait que cette chambre, et tout ce qu'elle contenait, et la maison autour d'elle, et le terrain sur lequel se trouvait cette maison, était une propriété privée, la propriété de Demaere Oiie, qui pourtant ne l'avait pas construite, et n'en frottait pas les parquets. Shevek écarta ces ennuyeuses distinctions. C'était une chambre agréable, et pas tellement différente d'une chambre particulière dans un domicile.

Et, dormant dans cette chambre, il rêva de Takver. Il rêva qu'elle était avec lui dans le lit, que ses bras l'entouraient, que son corps se pressait contre le sien… mais dans quelle chambre, dans quelle chambre se trouvaient-ils ? Où étaient-ils ? Ils étaient ensemble sur la Lune, il faisait froid et ils marchaient ensemble. C'était un endroit désolé, cette Lune, et entièrement recouvert d'une neige blanc bleuâtre, qui était cependant très fine et qu'on pouvait écarter du pied pour voir le sol blanc et lumineux. C'était mort, un endroit mort. « Ce n'est pas réellement comme cela », dit-il à Takver, sachant qu'elle était

effrayée. Ils marchaient ensemble vers quelque chose, une ligne lointaine de quelque chose qui paraissait fragile et luisant comme du plastique, une barrière distante, à peine visible, qui traversait la plaine blanche de neige. Au fond de lui-même, Shevek craignait de s'en approcher, mais il dit à Takver : « Nous y serons bientôt. » Elle ne lui répondit pas.

Chapitre VI
Anarres



Quand Shevek fut renvoyé chez lui après avoir passé une décade à l'hôpital, son voisin de la chambre 45 vint le voir. C'était un mathématicien, très grand et très mince. Il avait un œil strabique non corrigé, et vous ne pouviez jamais savoir s'il vous regardait et/ou si vous le regardiez. Shevek et lui avaient coexisté paisiblement, habitant côte à côte au domicile de l'Institut pendant un an, sans jamais s'être dit une phrase entière.

Desar entra et regarda Shevek, ou à côté de lui.

— Peux faire quelque chose ? demanda-t-il.

— Je vais bien, je te remercie.

— Ramener ton repas ?

— Avec le tien ? dit Shevek, influencé par le style télégraphique de Desar.

— D'accord.

Desar rapporta deux dîners sur un plateau depuis le réfectoire de l'Institut, et ils mangèrent ensemble dans la chambre de Shevek. Il fit de même, matin et soir, pendant trois jours, jusqu'à ce que Shevek se sentît assez bien pour sortir à nouveau. Il était difficile de comprendre pourquoi Desar faisait cela. Il n'était pas très amical, et la fraternité semblait signifier peu de choses pour lui. Une des raisons pour lesquelles il restait à l'écart des autres était qu'il voulait cacher sa malhonnêteté ; il était soit incroyablement paresseux, soit franchement propriétaire, car la Chambre 45 était remplie de choses qu'il n'avait aucun droit ni aucune raison de garder – des plats du réfectoire, des livres de la bibliothèque, un ensemble d'outils à bois d'un dépôt professionnel, un microscope venu d'un quelconque laboratoire, huit couvertures différentes, une penderie pleine de vêtements, dont certains n'allaient évidemment pas à Desar, et n'avaient jamais été à sa taille, et d'autres qu'il avait dû porter quand il avait huit ou dix ans. On aurait dit qu'il allait aux dépôts et aux

entrepôts pour y prendre tout ce qu'il pouvait qu'il en ait besoin ou pas. « Pourquoi gardes-tu tous ces machins ? » lui avait demandé Shevek la première fois qu'il était entré dans sa chambre. Desar l'avait regardé de travers. « Ça s'accumule comme ça », avait-il répondu, l'air vague.

La branche des mathématiques qu'avait choisie Desar était si ésotérique que personne à l'Institut ou dans la Fédération des Mathématiques ne pouvait réellement vérifier ses progrès. Et c'était précisément pourquoi il l'avait choisie. Il pensait que les motivations de Shevek étaient les mêmes. « Bon sang, dit-il, pourquoi travailler ? J'ai un bon poste ici. Les Séquences, la Simultanéité, de la merde. » À certains moments, Shevek appréciait Desar, et à d'autres moments le détestait pour les mêmes raisons. Il s'attacha à lui, cependant, d'une façon délibérée, pour suivre sa résolution de changer de vie.

Sa maladie l'avait amené à se rendre compte que, s'il essayait de rester seul, il ne tarderait pas à s'effondrer. Il voyait cela en termes moraux, et se jugeait lui-même sans indulgence. Il s'était gardé pour lui-même, à l'encontre de l'impératif éthique de la fraternité. À vingt et un ans, Shevek n'était pas un imposteur au sens strict parce que sa moralité était exigeante et passionnée ; mais elle était encore prise dans un moule rigide, cet Odonisme simpliste appris aux enfants par des adultes médiocres ; un sermon intériorisé.

Il s'était trompé. Il devait se corriger.

Et il le fit.

Il s'interdit la physique cinq jours sur dix. Il se porta volontaire pour des travaux de comité à l'administration du domicile de l'Institut. Il assista à des réunions de la Fédération de Physique et du Syndicat des Membres de l'Institut. Il s'enrôla dans un groupe qui faisait des exercices de biorétroaction et s'entraînait à la communication intermentale. Au réfectoire, il se força à s'asseoir aux grandes tables, au lieu de rester à une petite table avec un livre sous le nez.

Ce fut surprenant : les gens semblaient l'avoir attendu. Ils l'acceptèrent, l'accueillirent, l'invitèrent comme camarade de lit et compagnon. Ils le prirent parmi eux, et en trois décades il apprit plus de choses sur Abbenay qu'il n'en avait appris en une année. Il se rendit avec des groupes de joyeux jeunes gens aux stades d'athlétisme, dans les centres professionnels, les piscines, les festivals, les musées, les théâtres, à des concerts.

Les concerts : ils furent pour lui une révélation, une agréable rencontre.

Il n'avait jamais été à un concert ici, à Abbenay ; en partie parce qu'il considérait la musique comme quelque chose que l'on pratique plutôt que comme quelque chose que l'on écoute. Quand il était enfant, il avait toujours chanté, ou joué d'un instrument ou d'un autre,

dans les chœurs et les ensembles locaux ; cela lui avait plu énormément, mais il n'avait pas beaucoup de talent musical. C'était tout ce qu'il connaissait de la musique.

Les centres d'éducation enseignaient tout ce qui préparait à la pratique des arts : l'entraînement au chant, la métrique, la danse, comment utiliser un pinceau, un ciseau, un couteau, un tour, etc. C'était un enseignement pragmatique : les enfants apprenaient à voir, à parler, à entendre, à bouger, à manier. Aucune distinction n'était faite entre les arts et les métiers ; l'art n'était pas considéré comme ayant une place dans la vie, mais comme étant une technique fondamentale de vie, comme la parole. L'architecture avait ainsi développé, très tôt et très librement, un style cohérent, pur et clair, aux proportions subtiles. La peinture et la sculpture étaient largement employées comme éléments de l'architecture et de l'aménagement urbain. Quant aux arts des mots, la poésie et le conte avaient tendance à être plutôt éphémères ; ils étaient liés au chant et à la danse ; seul le théâtre se trouvait à part, et seul le théâtre était toujours appelé « l'Art » – une chose complète en elle-même. Il y avait de nombreuses troupes régionales et itinérantes d'acteurs et de danseurs, des compagnies à répertoire, auxquelles était très souvent attaché un auteur. Elles jouaient des tragédies, des comédies semi-improvisées, des mimes. Elles étaient aussi bienvenues que la pluie, dans les villes isolées du désert, et elles étaient l'événement de l'année partout où elles passaient. Exprimant et incarnant l'isolement et le communalisme de l'esprit anarresti, le drame avait atteint une force et un éclat extraordinaires.

Shevek, cependant, n'était pas très sensible au drame. Il aimait la splendeur verbale, mais l'idée de jouer une pièce lui était déplaisante. Ce ne fut que durant sa deuxième année à Abbenay qu'il découvrit, enfin, son Art : l'art qui est tiré du temps. Quelqu'un l'emmena à un concert au Syndicat de la Musique. Il revint la nuit suivante. Et il se rendit à chaque concert, avec ses nouveaux compagnons si possible, sans eux s'il le fallait. La musique était un besoin plus urgent et lui procurait une plus grande satisfaction que la camaraderie.

Ses efforts pour briser son penchant naturel à la solitude furent, à la vérité, un échec, et il le savait. Il ne se fit pas d'amis proches. Il copula avec quelques filles, mais la copulation ne lui procurait pas la joie qu'elle aurait dû lui donner. Ce n'était qu'un simple soulagement, comme la défécation, et il en avait honte ensuite parce que cela demandait la présence d'une autre personne considérée comme objet. La masturbation était préférable, c'était la solution qui convenait à un homme comme lui. La solitude était son destin, il était piégé par son hérédité. Elle l'avait dit : « Le travail passe en premier. » Rulag l'avait dit calmement, établissant un fait, impuissante à le changer, à sortir

de sa cellule froide. Il en était de même pour lui. Son cœur se tournait vers eux, ces jeunes esprits aimables qui l'appelaient leur frère, mais ne pouvait pas les atteindre, et eux non plus ne pouvaient arriver jusqu'à lui. Il était né pour être seul ; un de ces sacrés intellectuels insensibles ; un égotiste.

Le travail passait en premier, mais ne menait nulle part. Comme le sexe, il aurait dû être un plaisir mais n'en était pas un. Il continuait à se casser la tête sur les mêmes problèmes, sans avancer d'un pas vers la solution du Paradoxe Temporel de To, encore moins vers la Théorie de la Simultanéité, qu'il avait cru presque tenir l'année précédente. Cette confiance en lui-même qu'il avait eue lui paraissait maintenant incroyable. Avait-il réellement pensé qu'il pouvait être capable, à vingt ans, de construire une théorie qui changerait les bases de la physique cosmologique ? Apparemment, il délirait depuis déjà pas mal de temps avant cette fièvre. Il s'enrôla dans deux groupes de mathématiques philosophiques, en essayant de se convaincre qu'il en avait besoin et refusant d'admettre qu'il aurait pu diriger les deux cours aussi bien que les instructeurs. Il évita Sabul autant qu'il le put.

Dans son premier élan de nouvelles résolutions, il avait décidé de mieux connaître Gvarab. Elle lui répondait du mieux qu'elle pouvait, mais l'hiver avait été rude pour elle ; elle était malade, sourde et vieille. Elle commença un cours de printemps qu'elle abandonna. Elle était changeante, un jour reconnaissant à peine Shevek, le traînant à son domicile le lendemain pour discuter toute la nuit avec lui. Il avait plus ou moins dépassé les idées de Gvarab, et ces longues discussions lui étaient pénibles. Ou il devait laisser Gvarab l'ennuyer pendant des heures, répétant ce qu'il savait déjà ou ce qu'il avait réfuté partiellement, ou il devait la peiner et la troubler en essayant de redresser son raisonnement. Mais cela dépassait le tact et la patience d'une personne de son âge, et il finit par éviter Gvarab quand il le put, mais toujours avec mauvaise conscience.

Il n'y avait personne d'autre à qui parler de ce sujet. Personne à l'Institut n'en savait assez sur la physique temporelle pure pour en discuter avec lui. Il aurait aimé l'enseigner, mais on ne lui avait pas encore donné de poste d'enseignement ni de classe à l'Institut ; quant au Syndicat des Membres, composé des étudiants et des enseignants, il refusa sa demande. Ils ne voulaient pas d'une querelle avec Sabul.

Et comme l'année s'avançait, il passa une bonne partie de son temps à écrire des lettres à Atro et aux autres physiciens et mathématiciens d'Urras. Très peu de ces lettres furent envoyées. Il en rédigea certaines qu'il déchira aussitôt. Il découvrit que le mathématicien Loai An, auquel il avait écrit un discours de six pages sur la réversibilité temporelle, était mort depuis vingt ans ; il avait négligé de lire la préface biographique de *La Géométrie du temps* de

An. D'autres lettres, qu'il entreprit de faire envoyer par les cargos d'Urras, furent arrêtées par les administrateurs du Port d'Abbenay. Le Port était sous le contrôle direct de la CPD, puisque son fonctionnement demandait la coordination de nombreux syndicats, et certains des coordinateurs étaient tenus de connaître le Iotique. Ces administrateurs du Port, avec leur formation particulière et leur position importante, avaient tendance à acquérir une mentalité bureaucratique : ils disaient automatiquement « non ». Ils se méfiaient des lettres aux mathématiciens, qui semblaient écrites en code ; et personne ne pouvait leur assurer qu'il ne s'agissait pas réellement d'un code. Les lettres aux physiciens étaient envoyées si Sabul, leur consultant, les approuvait. Et il n'approuvait pas celles qui traitaient de sujets en dehors de sa propre branche de la Physique Séquentielle. « Ce n'est pas de ma compétence », grommelait-il en repoussant la lettre. Shevek l'envoyait quand même aux administrateurs du Port, et elle revenait avec la mention « Non acceptée pour envoi ».

Il souleva ce problème devant la Fédération de Physique, où Sabul venait rarement. Personne dans cette fédération n'attachait d'importance à la libre communication avec l'ennemi idéologique. Certains d'entre eux reprochèrent à Shevek de travailler dans un domaine si ésotérique que personne d'autre sur sa planète, et il le reconnut, n'était compétent pour en discuter. « C'est simplement parce que c'est nouveau », dit-il, ce qui ne le conduisait nulle part.

— Si c'est nouveau, partage-le avec nous, pas avec les propriétaires !

— J'ai demandé un cours tous les quartiers depuis maintenant un an. Vous prétendez toujours qu'il n'y a pas de demande pour un tel cours. En auriez-vous peur parce que c'est nouveau ?

Cela ne lui gagna pas d'amis. Il les quitta furieux.

Il continua d'écrire des lettres pour Urras, même quand il n'en postait aucune. Le fait d'écrire pour quelqu'un qui pourrait le comprendre – qui aurait pu le comprendre – le rendait capable d'écrire, de penser. Autrement, ce n'était pas possible.

Les décades passaient, et les quartiers. Deux ou trois fois par an venait la récompense, une lettre d'Atro ou d'un physicien de l'A-Io ou de Thu, une longue lettre, minutieusement écrite, minutieusement argumentée, tout en théorie de la salutation à la signature, tout en obscure physique temporelle méta-mathématico-éthico-cosmologique, écrite en une langue qu'il ne pouvait pas parler, par des hommes qu'il ne connaissait pas, et qui essayaient farouchement de le combattre et de détruire ses théories, des ennemis de son pays natal, des rivaux, des étrangers, des frères.

Après avoir reçu une lettre, il était à la fois irascible et joyeux pendant des jours, il travaillait tout le temps, ses idées jaillissaient

comme d'une fontaine. Puis, lentement, avec des sursauts et des efforts désespérés, il redescendait sur terre, sur la terre sèche, et il se tarissait.

Il terminait sa troisième année à l'Institut quand Gvarab mourut. Il demanda à parler lors de son service funèbre, qui fut tenu selon la coutume à l'endroit où la personne défunte avait travaillé : dans ce cas-là une des salles de cours du bâtiment des laboratoires de physique. Il fut le seul orateur. Aucun étudiant n'était présent ; Gvarab n'enseignait plus depuis deux ans. Quelques membres âgés de l'Institut étaient venus, ainsi que le fils de Gvarab, un agronome d'âge mûr habitant dans le Nord-Est. Shevek se tint là où la vieille femme avait eu l'habitude de faire ses cours. Il déclara à ces gens, d'une voix enrouée par son habituel rhume de poitrine, que Gvarab avait posé les fondations de la science temporelle, et qu'elle avait été la plus grande cosmologue ayant jamais travaillé à l'Institut. « En Physique, nous avons maintenant notre Odo », dit-il. « Nous l'avons, mais nous ne l'avons pas honorée. » Ensuite une vieille femme le remercia, les larmes aux yeux. « Nous prenions toujours nos charges décadaires ensemble, elle et moi, dans notre bloc, nous passions de si bons moments à bavarder », dit-elle, clignant des yeux dans le vent glacé tandis qu'ils sortaient du bâtiment. L'agronome marmonna quelques politesses et se dépêcha de repartir pour le Nord-Est. Irrité par le chagrin, l'impatience et la futilité, Shevek partit déambuler dans les rues de la ville.

Ici depuis trois ans, et qu'avait-il accompli ? Un livre, que Sabul s'était approprié ; cinq ou six articles inédits ; et un discours de funérailles pour une vie perdue.

Rien de ce qu'il faisait n'était compris. Pour préciser les choses plus honnêtement, rien de ce qu'il faisait n'avait de sens. Il ne remplissait aucune fonction nécessaire, individuelle ou sociale. En vérité – ce n'était pas un phénomène très rare dans sa branche – à vingt ans, il était déjà éteint. Il ne pourrait rien achever de plus. Il avait heurté le mur pour de bon.

Il s'arrêta devant l'auditorium du Syndicat de la Musique pour lire les programmes de la décade. Il n'y avait pas de concert ce soir. Il s'écarta de l'affiche et se trouva face à face avec Bedap.

Bedap, toujours sur la défensive et plutôt myope, ne fit aucun signe montrant qu'il l'avait reconnu. Shevek lui prit le bras.

— Shevek ! Bon sang, c'est toi !

Ils s'étreignirent, s'embrassèrent, s'écartèrent, s'étreignirent à nouveau. Shevek était submergé d'amour. Pourquoi ? Il n'avait pourtant pas beaucoup aimé Bedap durant la dernière année passée à l'Institut Régional et ils ne s'étaient jamais écrit depuis trois ans. Leur amitié était enfantine, passée. Et pourtant l'amour était là ; il se

ranimait comme le feu quand on remue la cendre. Ils marchèrent, parlèrent, sans remarquer où ils allaient. Ils faisaient de grands gestes, s'interrompaient. Les rues larges d'Abbenay étaient calmes dans la nuit d'hiver. À chaque croisement, la faible lumière d'un lampadaire formait une flaque argentée dans laquelle des flocons de neige tournoyaient comme des bancs de poissons minuscules, à la poursuite de leur ombre. Le vent se faisait encore plus froid sous la neige. Des lèvres engourdies et des dents qui claquaient commencèrent à gêner leur conversation. Ils prirent l'omnibus de dix heures, le dernier, en direction de l'Institut ; le domicile de Bedap se trouvait à l'extrémité est de la ville, une longue marche à faire par ce froid.

Il regarda la Chambre 46 avec un air d'émerveillement ironique.

— Shev, tu vis comme un de ces pourris de profiteurs urrastis.

— Allons, ce n'est pas à ce point. Montre-moi une seule chose excrémentielle !

En fait, la chambre ne contenait à peu près que ce qui s'y trouvait quand Shevek y était entré pour la première fois.

— Cette couverture, dit Bedap.

— Elle y était quand je suis arrivé. Quelqu'un l'a faite à la main et l'a laissée en partant. Est-ce qu'une couverture est excessive par une nuit comme celle-ci ?

— Elle a une couleur tout à fait excrémentielle, déclara Bedap. En tant qu'analyste des fonctions, je dois faire remarquer qu'il n'y a aucun besoin d'orange. L'orange ne sert aucune fonction vitale dans l'organisme social, pas plus au niveau cellulaire qu'au niveau organique ou plus centralement au niveau éthique ; et dans un tel cas la tolérance n'est pas un aussi bon choix que l'excrétion. Fais-la teindre en vert, frère ! Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Des notes.

— En code ? demanda Bedap, examinant un carnet avec la froideur dont Shevek se souvint qu'elle lui était caractéristique.

Il avait encore moins le sens de la vie privée – de la propriété personnelle – que la plupart des Anarrestis. Bedap n'avait jamais eu un crayon favori qu'il eût porté toujours sur lui, ou une vieille chemise qu'il eût préférée au point de ne pas vouloir la jeter dans la cuve de recyclage ; et si on lui faisait un cadeau, il essayait de le garder pour ne pas froisser le donneur, mais le perdait toujours. Il était conscient de ce trait et disait que cela montrait qu'il était moins primitif que la plupart des gens ; un exemple précoce de l'Homme Promis, le vrai et pur Odonien. Mais il avait un certain sens du respect de l'intimité. Elle commençait au crâne, le sien ou celui d'un autre, et concernait tout ce qui se passait à l'intérieur, dont il ne se mêlait jamais.

— Tu te souviens de ces lettres stupides que nous écrivions en code quand tu travaillais au projet de reboisement ? dit-il alors.

— Ça, ce n'est pas du code, c'est du Iotique.

— Tu as appris le Iotique ? Pourquoi écris-tu dans cette langue ?

— Parce que personne sur cette planète ne peut comprendre ce que je dis. Ou ne le veut. La seule personne qui le pouvait est morte il y a trois jours.

— Sabul est mort ?

— Non. Gvarab. Sabul n'est pas mort. Quelle chance !

— Quel est le problème ?

— Le problème avec Sabul ? Moitié jalousie, moitié incompétence.

— Je croyais que son livre sur la causalité était de toute première classe. C'est toi-même qui l'avais dit.

— Et je le pensais, jusqu'à ce que j'aie lu ses sources. Ce ne sont que des idées urrasties. Et pas récentes. Il n'a pas eu une seule idée personnelle depuis vingt ans. Et pas pris de bains non plus.

— Et où en es-tu ? demanda Bedap, posant une main sur le carnet et regardant Shevek en fronçant les sourcils. Bedap avait de petits yeux à demi fermés, un visage énergique, un corps trapu. Il se rongeait les ongles, et, à force de le faire depuis des années, les avait réduits à de simples marques en travers de ses doigts épais et sensibles.

— Ça ne va pas, répondit Shevek, en s'asseyant sur la couchette. Je ne suis pas dans le domaine qui me convient.

Bedap sourit.

— Toi ?

— Je crois qu'à la fin de ce quartier, je vais demander un nouveau poste.

— Quel genre ?

— Ça m'est égal. Un poste d'enseignement, d'ingénieur. Je ne dois pas rester dans la physique.

Bedap s'assit sur la chaise du bureau, se mordit les ongles et dit :

— Ça me paraît bizarre.

— J'ai constaté mes limites.

— Je ne savais pas que tu en avais. En physique, je veux dire. Tu avais toutes sortes de limites et de défauts. Mais pas en physique. Je ne suis pas un spécialiste de la physique temporelle, je sais. Mais on n'a pas besoin de savoir nager pour reconnaître un poisson, ni de briller pour reconnaître une étoile…

Shevek regarda son ami et, dans un souffle, lui révéla ce qu'il n'avait jamais pu se dire clairement à lui-même :

— J'ai beaucoup pensé au suicide. Cette année. Cela semble être la meilleure solution.

— Je ne crois pas que ce soit le moyen de dépasser la souffrance.

Shevek sourit faiblement.

— Tu te souviens de ça ?

— Très nettement. C'était une conversation très importante pour moi. Et pour Takver et Tirin, je pense.

— C'est vrai ?

Shevek se leva. La chambre ne faisait que quatre pas de long, mais il ne pouvait pas rester tranquille.

— Elle avait été importante pour moi aussi, continua-t-il, se tenant près de la fenêtre. Mais j'ai changé, à Abbenay. Il y a quelque chose qui ne va pas ici, je ne sais pas ce que c'est.

— Moi, je sais, dit Bedap. C'est le mur. Tu t'es heurté à un mur.

Shevek se retourna, l'air effrayé.

— Le mur ?

— Dans ton cas, le mur semble être Sabul, et ses partisans des syndicats scientifiques et de la CPD. En ce qui me concerne, je ne suis à Abbenay que depuis quatre décades. Quarante jours. Suffisamment longtemps pour voir que je ne pourrais rien accomplir ici en quarante ans, rien du tout, rien de ce que je veux faire, l'amélioration de l'enseignement scientifique dans les centres d'éducation. À moins que les choses ne soient changées. Ou à moins de rejoindre les ennemis.

— Les ennemis ?

— Les petits hommes. Les amis de Sabul ! Les gens du pouvoir.

— De quoi parles-tu donc, Dap ? Nous n'avons pas de structures de pouvoir.

— Non ? Et qu'est-ce qui rend Sabul si fort ?

— Ce n'est pas une structure de pouvoir, ni un gouvernement. Nous ne sommes pas sur Urras, quand même !

— Non. Nous n'avons pas de gouvernement, pas de lois, d'accord. Mais il me semble que les *idées* n'ont jamais été contrôlées par les lois ou les gouvernements, même sur Urras. Si elles l'avaient été, comment Odo aurait-elle développé les siennes ? Comment l'Odonisme serait-il devenu un mouvement mondial ? Les hiérarchistes ont essayé de l'écraser par la force, et ont échoué. On ne peut pas briser les idées en les réprimant. On ne peut les briser qu'en les ignorant. En refusant de penser, refusant de changer. Et c'est précisément ce que fait notre société ! Sabul t'utilise quand il le peut, et quand il ne le peut pas il t'empêche de publier, d'enseigner, même de travailler. Exact ? En d'autres mots, il a un pouvoir sur toi. De qui le tient-il ? Pas d'une autorité investie, il n'y en a pas. Pas de son intelligence, il n'en a pas. Il le tient de la couardise innée de l'esprit humain moyen. De l'opinion publique ! Voilà la structure de pouvoir dont il fait partie, et qu'il sait utiliser. Le gouvernement inavoué et inadmissible qui règle la société odonienne en étouffant l'esprit individuel.

Shevek posa les mains sur le rebord de la fenêtre, regardant les ténèbres extérieures à travers la vitre aux reflets imprécis.

— Tu délires, Dap, dit-il enfin.

— Non, frère, je suis sain d'esprit. Ce qui fait délirer les gens, c'est de tenter de vivre en dehors de la réalité. La réalité est terrible. Elle peut te tuer. Donne-lui du temps et elle te tuera certainement. La réalité est la souffrance – c'est toi qui l'as dit ! Mais ce sont les mensonges, les évasions de la réalité, qui te rendent fou. Ce sont les mensonges qui font que tu veux te tuer.

Shevek se tourna pour lui faire face.

— Mais tu ne peux pas parler sérieusement d'un gouvernement, ici !

— Je cite les *Définitions* de Tomar : « Gouvernement : L'utilisation légale du pouvoir en vue de maintenir et d'accroître le pouvoir. » Remplace « légale » par « coutumière », et tu obtiens Sabul, et le Syndicat de l'enseignement, et la CPD.

— La CPD !

— La CPD n'est actuellement qu'une bureaucratie hiérarchisée.

Au bout d'un moment, Shevek se mit à rire d'une façon peu naturelle.

— Allez, arrête, Dap, dit-il. C'est amusant, mais c'est un peu malade, pas vrai ?

— Shev, as-tu jamais réfléchi au fait que, ce que le mode analogique appelle « maladie », la désaffection sociale, le mécontentement, l'aliénation, cela pourrait analogiquement être appelé aussi douleur – ce que tu voulais dire quand tu parlais de la douleur, de la souffrance ? Et que, comme la douleur, cela sert une fonction dans l'organisme ?

— Non ! déclara violemment Shevek. Je parlais de l'individu, en termes de spiritualité.

— Mais tu parlais de la souffrance physique, d'un homme qui est mort de ses brûlures. Et c'est moi qui parle de souffrance spirituelle ! De gens qui voient leur talent, leur travail, leur vie gâchés. D'esprits intelligents qui se soumettent à des esprits stupides. De la force et du courage étranglés par la jalousie, le désir de puissance, la peur du changement. Le changement est la liberté, le changement est la vie – y a-t-il quelque chose de plus fondamental que cela pour la pensée odonienne ? Mais plus rien ne change ! Notre société est malade. Et tu le sais. Tu souffres de sa maladie. De sa maladie suicidaire !

— Ça suffit, Dap. Arrête.

Bedap ne dit plus rien. Il se mit à grignoter méthodiquement l'ongle de son pouce, l'air pensif.

Shevek s'assit à nouveau sur la couchette et prit sa tête dans ses mains. Il y eut un long silence. La neige avait cessé de tomber. Un vent sec et sombre faisait vibrer la vitre. La pièce était froide ; aucun des deux jeunes gens n'avait retiré son manteau.

— Écoute, frère, dit enfin Shevek. Ce n'est pas notre société qui

gêne la créativité individuelle. C'est la pauvreté d'Anarres. Cette planète n'était pas faite pour supporter une civilisation. Si nous nous laissons tomber les uns les autres, si nous n'abandonnons pas nos désirs personnels pour le bien commun, rien, rien sur ce monde aride ne pourra nous sauver. La solidarité humaine est notre seule ressource.

— La solidarité, oui ! Même sur Urras, où la nourriture tombe des arbres, même là, Odo disait que la solidarité était notre seul espoir. Mais nous avons trahi cet espoir. Nous avons laissé la coopération se transformer en obéissance. Sur Urras, ils sont gouvernés par la minorité. Ici, nous sommes gouvernés par la majorité. Mais c'est un gouvernement ! La conscience sociale n'est plus une chose vivante, mais une machine, une machine de pouvoir, contrôlée par des bureaucrates !

— Toi ou moi pourrions nous porter volontaires et recevoir un poste à la CPD en quelques décades. Cela nous transformerait-il en bureaucrates, en patrons ?

— Il ne s'agit pas des individus postés à la CPD, Shev. La plupart d'entre eux sont comme nous. Ils nous ressemblent même trop. Bien intentionnés, naïfs. Et il ne s'agit pas seulement de la CPD. C'est partout sur Anarres. Les centres d'éducation, les instituts, les mines, les usines, les pêcheries, les conserveries, le développement agricole et les stations de recherche, les communautés uniproductives – partout où une fonction demande des connaissances techniques et une institution stable. Mais cette stabilité ouvre la porte au désir d'autoritarisme. Durant les premières années du Peuplement, nous étions conscients de cela, nous y faisions attention. À cette époque, on faisait une distinction très nette entre administrer les choses et gouverner les gens. Et ils l'ont si bien faite que nous avons oublié que l'envie de dominer est aussi centrale dans les êtres humains que le désir de l'aide mutuelle, qu'il faut entretenir dans chaque individu, dans chaque nouvelle génération. Personne ne naît Odonien, pas plus qu'on ne naît civilisé ! Mais nous avons oublié tout cela. Nous n'éduquons pas pour vivre en liberté. L'éducation, la plus importante activité de l'organisme social, est devenue rigide, moraliste, autoritaire. Les enfants apprennent à répéter les paroles d'Odo comme si elles étaient des *lois* – l'ultime blasphème !

Shevek hésita. Il avait trop bien connu le genre d'enseignement dont parlait Bedap, quand il était enfant, et même ici à l'Institut, pour réfuter les accusations de son ami.

Bedap saisit aussitôt son avantage.

— Il est toujours plus facile de ne pas penser pour soi. De trouver une petite hiérarchie tranquille et de s'y installer. Ne faisons pas de changements, ne risquons pas la désapprobation, ne dérangeons pas

les syndics. Il est toujours plus facile de se laisser gouverner.

— Mais ce n'est pas un gouvernement, Dap ! Les experts et les aînés doivent diriger les équipes ou les syndicats ; ils connaissent mieux le travail. Et le travail doit être fait, après tout ! Quant à la CPD, oui, elle pourrait devenir une hiérarchie, une structure de pouvoir, si elle n'était pas justement organisée pour que cela n'arrive pas. Regarde comment elle fonctionne ! Des volontaires, tirés au sort ; une année de préparation, puis quatre ans d'activité ; puis on part. Personne ne pourrait établir un pouvoir, au sens hiérarchiste, dans un système comme celui-là, pas en n'ayant que quatre ans pour le faire.

— Certains y restent plus de quatre ans.

— Les conseillers ? Ils ne participent pas aux votes.

— Les votes ne sont pas importants. Ce sont eux qui se trouvent derrière la scène…

— Allons donc ! C'est de la pure paranoïa ! Derrière la scène – comment ? Quelle scène ? N'importe qui peut assister à n'importe quelle réunion de la CPD, et si c'est un syndic intéressé par le problème, il peut même prendre part aux discussions et voter ! Essaies-tu de prétendre que nous avons des *politiciens* ici ?

Shevek était furieux contre Bedap ; ses oreilles décollées étaient écarlates, sa voix s'était élevée. Il était tard, et pas une seule lumière ne brillait autour de la cour carrée. Desar, dans la chambre 45, cogna contre le mur pour obtenir le silence.

— Je ne dis que ce que tu sais, répondit Bedap à voix beaucoup plus basse. Que ce sont des gens comme Sabul qui dirigent réellement la CPD, et pendant de nombreuses années.

— Si tu le sais, l'accusa Shevek d'une voix dure et sifflante, alors pourquoi ne l'as-tu pas rendu public ? Pourquoi n'as-tu pas demandé une session critique à ton syndicat, si tu as des faits ? Si tes idées ne peuvent pas tenir devant un examen public, je n'en veux pas maintenant. Comme des révélations murmurées.

Les yeux de Bedap étaient devenus petits comme des gouttes de métal.

— Frère, dit-il, tu es hypocrite. Tu l'as toujours été. Regarde pour une fois en dehors de ta sacrée conscience ! Je te murmure cela parce que je sais que je peux te faire confiance, bon sang ! À qui d'autre pourrais-je parler ? Est-ce que je veux finir comme Tirin ?

— Comme Tirin ? demanda Shevek en élevant la voix de surprise, et Bedap lui fit signe en désignant le mur de ne pas parler si fort. Qu'est-ce qui ne va pas avec Tirin ? Où est-il ?

— À l'Asile, dans l'île de Segvina.

— À l'Asile ?

Bedap remonta les genoux sous son menton et les entoura de ses bras, tout en restant assis de travers sur la chaise. Il parla d'une voix

calme, à contrecœur.

— Tirin a écrit une pièce et l'a montée, l'année qui suivit ton départ. C'était très drôle – délirant – tu sais le genre de choses qu'il appréciait. – Bedap fit courir sa main dans ses cheveux raides et blonds. – Elle pouvait paraître anti-odonienne si l'on était stupide. Et beaucoup de gens sont stupides. Il y a eu beaucoup d'histoires. Il a reçu une réprimande. Une réprimande publique. Je n'en avais jamais vu. Tout le monde vient à ta réunion syndicale et te dit de laisser tomber. C'était comme ça qu'ils faisaient avant pour calmer un contremaître ou un administrateur trop autoritaire. Maintenant ils ne le font plus que pour dire à un individu de cesser de penser par lui-même. C'était moche. Tirin n'a pas pu le supporter. Je crois que cela l'a vraiment rendu un peu dingue. Après ça, il croyait que tout le monde était contre lui. Il s'est mis à parler trop – à parler avec amertume. Ce n'était pas irrationnel, mais toujours critique, toujours acerbe. Et il parlait comme ça à tout le monde. Enfin, il a achevé ses études à l'Institut, s'est qualifié comme instructeur en mathématiques, et a demandé un poste. Il en a eu un. Dans une équipe de voirie, dans le Sud. Il a protesté en disant que c'était une erreur, mais les ordinateurs de la Ditrav ont confirmé. Alors il y a été.

— Tir n'a jamais travaillé à l'extérieur durant tout le temps que je l'ai connu, l'interrompit Shevek. Depuis qu'il avait dix ans. Il se débrouillait toujours pour travailler dans des bureaux. La Ditrav a eu raison.

Bedap ne fit pas attention à cette remarque.

— Je ne sais pas réellement ce qui s'est passé là-bas, continua-t-il. Il m'a écrit plusieurs fois, et à chaque fois on venait de lui attribuer un nouveau poste. Et toujours un travail physique, dans des petites communautés des confins. Il m'a écrit qu'il quittait son poste pour revenir me voir dans le Nord. Mais il n'est pas venu. Et il a cessé d'écrire. Finalement j'ai demandé aux Archives du Travail d'Abbenay ce qu'il était devenu. Ils m'ont envoyé une copie de sa carte, et sur la dernière ligne il y avait simplement écrit : « Thérapie. Île de Segvina. » Thérapie ! Tirin avait-il tué quelqu'un ? Avait-il violé quelqu'un ? À part cela pourquoi t'envoie-t-on à l'Asile ?

— On ne t'envoie pas du tout à l'Asile. C'est toi qui demandes à y recevoir un poste.

— N'essaie pas de me faire avaler ces conneries, dit Bedap avec une colère soudaine. Il n'a jamais demandé à être envoyé là-bas. C'est de Tirin que je parle, Tirin, tu te souviens de lui ?

— Je l'ai connu bien avant toi. Que crois-tu qu'est l'Asile – une prison ? C'est un refuge. S'il y a là-bas des meurtriers et des gens qui n'arrivent pas à garder leur travail, c'est parce qu'ils ont demandé à y aller, là où ils ne subiront pas de pressions et sont à l'abri des

vengeances. Mais qui sont ces gens dont tu ne cesses pas de parler – « eux » ? « Ils » l'ont rendu fou, et ainsi de suite. Veux-tu dire que tout le système social est mauvais, qu'en fait « eux », les persécuteurs de Tirin, tes ennemis, « eux », c'est nous – l'organisme social ?

— Si tu peux chasser Tirin de ton esprit en le considérant comme quelqu'un qui ne peut pas garder son travail, je crois que je n'ai plus rien à te dire, répondit Bedap, recroquevillé sur la chaise.

Il y avait un chagrin si franc et si simple dans sa voix que la colère vertueuse de Shevek s'arrêta net.

Aucun d'eux ne parla pendant un moment.

— Je ferais mieux de rentrer, dit Bedap, se dépliant avec raideur en se levant.

— D'ici, tu en aurais pour une heure de marche. Ne sois pas stupide.

— Eh bien, je pensais… puisque…

— Ne sois pas stupide.

— D'accord. Où sont les chiottes ?

— À gauche, la troisième porte.

Quand il revint, Bedap dit qu'il dormirait sur le sol, mais comme il n'y avait pas de tapis et une seule couverture, cette idée, comme le fit simplement remarquer Shevek, était stupide. Ils étaient tous les deux fâchés et renfrognés ; irrités comme s'ils s'étaient battus à coups de poings sans avoir éliminé toute leur colère. Shevek défit le lit et ils s'y allongèrent. Quand la lampe fut éteinte, une obscurité argentée pénétra dans la pièce, cette semi-obscurité d'une nuit urbaine quand le sol est recouvert de neige et que la lumière est faiblement reflétée par la terre. Il faisait froid. Chacun considéra la chaleur du corps de l'autre comme particulièrement bienvenue.

— Je retire ce que j'ai dit sur la couverture.

— Écoute, Dap. Je ne voulais pas…

— Oh, on en parlera dans la matinée.

— D'accord.

Ils se serrèrent encore. Shevek se tourna sur le ventre et s'endormit en deux minutes. Bedap tenta de rester conscient, mais glissa dans la chaleur, plus profondément encore, dans la vulnérabilité, la confiance du sommeil, et s'endormit à son tour. Durant la nuit, l'un d'eux cria à haute voix, en rêvant. L'autre tendit le bras dans son sommeil, murmurant quelques mots de réconfort, et le poids de ce contact inconscient et chaud surmonta la terreur.

Ils se rencontrèrent à nouveau le lendemain soir et discutèrent pour savoir s'ils allaient vivre ensemble pendant quelque temps, comme ils l'avaient déjà fait lorsqu'ils étaient adolescents. Ils devaient en discuter, car Shevek était très nettement hétérosexuel et Bedap très

nettement homosexuel ; le plaisir de cette alliance serait surtout du côté de Bedap. Cependant, Shevek était très désireux de confirmer leur ancienne amitié ; et quand il vit que l'élément sexuel de cette amitié signifiait beaucoup pour Bedap et devait être, pour lui, véritablement consommé, il prit alors l'initiative et s'assura avec une tendresse et une obstination considérables que Bedap passerait à nouveau la nuit avec lui. Ils prirent une chambre particulière dans un domicile du centre ville et y vécurent tous les deux pendant près d'une décade ; puis ils se séparèrent à nouveau, Bedap rejoignit son dortoir et Shevek la Chambre 46. Aucun d'eux n'avait un puissant désir sexuel de faire durer cette union. Ils avaient simplement réaffirmé leur confiance mutuelle.

Pourtant Shevek, comme il voyait Bedap tous les jours, se demandait parfois ce qu'il aimait en son ami et pourquoi il lui faisait confiance. Il trouvait détestables les opinions présentes de Bedap et ennuyeuse son insistance à vouloir en parler. Des discussions orageuses éclataient à chaque fois qu'ils se rencontraient, et ils se faisaient mutuellement beaucoup de peine. En quittant Bedap, Shevek s'accusait souvent de s'accrocher à une loyauté perdue, et jurait avec colère de ne plus le revoir.

Mais le fait était qu'il appréciait plus Bedap en tant qu'homme qu'il ne l'avait apprécié en tant qu'enfant. Inepte, insistant, dogmatique, destructeur : Bedap pouvait être tout ça ; mais il avait atteint une liberté d'esprit à laquelle Shevek aspirait, bien qu'il en détestât l'expression. Il avait changé la vie de Shevek, et Shevek le savait, savait qu'il pouvait enfin poursuivre son but, et que c'était Bedap qui le lui avait permis. Il combattait Bedap pied à pied, mais il continuait à venir, à discuter, à blesser et à être blessé, pour trouver – derrière la colère et le refus – ce qu'il cherchait. Il ne savait pas ce qu'il cherchait, mais il savait où le chercher.

C'était, et il en était conscient, une époque aussi malheureuse pour lui que l'année qui l'avait précédée. Il n'avançait toujours pas dans son travail ; en fait il avait complètement abandonné la physique temporelle pour revenir à d'humbles travaux de laboratoire, pratiquant diverses expériences dans la salle des radiations, avec comme partenaire un technicien habile et silencieux, étudiant les vitesses des particules élémentaires. C'était un chemin battu, et son intérêt pour ce domaine fut pris par ses collègues pour son admission du fait qu'il avait enfin cessé d'être original. Le Syndicat des Membres de l'Institut lui attribua un poste de professeur de physique mathématique pour les étudiants débutants. Il ne triompha pas quand on lui donna finalement ce cours, car c'était justement le problème : on le lui avait donné, on le lui avait *permis.* Rien ne le réconfortait. De voir s'ouvrir aussi largement les murs de sa conscience puritaine lui

procurait tout sauf le réconfort. Il se sentait glacé et perdu. Mais il n'avait aucun endroit où se retirer, aucun abri, aussi continua-t-il à s'avancer dans le froid, à se perdre davantage.

Bedap s'était fait beaucoup d'amis, un groupe étrange et mécontent, et certains d'entre eux aimaient bien l'homme timide qu'était Shevek. Il ne se sentit pas plus proche d'eux que des gens plus conventionnels qu'il connaissait à l'Institut, mais il trouva leur indépendance d'esprit plus intéressante. Ils préservaient l'autonomie de la conscience, même au point d'en devenir excentriques. Certains d'entre eux étaient des *nuchnibi* intellectuels qui n'avaient pas travaillé dans un poste régulier depuis des années. Shevek les désapprouvait sévèrement, quand il n'était pas avec eux.

L'un d'eux était un compositeur nommé Salas. Salas et Shevek voulaient apprendre l'un de l'autre. Salas connaissait mal les mathématiques, mais tant que Shevek pouvait expliquer la physique à la manière analogique, ou sur la base de l'expérience, c'était un auditeur attentif et intelligent. De la même façon, Shevek écoutait tout ce que Salas pouvait lui dire sur la théorie musicale, et tout ce qu'il lui faisait entendre sur son magnétophone ou son instrument portatif. Mais certaines choses que lui disait Salas lui paraissaient extrêmement gênantes. Salas avait pris un poste dans une équipe qui creusait un canal dans la Plaine de la Temae, à l'est d'Abbenay. Il venait en ville durant ses trois jours de congé décadaires et habitait avec une fille ou une autre. Shevek pensait qu'il avait pris ce poste parce qu'il voulait un peu de travail à l'extérieur pour changer ; mais il découvrit bientôt que Salas n'avait jamais reçu de poste dans la musique, ni dans rien d'autre que des travaux non spécialisés.

— Sur quelle liste es-tu à la Ditrav ? demanda-t-il, étonné.

— La branche du travail non spécialisé.

— Mais tu as du talent ! Tu as passé six ou huit ans au conservatoire du Syndicat de la Musique, pas vrai ? Pourquoi ne t'attribuent-ils pas un poste de professeur de musique ?

— Ils l'ont fait, mais j'ai refusé. Je ne serais pas capable d'enseigner avant une dizaine d'années. Et je suis un compositeur, souviens-toi, pas un exécutant.

— Mais il doit y avoir des postes pour les compositeurs.

— Où ?

— Au Syndicat de la Musique, je suppose.

— Mais les syndics de la Musique n'aiment pas mes compositions. Et jusqu'à présent il n'y a pas beaucoup d'autres personnes qui les apprécient. Je ne peux pas former un syndicat tout seul, quand même ?

Salas était un petit homme osseux déjà chauve sur le dessus du crâne ; les cheveux qui lui restaient étaient coupés court, en une

frange soyeuse et claire autour du menton et derrière la nuque. Son sourire doux ridait son visage expressif.

— Tu vois, je n'écris pas de la façon qu'on m'a enseignée au conservatoire. J'écris de la musique dysfonctionnelle. – Son sourire se fit plus doux que jamais. – Ils veulent des chœurs. Et je déteste les chœurs. Ils veulent des morceaux pleins de grands accords harmonieux, comme ceux qu'écrit Sessur. Je déteste la musique de Sessur. J'écris une partition pour musique de chambre. Je pensais l'appeler peut-être *Le Principe de Simultanéité*. Cinq instruments qui jouent chacun un thème cyclique indépendant ; aucune causalité mélodique ; le développement de l'ensemble réside entièrement dans le rapport entre les parties. Et cela donne une très belle harmonie. Mais ils ne l'entendent pas. Ils ne l'entendront pas. Ils ne peuvent pas !

Shevek réfléchit un instant.

— Et si tu l'appelais *Les Joies de la Solidarité*, dit-il, est-ce qu'ils l'entendraient ?

— Bon sang ! s'exclama Bedap, qui écoutait. C'est la première chose cynique que tu aies dite de toute ta vie, Shev. Bienvenue dans l'équipe !

Salas se mit à rire.

— Ils l'écouteraient, mais ils la limiteraient à un enregistrement ou à quelques représentations régionales. Ce n'est pas dans le style organique.

— Pas étonnant que je n'aie jamais entendu de musique professionnelle quand je vivais dans le Nord. Mais comment peuvent-ils justifier cette sorte de censure ? Tu écris de la musique ! La musique est un art coopératif, organique par définition, social. C'est peut-être la plus noble forme de comportement social dont nous soyons capables. C'est certainement l'un des plus nobles travaux qu'un individu puisse entreprendre. Et par sa nature, par la nature de l'art, c'est un partage. Les artistes partagent, c'est l'essence de leur acte. Peu importe ce que disent tes syndics, comment la Ditrav peut-elle justifier de ne pas te donner de poste dans ton propre domaine ?

— Ils ne veulent pas le partager, répondit joyeusement Salas. Cela les effraie.

Bedap parla plus sérieusement :

— Ils peuvent le justifier parce que la musique n'est pas utile. Creuser un canal est important, tu sais ; la musique n'est qu'une décoration. Nous sommes revenus à la plus vile sorte d'utilitarisme profiteur. La complexité, la vitalité, la liberté de l'invention et de l'initiative qui formaient le centre de l'idéal odonien, nous avons rejeté tout cela. Nous sommes retournés à la barbarie. Si c'est nouveau, on s'en écarte ; si vous ne pouvez pas le manger, jetez-le !

Shevek pensa à son propre travail et ne dit rien. Pourtant, il ne

pouvait accepter la critique de Bedap. Bedap l'avait forcé à réaliser qu'il était, en fait, un révolutionnaire ; mais il ressentait profondément qu'il était ainsi *parce qu'*il avait été élevé et éduqué en tant qu'Odonien et Anarresti. Il ne pouvait se rebeller contre sa société, parce que sa société, proprement conçue, était une révolution, une révolution permanente, un processus continuel. Pour réaffirmer sa validité et sa force, pensait-il, il suffisait d'agir, sans crainte d'une punition et sans espoir de récompense : agir à partir du centre de son esprit.

Bedap et quelques-uns de ses amis avaient décidé de passer une décade de vacances ensemble et d'aller faire un grand tour dans le Ne Theras. Il avait persuadé Shevek de venir. Shevek appréciait l'idée de passer dix jours dans les montagnes, mais pas celle d'écouter pendant dix jours les opinions de Bedap. Les conversations de Bedap ressemblaient trop à des Sessions Critiques, l'activité communautaire qu'il avait toujours aimée le moins, quand tout le monde se levait pour se plaindre des défauts du fonctionnement de la communauté et, généralement, des défauts du caractère de ses voisins. Plus les vacances approchaient, moins il les attendait. Mais il fourra un carnet dans sa poche, afin de pouvoir s'en aller en feignant de continuer à travailler, et il partit.

Ils se retrouvèrent très tôt dans la matinée près du dépôt de transports du Quartier Est, trois femmes et trois hommes. Shevek ne connaissait aucune des femmes, et Bedap ne lui en présenta que deux. Dès qu'ils se mirent en route pour les montagnes il se pencha vers la troisième.

— Shevek, dit-il.

— Je sais, répondit-elle.

Il se rendit compte qu'il avait dû la rencontrer quelque part auparavant et qu'il aurait dû connaître son nom. Il rougit jusqu'aux oreilles.

— Tu plaisantes ? demanda Bedap, qui marchait à sa gauche. Takver était à l'Institut du Nord avec nous. Elle vit à Abbenay depuis deux ans. Vous ne vous y êtes pas vus jusqu'à présent, tous les deux ?

— Je l'ai vu plusieurs fois, dit la fille et elle se mit à rire en se moquant de lui.

Elle avait le rire d'une personne qui aime bien manger, un grand rire enfantin. Elle était grande et plutôt mince, avec des bras ronds et des hanches larges. Elle n'était pas très jolie ; son visage était basané, intelligent et joyeux. Ses yeux étaient sombres, non de l'opacité des yeux très foncés mais présentaient une qualité de profondeur, comme celle de la cendre fine, noire et très douce. Shevek, en rencontrant ces yeux, sut qu'il avait commis une faute impardonnable en oubliant cette fille et, à l'instant où il s'en apercevait, sut aussi qu'il avait été

pardonné. Que la chance était avec lui. Que sa chance avait tourné.

Ils s'enfoncèrent dans les montagnes.

Durant la soirée froide du quatrième jour de leur excursion, Takver et lui s'assirent sur une pente raide et nue, en haut d'une gorge. Quarante mètres plus bas, un torrent de montagne dévalait le ravin entre des rochers humides. Il y avait très peu d'eau courante sur Anarres ; la nappe phréatique était basse dans la plupart des endroits ; les rivières étaient petites. Il n'y avait que dans les montagnes qu'on pouvait trouver quelques cours d'eau rapides. Le bruit de l'eau qui criait, caquetait, chantait, était nouveau pour eux.

Ils avaient escaladé et descendu de telles gorges toute la journée dans le haut pays, et ils avaient les jambes fatiguées. Le reste de leur groupe se trouvait au Refuge, une maison de pierre construite par et pour des vacanciers, et bien entretenue ; la Fédération du Ne Theras était le plus actif des groupes de volontaires s'occupant des « sites » plutôt rares d'Anarres. Un garde forestier, qui habitait là en été, en raison des risques d'incendie, aidait Bedap et les autres à préparer le dîner en prélevant ce qu'il fallait dans le garde-manger bien fourni. Takver était sortie, puis Shevek ; séparément, sans dire où ils allaient, et en fait sans le savoir.

Il la trouva sur la pente, assise parmi les frêles buissons d'épines de lune qui poussaient en touffes sur les versants des montagnes, et dont les branches rigides et fragiles avaient un reflet argenté dans la lumière du crépuscule. Dans un creux entre les monts orientaux, une luminosité incolore du ciel annonçait l'apparition de la lune. Le torrent était bruyant dans le silence des hautes collines dénudées. Il n'y avait pas de vent, aucun nuage. Dans ces montagnes, l'air était comme de l'améthyste, dur, clair et intense.

Ils étaient restés assis là un moment sans parler.

— De toute ma vie, je n'ai jamais été aussi attiré par une femme, dit Shevek d'un ton froid, presque chargé de reproche.

— Je ne voulais pas gâcher tes vacances, répondit-elle avec un grand rire enfantin, trop sonore pour la semi-obscurité du crépuscule.

— Tu ne les gâches pas !

— Tant mieux. Je croyais que tu voulais dire que je te dérangeais.

— Déranger ! C'est plutôt comme un tremblement de terre.

— Merci.

— Ce n'est pas toi, dit-il durement. C'est moi.

— C'est ce que tu crois, répondit-elle.

Il y eut une longue pause.

— Si tu désires copuler, déclara-t-elle, pourquoi ne me l'as-tu pas demandé ?

— Parce que je ne suis pas sûr que ce soit cela.

— Moi non plus. – Elle ne souriait plus. – Écoute, dit-elle, et sa

voix était douce, sans beaucoup de timbre ; elle avait la même qualité de profondeur que ses yeux. Je dois te dire. – Mais ce qu'elle devait lui dire flotta dans le silence pendant un moment.

Il la regarda alors avec un air si suppliant et si craintif qu'elle s'empressa d'ajouter d'une voix rapide :

— Enfin, je veux simplement dire que je ne désire pas copuler avec toi maintenant. Ni avec personne.

— Tu as décidé de renoncer au sexe ?

— Non ! s'exclama-t-elle d'un air indigné, mais sans lui donner d'explication.

— Moi, j'aurais aussi bien pu, dit-il en jetant un caillou dans le torrent. Ou alors je suis impuissant. Cela fait une demi-année que je n'ai pas… et encore ce n'était qu'avec Dap. En fait, près d'une année. Cela devenait de moins en moins satisfaisant à chaque fois, jusqu'à ce que je cesse même d'essayer. Ça n'en valait plus la peine. Ni les problèmes. Et pourtant je… je me souviens… je sais comment cela *devrait* être.

— Oui, c'est ça, dit Takver. Je copulais beaucoup, pour le plaisir, jusqu'à ce que j'aie dix-huit ans ou dix-neuf ans. C'était excitant, et intéressant, et agréable. Mais ensuite… Je ne sais pas. Comme tu l'as dit, cela devenait insatisfaisant. Je ne voulais plus le plaisir. Je veux dire, pas seulement le plaisir.

— Tu veux des enfants ?

— Oui, quand le moment viendra.

Il jeta un autre caillou dans le torrent, qui disparaissait dans l'ombre du ravin en ne laissant derrière lui que son vacarme, une perpétuelle harmonie composée de dissonances.

— J'ai un travail à faire, dit-il.

— Est-ce que cela t'aide de rester célibataire ?

— Il y a un lien. Mais je ne sais pas lequel, il n'est pas causal. À peu près au moment où le sexe a commencé à ne plus m'intéresser, le travail a fait de même. Et cela n'a pas cessé d'augmenter. Trois ans sans avoir rien accompli. La stérilité. La stérilité de tous côtés. Aussi loin que l'œil peut voir, le désert infertile s'étend sous l'éclat impitoyable d'un soleil sans merci, un terrain inculte, sans vie, sans routes, sans sexe, jonché des ossements des voyageurs malchanceux…

Takver ne rit pas ; elle poussa un petit gémissement amusé, comme si cela lui faisait mal. Il essaya de distinguer clairement son visage. Derrière sa tête sombre, le ciel était clair et lumineux.

— Qu'est-ce qui te gêne dans le plaisir, Takver ? Pourquoi n'en veux-tu pas ?

— Il n'y a rien qui me gêne. Et je désire le plaisir. Seulement je n'en ai pas besoin. Et si je prenais ce dont je n'ai pas besoin, je n'obtiendrais jamais ce dont j'ai besoin.

— Et de quoi as-tu besoin ?

Elle baissa les yeux vers le sol, grattant de l'ongle la surface d'un rocher. Elle ne dit rien. Elle se baissa pour cueillir un brin d'épine de lune, mais ne le prit pas, le toucha à peine, sentit simplement la tige douce et la feuille fragile. Shevek vit dans la tension de ses mouvements qu'elle essayait de contenir ou de réprimer de toutes ses forces une tempête d'émotions pour pouvoir parler. Et quand elle parla, ce fut d'une voix basse et un peu rauque.

— J'ai besoin du lien, dit-elle. Du vrai lien. Le corps et l'esprit, et pendant toutes les années de ma vie. Rien d'autre. Rien de moins.

Elle lui lança un coup d'œil méfiant, cela aurait pu être de la haine.

La joie s'éleva mystérieusement en lui, comme le bruit et l'odeur du torrent qui s'élevait dans les ténèbres. Il eut un sentiment d'illimité, de clarté, de clarté totale, comme si on venait de le libérer. Derrière la tête de Takver, la Lune qui se levait éclaircissait le ciel ; les pics lointains étaient nets et argentés.

— Oui, c'est ça, dit-il, sans en être conscient, sans avoir l'impression de parler à quelqu'un d'autre ; il disait ce qui lui venait à l'esprit, l'air pensif. Je ne l'ai jamais trouvé.

Il y avait encore un peu d'irritation dans la voix de Takver.

— Tu n'as jamais pu le trouver.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu n'en as jamais vu la possibilité, je suppose.

— Que veux-tu dire par « la possibilité » ?

— La personne !

Il réfléchit à cela. Ils étaient assis à un mètre l'un de l'autre, serrant les genoux parce qu'il commençait à faire froid. L'air leur coulait dans la gorge comme de l'eau glacée. Chacun pouvait voir le souffle de l'autre, nuage de vapeur dans l'éclat de la lune qui augmentait régulièrement.

— La nuit où je l'ai vue, dit Takver, c'était la nuit précédant ton départ de l'Institut Régional du Nord. Il y avait une fête, tu te souviens. Certains d'entre nous se sont assis pour parler toute la nuit. Mais c'était il y a quatre ans. Et tu ne connaissais même pas mon nom.

Il n'y avait pas de rancune dans sa voix ; on aurait dit qu'elle voulait excuser Shevek.

— Et à ce moment, tu as vu en moi ce que j'ai vu en toi durant ces quatre derniers jours ?

— Je ne sais pas. Je ne peux pas dire. Ce n'était pas seulement sexuel. Je t'avais déjà remarqué avant. Mais cette fois-là, c'était différent ; je t'ai *vu.* Mais j'ignore ce que tu vois maintenant. Et je ne savais pas réellement ce que je voyais à ce moment. Je ne te connaissais pas bien du tout. Seulement, quand tu as parlé, il m'a

semblé voir clair en toi, au centre. Mais tu devais être très différent de ce que je pensais. Ce n'était pas ta faute, après tout, ajouta-t-elle. Mais je savais que ce que je voyais en toi, c'était ce dont j'avais besoin. Pas seulement ce que je désirais !

— Et tu es à Abbenay depuis deux ans, et tu n'as pas…

— Pas quoi ? Tout était en moi, dans ma tête, tu ne connaissais même pas mon nom. Une seule personne ne peut pas établir un lien, après tout !

— Et tu avais peur de venir vers moi parce que j'aurais pu ne pas vouloir de ce lien.

— Je n'avais pas peur. Je savais que tu étais une personne qui… qu'on ne pouvait pas forcer… Enfin, oui, j'avais peur. J'avais peur de toi. Pas de faire une erreur. Je savais que ce n'était pas une erreur. Mais tu étais… toi-même. Tu n'es pas comme la plupart des gens, tu sais. J'avais peur de toi parce que tu étais mon égal ! – Le ton de sa voix était devenu farouche en finissant cette phrase, mais elle ajouta très vite avec douceur : cela n'a pas beaucoup d'importance, tu sais, Shevek.

C'était la première fois qu'il l'entendait prononcer son nom. Il se tourna vers elle et dit en bafouillant, presque en sanglotant :

— Pas d'importance ? D'abord tu me montres… tu me montres ce qui est important, ce qui est réellement important, ce dont j'ai eu besoin toute ma vie… et ensuite tu dis que ça n'a pas d'importance !

Ils étaient face à face maintenant, mais ne s'étaient pas touchés.

— Alors, c'est aussi ce dont tu as besoin ?

— Oui. Le lien. La chance.

— Maintenant… pour la vie ?

— Maintenant et pour la vie.

La vie, répéta le torrent d'eau claire qui courait parmi les rochers, dans les ténèbres froides.

Quand Shevek et Takver revinrent des montagnes, ils prirent une chambre double. Aucune n'était libre dans les blocs proches de l'Institut, mais Takver en avait trouvé une pas trop éloignée, dans un vieux domicile à l'extrémité nord de la ville. Pour obtenir la chambre, ils allèrent voir l'administratrice des logements du bloc – Abbenay était divisée à peu près en deux cents régions administratives locales, appelées blocs – une polisseuse de lentilles qui travaillait chez elle et gardait ses trois jeunes enfants à domicile avec elle. Elle conservait les listes de logements dans le compartiment supérieur d'un placard pour que les enfants ne puissent pas les prendre. Elle vérifia que la chambre était notée vacante ; Shevek et Takver la notèrent occupée en signant leur nom.

Le déménagement ne fut pas compliqué non plus. Shevek apporta

une boîte de papiers, ses bottes d'hiver, et la couverture orange. Takver dut faire trois voyages. Un jusqu'au dépôt de vêtements du district pour leur prendre à tous deux des habits neufs, un acte qu'elle considérait obscurément mais fortement comme étant essentiel au commencement de leur alliance. Puis elle se rendit à son ancien dortoir, une fois pour y chercher ses vêtements et ses papiers, puis une seconde fois, avec Shevek, pour y prendre un certain nombre d'objets curieux : des formes concentriques et complexes en fil de fer, qui bougeaient et se transformaient lentement d'elles-mêmes quand elles étaient suspendues à un plafond. Elle les avait faites avec des bouts de fils et des outils du dépôt d'outillage, et elle les appelait Occupations de l'Espace Inhabité. Une des deux chaises de la pièce était décrépite et ils la portèrent à un atelier de réparation, où ils en prirent une solide. Ils furent alors meublés. La nouvelle chambre avait un plafond élevé, ce qui la rendait aérée et laissait beaucoup de place aux Occupations. Le domicile était construit sur une des collines basses d'Abbenay, et la pièce avait une fenêtre en coin qui recevait le soleil dans l'après-midi et donnait un panorama de la ville, ses rues et ses places, ses toits, le vert de ses parcs, les plaines qui l'entouraient.

Cette intimité après une longue solitude, cette joie soudaine éprouvèrent la stabilité de Shevek et celle de Takver. Durant les premières décades, il fut ballotté entre l'allégresse et l'anxiété ; et elle eut quelques accès de colère. Tous deux étaient ultra-sensibles et inexpérimentés. Mais cette tension ne dura pas quand ils commencèrent à se connaître mieux. Leur soif sexuelle persistait en un plaisir passionné, leur désir de communion était renouvelé chaque jour parce qu'il était chaque jour exaucé.

Il était maintenant clair pour Shevek, et ç'aurait été folie de penser autrement, que ses années malheureuses passées dans cette ville avaient été partie intégrante de son immense bonheur présent, parce qu'elles y avaient conduit, l'avaient préparé. Tout ce qui lui était arrivé faisait partie de ce qui lui arrivait maintenant. Takver ne voyait pas un tel enchaînement d'effets/causes/effets, mais elle n'était pas spécialisée en physique temporelle. Elle voyait naïvement le temps comme une route tracée. Vous y avanciez et vous parveniez quelque part. Avec de la chance, vous arriviez dans un endroit qui en valait la peine.

Shevek prit cette métaphore et la reformula dans ses propres termes, expliquant que, à moins que le passé et le futur ne fassent partie du présent par la mémoire et l'intention, il n'y avait, en termes humains, aucune route, aucun endroit où aller, mais elle acquiesça bien avant qu'il ait fini. « Exactement », dit-elle. « C'est ce que je faisais durant ces quatre années. Ce n'est pas *entièrement* de la chance. Seulement en partie. »

Elle avait vingt-trois ans, une demi-année de moins que Shevek. Elle avait grandi dans une communauté agricole, à Vallée Ronde, dans le Nord-Est. C'était un endroit isolé, et avant de venir à l'Institut du Nord, Takver avait travaillé plus durement que la plupart des jeunes Anarrestis. Il y avait à peine assez de gens à Vallée Ronde pour faire tous les travaux nécessaires, mais ils ne formaient pas une assez grande communauté, ni une communauté assez productive dans l'économie générale pour obtenir une priorité de la part des ordinateurs de la Ditrav. Ils devaient s'occuper d'eux-mêmes. À huit ans, Takver enlevait la paille et les cailloux des grains de holums au moulin de la communauté, pendant trois heures par jour, après trois heures d'école. Et la formation pratique reçue dans son enfance n'avait pas été orientée vers son enrichissement personnel : il avait fait partie de l'effort de survie de la communauté. Aux époques de la moisson et des semailles, tous ceux qui avaient entre dix et soixante ans travaillaient dans les champs, toute la journée. À quinze ans, elle avait été chargée de la coordination des programmes de travail des quatre cents champs labourables dont s'occupait la communauté de Vallée Ronde, et avait été l'assistante du diététicien au réfectoire de la ville. Il n'y avait rien d'inhabituel dans tout ça, et Takver y pensait peu, mais cela avait évidemment formé certains éléments de son caractère et de ses opinions. Shevek était content d'avoir eu sa part de kleggich, car Takver méprisait les gens qui évitaient le travail physique. « Regarde Tinan », disait-elle, « qui se plaint et hurle parce qu'il a été enrôlé dans une levée pendant quatre décades pour une moisson de holums. Délicat comme un œuf de poisson ! A-t-il jamais touché de la terre ? » Takver n'était pas particulièrement charitable, et elle avait un caractère plutôt vif.

Elle avait étudié la biologie à l'Institut Régional du Nord, en se distinguant suffisamment pour décider de venir à l'Institut Central afin d'y continuer ses études. Au bout d'une année, on lui avait demandé de se joindre à un nouveau syndicat qui organisait un laboratoire pour étudier les techniques d'accroissement et d'amélioration des réserves de poissons comestibles dans les trois océans d'Anarres. Quand les gens lui demandaient ce qu'elle faisait, elle répondait : « Je suis généticienne pour poissons. » Elle aimait ce travail ; il combinait les deux choses qu'elle estimait : la recherche positive, exacte, et un but spécifique d'amélioration ou d'accroissement. Sans un tel travail, elle n'aurait pas été satisfaite. Mais il était loin de lui suffire. La plupart des pensées qui traversaient l'esprit et le cœur de Takver n'avaient rien à voir avec la génétique des poissons.

Son intérêt pour les paysages et les créatures vivantes était passionnel. Cet intérêt, faiblement appelé « amour de la nature », semblait être pour Shevek quelque chose de bien plus vaste que

l'amour. Il y a des esprits, pensait-il, dont l'ombilic n'a jamais été coupé. Ils ne sont jamais sevrés de l'univers. Ils ne considèrent pas la mort comme une ennemie ; ils attendent sans déplaisir de pourrir et de se transformer en humus. Il était étrange de voir Takver prendre une feuille dans sa main, ou un caillou. Elle en devenait une extension, et l'objet une extension d'elle.

Elle montra à Shevek les aquariums d'eau de mer du laboratoire de recherche, dans lesquels nageaient cinquante espèces de poissons ou plus, grands et petits, de couleur terne ou éclatante, élégants et grotesques. Il fut fasciné, et un peu effrayé.

Les trois océans d'Anarres étaient aussi fournis en vie animale que la terre en était dépourvue. Les mers n'avaient pas été reliées depuis plusieurs millions d'années, et leurs faunes avaient suivi des évolutions différentes. Leur diversité était stupéfiante. Shevek n'avait jamais pensé que la vie pouvait proliférer d'une façon aussi extravagante, aussi exubérante, qu'en fait l'exubérance était peut-être la qualité essentielle de la vie.

Sur terre, les plantes prospéraient assez bien, clairsemées et épineuses, mais les animaux qui avaient essayé de respirer de l'air avaient abandonné leur projet quand le climat de la planète était entré dans une ère de poussière et de sécheresse. Des bactéries survivaient cependant, dont beaucoup étaient lithophages, ainsi que quelques centaines d'espèces de vers et de crustacés.

L'homme s'était inséré avec précaution et en prenant des risques dans cette écologie très limitée. S'il pêchait, mais sans trop d'avidité, et s'il cultivait la terre en utilisant principalement des déchets organiques pour la fertilisation, il pouvait s'établir. Mais il ne pouvait y insérer personne d'autre. Il n'y avait pas d'herbe pour les herbivores. Il n'y avait pas d'herbivores pour les carnivores. Il n'y avait pas d'insectes pour féconder les plantes à fleurs ; les arbres fruitiers importés étaient tous fertilisés à la main. Aucun animal venant d'Urras n'était introduit sur la planète pour ne pas mettre en péril la délicate balance de la vie. Seuls les Colons étaient venus, et si bien nettoyés intérieurement et extérieurement qu'ils n'avaient apporté avec eux qu'un minimum de leur faune et de leur flore personnelles. Pas même une puce n'avait pu s'installer sur Anarres.

— J'aime la biologie marine, dit Takver à Shevek devant les aquariums, parce qu'elle est très complexe. Ce poisson mange ce poisson qui mange du menu fretin qui mange des ciliés qui mangent des bactéries et ça recommence. Sur la terre il n'y a que trois phyles, tous non cordés – si tu ne comptes pas l'homme. C'est une situation bizarre, biologiquement parlant. Nous autres Anarrestis, nous sommes isolés artificiellement. Sur l'Ancien Monde il y a dix-huit phyles d'animaux terrestres, il y a des classes, comme les insectes, qui ont

tant d'espèces qu'on n'a jamais été capables de les compter, et certaines de ces espèces comptent des populations de plusieurs milliards d'individus. Tu te rends compte : partout où tu regardes, il y a des animaux, d'autres créatures, qui partagent la terre avec toi. On devrait se sentir tellement plus comme étant une *partie*.

Son regard suivit un petit poisson bleu dans le réservoir obscur. Shevek, songeur, suivit le cheminement du poisson et celui des pensées de Takver. Il erra un long moment parmi les réservoirs, et revint souvent avec elle au laboratoire pour voir les aquariums, soumettant son arrogance de physicien à ces petits êtres étranges, à l'existence de ces animaux pour qui le présent est éternel, des êtres qui ne s'expliquent pas eux-mêmes et n'ont jamais besoin de justifier leur condition à l'homme.

La plupart des Anarrestis travaillaient cinq à sept heures par jour, en arrêtant de deux à quatre jours par décade. Les détails de la régularité, de la ponctualité, des jours de congé, et cetera, étaient décidés entre l'individu et son équipe ou son groupe ou son syndicat ou l'administration de sa fédération, au niveau où la coopération et l'efficacité pouvaient être les meilleures. Takver s'occupait de ses propres projets de recherche, mais le travail et les poissons avaient leurs exigences impératives : elle passait de deux à dix heures par jour au laboratoire, sans aucun jour de congé. Shevek avait deux postes d'enseignement pour l'instant, un cours de mathématiques avancées dans un centre d'éducation et un autre à l'Institut. Ces deux cours étaient donnés dans la matinée, et il revenait à la chambre vers midi. D'ordinaire, Takver n'y était pas encore. Le bâtiment était assez silencieux. Le soleil n'avait pas encore passé devant la double fenêtre qui donnait au sud et à l'ouest sur la ville et les plaines ; la pièce était fraîche et ombreuse. Les mobiles concentriques et délicats suspendus à différentes hauteurs au-dessus de lui évoluaient avec une précision introvertie, silence, mystère des organes du corps ou processus de l'esprit qui raisonne. Shevek s'asseyait à la table, sous les fenêtres, et se mettait à travailler, et lisait, ou calculait, ou prenait des notes. La lumière du soleil entrait graduellement, glissait sur les papiers de la table et remplissait la pièce de sa clarté. Et il travaillait. Les faux départs et les futilités des années passées se révélèrent former un canevas ; des fondations, posées dans les ténèbres, mais bien posées. Sur elles, méthodiquement, soigneusement, avec une habileté et une certitude qui ne semblaient pas lui appartenir, mais être une connaissance coulant à travers lui, l'utilisant comme son véhicule, il construisit la belle structure solide des Principes de Simultanéité.

Takver, comme tout homme ou femme vivant en compagnie de l'esprit créateur, ne le supportait pas toujours facilement. Bien que son existence fût nécessaire à Shevek, sa présence pouvait être une gêne

pour lui, une distraction. Elle n'aimait pas rentrer au domicile trop tôt, parce qu'il cessait souvent de travailler quand elle arrivait, et elle sentait que ce n'était pas bien. Plus tard, quand ils seraient d'un âge mûr, ventrus, il pourrait l'ignorer, mais à vingt-quatre ans il en était incapable. Elle organisa donc ses travaux de laboratoire afin de ne pas rentrer avant le milieu de l'après-midi. Ce n'était pas non plus un arrangement parfait, car il avait besoin qu'on s'occupe de lui. Les jours où il ne donnait pas de cours, quand elle rentrait, il pouvait être assis à table depuis six ou huit heures d'affilée. Quand il se levait, il titubait de fatigue, ses mains tremblaient, et il était à peine cohérent. L'esprit créateur fait un rude emploi de ses supports, il les épuise, les jette, se procure un nouveau modèle. Mais pour Takver, il n'y avait pas de remplacement possible, et quand elle voyait à quel point Shevek était fatigué, elle protestait. Elle aurait pu crier comme l'époux d'Odo, Asieo, l'avait fait une fois : « Pour l'amour de Dieu, ma femme, est-ce que tu ne peux pas servir la Vérité *un petit peu à la fois ?* » – sauf qu'elle était la femme, et qu'elle ne connaissait pas ce Dieu.

Ils parlaient, sortaient se promener ou se baigner, puis allaient dîner au réfectoire de l'Institut. Après le repas, ils se rendaient à des réunions, ou au concert, ou bien ils rencontraient leurs amis, Bedap et Salas et leur groupe, Desar et les autres de l'Institut, les collègues et les amis de Takver. Mais les réunions et les amis leur étaient périphériques. Aucune participation sociale ou sociable ne leur était nécessaire ; leur alliance leur suffisait, et ils ne pouvaient pas cacher ce fait. Cela ne semblait pas offenser les autres. C'était plutôt le contraire. Bedap, Salas, Desar et les autres venaient vers eux comme des personnes assoiffées vers une fontaine. Les autres leur étaient périphériques : mais ils étaient centraux pour les autres. Ils ne faisaient pas grand-chose ; ils n'étaient pas plus gentils que d'autres, ni meilleurs orateurs, et pourtant leurs amis les aimaient, dépendaient d'eux, et continuaient à leur faire des cadeaux – les petits présents circulant parmi ces gens qui ne possédaient rien, et tout : un châle fait à la main, un morceau de granit parsemé de grenats, un vase tourné à la main dans l'atelier de la Fédération des Potiers, un poème d'amour, un ensemble de boutons de bois sculptés, un coquillage en spirale de la mer Sorruba. Ils donnaient le présent à Takver en disant « Tiens, Shev devrait aimer ça comme presse-papiers », ou à Shevek en disant « Tiens, cette couleur devrait plaire à Tak ». En donnant, ils cherchaient à partager ce que Shevek et Takver partageaient, et à célébrer, à fêter.

Ce fut un long été, chaud et lumineux, cet été de la 160e année du Peuplement d'Anarres. Des pluies abondantes au printemps avaient verdi les Plaines d'Abbenay et précipité la poussière au point que l'air était extraordinairement clair ; le soleil était chaud dans la journée et

les étoiles brillaient nombreuses durant la nuit. Quand la Lune se trouvait dans le ciel, on pouvait distinguer nettement les limites de ses continents, sous les petites spires lumineuses de ses nuages.

— Pourquoi paraît-elle si belle ? dit Takver, allongée près de Shevek sous la couverture orange, la lumière éteinte. Au-dessus d'eux pendaient les Occupations de l'Espace Inhabité, obscures ; au-dehors, de l'autre côté de la fenêtre, pendait la pleine Lune, brillante.

— Alors que nous savons que ce n'est qu'une planète comme celle-ci, ajouta-t-elle, avec seulement un meilleur climat et des gens pires – alors que nous savons que ce sont tous des propriétaires, qu'ils font la guerre, et des lois, et que certains mangent pendant que d'autres meurent de faim, et que cependant ils vieillissent tous et ont des problèmes et des rhumatismes dans les genoux et des cors aux pieds tout comme les gens d'ici… alors que nous savons tout cela, pourquoi paraît-elle si heureuse – comme si la vie là-haut devait être heureuse ? Je ne peux pas regarder cette brillance et imaginer qu'un horrible petit homme avec des manches graisseuses et un esprit atrophié comme Sabul puisse vivre là-haut ; je n'y arrive pas.

Leurs bras et leurs seins nus étaient éclairés par la Lune. Le fin duvet du visage de Takver formait une auréole floue autour de ses traits ; ses cheveux et les ombres étaient noirs. Shevek toucha son bras argenté de sa main argentée, s'émerveillant de la chaleur de ce contact dans la nuit fraîche.

— Si tu peux voir une chose entière, dit-il, elle semble toujours belle. Les planètes, les êtres… Mais de près, un monde n'est formé que de rocs et de poussière. Et au jour le jour, la vie est dure, on se fatigue, on perd de vue le modèle. On a besoin d'éloignement, d'un intervalle. Le moyen de voir comme la vie est belle, c'est de la voir depuis la position avantageuse qu'est la mort.

— C'est très bien pour Urras. Laissons-la où elle est, laissons-la rester la Lune – Je n'en veux pas ! Mais je ne vais pas monter sur une pierre tombale et baisser les yeux sur la vie en disant : « Oh, comme c'est beau ! » Je veux la voir en entier depuis son centre, d'ici, maintenant. Je me fiche de l'éternité.

— Cela n'a aucun rapport avec l'éternité, répondit Shevek en souriant ; un homme mince, d'argent et d'ombre, ébouriffé. Tout ce que tu as à faire pour voir la vie en entier, c'est de la considérer comme mortelle. Je mourrai, tu mourras ; comment pourrions-nous nous aimer autrement ? Le soleil s'éteindra, sinon qu'est-ce qui le ferait briller ?

— Ah ! Des discours, toi et ta maudite philosophie !

— Des discours ? Ce ne sont pas des discours. Ce ne sont pas des raisonnements. C'est un contact. Je touche la totalité, je la tiens. Qu'est-ce qui est la clarté de la Lune ? Qu'est-ce qui est Takver ?

Comment craindrais-je la mort ? Quand je la tiens, quand je tiens dans mes mains la lumière…

— Ne sois pas propriétaire, marmonna Takver.

— Cher cœur, ne pleure pas.

— Je ne pleure pas. C'est toi qui pleures. Ce sont tes larmes.

— J'ai froid. La lumière de la Lune est froide.

— Allonge-toi.

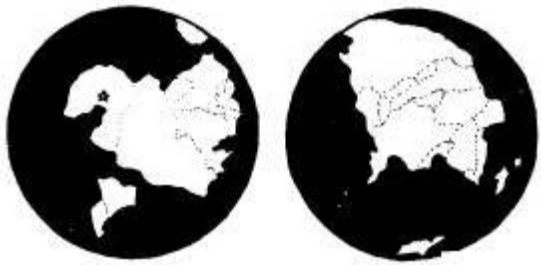
Le corps de Shevek fut saisi d'un grand frisson, et elle le prit dans ses bras.

— J'ai peur, Takver, murmura-t-il.

— Silence, frère, chère âme.

Ils dormirent dans les bras l'un de l'autre cette nuit-là, et de nombreuses autres nuits.

Chapitre VII
Urras



Shevek trouva une lettre dans une poche du nouveau manteau molletonné qu'il avait commandé pour l'hiver à la boutique du boulevard de cauchemar. Il ne savait pas comment la lettre était arrivée là. Certainement pas par le courrier, qui lui était distribué trois fois par jour, et qui était entièrement constitué de manuscrits et de copies d'articles de physiciens vivant dans tous les coins d'Urras, d'invitations à des réceptions, et de candides messages d'écoliers. Celui-ci était un morceau de papier fin, replié sur lui-même, sans enveloppe ; il ne portait ni timbre ni franchise postale d'aucune des trois compagnies de distribution concurrentes.

Il l'ouvrit, vaguement inquiet, et lut : « Si vous êtes un Anarchiste, pourquoi travaillez-vous avec le système du pouvoir, trahissant votre Monde et l'Espoir odonien, ou bien êtes-vous ici pour nous apporter cet Espoir. Souffrant de l'injustice et de la répression, nous nous tournons vers la Planète Sœur pour trouver la lumière de la liberté dans cette nuit profonde. Venez avec nous qui sommes vos frères ! » Il n'y avait pas de signature, pas d'adresse.

Cela secoua Shevek, à la fois moralement et intellectuellement ; cela l'ébranla ; il ne fut pas surpris, mais saisi d'une sorte de panique. Il savait qu'ils étaient ici : mais où ? Il n'en avait pas rencontré un seul, pas vu un seul, il n'avait pas encore rencontré un seul homme pauvre. Il avait laissé construire un mur autour de lui sans même le remarquer. Il avait accepté l'abri, comme un propriétaire. Il avait été coopté – tout comme l'avait dit Chifoilisk.

Mais il ne savait pas comment briser le mur. Et s'il l'avait su, où aurait-il pu aller ? La panique se resserra encore sur lui. Vers qui pouvait-il se tourner ? Il était entouré de tous côtés par les sourires des riches.

— J'aimerais vous parler, Efor.

— Oui, monsieur. Excusez-moi, monsieur, finis servir ceci.

Le serviteur porta le lourd plateau avec habileté, enleva les cloches des plats, versa le chocolat amer pour qu'il monte en moussant jusqu'au bord de la coupe sans en renverser une goutte ni éclabousser. Il était clair qu'il aimait le rituel du petit déjeuner, qu'il était fier de son adresse à le servir, et désirait tout aussi clairement ne pas être interrompu à ce moment. Il s'exprimait souvent dans un iotique très pur, mais dès que Shevek avait dit qu'il voulait lui parler, Efor avait adopté le staccato du dialecte urbain. Shevek avait appris à le suivre un peu ; le glissement des valeurs sonores était logique une fois qu'on l'avait saisi, mais les apocopes le laissaient incertain. La moitié des mots restaient imprononcés. C'était comme un code, pensa-t-il : comme si le « Nioti », comme on l'appelait, ne devait pas être compris par les étrangers.

Le serviteur attendit le bon plaisir de Shevek. Il savait – il avait appris ses goûts particuliers en une semaine – que Shevek n'aimait pas qu'on lui tende une chaise, ni qu'on l'attende pendant qu'il mangeait. Sa position debout et attentive était suffisante pour décourager tout espoir d'une quelconque absence de formalité.

— Voulez-vous vous asseoir, Efor ?

— Si vous le désirez, monsieur, répondit l'homme, et il déplaça une chaise de deux centimètres, mais resta debout.

— Voilà de quoi je désire vous parler. Vous savez que je n'aime pas vous donner d'ordres.

— J'essaye arranger les choses vous désirez monsieur sans vous ennuyer pour les ordres.

— Vous… ce n'est pas ce que je veux dire. Vous savez, dans mon pays, personne ne donne d'ordres.

— Je l'ai entendu dire, monsieur.

— Eh bien, je désire vous considérer comme mon égal, mon frère. Vous êtes la seule personne que je connaisse ici qui ne soit pas riche… pas un des possédants. Je désire beaucoup parler avec vous, je voudrais connaître votre vie…

Il s'arrêta désespéré, lisant le mépris sur le visage ridé d'Efor. Il avait fait toutes les erreurs possibles. Efor le prenait pour un idiot protecteur et indiscret.

Il laissa retomber ses mains sur la table dans un geste de désespoir et dit :

— Oh, zut, je suis désolé, Efor ! Je n'arrive pas à dire ce que je veux. Je vous prie d'oublier tout ça.

— À vos ordres, monsieur, répondit Efor, et il s'en alla.

C'était la fin de tout. La classe « non possédante » lui restait aussi étrangère que lorsqu'il avait étudié l'histoire d'Urras à l'Institut Régional du Nord.

Cependant, il avait promis de passer une semaine avec les Oiie,

entre les périodes scolaires d'hiver et de printemps.

Oiie l'avait invité plusieurs fois à dîner depuis sa première visite, toujours avec une certaine froideur, comme s'il s'efforçait d'accomplir son devoir d'hospitalité, ou peut-être un ordre du gouvernement. Mais dans sa propre maison, bien que restant toujours sur ses gardes avec Shevek, il était tout à fait amical. Dès la seconde visite, ses deux fils avaient décidé de considérer Shevek comme un vieil ami, et leur confiance en lui embarrassait visiblement leur père. Cela le mettait mal à l'aise ; il ne pouvait pas vraiment l'approuver, mais il ne pouvait pas dire qu'elle était injustifiée. Shevek se comportait envers eux comme un vieil ami, comme un frère aîné. Ils l'admiraient, et le cadet, Ini, en arriva à l'aimer passionnément. Shevek était gentil, sérieux, honnête, et racontait d'excellentes histoires concernant la Lune ; mais il y avait plus que cela. Il représentait pour l'enfant quelque chose qu'Ini ne pouvait pas décrire. Même beaucoup plus tard dans sa vie, qui fut profondément et obscurément influencée par cette fascination enfantine, Ini ne trouva pas de mots pour cela, seulement des termes qui en étaient l'écho : le mot *voyageur*, le mot *exil*.

La seule neige tenace de l'hiver tomba cette semaine-là. Shevek n'avait jamais vu un tapis de neige de plus de trois ou quatre centimètres. L'extravagance, la quantité pure de la tempête le réjouirent. Il se délectait de cet excès. Elle était trop blanche, trop froide, silencieuse et indifférente pour être qualifiée d'excrémentielle par le plus sincère des Odoniens ; la voir comme autre chose qu'une innocente splendeur aurait été de la mesquinerie. Dès que le ciel se fut éclairci, il sortit dans cette neige avec les garçons, qui l'appréciaient tout autant que lui. Ils coururent dans le grand jardin de la maison d'Oiie, lancèrent des boules de neige, construisirent des tunnels, des châteaux et des forteresses de neige.

Sewa Oiie se tenait avec sa belle-sœur Vea devant la fenêtre, regardant jouer les enfants, l'homme et la petite loutre. La loutre s'était fait un toboggan d'un mur du château et s'amusait follement à glisser et reglisser sur le ventre. Les joues des garçons étaient en feu. L'homme, ses longs cheveux raides et gris-brun retenus en arrière par un morceau de ficelle, les oreilles rouges de froid, creusait des tunnels avec énergie. « Pas-là ! – Creuse *ici* ! – Où est la pelle ? – Qui a mis de la glace dans ma poche ? » Les voix aiguës des garçons n'arrêtaient pas une seconde.

— Voici notre étranger, dit Sewa en souriant.

— Le plus grand physicien vivant, ajouta la belle-sœur. Comme il est drôle !

Quand il entra en haletant, tapant du pied pour enlever la neige, exhalant cette vigueur fraîche, froide même, cette santé que seuls possèdent les gens qui sortent de la neige, on lui présenta la belle-

sœur. Il tendit sa grande main dure et froide et baissa des yeux amicaux sur Vea. « Vous êtes la sœur de Demaere », dit-il. « Oui, vous lui ressemblez. » Et cette remarque, qui de la part de tout autre aurait paru stupide à Vea, lui plut énormément. « C'est un homme », ne cessa-t-elle de penser cet après-midi-là, « un homme véritable. Qu'a-t-il donc de spécial ? »

Elle s'appelait Vea Doem Oiie, à la manière iotie ; son mari, Doem, dirigeait un grand cartel industriel et voyageait beaucoup, passant la moitié de chaque année à l'étranger en tant que représentant commercial du gouvernement. On expliqua cela à Shevek tandis qu'il la regardait. En elle, la minceur, la pâleur et les yeux noirs et ovales de Demaere Oiie s'étaient transmués en beauté. Ses seins, ses épaules et ses bras étaient ronds, doux et très blancs. Shevek s'assit à côté d'elle à table, pour le dîner. Il regarda sans arrêt ses seins nus, rehaussés par le corsage tendu. L'idée de marcher ainsi à demi-nue par ce temps glacé était extravagante, aussi extravagante que la neige, et les petits seins avaient une blancheur innocente, comme la neige. La courbe de son cou prolongeait avec délicatesse la courbe de sa tête fine, fière et rasée.

Elle est vraiment très attirante, se dit Shevek. Elle est comme les lits d'Urras : douce. Mais pourquoi parle-t-elle ainsi ? Il s'accrocha à la petite voix affectée de Vea comme à une épave en pleine mer et ne le sut jamais, ne sut jamais qu'il sombrait. Elle devait rentrer à Nio Esseia en train après dîner, elle n'était venue que pour la journée et il ne la reverrait plus.

Oiie avait un rhume, Sewa était occupée avec les enfants.

— Shevek, pensez-vous pouvoir accompagner Vea jusqu'à la gare ?

— Mon dieu, Demaere ! Inutile d'obliger ce pauvre homme à m'escorter ! Tu ne penses quand même pas qu'il y a encore des loups ? De sauvages Mingrades vont-ils balayer la ville et m'emmener dans leurs harems ? Risque-t-on de me retrouver demain matin sur l'escalier principal de la gare, une larme gelée à l'œil, serrant un bouquet fané dans mes petites mains rigides ? Oh, je préférerais cela !

Après cette tirade de Vea, son rire jaillit comme une vague, une vague tranquille et puissante qui nettoya tout et laissa le sable désert. Elle ne riait pas en elle-même, mais d'elle-même, avec ce rire du corps, qui balaie les mots.

Shevek enfila son manteau dans l'entrée et l'attendit près de la porte.

Ils marchèrent en silence pendant un demi-bloc. La neige s'écrasait et crissait sous leurs pieds.

— Vous êtes vraiment trop poli pour…

— Pour quoi ?

— Pour un anarchiste, dit-elle de sa petite voix lente et affectée (elle employait la même intonation que Pae, et que Oiie quand il était à l'Université). Je suis déçue. Je pensais que vous seriez dangereux et bizarre.

— Je le suis.

Elle leva les yeux vers lui tout en marchant. Elle portait un châle écarlate noué au-dessus de la tête ; ses yeux paraissaient noirs et brillants devant la blancheur vive de la neige qui les entourait.

— Mais pour l'instant vous vous contentez de m'accompagner servilement jusqu'à la gare, Dr Shevek.

— Shevek, dit-il doucement. Pas « docteur ».

— Est-ce que c'est votre nom entier – sans rien de plus ?

Il acquiesça en souriant. Il se sentait en pleine forme, et appréciait l'air pur, la chaleur du manteau bien coupé qu'il portait, la beauté de la femme qui marchait à côté de lui. Aucun souci ne l'avait effleuré aujourd'hui.

— Est-il vrai que vous obtenez vos noms d'un ordinateur ?

— Oui.

— Comme c'est triste ; recevoir son nom d'une machine !

— Pourquoi triste ?

— C'est si mécanique, si impersonnel.

— Mais qu'y a-t-il de plus personnel qu'un nom qui n'est porté par personne d'autre ?

— Personne d'autre ? Vous êtes le seul Shevek ?

— Tant que je vis. Il y en a eu d'autres, avant moi.

— Des parents, voulez-vous dire ?

— La famille ne compte pas beaucoup pour nous ; nous sommes tous parents, voyez-vous. Je ne sais pas qui ils étaient, sauf une, durant les premières années du Peuplement. Elle avait dessiné une sorte de roulement qu'on utilise dans de grosses machines, on l'appelle encore un « shevek ». – Il eut un nouveau sourire, encore plus large. – Voilà la véritable immortalité !

Vea secoua la tête.

— Mon Dieu ! dit-elle. Comment reconnaissez-vous les hommes des femmes ?

— Eh bien, nous avons découvert certaines méthodes…

Au bout d'un instant, elle éclata d'un rire doux et lourd. Elle s'essuya les yeux qui larmoyaient dans l'air froid.

— Oui, vous êtes peut-être bizarre !… Est-ce qu'ils ont tous pris des noms fabriqués, alors, et tous appris un langage fabriqué – tout est nouveau ?

— Les Fondateurs d'Anarres ? Oui. C'étaient des gens romantiques, je pense.

— Et vous ne l'êtes pas ?

— Non. Nous sommes très pragmatiques.

— Vous pouvez être les deux, dit-elle.

Il ne s'était pas attendu à la moindre subtilité d'esprit de sa part.

— Oui, c'est vrai, répondit-il.

— Qu'y a-t-il de plus romantique que votre venue ici, tout seul, sans un sou en poche, pour plaider en faveur de votre peuple ?

— Et pour être gâté par les richesses en restant ici.

— Les richesses ? Dans des salles d'université ? Mon Dieu ! Mon pauvre ami ! Ne vous ont-ils emmené dans aucun endroit chic ?

— Dans bien des endroits, mais tous pareils. J'aimerais pouvoir mieux connaître Nio Esseia. Je n'ai vu que le côté extérieur de la ville – le papier d'emballage.

Il utilisait cette expression parce qu'il était fasciné depuis le début par l'habitude urrastie d'emballer tout dans du papier propre et coloré ou dans des cartons ou des feuilles métalliques. Les vêtements, les livres, les végétaux, les sous-vêtements, les médicaments, tout était enveloppé. Même les paquets de papier étaient emballés dans plusieurs papiers. Rien ne devait toucher autre chose. Il commençait à sentir que lui aussi avait été soigneusement enveloppé.

— Je sais. Ils vous ont fait visiter le Musée d'Histoire, et vous ont emmené au Monument de Dobunnae, et vous ont fait ensuite assister à une séance du Sénat ! – Il rit, car cela avait été justement l'itinéraire d'un jour de l'été dernier. – Je vois ! Ils sont tellement stupides avec les étrangers. Je veillerai à ce que vous puissiez voir la véritable Nio !

— Cela me ferait plaisir.

— Je connais toutes sortes de gens merveilleux. Je collectionne les gens. Ici, vous êtes piégé par tous ces professeurs et ces politiciens maussades…

Elle continua à bavarder. Il prenait autant de plaisir à son discours inconséquent qu'à la lumière du soleil, ou à la neige.

Ils atteignirent la petite gare d'Amoeno. Elle avait son billet de retour ; le train n'allait pas tarder à arriver.

— N'attendez pas, vous allez geler.

Il ne répondit pas mais resta simplement debout, massif dans son manteau molletonné, et la regarda d'un air amical.

Elle baissa les yeux vers la manche de son propre manteau et enleva un flocon de neige.

— Vous avez une épouse, Shevek ?

— Non.

— Pas de famille du tout ?

— Oh… si. Une partenaire ; nos enfants. Excusez-moi, je pensais à autre chose. Une « épouse », voyez-vous, j'y pense comme à quelque chose qui n'existe que sur Urras.

— Qu'est-ce que c'est, une « partenaire » ? demanda-t-elle en le

dévisageant d'un air méchant.

— Je suppose que vous diriez une épouse ou un mari.

— Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?

— Elle ne le voulait pas ; et le cadet des enfants n'a qu'un an… non, deux maintenant. Alors…

Il hésita.

— Pourquoi ne voulait-elle pas venir ?

— Eh bien, là-bas, elle a un travail à accomplir, pas ici. Si j'avais su qu'elle aurait aimé tant de choses ici, je lui aurais demandé de venir. Mais je ne l'ai pas fait. Il y a un problème de sécurité, voyez-vous.

— De sécurité, ici ?

Il hésita de nouveau, et déclara finalement :

— Et aussi quand je rentrerai.

— Qu'est-ce qui vous arrivera ? demanda Vea, ouvrant de grands yeux.

Le train arrivait derrière la colline, en dehors de la ville.

— Oh, probablement rien. Mais certains me considèrent comme un traître. Parce que j'ai essayé de me faire des amis sur Urras, voyez-vous. Ils peuvent me créer des ennuis quand je rentrerai. Et je ne veux pas qu'elle en ait, ni les enfants. Nous avons eu quelques problèmes avant que je parte. Et cela suffit.

— Vous voulez dire que vous serez alors en danger ?

Il se pencha vers elle, car le train entrait en gare dans un vacarme de roues et de wagons.

— Je ne sais pas, dit-il en souriant. Vous savez, nos trains ressemblent beaucoup à ceux-ci. Une forme fonctionnelle est la même partout.

Il l'accompagna dans un wagon de première classe. Comme elle n'ouvrait pas la porte, il le fit. Puis il mit la tête à l'intérieur, derrière elle, et examina le compartiment.

— Mais ils ne sont pas pareils à l'intérieur ! Tout ceci est privé – pour vous seule ?

— Oh oui. Je déteste les secondes classes. Il y a des hommes qui crachent et qui mâchent de la gomme de maera. Est-ce que les gens mâchent du maera sur Anarres ? Non, sûrement pas. Oh, il y a tant de choses que j'aimerais connaître sur vous et votre pays !

— Et j'adore en parler, mais personne ne me le demande.

— Alors, nous pouvons nous retrouver pour en discuter ! La prochaine fois que vous irez à Nio, vous viendrez me voir ? Promettez-le.

— Je vous le promets, dit-il aimablement.

— Bien ! Je sais que vous respectez vos promesses. Je ne sais rien de vous, sauf cela. Je peux le *voir*. À bientôt, Shevek.

Pendant qu'il tenait la porte, elle posa sa main gantée sur la sienne durant un instant. La locomotive donna son avertissement sur deux notes ; il ferma la porte et regarda le train démarrer, le visage de Vea n'était plus qu'une tache de blanc et d'écarlate derrière la vitre.

Il revint en marchant chez les Oiie, de très bonne humeur, et fit une bataille de boules de neige avec Ini jusqu'au soir.

RÉVOLUTION AU BENBILI !

LE DICTATEUR S'ENFUIT !

LES CHEFS DES REBELLES TIENNENT LA CAPITALE !

RÉUNION D'URGENCE DU CMG. A-IO POURRAIT INTERVENIR.

Le journal de millet étalait ses plus gros caractères. L'orthographe et la grammaire étaient laissés de côté ; il utilisait le même langage qu'Efor : « nuit dernière les rebelles tiennent tout Meskti ouest et repoussent l'armée…» C'était le mode verbal du nioti, le passé et le futur étaient forcés dans un temps présent instable et surchargé.

Shevek lut les journaux et chercha une description du Benbili dans l'Encyclopédie du CMG. Cette nation était formellement une démocratie parlementaire, mais en fait il s'agissait d'une dictature dirigée par des généraux. C'était un grand pays de l'hémisphère occidental, avec des montagnes et des savanes arides, sous-peuplé, pauvre. « J'aurais dû aller au Benbili », pensa Shevek, car cette idée l'attirait ; il imaginait des plaines pâles, le souffle du vent. Les informations l'avaient étrangement ému. Il écouta les bulletins à la radio, qu'il avait rarement mis en marche une fois qu'il avait compris que sa fonction essentielle était de faire de la publicité pour des choses à vendre. Ses informations, comme celles du téléfax officiel dans les salles publiques, étaient brèves et sèches : un bizarre contraste avec les journaux populaires, qui criaient Révolution ! à chaque page.

Le Général Havevert, le Président, s'était enfui sain et sauf dans son fameux avion blindé, mais certains des généraux moins importants avaient été pris et émasculés, une punition que le Benbili préférait traditionnellement à l'exécution. L'armée, en battant en retraite, brûlait les champs et les villes de son propre peuple. Les partisans de la guérilla harcelaient les soldats. À Meskti, la capitale, les révolutionnaires ouvraient les prisons et donnaient l'amnistie à tous les prisonniers. En lisant cela, le cœur de Shevek se mit à battre. Il y avait de l'espoir, il y avait encore de l'espoir… Il suivit les informations sur cette lointaine révolution avec une attention grandissante.

Le quatrième jour, en regardant sur le téléfax un débat du Conseil Mondial des Gouvernements, il vit l'ambassadeur ioti au CMG annoncer que l'A-Io, offrant son aide au gouvernement démocratique du Benbili, envoyait des renforts armés au Président Havevert.

La plupart des révolutionnaires benbilis n'étaient même pas armés. Les troupes ioties arriveraient avec leurs fusils, leurs voitures blindées, leurs avions, leurs bombes. Shevek lut la description de leur équipement dans le journal et en fut écœuré.

Il se sentit écœuré et courroucé, et il n'avait personne à qui parler. Pae, hors de question. Atro était un ardent militariste. Oiie était un homme moral, mais ses problèmes personnels, ses soucis de propriétaire, le conduisaient à s'accrocher à des notions rigides de la loi et de l'ordre. Il ne pouvait supporter son amitié personnelle pour Shevek qu'en refusant d'admettre que celui-ci était un anarchiste. La société odonienne se baptisait elle-même anarchique, disait-il, mais elle n'était constituée en fait que de simples populistes primitifs dont l'ordre social fonctionnait sans gouvernement apparent parce qu'ils étaient peu nombreux et n'avaient pas d'états voisins. Si leur propriété était menacée par un rival agressif, ils se réveilleraient, ou bien seraient balayés. Les rebelles benbilis s'éveillaient maintenant à la réalité : ils découvraient que la liberté ne sert à rien si l'on n'a pas de fusils pour la défendre. Il expliqua cela à Shevek lors de la seule discussion qu'ils eurent sur ce sujet. Peu importait qui gouvernait ou pensait gouverner les Benbilis : la politique de la réalité était dans la lutte pour la puissance entre l'A-Io et Thu.

— La politique de la réalité, répéta Shevek, et il regarda Oiie en disant : c'est une phrase curieuse dans la bouche d'un physicien.

— Pas du tout. Le politicien et le physicien doivent tous les deux considérer les choses comme elles sont, les forces réelles, les lois fondamentales du monde.

— Vous mettez sur le même plan vos « lois » misérables et mesquines destinées à protéger la richesse, vos « forces » de fusils et de bombes et la loi de l'entropie et la force gravitationnelle ? J'avais meilleure opinion de vous, Demaere !

Oiie se recroquevilla sous cet éclair de mépris. Il n'ajouta rien, et Shevek non plus, mais Oiie ne l'oublia jamais. Cela resta gravé dans son esprit comme le moment le plus honteux de sa vie. Car si Shevek l'utopiste simpliste et abusé l'avait réduit si facilement au silence, c'était honteux ; mais si Shevek le physicien et l'homme, qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'admirer, dont il s'efforçait de mériter le respect comme s'il s'était agi d'un respect plus important que tout autre – si ce Shevek-là le méprisait, alors la honte était intolérable, et il devait la cacher, l'enfermer pour tout le reste de sa vie dans le plus sombre recoin de son esprit.

Pour Shevek aussi la révolution benbilie avait aiguisé certains problèmes : et tout particulièrement le problème de son propre silence.

Il lui était difficile de se méfier des gens avec qui il vivait. Il avait grandi dans une culture qui faisait fonds délibérément et constamment sur la solidarité humaine, l'aide mutuelle. Aliéné comme il l'était d'une certaine façon par cette culture, et étranger comme il l'était à celle-ci, l'ancienne habitude persistait : il s'attendait à ce que les gens soient bienveillants. Il leur faisait confiance.

Mais les avertissements de Chifoilisk, qu'il avait essayé d'écarter, lui revenaient toujours à l'esprit. Son intuition et son instinct les renforçaient. Que cela lui plaise ou non, il devait apprendre à se méfier. Il devait rester silencieux ; il devait garder pour lui sa « propriété » ; il devait conserver son pouvoir de marchandage.

Il parla peu, ces jours-là, et écrivit moins. Son bureau était un monceau de papiers sans importance ; il portait toujours sur lui ses quelques notes de travail, dans une de ses nombreuses poches urrasties. Il ne quittait jamais son ordinateur de bureau sans en avoir effacé la mémoire.

Il savait qu'il était tout près de compléter la Théorie Temporelle Générale que les Iotis désiraient tellement posséder pour leurs vols spatiaux et leur prestige. Il savait aussi qu'il ne l'avait pas encore complétée, et qu'il n'y parviendrait peut-être jamais. Mais il n'avait jamais fait part clairement d'aucun de ces deux faits à une autre personne.

Avant de quitter Anarres, il avait pensé tenir sa théorie. Il avait les équations. Sabul savait qu'il les avait, et lui avait offert sa réconciliation, la reconnaissance de son œuvre, pour avoir la chance de les imprimer et de partager la gloire. Il avait refusé l'offre de Sabul, mais cela n'avait pas été un grand geste moral. Le geste moral, après tout, aurait été de les donner à ses propres presses du Syndicat d'Initiative, et il ne l'avait pas fait non plus. Il n'était pas sûr que c'était prêt à être publié. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, quelque chose qu'il fallait affiner un peu. Et comme il travaillait depuis dix ans sur cette théorie, cela ne pouvait pas faire de mal d'attendre encore un peu, de la polir jusqu'à la perfection.

Le petit quelque chose qui n'allait pas avait continué d'empirer. Une petite fissure dans le raisonnement. Une grosse fente. Une crevasse dans les fondations… La nuit précédant son départ d'Anarres, il avait brûlé tous ses papiers concernant la Théorie Générale. Il était venu sur Urras sans rien. Pendant une demi-année il les avait, comme ils disaient, leurrés.

Ou bien s'était-il leurré lui-même ?

Il était très possible qu'une théorie générale de la temporalité soit

un but illusoire. Il était aussi possible que, même si les Séquences et la Simultanéité étaient unifiées un jour dans une théorie générale, ce ne serait pas par lui. Il s'y efforçait depuis dix ans et n'avait pas réussi. Les mathématiciens et les physiciens, les athlètes de l'intellect réalisaient leurs grands travaux quand ils étaient jeunes. Il était plus que possible – probable – qu'il fût déjà consommé, éteint, fini.

Il était parfaitement conscient d'avoir connu les mêmes découragements et le même sentiment d'échec durant les périodes qui avaient précédé ses moments de créativité les plus intenses. Il s'aperçut qu'il essayait de se rassurer avec ce souvenir, et s'indigna de sa propre naïveté. Interpréter l'ordre temporel comme un ordre causal était parfaitement stupide de la part d'un chronosophe. Était-il déjà sénile ? Il ferait mieux d'accomplir simplement la tâche humble mais pratique de l'affinage du concept de l'intervalle. Cela pourrait être utile à quelqu'un d'autre.

Mais même en cela, même en parlant de cela avec d'autres physiciens, il sentait qu'il conservait quelque chose pour lui tout seul. Et les autres physiciens le savaient aussi.

Cela le rendait malade de garder cela pour lui seul, malade de ne pas parler, de ne pas parler de la révolution, de ne pas parler de physique, de ne pas parler de quoi que ce soit.

Il traversa le campus pour aller assister à une conférence. Les oiseaux chantaient dans les arbres au feuillage neuf. Il ne les avait pas entendus chanter de tout l'hiver, mais maintenant l'air était rempli de leurs douces mélodies. *Cui-cui*, chantaient-ils, *tui-di. Oui, ceci est mon ni-ii. Ceci est mon frui-ii.*

Shevek resta immobile pendant une minute sous les arbres, à les écouter chanter.

Puis il quitta l'allée, traversa le campus dans une autre direction, vers la gare, et prit le train du matin pour Nio Esseia. Il devait bien y avoir une porte ouverte quelque part sur cette sacrée planète !

Assis dans le train, il pensa à tenter de quitter l'A-Io : aller au Benbili, peut-être. Mais il ne prit pas cette pensée au sérieux. Il lui faudrait prendre un bateau ou un avion, on retrouverait sa trace et on l'en empêcherait. Le seul endroit où il pouvait échapper à la vue de ses hôtes bienveillants et protecteurs, c'était dans leur propre grande ville, sous leur nez.

Ce n'était pas une évasion. Même s'il parvenait à sortir du pays, il serait toujours enfermé, bloqué sur Urras. On ne pouvait pas appeler cela une évasion, quel que soit le nom que lui donneraient les hiérarchistes, avec leur mystique des frontières nationales. Mais il se sentit soudain joyeux, comme il ne l'avait pas été depuis des jours, quand il pensa que ses hôtes bienveillants et protecteurs pourraient croire pendant un moment qu'il s'était échappé.

C'était le premier jour vraiment chaud du printemps. Les champs étaient verts et luisaient d'humidité. Dans les prés, chaque bête était accompagnée de son petit. Les agneaux étaient particulièrement charmants, et bondissaient comme de petites balles blanches et élastiques, en faisant tourner leur queue. Tout seul dans son enclos, le mâle reproducteur du troupeau, bélier, taureau ou étalon au cou puissant, ressemblait à un nuage d'orage, gonflé des générations à venir. Des mouettes glissaient au-dessus des étangs remplis à ras bord, blanches sur fond bleu, et quelques nuages blancs éclaircissaient le ciel bleu pâle. Les branches des arbres fruitiers étaient parsemées de rouge, et quelques fleurs s'ouvraient déjà, roses et blanches. Regardant tout cela de la fenêtre du train, Shevek s'aperçut que son humeur rebelle et agitée était prête à défier jusqu'à la beauté de ce jour. C'était une beauté injuste. Qu'avaient fait les Urrastis pour la mériter ? Pourquoi leur donnait-on tant à eux, si gracieusement, et si peu, tellement peu à son peuple ?

Je pense comme un Urrasti, se dit-il. Comme un de ces sacrés propriétaires. Comme si la récompense signifiait quelque chose. Comme si on pouvait posséder la beauté, ou la vie ! Il s'efforça de ne penser à rien, de se laisser pousser en avant, de regarder la lumière du soleil dans le ciel tendre et les agneaux bondir dans les prés du printemps.

Nio Esseia, une ville de cinq millions d'âmes, dressait ses tours délicates et brillantes au-dessus des marais verts de l'Estuaire, comme si elle était construite de brume et de soleil. Tandis que le train glissait doucement sur un long viaduc, la ville devint encore plus haute, plus claire, plus massive jusqu'à enfermer soudain le train tout entier dans les ténèbres hurlantes d'un tunnel souterrain où passaient vingt voies parallèles, puis elle le libéra ainsi que ses passagers dans l'énorme Gare Centrale tout illuminée, sous le dôme d'ivoire et d'azur, qu'on disait être le plus grand dôme jamais construit par l'homme sur une planète.

Shevek erra parmi des acres de marbre poli sous cette immense voûte éthérée, et parvint finalement devant la longue rangée de portes par lesquelles passait constamment une foule de gens, tous pressés, tous solitaires, et qui lui parurent tous anxieux. Il avait déjà rencontré souvent cette anxiété sur les visages des Urrastis, et cela l'intriguait. Était-ce parce que, aussi riches qu'ils fussent, ils devaient toujours s'affairer à gagner encore plus d'argent, de peur de mourir pauvres ? Était-ce la culpabilité, parce que même s'ils avaient très peu d'argent, il existait toujours quelqu'un qui en avait moins qu'eux ? Quelle qu'en fût la cause, elle donnait à tous ces visages une certaine similitude, et il se sentit très seul parmi eux. En échappant à ses guides et ses gardes, il n'avait pas pensé à ce que cela pourrait être de devoir se

débrouiller seul dans une société où les hommes n'avaient pas confiance les uns dans les autres, où le principe moral fondamental n'était pas l'aide mutuelle, mais l'agression mutuelle. Cela l'effraya un peu.

Il s'était vaguement imaginé qu'il se promènerait dans la ville et discuterait avec des gens, des membres de la classe non possédante, si elle existait encore, ou de la classe laborieuse, comme ils l'appelaient. Mais tous ces gens se pressaient, s'affairaient, ne voulaient pas de discussion stérile, pas perdre leur temps précieux. Leur hâte l'infecta. Il devait aller quelque part, pensa-t-il en sortant dans le soleil et la splendeur surpeuplée de la Rue Moie. Mais où ? À la Bibliothèque Nationale ? Au Zoo ? Non, il ne voulait pas faire de tourisme.

Irrésolu, il s'arrêta près de la gare devant une boutique qui vendait des journaux et des babioles. Le titre du journal disait THU ENVOIE DES TROUPES POUR AIDER LES REBELLES BENBILIS, mais il n'eut aucune réaction. Il regardait les photographies en couleur sur le tourniquet, et non le journal. Il se disait qu'il n'avait aucun souvenir d'Urras. Quand on partait en voyage, on devait rapporter un souvenir. Il aimait les photographies représentant des scènes de l'A-Io : les montagnes qu'il avait escaladées, les gratte-ciel de Nio, la chapelle de l'Université (presque la vue de sa fenêtre), une jeune fermière dans une jolie robe provinciale, les tours de Rodarred, et celle qui lui avait sauté aux yeux la première : un agneau dans un pré fleuri, en train de bondir et, apparemment, de rire. La petite Pilun aimerait ce mouton. Il prit une carte de chaque vue et les apporta au comptoir. « Et cinq qui font cinquante, plus l'agneau, ce qui fait soixante ; et un plan, voilà, monsieur, un quarante. Belle journée, le printemps est enfin là, n'est-ce pas, monsieur ? Vous n'avez rien de plus petit que ça, monsieur ? » Shevek avait tendu un billet de banque de vingt unités. Il sortit de sa poche la monnaie qu'on lui avait remise quand il avait acheté son ticket de train et, examinant les chiffres des billets et des pièces, réunit une unité quarante. « C'est ça, monsieur. Merci et bonne journée ! »

L'argent achetait-il la politesse, comme les cartes postales et le plan ? Est-ce que le vendeur aurait été aussi poli s'il était entré comme un Anarresti entre dans un dépôt : pour prendre ce qu'il voulait, saluer le comptable et sortir ?

Inutile, inutile de penser ainsi. Quand vous vous trouvez au Pays de la Propriété, pensez comme un propriétaire. Habillez-vous, mangez, agissez comme un propriétaire, soyez un propriétaire.

Il n'y avait pas de parcs dans le centre de Nio, la terre avait bien trop de valeur pour être gaspillée en aménités. Il continua de s'enfoncer dans les mêmes grandes rues scintillantes où on l'avait déjà amené bien souvent. Il atteignit le Boulevard Saemtenevia et se dépêcha de le traverser, ne voulant pas subir une seconde fois ce

cauchemar éveillé. Il se trouva ensuite dans le quartier commercial. Des banques, des bureaux, des bâtiments administratifs. Est-ce que tout Nio Esseia était ainsi ? D'énormes boîtes brillantes en pierre et en verre, immenses, décorées, de gros paquets vides, vides.

Passant devant une vitrine surmontée de l'enseigne « Galerie d'Art », il y entra, pensant échapper à la claustrophobie morale des rues et retrouver la beauté d'Urras dans un musée. Mais au cadre de chaque tableau était attachée une étiquette indiquant son prix. Il examina un nu peint avec adresse. L'étiquette-disait : 4 000 UMI.

— C'est un Fei Feite, dit un homme brun apparu sans bruit derrière lui. Nous en avions cinq il y a une semaine. Ce sera la meilleure chose sur le marché de l'art pendant longtemps. Un Feite est un investissement sûr, monsieur.

— Quatre mille unités, c'est ce qu'il faut à deux familles pour vivre dans cette ville pendant un an, répondit Shevek.

L'homme l'examina et dit d'une voix posée et affectée :

— Oui, enfin, voyez-vous, monsieur, ceci est une œuvre d'art.

— D'art ? Un homme fait de l'art parce qu'il le désire. Pourquoi cela a-t-il été fait ?

— Vous êtes un artiste, je suppose, dit l'homme, avec maintenant une visible insolence.

— Non, je suis un homme qui sait reconnaître de la merde quand il en voit !

Le marchand recula vivement. Quand il fut fors d'atteinte, il se mit à dire quelque chose à propos de la police. Shevek fit une grimace et sortit de la boutique. Arrivé à la moitié du bloc, il s'arrêta. Il ne pouvait pas continuer dans cette direction.

Mais où pouvait-il aller ?

Trouver quelqu'un… Il devait trouver quelqu'un, une autre personne. Un être humain. Quelqu'un qui lui donnerait son aide, qui ne la lui vendrait pas. Qui ? Et où ?

Il pensa aux enfants d'Oiie, les petits garçons qui l'aimaient bien, et pendant un moment il ne put penser à personne d'autre. Puis une image se forma dans son esprit, lointaine, petite et précise : la sœur d'Oiie. Quel était son nom ? Promettez-moi d'appeler, avait-elle dit, et depuis elle lui avait envoyé deux invitations à des réceptions chez elle, d'une écriture franche et enfantine, sur du papier épais et parfumé. Il les avait ignorées, comme toutes les invitations qu'il recevait des étrangers. Mais il s'en souvint alors.

Il se rappela l'autre message au même moment, celui qui s'était trouvé inexplicablement dans la poche de son manteau : *Venez avec nous qui sommes vos frères.* Mais il ne parvenait pas à trouver de frères, sur Urras.

Il entra dans la boutique la plus proche. C'était un magasin de

confiseries, tout en plâtre rose et en spirales dorées, avec des rangées de présentoirs en verre pleins de boîtes, de bocaux et de paniers remplis de sucreries et de fruits confits, rose, brun, crème, doré. Il demanda à la femme derrière les présentoirs si elle pouvait l'aider à trouver un numéro de téléphone. Il se sentait maintenant calmé, après son éclat de mauvaise humeur chez le marchand d'art, et si humblement ignorant et étranger que la femme en fut aussitôt attendrie. Elle ne l'aida pas seulement à trouver le nom dans le lourd annuaire, mais elle fit l'appel pour lui sur le téléphone de la boutique.

— Allô ?

— Shevek, dit-il.

Puis il s'arrêta. Pour lui, le téléphone était le véhicule des besoins urgents, les annonces de décès, les naissances, et les tremblements de terre. Il ne savait pas quoi dire.

— Qui ? Shevek ? Vraiment ? Comme c'est gentil d'appeler ! Ça ne me gêne pas de me réveiller si c'est vous.

— Vous dormiez ?

— Profondément, et je suis encore au lit. C'est agréable et chaud. Où êtes-vous donc ?

— Dans la Rue Kae Sekae, je crois.

— Pour quoi faire ? Venez donc. Quelle heure est-il ? Mon Dieu, près de midi. Écoutez, je vous retrouverai à mi-chemin. Près du grand bassin dans les jardins du Vieux Palais. Vous pourrez le trouver ? Dites, il faut rester, je donne une partie absolument extraordinaire ce soir.

Elle continua à bavarder pendant un moment et il répondit oui à tout ce qu'elle disait. Tandis qu'il sortait en passant près du comptoir, la vendeuse lui sourit.

— Vous feriez bien de lui apporter une boîte de bonbons, vous ne croyez pas, monsieur ?

Il s'arrêta.

— Je devrais ?

— Cela ne fait jamais de mal, monsieur.

Il y avait quelque chose d'effronté et de naturel dans sa voix. L'atmosphère de la boutique était douce et chaude, comme si tous les parfums du printemps y étaient enfermés. Shevek resta là, parmi les boîtes de petites gâteries colorées, grand, fort, rêveur, comme les puissants animaux dans leurs enclos, ces béliers et ces taureaux engourdis par la tendre chaleur du printemps.

— Je vais vous préparer ce qu'il faut, dit la femme, et elle remplit une petite boîte métallique, délicatement peinte, avec de minuscules feuilles en chocolat et des roses en sucre filé. Elle enveloppa la boîte dans un papier cristal, glissa le paquet dans une boîte en carton argenté, emballa cette boîte dans un épais papier rose et noua le tout

avec un ruban de velours vert. On pouvait sentir dans tous ses mouvements habiles une complicité sympathique et amusée, et quand elle tendit à Shevek le paquet terminé, et qu'il fit demi-tour pour s'en aller après lui avoir murmuré quelques remerciements, il n'y avait aucune dureté dans sa voix quand elle lui rappela : « Cela fait dix soixante, monsieur. » Elle aurait même pu le laisser partir, en ayant pitié de lui, comme les femmes ont pitié de la force ; mais il revint d'un air obéissant et la paya.

Il se rendit en métro jusqu'aux jardins du Vieux Palais, et jusqu'au grand bassin, où des enfants délicatement habillés envoyaient sur l'eau des petits bateaux, de merveilleux modèles réduits avec des cordages en soie et des accessoires de laiton qui ressemblaient à des bijoux. Il aperçut Vea de l'autre côté du grand cercle brillant de l'eau et contourna le bassin pour la rejoindre, conscient du soleil, et du vent printanier, et des arbres sombres du parc qui montraient leurs premières feuilles gris pâle.

Ils prirent leur déjeuner dans un restaurant du parc, sur une terrasse couverte d'un grand dôme de verre. Sous ce dôme, du côté le plus ensoleillé, les arbres avaient déjà toutes leurs feuilles ; c'étaient des saules, qui laissaient pendre leurs branches au-dessus d'un bassin où nageaient de gros oiseaux blancs, surveillant les dîneurs avec une avidité indolente, attendant qu'on leur lance des miettes. Vea ne commanda pas, montrant clairement à Shevek qu'il devait s'occuper d'elle, mais des serveurs habiles l'avisèrent si parfaitement qu'il pensa s'être chargé tout seul du menu ; et il avait heureusement beaucoup d'argent en poche. La nourriture était extraordinaire. Il n'avait jamais goûté de saveurs aussi subtiles. Habitué à deux repas par jour, il sautait généralement le déjeuner que prenaient les Urrastis, mais ce jour-là il avala tout de bon cœur, tandis que Vea mangeait du bout des lèvres. Il dut finalement s'arrêter, et elle rit en voyant son air lamentable.

— J'ai trop mangé.

— Une petite marche pourrait faire du bien.

Ce fut une très petite marche : une lente promenade de dix minutes sur l'herbe, puis Vea se laissa tomber gracieusement à l'ombre d'un bosquet élevé, parsemé de fleurs d'or. Il s'assit près d'elle. Une phrase de Takver lui vint à l'esprit en regardant les pieds minces de Vea, ornés de petites chaussures blanches à très hauts talons. « Une profiteuse corporelle. » C'était l'expression qu'employait Takver pour désigner les femmes qui utilisaient leur corps comme une arme dans une lutte pour le pouvoir avec les hommes. À la regarder, Vea était la plus grande de toutes les profiteuses corporelles. Ses chaussures, ses vêtements, ses cosmétiques, ses bijoux, ses gestes, tout en elle était provocation. Elle était un corps féminin si élaboré et si ostentatoire

qu'elle ne paraissait presque plus être humaine. Elle incarnait toute la sexualité que les Iotis confinaient dans leurs rêves, leurs romans et leur poésie, leurs innombrables tableaux de femmes nues, leur musique, leur architecture avec ses courbes et ses dômes, leurs sucreries, leurs baignoires, leurs matelas. C'était elle, la femme dans la table.

Sa tête, entièrement rasée, avait été saupoudrée d'un talc contenant de minuscules parcelles de mica, et un léger scintillement cachait la nudité des contours. Elle portait un châle ou un voile sous lequel les formes et la matière de ses bras nus paraissaient adoucies et abritées. Ses seins étaient couverts : les femmes ioties ne sortent pas dehors avec la poitrine nue, réservant leur nudité à ses possesseurs. Ses poignets étaient chargés de bracelets d'or, et dans le creux de sa gorge brillait un joyau solitaire, bleu contre la peau tendre.

— Comment cela tient-il ?

— Quoi ?

Comme elle ne pouvait pas voir elle-même le bijou, elle feignit de ne pas comprendre, l'obligeant à le désigner, peut-être à lever la main au-dessus de ses seins pour toucher le joyau. Shevek sourit, et le toucha.

— Il est collé ?

— Oh, ça. Non, je me suis fait insérer une petite plaque magnétique ici, et il y a un minuscule morceau de métal au dos du saphir, à moins que ça ne soit le contraire ? De toute façon, nous restons collés.

— Vous avez un aimant sous la peau ? interrogea Shevek avec un air innocent de dégoût.

Vea sourit et enleva le saphir pour qu'il puisse voir qu'il n'y avait rien d'autre qu'une très minuscule trace argentée de cicatrice.

— Vous me désapprouvez tellement – cela fait du bien. J'ai l'impression que, quoi que je dise ou fasse, je ne peux certainement pas baisser dans votre estime, puisque j'en ai déjà atteint le fond !

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-il ; il savait qu'elle jouait, mais connaissait mal les règles du jeu.

— Non, non ; je reconnais l'horreur morale quand je la vois. Comme ça. – Elle fit une grimace dégoûtée et ils se mirent tous les deux à rire. – Suis-je si différente des femmes anarresties, vraiment ?

— Oh, oui, vraiment.

— Sont-elles toutes incroyablement fortes, avec de gros muscles ? Portent-elles des grosses bottes, et ont-elles de grands pieds plats, et des vêtements pratiques, et ne se rasent-elles qu'une fois par mois ?

— Elles ne se rasent pas du tout.

— Jamais ? Nulle part ? Oh, mon Dieu ! Parlons d'autre chose.

— De vous. – Il s'appuya contre le talus herbeux, assez près de

Vea pour être environné des parfums naturels et artificiels de son corps. – Je voudrais savoir, est-ce qu'une femme urrastie est contente d'être toujours inférieure ?

— Inférieure à qui ?

— Aux hommes.

— Oh, ça ! Qu'est-ce qui vous fait penser que je le « suis ?

— On dirait que tout ce que fait votre société est fait par des hommes. L'industrie, les arts, l'administration, le gouvernement, les décisions. Et, toute votre vie, vous portez le nom de votre père et celui de votre mari. Les hommes vont à l'école et vous n'y allez pas ; tous les professeurs, les juges, les policiers, les gens du gouvernement sont des hommes, pas vrai ? Pourquoi les laissez-vous contrôler tout ? Pourquoi ne faites-vous pas ce qui vous plaît ?

— Mais nous le faisons. Les femmes font exactement ce qu'elles veulent. Et elles n'ont pas besoin de se salir les mains, ou de porter des casques de cuivre, ou de hurler au Directoire pour le faire.

— Mais que faites-vous donc ?

— Eh bien, nous dirigeons les hommes, bien sûr ! Et vous savez, je peux dire cela sans problème, parce qu'ils ne le croient jamais. Ils disent : « Ha ha, quelle drôle de petite femme ! » et vous donnent une caresse sur la tête et s'en vont en faisant cliqueter leurs médailles, parfaitement satisfaits.

— Et vous êtes satisfaite aussi ?

— Oui.

— Je n'y crois pas.

— Parce que cela n'est pas en accord avec vos principes. Les hommes ont toujours des théories, et les choses doivent toujours être en accord avec ces théories.

— Non, pas à cause de théories, parce que je peux voir que vous n'êtes pas satisfaite. Que vous êtes agitée, insatisfaite, dangereuse.

— Dangereuse ! – Vea éclata de rire. – Quel merveilleux compliment ! Et pourquoi suis-je dangereuse, Shevek ?

— Eh bien, parce que vous savez qu'aux yeux des hommes vous n'êtes qu'un objet, une chose qu'on possède, qu'on achète et qu'on vend. Et ainsi vous ne pensez qu'à duper les possédants, à vous venger…

Elle posa délibérément sa main sur la bouche de Shevek.

— Chut ! dit-elle. Je sais que vous n'avez pas l'intention d'être vulgaire. Je vous pardonne. Mais ça suffit.

Il fut très fâché de cette hypocrisie, ainsi qu'en se rendant compte qu'il avait réellement pu la blesser. Il pouvait encore sentir le bref contact de sa main sur ses propres lèvres.

— Je suis désolé ! dit-il.

— Non, non. Comment pourriez-vous comprendre, venant de la

Lune ? Et vous n'êtes qu'un homme, de toute façon… Je vais vous dire quelque chose, pourtant. Si vous preniez une de vos « sœurs » là-haut sur la Lune, et lui donniez une chance d'enlever ses grosses bottes, et d'avoir un bain d'huile et une épilation, et de mettre une paire de jolies sandales et un bijou ventral, et du parfum, elle aimerait cela. Et vous aussi ! Oh, oui ! Mais vous ne le ferez pas, pauvres choses, avec vos théories. Tous frères et sœurs, et pas d'amusements !

— Vous avez raison, dit Shevek. Aucun amusement. Jamais. Sur Anarres, nous creusons toute la journée au fond des mines pour extraire le plomb, et quand vient la nuit, après notre repas de trois grains de holum cuits dans une cuillerée d'eau saumâtre, nous récitons d'une voix monocorde les Paroles d'Odo, jusqu'à l'heure d'aller dormir. Ce que nous faisons tous séparément, et en gardant nos grosses bottes.

Sa facilité d'élocution en iotique n'était pas suffisante pour lui permettre de prononcer les mots comme il l'aurait fait dans sa propre langue, comme l'une de ses soudaines fantaisies que seules Takver et Sadik avaient entendues assez souvent pour y être habituées ; mais bien qu'imparfaite sa tirade étonna Vea. Elle éclata de son rire sombre, lourd et spontané.

— Mon Dieu, et vous êtes drôle aussi ! Y a-t-il quelque chose que vous ne soyez pas ?

— Un vendeur, dit-il.

Elle l'observa en souriant. Il y avait quelque chose de professionnel, de théâtral, dans sa pose. Habituellement, les gens ne se dévisagent pas délibérément de près, à part une mère et son enfant, ou un docteur et ses patients, ou des amants.

Il se leva.

— Je veux encore marcher, dit-il.

Elle tendit la main pour qu'il la prenne et l'aide à se relever. Le geste était paresseux et engageant, mais elle dit avec une tendresse incertaine dans la voix :

— Vous êtes vraiment comme un frère… Prenez ma main, je vous relâcherai !

Ils se promenèrent le long des allées du grand jardin. Puis ils entrèrent dans le palais, conservé comme musée des anciens temps de la royauté, car Vea avait dit qu'elle adorait regarder les joyaux qui s'y trouvaient. Des portraits de seigneurs et de princes arrogants les fixaient du haut des murs couverts de brocart et des manteaux de cheminée sculptés. Les salles étaient remplies d'argent, d'or, de cristal, de bois rares, de tapisseries, et de joyaux. Des gardes se tenaient derrière les cordons de velours. Leurs uniformes noirs et écarlates s'harmonisaient bien avec ces splendeurs, les tentures brodées d'or, les courtepointes de plumes tressées, mais leurs visages n'étaient pas

assortis ; c'étaient des visages ennuyés, fatigués de rester debout toute la journée parmi des étrangers, à accomplir une tâche inutile. Shevek et Vea s'approchèrent d'un présentoir en verre dans lequel se trouvait le manteau de la reine Teaea, fait des peaux tannées de rebelles écorchés vifs, que cette femme terrible et méfiante avait porté quand elle se rendait parmi les gens frappés par la peste pour prier Dieu de mettre fin au fléau, quatorze siècles auparavant.

— Pour moi, cela ressemble tout à fait à la peau de mouton, dit Vea, en examinant la loque décolorée, abîmée par le temps, qui reposait dans la boîte en verre ; puis elle releva les yeux vers Shevek. « Vous ne vous sentez pas bien ?

— Je voudrais sortir. »

Une fois dehors, dans le jardin, son visage perdit un peu de sa pâleur, mais il lança vers les murs du palais un regard plein de haine.

— Pourquoi vous autres Urrastis vous accrochez-vous toujours à votre honte ? dit-il.

— Mais ce n'est que de l'histoire. De telles choses ne pourraient plus arriver de nos jours !

Elle l'emmena au théâtre, où on jouait une comédie mettant en scène deux jeunes mariés et leurs belles-mères, pleine de jeux de mots sur la copulation qui ne mentionnaient jamais la copulation. Shevek essaya de rire en même temps que Vea. Puis ils se rendirent dans un restaurant du centre ville, un endroit d'une opulence incroyable. Le dîner coûta une centaine d'unités. Shevek y toucha à peine, ayant déjà mangé à midi, mais il exauça les demandes de Vea et but deux ou trois verres de vin, ce qui était plus agréable qu'il ne l'avait pensé et ne paraissait pas avoir d'effet néfaste sur son esprit. Il n'avait pas assez d'argent pour payer le repas, mais Vea ne fit aucun effort pour partager la note, lui suggérant simplement de signer un chèque, ce qu'il fit. Puis ils prirent une voiture de location jusqu'à l'appartement de Vea ; elle le laissa aussi payer le chauffeur. Était-il possible, se demanda-t-il, que Vea fût en fait une prostituée, cette mystérieuse entité ? Mais les prostituées, telles qu'Odo en parlait, étaient des femmes pauvres, et Vea était loin d'être pauvre ; « sa » soirée, lui avait-elle dit, était préparée par « sa » cuisinière, « son » domestique et « son » fournisseur. En outre, à l'Université, les hommes parlaient avec mépris des prostituées comme étant des créatures obscènes, alors que Vea, malgré ses provocations continuelles, manifestait une telle sensibilité dès que la conversation portait sur le sexe que Shevek surveillait son langage devant elle comme il l'aurait fait, chez lui, devant un enfant timide de dix ans. Tout bien pesé, il ne savait pas exactement ce qu'était Vea.

L'appartement de Vea était grand et luxueux, avec une vue scintillante des lumières de Nio, et entièrement blanc, même le tapis.

Mais Shevek devenait insensible au luxe, et de plus il avait très sommeil. Les invités ne devaient pas arriver avant une heure. Tandis que Vea se changeait, il s'endormit dans un des énormes fauteuils blancs du salon. En faisant cliqueter quelque chose sur la table, le serviteur le réveilla juste à temps pour voir Vea entrer dans la pièce, vêtue maintenant d'une robe de soirée iotie très formelle, une longue jupe plissée qui lui descendait des hanches, laissant sa poitrine entièrement dénudée. Un petit bijou scintillait dans son nombril, tout comme dans les images que Shevek avait vues un quart de siècle plus tôt avec Tirin et Bedap, à l'Institut Régional du Nord. Tout comme cela… À demi éveillé, mais très excité, il l'observa.

Elle lui rendit son regard, en souriant légèrement.

Elle s'assit sur un tabouret bas et rembourré, près de lui, pour pouvoir le dévisager plus facilement. Elle arrangea sa robe blanche autour de ses chevilles et dit :

— Maintenant, dites-moi comment cela se passe réellement entre les hommes et les femmes sur Anarres.

C'était incroyable. Le serviteur et l'employé du pourvoyeur se trouvaient tous les deux dans la pièce ; elle savait qu'il avait une partenaire, et il savait qu'elle en avait un aussi ; et pas un mot n'avait été changé entre eux à propos de copulation. Et pourtant sa robe, ses gestes, sa voix… qu'étaient-ils, sinon l'invite la plus évidente ?

— Entre un homme et une femme, il se passe ce qu'ils désirent qu'il y ait entre eux, répondit-il, plutôt rudement. Ce qu'ils désirent tous les deux.

— Alors c'est vrai, vous n'avez réellement aucune moralité ? demanda-t-elle, comme si elle était choquée mais réjouie.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Blesser une personne là-haut ou blesser une personne ici, c'est la même chose.

— Vous voulez dire que vous avez les mêmes vieux principes ? Voyez-vous, je crois que la moralité n'est qu'une superstition comme une autre, comme la religion. Il faut la rejeter.

— Mais ma société, expliqua-t-il avec embarras, est une tentative pour *atteindre* la moralité. Rejeter le moralisme, d'accord – les règles, les lois, les punitions – pour que les hommes puissent voir le bien et le mal et faire un choix.

— Alors vous avez rejeté toutes les obligations et interdictions. Mais vous savez, je crois que vous autres Odoniens êtes passés complètement à côté du vrai problème. Vous avez supprimé les prêtres et les juges, et les lois sur le divorce et tout ça, mais vous avez gardé le problème qui se trouve derrière. Vous l'avez placé en vous, dans votre conscience. Mais il est toujours là. Vous êtes des esclaves autant qu'avant ! Vous n'êtes pas vraiment libres.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai lu un article sur l'Odonisme dans un magazine, répondit-elle. Et nous avons passé la journée ensemble. Je ne vous connais pas, mais je sais plusieurs choses sur vous. Je sais que vous avez une… une reine Teaea cachée en vous, juste à l'intérieur de cette tête chevelue qui est la vôtre. Et elle vous donne des ordres comme la vieille souveraine tyrannique en donnait à ses serfs. Elle dit : « Fais ceci ! » et vous le faites, ou « Ne fais pas ça ! » et vous ne le faites pas.

— Et c'est là qu'est sa place, dit-il en souriant. Dans ma tête.

— Non. Mieux vaut l'avoir dans un palais. Vous pourriez alors vous rebeller contre elle. Vous le devriez ! Votre arrière-arrière-grand-père l'a fait ; au moins il s'est enfui sur la Lune. Mais il a emporté la reine Teaea avec lui, et vous l'avez toujours !

— Peut-être. Mais elle a appris une chose sur Anarres, c'est que si elle m'ordonne de blesser une autre personne, je me blesse moi-même.

— La même vieille hypocrisie. La vie est un combat, et le plus fort gagne. Tout ce que fait la civilisation, c'est de cacher le sang et recouvrir la haine de jolis mots !

— Votre civilisation, peut-être. Mais la nôtre ne cache rien. Elle est tout à fait franche. La reine Teaea ne porte que sa propre peau, là-haut. Nous ne suivons qu'une seule loi, une seule, la loi de l'évolution humaine.

— La loi de l'évolution est que le plus fort survive !

— Oui, et les plus forts, dans toute espèce sociale existante, ce sont les plus sociables. En termes humains, les plus éthiques. Voyez-vous, nous n'avons ni proie ni ennemi, sur Anarres. Nous n'avons que nous autres. Il n'y a aucune force à gagner en nous blessant les uns les autres, mais un affaiblissement.

— Je ne m'occupe pas de blesser ou de ne pas blesser. Je me moque des autres gens, et tous les autres aussi, d'ailleurs. Ils ne font que prétendre le contraire. Mais je ne veux pas prétendre. Je veux être libre !

— Mais Vea…, commença-t-il avec tendresse, car cette aspiration à la liberté l'avait profondément ému.

Mais la sonnette retentit. Vea se leva, lissa sa robe et s'avança en souriant pour accueillir ses invités.

Trente à quarante personnes arrivèrent durant l'heure qui suivit. Au début, Shevek se sentit de mauvaise humeur, insatisfait, et s'ennuya. Ce n'était qu'une de ces soirées où tout le monde se tenait un verre à la main en souriant et en parlant très fort. Mais cela devint plus intéressant. Les conversations et les argumentations allaient bon train, les gens s'asseyaient pour parler, cela ressembla bientôt à une soirée comme il y en avait sur Anarres. De petites pâtisseries et des carrés de viande et de poisson passèrent parmi les invités, les verres étaient sans cesse remplis par le serviteur attentif. Shevek accepta une

boisson. Il avait regardé des Urrastis engouffrer de l'alcool depuis maintenant des mois, et aucun d'eux n'avait paru en être malade. Cela avait un goût de médicament, mais quelqu'un lui expliqua que c'était composé essentiellement d'eau carbonatée, ce qui lui plut. Il avait soif et vida son verre.

Quelques hommes étaient décidés à parler de physique avec lui. L'un d'entre eux avait de bonnes manières, et Shevek s'efforça de l'éviter pendant un moment, car il trouvait difficile de discuter de physique avec des non-physiciens. L'autre était fort insistant et aucune fuite n'était possible : mais Shevek découvrit que l'irritation l'aidait beaucoup à parler. L'homme savait tout, apparemment parce qu'il avait beaucoup d'argent.

— Telle que je la vois, déclara-t-il à Shevek, votre Théorie de la Simultanéité nie purement et simplement le fait le plus évident concernant le temps, c'est-à-dire le fait que le temps passe.

— Eh bien, en physique, on doit être prudent avant de parler de « fait ». C'est différent des affaires, dit Shevek d'une voix très douce et aimable, mais il y avait quelque chose dans cette douceur qui fit se retourner Vea pour les écouter, alors qu'elle était en train de bavarder avec un autre groupe proche. « Selon les termes stricts de la Théorie de la Simultanéité, la succession n'est pas considérée comme un phénomène physique objectif mais subjectif.

— Maintenant arrêtez d'épouvanter Dearri, et dites-nous ce que cela veut dire, en langage de bébé, dit Vea.

Sa finesse fit sourire Shevek.

— Eh bien, nous pensons que le temps « passe », coule derrière nous, mais si c'était nous qui nous déplacions en avant, du passé vers le futur, découvrant toujours la nouveauté ? Ce serait un peu comme lire un livre, voyez-vous. Le livre est là, tout entier, dans sa reliure. Mais si vous voulez lire l'histoire et la comprendre, vous devez commencer par la première page, et continuer en suivant toujours la numérotation. Ainsi l'univers pourrait être un grand livre, et nous de tout petits lecteurs.

— Mais le *fait* est, dit Dearri, que nous ressentons l'univers comme une succession, comme un fleuve qui coule. Et dans ce cas, quel est l'intérêt de cette théorie qui dit que sur un quelconque plan plus élevé, il peut être éternellement coexistant ? C'est un jeu pour vous autres théoriciens, peut-être, mais cela n'a pas d'application pratique, pas de lien avec la vie réelle. À moins que cela ne veuille dire que nous pouvons construire une machine à voyager dans le temps, ajouta-t-il avec une sorte de fausse jovialité.

— Mais nous ne ressentons pas l'univers que comme une succession, dit Shevek. Ne rêvez-vous jamais, Monsieur Dearri ? – Il fut fier de s'être souvenu, pour une fois, d'appeler quelqu'un

« Monsieur ».

— Qu'est-ce que cela vient faire là-dedans ?

— Apparemment, nous ne ressentons le temps que lorsque nous sommes conscients. Un jeune bébé n'a pas la notion du temps ; il ne peut pas se distancer de son passé ni comprendre comment il est en rapport avec son futur. Il ne sait pas que le temps passe ; il ne comprend pas la mort. L'inconscient de l'adulte est encore comme cela. Dans un rêve, il n'y a pas de temps, et l'ordre séquentiel est changé, ce qui bouleverse les causes et les effets. Il n'y a pas de temps dans les mythes et les légendes. Quel est ce passé auquel se réfère l'histoire en disant « Il était une fois » ? Et ainsi, quand le mystique rétablit le lien entre sa raison et son inconscient, il voit que tout ne forme qu'un seul être, et comprend l'éternel retour.

— Oui, les mystiques, dit avec empressement le plus timide des deux hommes qui l'écoutaient. Comme Tebores, au huitième millénaire. Il a écrit : *L'esprit inconscient est coextensif à l'univers.*

— Mais nous ne sommes pas des bébés, l'interrompit Dearri, nous sommes des hommes rationnels. Votre Simultanéité est-elle une sorte de régressivisme mystique ?

Il y eut une pause, durant laquelle Shevek prit une pâtisserie qu'il ne voulait pas et la mangea. Il s'était déjà mis en colère une fois aujourd'hui et s'était conduit stupidement. Une fois suffisait.

— Peut-être pourriez-vous la considérer comme un effort pour faire pencher un peu la balance. Voyez-vous, la Physique Séquentielle explique parfaitement notre impression d'un temps linéaire, et l'évidence de l'évolution. Cela inclut la création, et la mort. Mais ça s'arrête là. Elle traite de tout ce qui change, mais ne peut pas expliquer pourquoi les choses durent aussi. Elle ne parle que de la flèche du temps – jamais du cercle du temps.

— Le cercle ? demanda l'inquisiteur le plus poli, avec un désir de comprendre si évident que Shevek oublia presque Dearri, et se plongea avec enthousiasme dans la conversation, faisant de grands gestes des mains et des bras comme s'il voulait montrer matériellement à ses auditeurs les flèches, les cycles et les oscillations dont il parlait.

— Le temps avance par cycles autant qu'en ligne droite. Une planète qui tourne : vous voyez ? Un cycle, une orbite autour du soleil, cela fait une année, n'est-ce pas ? Et deux orbites, deux années, et ainsi de suite. On peut compter les orbites à jamais – enfin, un observateur le peut. En fait, nous comptons le temps selon un système similaire. Cela donne les indicateurs de temps, les *horloges.* Mais dans le système, le cycle, où est le temps ? Où sont le début et la fin ? La répétition infinie est un processus atemporel. Il doit être comparé, par référence à d'autres processus cycliques ou non cycliques, pour

pouvoir être perçu comme temporel. Eh bien, ceci est très bizarre et très intéressant, voyez-vous. Les atomes, vous le savez, ont un mouvement cyclique. Les composés stables sont constitués d'éléments qui ont un mouvement périodique et régulier les uns par rapport aux autres. En fait, ce sont les minuscules cycles atemporels et réversibles de l'atome qui donnent à la matière assez de permanence pour rendre possible l'évolution. C'est la réunion des petites intemporalités qui forme le temps. Puis à une grande échelle, le cosmos : bon, nous pensons, et vous le savez, que l'univers entier est un processus cyclique, une suite oscillante d'expansions et de contractions, sans rien avant ou après. Ce n'est qu'à *l'intérieur* de chacun de ces grands cycles, où nous vivons, qu'il y a un temps linéaire, une évolution, un changement. Le temps a donc deux aspects. Il y a la flèche, le fleuve qui coule, sans lequel il n'y a pas de changement, pas de progrès, pas de direction ni de création. Et il y a le cercle ou le cycle, sans lequel c'est le chaos, une suite insensée d'instants, un monde sans horloges ni saisons ni promesses.

— Vous ne pouvez pas proférer deux affirmations contradictoires sur le même sujet, dit Dearri, avec la tranquillité de la connaissance supérieure. En d'autres mots, l'un de ces « aspects » est réel, et l'autre n'est qu'une illusion.

— De nombreux physiciens ont dit cela, acquiesça Shevek.

— Mais vous, que dites-vous ? demanda celui qui désirait savoir.

— Eh bien, je pense que c'est fuir un peu facilement la difficulté… Quelqu'un peut-il qualifier d'illusion l'être ou le devenir ? Le devenir sans être est insensé. Être sans devenir est très ennuyeux… Si l'esprit est capable de percevoir le temps de ces deux façons, alors une véritable chronosophie pourrait offrir un domaine dans lequel la relation entre les deux aspects, ou entre les processus temporels, pourrait être comprise.

— Mais quelle est l'utilité de cette sorte de « compréhension », dit Dearri, si elle ne donne lieu à aucun résultat pratique, à aucune application technologique ? Ce n'est qu'une jonglerie avec les mots, pas vrai ?

— Vous posez des questions comme un vrai profiteur, dit Shevek, et pas un seul des esprits présents ne sut qu'il avait insulté Dearri en utilisant le mot le plus méprisable de son vocabulaire ; en fait, Dearri acquiesça légèrement de la tête, acceptant le compliment avec satisfaction.

Vea, cependant, sentit une tension et dit brusquement :

— Je ne comprends pas un seul mot de ce que vous dites, vous savez, mais il me semble que *si* je comprenais ce que vous dites à propos du livre – que tout existe réellement *maintenant* – alors, ne pourrions-nous pas prévoir l'avenir ? S'il est déjà là ?

— Non, non, dit le plus timide des deux hommes, pas du tout timidement. Il ne se trouve pas là comme un lit ou une maison. Le temps n'est pas l'espace. On ne peut pas s'y balader !

Vea acquiesça vigoureusement, comme si elle était très soulagée d'être remise à sa place. Semblant reprendre courage de cette incompréhension féminine des domaines de la pensée la plus élevée, l'homme timide se tourna vers Dearri et dit :

— Il me semble que l'application de la physique temporelle se trouve dans l'éthique. N'êtes-vous pas d'accord, Dr Shevek ?

— L'éthique ? Eh bien, je ne sais pas. Je fais surtout des mathématiques, vous savez. On ne peut pas faire d'équations du comportement éthique.

— Pourquoi pas ? dit Dearri.

Shevek l'ignora.

— Mais il est vrai, continua-t-il, que la chronosophie intervient dans l'éthique. Car notre perception du temps intervient dans notre capacité de séparer la cause et l'effet, la fin et les moyens. Le bébé encore, l'animal ne voient pas la différence entre ce qu'ils font maintenant et ce qui arrivera à cause de cela. Ils ne peuvent pas créer de poulie, ni faire de promesses. Nous le pouvons. Voyant la différence entre *maintenant* et *pas maintenant,* nous pouvons faire une liaison. Et c'est ici qu'intervient la moralité. La responsabilité. Dire qu'une bonne fin découlera de mauvais moyens, c'est comme dire que si je tire la corde de cette poulie, je soulèverai la charge attachée à cette autre. Briser une promesse, c'est nier la réalité du passé ; c'est donc nier l'espoir d'un vrai futur. Si le temps et la raison sont liés l'un à l'autre, si nous sommes des créatures du temps, alors nous ferions bien de le savoir, et tenter de faire pour le mieux dans ces conditions. D'agir d'une façon responsable.

— Mais, écoutez, dit Dearri, avec l'ineffable satisfaction de sa propre rigueur, vous venez de dire que dans votre système simultanéiste, il n'y a *pas* de passé ni de futur, mais simplement une sorte d'éternel présent. Alors comment peut-on être responsable du livre qui est déjà écrit ? On ne peut que le lire, c'est tout. Nous n'avons aucun choix, il ne nous reste aucune liberté d'action.

— C'est le dilemme du déterminisme. Vous avez tout à fait raison, c'est implicite dans la théorie de la Simultanéité. Mais la pensée séquentielle aussi a son dilemme. Voilà ce qui se passe, pour en donner une illustration grossière : vous lancez un caillou vers un arbre ; si vous êtes un Simultanéiste, le caillou a déjà touché l'arbre, et si vous êtes un Séquentiel, il ne peut pas le toucher. Alors que choisir ? Peut-être préférez-vous lancer les cailloux sans y penser, et ne faire ainsi aucun choix. Je préfère rendre les choses plus difficiles, et choisir les deux.

— Comment… comment pouvez-vous les réconcilier ? demanda l'homme timide avec intérêt.

Shevek faillit rire de désespoir.

— Je ne sais pas. Cela fait longtemps que j'y travaille ! Après tout, le caillou frappe bien l'arbre. Ni la pure séquence ni l'unité pure ne pourront l'expliquer. Cependant nous ne cherchons pas la pureté, mais la complexité, la relation de cause à effet, des moyens à la fin. Notre modèle du cosmos doit être aussi inépuisable que le cosmos. Une complexité qui comprend non seulement la durée, mais la création, pas seulement l'être, mais aussi le devenir, pas seulement la géométrie, mais également l'éthique. Ce n'est pas la réponse que nous cherchons, mais seulement comment poser la question…

— C'est bien joli, mais l'industrie a besoin de réponses, dit Dearri.

Shevek se tourna lentement, baissa les yeux vers lui et ne répondit rien.

Il y eut un silence pénible, dans lequel se glissa Vea, gracieuse et frivole, pour revenir à son idée de prévoir l'avenir. D'autres furent attirés par ce sujet, et ils se mirent tous à parler de leurs expériences avec des diseurs de bonne aventure et des voyantes.

Shevek décida de ne plus rien dire, quoi qu'on pût lui demander. Il avait plus soif que jamais ; il laissa le serveur remplir son verre et but avec plaisir le liquide pétillant. Il fit le tour de la pièce du regard, essayant de dissiper sa colère et sa tension en observant les autres gens. Mais leur comportement aussi était émotionnel pour des Iotis – ils criaient, riaient fortement, s'interrompaient les uns les autres. Un couple s'abandonnait à des préliminaires sexuels dans un coin. Shevek détourna les yeux, dégoûté. Égotisaient-ils même dans le sexe ? Se caresser et copuler devant des gens seuls était aussi vulgaire que manger devant des affamés. Son attention revint au groupe qui l'entourait. Ils ne discutaient plus de prédictions, maintenant, mais de politique. Ils parlaient de la guerre, de ce que Thu allait faire, de ce que l'A-Io allait faire, de ce qu'allait faire le CMG.

— Pourquoi ne parlez-vous que par abstractions ? les interrogea-t-il soudain, se demandant tout en parlant pourquoi il s'adressait à eux alors qu'il s'était promis de ne pas le faire. Il ne s'agit pas de noms de pays, mais de gens qui s'entretuent. Pourquoi les soldats partent-ils ? Pourquoi un homme va-t-il tuer des étrangers ?

— Mais les soldats sont là *pour ça*, dit une petite femme au teint clair avec une opale dans le nombril.

Plusieurs hommes commencèrent à expliquer le principe de la souveraineté nationale à Shevek. Vea les interrompit.

— Mais laissons-le parler. Comment résoudriez-vous ce problème, Shevek ?

— La solution est parfaitement visible.

— Où ?

— Anarres !

— Mais ce que vous autres faites sur la Lune ne résout pas nos problèmes ici.

— Le problème de l'homme est partout le même. La survivance. Les espèces, le groupe, l'individu.

— La défense nationale…, cria quelqu'un.

Ils argumentèrent, il argumenta. Il savait ce qu'il voulait dire, et savait que cela devait convaincre tout le monde parce que c'était clair et vrai, mais il n'arrivait pas à le dire correctement. Tout le monde criait. La petite femme au teint clair tapota le large accoudoir du fauteuil dans lequel elle se trouvait, et il s'y assit. La tête rasée, rose et soyeuse de la femme réapparut sous son bras. « Bonjour, l'Homme de la Lune ! » dit-elle. Vea avait rejoint un autre groupe durant un moment, mais elle était maintenant revenue près de lui. Sa figure était rouge et ses yeux paraissaient grands et clairs. Il pensa voir Pae de l'autre côté de la pièce, mais il y avait tant de visages qu'ils se mélangeaient et devenaient flous. Les choses arrivaient par bribes, avec des trous, comme si on lui permettait d'observer depuis les coulisses le fonctionnement du Cosmos Cyclique de l'hypothèse de la vieille Gvarab. « Le principe de l'autorité légale doit être maintenu, ou bien nous allons dégénérer jusqu'à l'anarchie ! », tonna un gros homme en fronçant les sourcils. « Oui, oui, dégénérer ! », dit Shevek. « Nous y prenons plaisir depuis maintenant cent cinquante ans. » Les orteils de la petite femme rose, dans des sandales argentées, sortirent de sous sa robe ornée de centaines et de centaines de perles minuscules.

— Mais parlez-nous d'Anarres, dit Vea. Comment est-ce *réellement* ? Est-ce vraiment si merveilleux là-haut ?

Il était assis sur le bras du fauteuil, et Vea était installée sur un coussin, à ses genoux, droite et souple, ses seins délicats le fixant de leurs pointes aveugles, souriante, contente, rougissante.

Quelque chose de sombre se mit à tourner dans l'esprit de Shevek, obscurcissant tout. Sa bouche était sèche. Il vida le verre que le serviteur venait de lui remplir.

— Je ne sais pas, dit-il ; sa langue était à moitié paralysée. Non. Ce n'est pas merveilleux. C'est un monde laid. Pas comme celui-ci. Sur Anarres, il n'y a que de la poussière et des collines desséchées. Tout est maigre, tout est sec. Et les gens ne sont pas beaux. Ils ont de grosses mains et de grands pieds, comme moi et ce serveur qui est ici. Mais pas de gros ventre. Ils se salissent beaucoup, et prennent leurs bains ensemble, personne ne fait cela ici. Les villes sont ternes, et très petites, elles sont lugubres. Il n'y a pas de palais. La vie est morne, et le travail est dur. On ne peut pas toujours obtenir ce qu'on veut, ni ce

dont on a besoin, parce qu'il n'y en a pas assez. Vous autres Urrastis, vous en avez suffisamment. Vous avez assez d'air, assez de pluie, d'herbe, d'océans, de nourriture, de musique, de maisons, d'usines, de machines, de livres, de vêtements, d'histoire. Vous êtes riches, vous possédez. Nous sommes pauvres, il nous manque beaucoup. Vous avez, nous n'avons pas. Tout est beau, ici. Sauf les visages. Sur Anarres, rien n'est beau, rien, sauf les visages. Les autres visages, les hommes et les femmes. Nous n'avons que cela, que nous autres. Ici on regarde les bijoux, là-haut on regarde les yeux. Et dans les yeux on voit la splendeur, la splendeur de l'esprit humain. Parce que nos hommes et nos femmes sont libres… ne possédant rien, ils sont libres. Et vous les possédants, vous êtes possédés. Vous êtes tous en prison. Chacun est seul, solitaire, avec un tas de choses qu'il possède. Vous vivez en prison, et vous mourez en prison. C'est tout ce que je peux voir dans vos yeux – le mur, le mur !

Tous le regardaient.

Il entendit la clameur de sa voix résonner encore dans le silence, et sentit ses oreilles brûler. Les ténèbres, le vide se mirent à tourner une fois de plus dans son esprit.

— J'ai comme un vertige, dit-il, et il se leva.

Vea lui prit le bras.

— Venez par là, dit-elle, haletante et riant un peu. Il la suivit tandis qu'elle se frayait un chemin parmi les invités. Il sentait maintenant que son visage était très pâle, et le vertige ne passait pas ; il espéra qu'elle l'emmenait jusqu'aux toilettes, ou jusqu'à une fenêtre où il pourrait respirer un peu d'air pur. Mais la pièce dans laquelle ils entrèrent était grande et faiblement éclairée par un reflet. Un grand lit blanc s'appuyait contre un mur ; un miroir couvrait la moitié d'un autre mur. Les tentures, les draps avaient la douce odeur du parfum qu'utilisait Vea.

— Vous êtes extra, dit Vea, se tenant devant lui et le dévisageant dans la demi-obscurité avec un rire essoufflé. Vraiment extra… vous êtes impossible… magnifique ! – Elle posa ses mains sur les épaules de Shevek. – Oh, ces regards qu'ils avaient tous ! Il faut que je vous embrasse pour ça !

Et elle se hissa sur la pointe des pieds, lui présentant sa bouche, et sa gorge blanche, et ses seins nus.

Il l'étreignit et lui embrassa la bouche, lui repoussant la tête en arrière, puis la gorge et les seins. Elle céda d'abord, puis se tordit un peu en riant et en tentant faiblement de le repousser, et se mit à parler. « Oh, non, non, maintenant tenez-vous bien », dit-elle. « Allons, nous devons rejoindre mes invités. Non, Shevek, calmez-vous, on ne peut vraiment pas ! » Mais il ne l'écouta pas. Il l'entraîna avec lui vers le lit, et elle le suivit, tout en parlant. D'une main, il fouilla dans les

vêtements compliqués qu'il portait et parvint à déboutonner son pantalon. Puis il s'occupa du vêtement de Vea, la ceinture basse mais serrée de la robe, qu'il n'arrivait pas à défaire. « Ça suffit, maintenant », dit-elle. « Non, écoutez, Shevek, on ne peut pas. Pas maintenant. Je n'ai pas pris de contraceptif, si je tombais enceinte, je serais dans un joli pétrin, mon mari revient dans deux semaines ! Non, laissez-moi », mais il ne pouvait pas la laisser ; le visage de Shevek était pressé contre la chair douce de Vea, couverte de sueur et parfumée. « Écoutez, ne froissez pas mes vêtements, les gens vont s'en apercevoir, pour l'amour du ciel. Attendez – attendez seulement, nous pouvons arranger cela, nous pouvons nous retrouver quelque part, je dois faire attention à ma réputation, je ne peux pas faire confiance à la bonne, attendez, pas maintenant – Pas maintenant ! Pas maintenant ! » Finalement effrayée par son désir aveugle, par sa force, elle le repoussa aussi fort qu'elle pouvait en appuyant ses mains sur sa poitrine. Il fit un pas en arrière, troublé par son air soudain apeuré et parce qu'elle se débattait ; mais il ne pouvait pas s'arrêter, la résistance de Vea l'excitait encore davantage. Il l'attira vers lui, et son sperme gicla sur la soie blanche de sa robe.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! répétait-elle avec ce même murmure aigu.

Il la lâcha et resta hébété. Il s'affaira sur ses vêtements, essayant de refermer son pantalon.

— Je suis… désolé… je pensais que vous vouliez…

— Pour l'amour du ciel ! dit Vea, en baissant les yeux dans la faible lumière, secouant les plis de sa robe. Vraiment ! Maintenant je vais devoir changer de robe.

Shevek resta debout, la bouche ouverte, respirant avec difficulté, les bras ballants ; puis tout à coup il fit demi-tour et sortit en titubant de la pièce sombre. De retour dans la salle illuminée de la réception, il trébucha parmi les invités, heurta une jambe, trouva son chemin bloqué par des corps, des vêtements, des bijoux, des seins, des yeux, des flammes de chandelles, des meubles. Il se cogna contre une table. Il y avait dessus un plateau d'argent dans lequel des petites pâtisseries garnies de viande, de crème et d'herbe étaient arrangées en cercles concentriques, comme une énorme fleur pâle. Shevek chercha sa respiration, se courba, et vomit en plein sur le plateau.

— Je vais le ramener chez lui, dit Pae.

— Faites-le, je vous en prie, répondit Vea. Vous le cherchiez, Saio ?

— Oh, un peu. Heureusement, Demaere vous a appelée.

— Je vous le laisse de bon cœur.

— Il ne causera pas d'ennuis. Il s'est évanoui dans le hall. Puis-je

utiliser votre téléphone avant de partir ?

— Saluez le Chef pour moi, dit malicieusement Vea.

Oiie était venu à l'appartement de sa sœur en compagnie de Pae, et repartit avec lui. Ils s'assirent dans le siège central de la grosse limousine gouvernementale dont Pae disposait toujours à sa demande, celle-là même qui avait emmené Shevek depuis le spatioport jusqu'à l'Université, l'été dernier. Il était maintenant allongé sur la banquette arrière dans la position où ils l'avaient mis.

— Est-il resté avec votre sœur toute la journée, Demaere ?

— Depuis midi, apparemment.

— Dieu merci !

— Pourquoi avez-vous si peur qu'il ne parvienne dans les taudis ? Tous les Odoniens sont déjà persuadés que nous sommes des esclaves payés, quelle importance cela pourrait-il avoir si ses doutes se confirmaient un peu ?

— Je me fiche de ce qu'il peut voir. Nous ne voulons pas que *lui* soit vu. Avez-vous lu les journaux des millets ? Ou les tracts qui circulaient dans la Vieille Ville la semaine dernière, au sujet du « Précurseur » ? Le mythe – celui qui vient avant le millenium – « un étranger, un proscrit, un exilé, qui porte dans ses mains vides le temps à venir ». Ils ont écrit cela. La populace est d'humeur apocalyptique. Elle cherche un emblème. Un catalyseur. On parle d'une grève générale. Ils n'apprendront jamais à se tenir tranquilles. Mais ils ont besoin d'une leçon. Ces sacrés bestiaux rebelles, les envoyer combattre Thu, c'est la seule bonne chose que nous pourrons jamais en tirer.

Personne n'ajouta un mot durant le reste du trajet.

Le veilleur de nuit de la Maison des Aînés les aida à porter Shevek jusqu'à sa chambre. Ils le déposèrent sur le lit et il se mit aussitôt à ronfler.

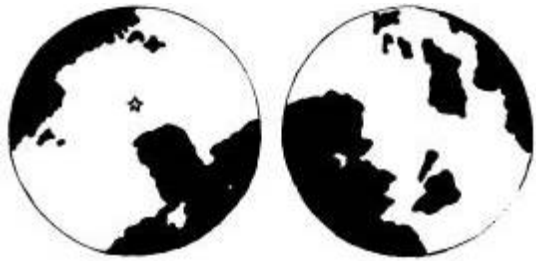
Oiie resta pour enlever les chaussures de Shevek et le couvrir du dessus-de-lit. L'haleine de l'homme ivre était épouvantable ; Oiie s'écarta du lit, sentant s'élever en lui la peur et la sympathie que lui inspirait Shevek, chacune étouffant l'autre. Il fronça les sourcils et murmura : « Pauvre imbécile ». Puis il ferma la lumière et retourna dans l'autre pièce. Pae se tenait devant le bureau et fouillait les papiers de Shevek.

— Partons, dit Oiie, dont l'expression de dégoût s'amplifiait. Venez. Il est deux heures du matin. Je suis fatigué.

— Qu'est-ce que ce salaud a fait, Demaere ? Il n'y a toujours rien ici, absolument rien. Est-ce qu'il nous a complètement trompés ? Avons-nous été roulés par un satané paysan naïf venu de l'Utopie ? Où est sa théorie ? Où est notre voyage spatial instantané ? Où est notre avantage sur les Hainiens ? Cela fait neuf, dix mois que nous nourrissons ce salaud, et pour rien !

Il empocha néanmoins l'un des papiers avant de suivre Oiie jusqu'à la porte.

Chapitre VIII
Anarres



Ils étaient six, dehors, sur le terrain d'athlétisme du Parc Nord d'Abbenay, dans le long crépuscule d'or, de chaleur et de poussière. Ils étaient tous agréablement repus, car le repas avait duré une bonne partie de l'après-midi, à l'occasion d'une fête de rue, avec des braseros pour faire la cuisine. C'étaient les vacances de la mi-été, le Jour de l'Insurrection, commémorant le premier grand soulèvement de Nio Esseia, en l'année urrastie 740, près de deux cents ans auparavant. Les cuisiniers et les travailleurs des réfectoires étaient considérés comme les invités du reste de la communauté ce jour-là, car c'était un syndicat de cuisiniers et de serveurs qui avait commencé la grève ayant conduit à l'insurrection. De telles traditions et de telles fêtes étaient nombreuses sur Anarres, certaines avaient été instituées par les Fondateurs et d'autres, comme la fin de la moisson et la Fête du Solstice, s'étaient développées spontanément selon le rythme de vie de la planète et le besoin qu'avaient ceux qui travaillaient ensemble de fêter ensemble également.

Ils parlaient tous avec une certaine incohérence, sauf Takver. Elle avait dansé pendant des heures, mangé une grande quantité de pain grillé et d'épices, et elle se sentait en pleine forme.

— Pourquoi Kvigot a-t-il été posté dans une poissonnerie de la mer Kérenne, où il faudra qu'il recommence tout depuis le début, alors que Turib a pris la responsabilité ici de son programme de recherche ? disait-elle.

Son syndicat de recherche avait été assimilé à un projet dirigé directement par la CPD, et elle était devenue une vive partisane de certaines des idées de Bedap.

— Parce que Kvigot est un bon biologiste qui n'est pas d'accord avec les théories vieillottes de Simas, et Turib une incapable qui frotte le dos de Simas dans les bains. Devinez qui prendra la direction du programme quand Simas se retirera. Ce sera elle, je vous parie que ce

sera Turib !

— Que signifie cette expression ? demanda quelqu'un qui ne se sentait pas d'humeur à la critique sociale.

Bedap, qui avait gagné du ventre et prenait au sérieux l'exercice physique, trottait avec ardeur autour du terrain de jeu. Les autres étaient assis sur un banc poussiéreux, sous les arbres, et faisaient verbalement leur exercice.

— C'est un verbe iotique, expliqua Shevek. Un jeu de probabilités auquel jouent les Urrastis. Celui qui devine correctement une chose reçoit la propriété de l'autre.

Il avait cessé depuis longtemps d'obéir à l'interdiction de Sabul de mentionner ses études en Iotique.

— Comment un de leurs mots est-il passé dans le Pravique ?

— Par les Fondateurs, répondit un autre. Ils ont dû apprendre le Pravique alors qu'ils étaient déjà des adultes ; ils ont dû continuer à penser dans les vieux langages pendant longtemps. J'ai lu quelque part que le terme *maudit* ne se trouve pas dans le dictionnaire pravique – c'est aussi du Iotique. Farigv n'avait prévu aucun juron quand il a inventé la langue, ou s'il l'a fait, ses ordinateurs n'en ont pas vu la nécessité.

— Alors, qu'est-ce que c'est que l'*enfer* ? demanda Takver. Je pensais que cela voulait dire le dépôt de merde dans la ville où j'ai grandi. « Va en enfer ! » Le pire endroit où aller.

Desar, le mathématicien, qui avait maintenant un poste permanent à l'Institut, et qui continuait à fréquenter Shevek, mais en ne s'adressant que rarement à Takver, dit dans son style cryptographique :

— Signifie Urras.

— Sur Urras, cela veut dire l'endroit où l'on va quand on est maudit.

— C'est-à-dire un poste dans le Sud-Ouest en été, dit Terrus, un écologiste, vieil ami de Takver.

— En Iotique, c'est une question de religion.

— Je sais que tu dois apprendre le Iotique, Shev, mais es-tu obligé de lire de la religion ?

— Une partie de la vieille physique urrastie est entièrement religieuse. On y trouve des concepts comme ça. « L'enfer », c'est l'endroit du mal absolu.

— Le dépôt de fumier de Vallée Ronde, dit Takver. C'est bien ce que je pensais.

Bedap arriva en haletant, blanc de poussière, couvert de sueur. Il s'assit lourdement à côté de Shevek, à bout de souffle.

— Dis quelque chose en Iotique, demanda Richat, une des étudiantes de Shevek. Pour voir à quoi cela ressemble.

— Tu sais, c'est comme « Enfer ! » « Maudit ! »

— Arrête de jurer, dit la fille en gloussant, et prononce une phrase entière.

Shevek le fit complaisamment.

— Je ne sais pas vraiment comment on le prononce, ajouta-t-il. Je suppose seulement que c'est ainsi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Si le passage du temps est un trait de la conscience humaine, le passé et le futur sont des fonctions de l'esprit.* C'est d'un physicien préséquentiel, Keremcho.

— Comme c'est terrible de penser que des gens parlent sans qu'on puisse les comprendre !

— Ils ne peuvent même pas se comprendre entre eux. Ils parlent des centaines de langues différentes, tous ces hiérarchistes toqués qui vivent sur la Lune…

— De l'eau, de l'eau, demanda Bedap, qui haletait toujours.

— Il n'y a pas d'eau, dit Terrus. Il n'a pas plu depuis dix-huit décades. Cent quatre-vingt-trois jours pour être précis. C'est la plus longue sécheresse à Abbenay depuis quarante ans.

— Si ça continue, nous allons devoir recycler l'urine, comme ils l'ont fait en vingt. Un verre de pisse, Shev ?

— Ne plaisante pas, dit Terrus. C'est la corde raide sur laquelle nous marchons. Est-ce qu'il va pleuvoir suffisamment ? Les récoltes de feuillus dans le Sud sont déjà perdues. Il n'a pas plu là-bas depuis trente décades.

Ils levèrent tous les yeux vers le ciel flou et doré. Les feuilles dentelées des arbres sous lesquels ils étaient assis, de grands arbres exotiques de l'Ancien Monde, dépérissaient sur leurs branches, poussiéreuses, recroquevillées par la sécheresse.

— Jamais d'autre Grande Sécheresse, dit Desar. Projets modernes de dessalement. Ils l'empêcheront.

— Ils devraient aider à l'atténuer, dit Terrus.

Dans l'Hémisphère Nord, cette année-là, l'hiver vint très tôt, froid et sec. Le vent soulevait la poussière glacée dans les rues basses et larges d'Abbenay. L'eau des bains était strictement rationnée : la soif et la faim l'emportaient sur la propreté. La nourriture et les vêtements des vingt millions d'habitants d'Anarres provenaient des feuilles, des graines, des fibres et des racines de holum. Il y avait quelques stocks de textiles dans les entrepôts et les dépôts, mais il n'y avait jamais eu beaucoup de réserves de nourriture. L'eau était utilisée pour la terre, pour garder les plantes en vie. Au-dessus de la ville, le ciel ne portait pas un nuage, et aurait été clair s'il n'avait pas été jauni par la poussière que le vent amenait depuis des terres plus sèches du sud et

de l'ouest. Parfois, quand le vent descendait du nord, depuis le Ne Theras, cette brume jaune se dissipait et dégageait un ciel brillant et vide, d'un bleu foncé qui se durcissait en violet au zénith.

Takver était enceinte. Elle était douce et endormie la plupart du temps. « Je suis un poisson, disait-elle, un poisson dans l'eau. Je suis dans le bébé qui est en moi. » Mais elle était parfois surchargée de travail, ou restait sur sa faim parce que les repas diminuaient en quantité au réfectoire. Les femmes enceintes, comme les enfants et les vieillards, pouvaient obtenir un léger repas supplémentaire par jour, un déjeuner servi à onze heures, mais elle le ratait souvent à cause des horaires exigeants de son travail. Elle pouvait rater un repas, mais les poissons dans les aquariums de son laboratoire ne le pouvaient pas. Des amis lui apportaient souvent quelque chose de leur dîner qu'ils avaient gardé pour elle, ou des restes de leur réfectoire, une brioche ou une part de fruit. Elle mangeait tout cela avec reconnaissance, mais continuait à demander des sucreries, et les sucreries se faisaient rares. Quand elle était fatiguée, elle devenait inquiète et s'énervait facilement, se mettait en colère pour un mot.

Vers la fin de l'automne, Shevek termina le manuscrit des *Principes de Simultanéité*. Il le remit à Sabul afin qu'il donne son approbation pour le faire imprimer. Sabul le garda durant une décade, deux décades, trois décades, et ne lui répondit pas. Shevek lui demanda ce qu'il en pensait, et il dit qu'il n'avait pas encore eu le temps de le lire, qu'il avait trop de travail. Shevek attendit. Vint le milieu de l'hiver. Le vent sec soufflait jour après jour ; la terre était gelée. Tout semblait avoir fait une pause, une pause inquiète, attendant la pluie, la naissance.

La pièce était sombre. Les lampadaires venaient de s'allumer en ville, leurs lueurs paraissaient fragiles sous la voûte élevée du ciel gris foncé. Takver entra, alluma la lampe, s'accroupit en gardant son manteau devant la grille du chauffage.

— Oh ! qu'il fait froid ! C'est affreux ! J'ai les pieds si froids que j'ai l'impression d'avoir marché sur un glacier, j'ai failli pleurer en rentrant tellement ça me faisait mal. Saletés de bottes profiteuses et pourries ! Ne peut-on pas faire de bottes convenables ? Pourquoi restes-tu assis dans le noir ?

— Je ne sais pas.

— Tu as été manger ? J'ai croqué un morceau au Surplus en rentrant. J'ai dû rester tard, les œufs de kukuri ont éclos et il a fallu enlever les alevins des aquariums avant que les adultes ne les mangent. Tu as dîné ?

— Non.

— Ne fais pas cette tête-là. Je t'en prie, pas ce soir. Si une seule chose va encore de travers, je sens que je vais crier. Et j'en ai marre de

crier tout le temps. Maudites hormones stupides ! J'aimerais bien avoir des bébés comme les poissons, pondre les œufs, m'en aller, et c'est tout. À moins que je ne revienne les manger… Ne reste pas assis là comme une statue. Je n'arrive pas à le supporter.

Elle était presque en larmes, accroupie près de la bouche de chaleur, essayant de défaire ses bottes de ses doigts gourds.

Shevek ne dit rien.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?* Ne reste donc pas assis là !

— Sabul m'a fait venir aujourd'hui. Il a décidé de ne pas recommander les *Principes* pour la publication, ni pour l'exportation.

Takver arrêta de tirailler sur son lacet et resta immobile. Elle regarda Shevek par-dessus son épaule.

— Qu'a-t-il dit, exactement ? demanda-t-elle enfin.

— Sa critique est sur la table.

Elle se leva et marcha lentement jusqu'à la table, ne portant plus qu'une botte ; puis elle lut le papier en se penchant au-dessus de la table, les mains dans les poches de son manteau.

— « Depuis le Peuplement d'Anarres, le fait que la Physique Séquentielle est la voie de la pensée chronosophique dans la Société Odonienne a été un principe reconnu par tous. Toute divagation égotiste s'éloignant de cette solidarité de principe ne peut produire qu'un tourbillon stérile d'hypothèses sans signification et sans utilité sociale organique, ou qu'une répétition des spéculations superstitieuses et religieuses des savants irresponsables stipendiés par les États Capitalistes d'Urras…» Oh, le profiteur ! Quel minable, quel petit péroreur jaloux ! Est-ce qu'il va envoyer cette critique à la Presse ?

— Il l'a déjà fait.

Elle s'agenouilla pour ôter sa deuxième botte. Elle leva plusieurs fois les yeux vers Shevek, mais ne s'approcha pas de lui et ne tenta pas de le toucher ; elle ne dit rien pendant quelques instants. Quand elle parla, sa voix n'était plus forte et outrée comme avant, mais avait son ton naturel, rauque et fourré.

— Que vas-tu faire, Shevek ?

— Il n'y a rien à faire.

— Nous imprimerons le livre. Formons un syndicat d'imprimerie, apprenons la typographie, et imprimons-le.

— Le papier est rationné au maximum. On ne peut pas imprimer ce qui n'est pas essentiel. Il n'y a plus que les publications de la CPD qui paraissent, jusqu'à ce que les plantations de holum soient sauvées.

— Alors est-ce que tu ne peux pas changer la présentation d'une certaine façon ? Déguiser ce que tu dis. Le décorer avec des formules séquentielles ? Pour qu'il puisse l'accepter ?

— On ne peut pas déguiser le noir en blanc.

Elle ne lui demanda pas s'il pouvait éviter Sabul ou se passer de son autorisation. Personne sur Anarres n'était censé donner d'autorisation à personne. Il n'y avait aucun moyen de l'éviter. Si vous ne travailliez pas en solidarité avec vos syndics, vous travailliez seul.

— Et si…

Elle s'arrêta. Elle se leva et posa ses bottes près du feu pour les faire sécher. Elle enleva son manteau, l'accrocha et mit un lourd châle fait à la main sur ses épaules. Elle s'assit sur le lit, grogna un peu en achevant son mouvement. Puis elle leva les yeux vers Shevek, qui était assis de profil entre elle et la fenêtre.

— Et si tu lui offrais de le laisser signer le livre comme coauteur ? Comme le premier que tu as écrit.

— Sabul ne mettra pas son nom sur un livre de « spéculations superstitieuses et religieuses ».

— Tu en es sûr ? Es-tu sûr que ce n'est pas justement ce qu'il veut ? Il sait ce que c'est, il sait ce que tu as fait. Tu as toujours dit qu'il était rusé. Il sait que ce livre va le mettre dans la cuve de recyclage, lui et toute l'école séquentielle. Mais s'il pouvait le partager avec toi, en partager le crédit ? Il est égoïste, c'est tout ce qu'il est. S'il pouvait dire que c'est *son* livre…

— Je ne voudrais pas plus te partager avec lui que partager ce livre, dit amèrement Shevek.

— Ne regarde pas les choses de cette façon, Shev. C'est le *livre* qui est important – les idées. Écoute. Nous voulons garder cet enfant avec nous quand il sera né, nous voulons l'aimer. Mais si pour une raison quelconque il devait mourir parce que nous le garderions, s'il ne pouvait vivre que dans une crèche, si nous ne pouvions jamais le voir ni connaître son nom – si nous avions ce choix à faire, que déciderions-nous ? De garder le mort-né ? Ou de donner la vie ?

— Je ne sais pas, dit-il, et il prit sa tête entre ses mains, en se frottant le front d'un air très malheureux. Oui, bien sûr. Oui. Mais ce… Mais je…

— Frère, cher cœur, dit Takver, et elle serra les mains posées sur ses genoux, mais sans chercher à toucher Shevek. Peu importe le nom qui se trouve sur le livre. Les gens le sauront. La vérité, c'est le livre.

— Je suis ce livre, dit-il.

Puis il ferma les yeux et resta immobile. Takver s'approcha alors de lui, timidement, et le toucha, aussi doucement que si elle touchait une blessure.

La première version des *Principes de Simultanéité,* incomplète, sévèrement amputée, fut imprimée à Abbenay au début de l'année 164, avec Sabul et Shevek comme coauteurs. La CPD ne publiait que les rapports et les directives essentiels, mais Sabul était influent dans

les services de la Presse et de l'Information de la CPD, et il les avait persuadés de la valeur de propagande de ce livre. Urras, dit-il, se réjouissait de la sécheresse et de la famine probable sur Anarres ; le dernier arrivage de journaux iotis était plein de prophéties jubilantes annonçant l'effondrement imminent de l'économie odonienne. Quel meilleur démenti pourrait-il y avoir, dit Sabul, que la publication d'un travail majeur de pensée pure, « un monument de la science », écrivit-il dans sa critique révisée, « s'élevant au-dessus de l'adversité matérielle pour prouver la vitalité inextinguible de la Société Odonienne et son triomphe sur le propriétarisme hiérarchiste dans tous les domaines de la pensée humaine ».

Ainsi, le livre fut publié ; et quinze des trois cents exemplaires partirent à bord du cargo ioti *L'Attentif*. Shevek n'ouvrit jamais un seul exemplaire de l'ouvrage imprimé. Cependant, dans le paquet destiné à l'exportation, il plaça une copie du manuscrit original et complet, écrite à la main. Une note collée sur la couverture demandait qu'il soit remis au Dr Atro, du Collège de la Science Noble de l'Université de Ieu Eun, avec les compliments de l'auteur. Il était certain que Sabul, qui devait donner son approbation finale pour l'envoi du paquet, remarquerait cet ajout. Mais Shevek ne sut pas s'il avait retiré le manuscrit ou s'il l'avait laissé dans le paquet. Il avait pu le confisquer par malveillance ; mais il avait pu aussi bien le laisser, sachant que son résumé émasculé du vrai livre n'aurait pas l'effet désiré sur les physiciens urrastis. Il ne parla pas du manuscrit à Shevek, et celui-ci ne lui demanda rien à ce propos.

Shevek parla peu à son entourage, ce printemps-là. Il se porta volontaire pour un poste de construction dans un nouveau projet de recyclage de l'eau, dans le sud d'Abbenay, et il y travaillait ou donnait des cours durant la plus grande partie de la journée. Il reprit son étude des composants nucléaires, passant souvent ses soirées à l'accélérateur de l'Institut, ou dans les laboratoires, en compagnie des spécialistes des particules. Avec Takver et ses amis, il était calme, sérieux, doux et froid.

Le ventre de Takver devint très gros et elle se mit à marcher comme une personne qui porte un grand et lourd panier de linge. Elle continua à travailler au laboratoire des poissons jusqu'à ce qu'elle eût trouvé et entraîné quelqu'un de compétent pour la remplacer, puis elle rentra au domicile et se prépara à l'accouchement, plus d'une décade après la date prévue. Shevek rentra dans l'après-midi.

— Tu devrais aller chercher la sage-femme, dit Takver. Dis-lui que les contractions sont espacées de quatre ou cinq minutes, mais qu'elles ne s'accélèrent pas beaucoup, ce n'est pas la peine de trop te presser.

Il se pressa pourtant, et commença à paniquer en s'apercevant

que la sage-femme n'était pas là. La sage-femme et le médic du bloc étaient sortis tous les deux, et aucun n'avait laissé de note sur la porte indiquant où on pouvait le trouver, comme ils le faisaient d'habitude. Le cœur de Shevek se mit à cogner dans sa poitrine, et il vit soudain les choses avec une effrayante clarté. Il vit que cette absence de secours était un mauvais présage. Il s'était éloigné de Takver depuis l'hiver, depuis cette décision au sujet du livre. Elle avait été de plus en plus calme, passive, patiente. Il comprenait maintenant cette passivité ; elle se préparait à mourir. C'était elle qui s'était éloignée de lui, et il n'avait pas essayé de la suivre. Il ne s'était préoccupé que de sa propre amertume, et jamais de la peur de Takver, ou de son courage. Il l'avait laissée seule, parce que lui voulait être seul, et il avait continué ainsi, il était parti loin, trop loin, et resterait seul à jamais.

Il se précipita jusqu'à la clinique du bloc, et arriva tellement essoufflé et titubant qu'ils pensèrent qu'il avait une attaque cardiaque. Il leur expliqua et ils envoyèrent un message à une autre sage-femme, puis lui dirent de rentrer, que sa partenaire ne voulait sans doute pas rester seule. Il rentra, et à chaque pas grandissait en lui la panique, la terreur, la certitude de perdre Takver.

Mais arrivé au domicile, il fut incapable de s'agenouiller près d'elle et de lui demander pardon, comme il le désirait tant. Takver n'avait pas le temps de jouer une scène émouvante ; elle était occupée. Elle avait dégagé la couche en n'y laissant qu'un drap propre, et elle s'efforçait de donner naissance à un enfant. Elle ne gémit ni ne cria, car elle ne souffrait pas, mais à chaque contraction elle tendait ses muscles et retenait sa respiration, puis laissait échapper un grand *ouf* comme quelqu'un qui fait un effort terrible pour soulever une lourde charge. Shevek n'avait jamais vu de travail demandant ainsi toute la force du corps.

Et il ne pouvait pas regarder un tel travail sans vouloir aider à l'accomplir. Il pouvait servir de poignée et de soutien quand elle devait se soulever. Ils trouvèrent très vite cet arrangement, après quelques vaines tentatives, et continuèrent après l'arrivée de la sage-femme. Takver accoucha à demi accroupie, le visage contre la cuisse de Shevek, agrippant de ses mains ses bras tendus. « Ça y est », dit doucement la sage-femme tandis que Takver respirait fortement, mécaniquement, et elle saisit la petite créature humaine visqueuse mais reconnaissable qui venait d'apparaître. Elle fut suivie d'un ruisseau de sang, et d'une masse amorphe qui n'était pas humaine, ni vivante. La terreur qu'il avait oubliée s'empara à nouveau de Shevek, plus forte qu'avant. C'était la mort qu'il voyait. Takver avait lâché ses bras et s'était recroquevillée à ses pieds, s'abandonnant. Il se pencha au-dessus d'elle, raidi par l'horreur et le chagrin.

— C'est ça, dit la sage-femme, aide-la à s'allonger à côté pour que je puisse nettoyer ça.

— Je voudrais me laver, dit faiblement Takver.

— Tiens, aide-la à se laver. Ce sont des linges stérilisés – voilà.

— Ouin ouin ouin, dit une autre voix.

La pièce paraissait pleine de monde.

— Et maintenant, déclara la sage-femme, tiens, redonne-lui ce bébé ; au sein, pour aider à arrêter l'écoulement du sang. Je veux mettre ce placenta dans le congélateur de la clinique. J'en ai pour dix minutes.

— Où est… Où est le…

— Dans le berceau ! dit la sage-femme en sortant.

Shevek localisa le tout petit lit, qui était prêt dans le coin de la pièce depuis quatre décades, et l'enfant qui s'y trouvait. Durant cette suite précipitée d'événements, la sage-femme avait trouvé le temps de nettoyer le bébé, et même de l'envelopper dans un linge, et il ressemblait moins à un poisson glissant que lorsqu'il l'avait vu pour la première fois. L'après-midi s'était assombri avec la même rapidité singulière, avec le même manque de répit temporel. La lampe était allumée. Shevek prit le bébé pour le porter jusqu'à Takver. Son visage était incroyablement petit, avec de grandes paupières fermées et fragiles.

— Apporte-le ici, disait Takver. Oh, dépêche-toi, je t'en prie, donne-le moi.

Il traversa la pièce et posa délicatement l'enfant sur l'estomac de Takver. « Ah ! » dit-elle doucement, une pure exclamation de triomphe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle au bout d'un moment, légèrement assoupie.

Shevek était assis à côté d'elle, sur le bord de la couche. Il chercha en faisant attention, un peu surpris par la longueur du linge qui contrastait avec l'extrême petitesse des jambes.

— Une fille, dit-il.

La sage-femme revint bientôt, et remit les choses en place. « Vous avez fait un très bon travail », leur fit-elle remarquer. Ils acquiescèrent timidement. « Je reviendrai dans la matinée », ajouta-t-elle avant de partir. Takver et le bébé dormaient déjà. Shevek posa la tête près de celle de Takver. Il était habitué à l'odeur plaisante et musquée de sa peau. Mais cette odeur avait changé ; c'était devenu un parfum, lourd et subtil à la fois, lourd de sommeil. Il posa tout doucement un bras sur elle tandis qu'elle dormait sur le côté, tenant le bébé contre sa poitrine. Puis il s'endormit dans la pièce chargée de vie.

Un Odonien assumait la monogamie tout comme il pouvait

assumer une entreprise commune dans la production, qu'il soit danseur ou qu'il fabrique du savon. L'alliance était une fédération volontairement constituée comme une autre. Aussi longtemps qu'elle marchait, elle marchait, et lorsqu'elle ne marchait plus, elle cessait. Ce n'était pas une institution, mais une fonction. Elle ne recevait d'autre sanction que celle de la conscience individuelle.

Cela était tout à fait en accord avec la théorie sociale odonienne. La validité d'une promesse, même d'une promesse sans terme indéfini, était très importante dans la pensée odonienne ; bien qu'on pût penser que l'insistance d'Odo sur la liberté de changer invalidât l'idée de promesse ou de vœu, c'était en fait la liberté qui donnait de l'importance à la promesse. Une promesse est une direction prise, une limitation volontaire du choix. Comme Odo l'avait fait remarquer, si aucune direction n'est prise, si l'on ne va nulle part, aucun changement ne se produira. La liberté de chacun de choisir et de changer sera inutilisée, exactement comme si on était en prison, une prison que l'on s'est construite soi-même, un labyrinthe dans lequel aucun chemin n'est meilleur qu'un autre. Aussi Odo en était-elle arrivée à considérer la promesse, l'engagement, l'idée de fidélité, comme une part essentielle dans la complexité de la liberté.

Bien des gens sentaient que cette idée de fidélité était mal appliquée à la vie sexuelle. La féminité d'Odo l'avait poussée, disaient-ils, vers un refus de la vraie liberté sexuelle ; dans ce passage, même si c'était le seul, Odo n'écrivait pas pour les hommes. Autant de femmes que d'hommes firent cette critique, et il apparut ainsi que ce n'était pas la masculinité qu'Odo n'avait pas comprise, mais une catégorie, ou une partie entière de l'humanité, les gens pour qui l'expérimentation est le cœur du plaisir sexuel.

Bien qu'elle ne les eût pas compris, et qu'elle les considérât probablement comme des aberrations propriétaristes – l'espèce humaine étant faite pour établir, sinon des couples durables, du moins des relations dans le temps – elle avait cependant mieux prévu les choses pour les gens volages que pour ceux qui désiraient tenter une alliance à long terme. Aucune loi, aucune limite, aucune sanction, aucune punition, aucune désapprobation ne pouvait être appliquée à une pratique sexuelle quelle qu'elle fût, à part le viol d'un enfant ou d'une femme, pour lequel les voisins du coupable risquaient de se charger d'exécuter une vengeance sommaire s'il n'était pas rapidement pris en charge par le personnel plus doux d'un centre thérapeutique. Mais les brutalités étaient extrêmement rares dans une société où le désir sexuel était généralement comblé dès la puberté, et la seule limite sociale imposée à l'activité sexuelle était la faible pression en faveur de l'intimité, une sorte de pudeur imposée par la vie communautaire.

D'un autre côté, ceux qui entreprenaient de former et de conserver une alliance, qu'ils soient homosexuels ou hétérosexuels, se heurtaient à des problèmes inconnus de ceux qui se satisfaisaient du sexe là où ils le trouvaient. Ils devaient faire face, non seulement à la jalousie, au désir de possession et autres maladies passionnelles pour lesquelles l'union monogamique constitue un excellent terrain, mais aussi aux pressions externes de l'organisation sociale. Un couple qui formait une alliance devait le faire en sachant qu'il pourrait être séparé à tout moment par les exigences de la distribution du travail.

La Ditrav, l'administration de la division du travail, s'efforçait de garder les couples ensemble, et de les réunir le plus vite possible s'ils le demandaient ; mais cela n'était pas toujours possible, particulièrement lorsqu'il y avait des mobilisations urgentes, et personne d'ailleurs n'attendait de la Ditrav qu'elle refasse des listes entières et reprogramme ses ordinateurs dans ce but. Pour survivre, pour continuer à vivre, un Anarresti savait qu'il devait se tenir prêt à partir là où on avait besoin de lui et faire le travail qui devait être accompli. Il grandissait en sachant que la distribution du travail était un important facteur de survie, une nécessité sociale immédiate et permanente ; alors que l'alliance était une question personnelle, un choix qui ne pouvait être fait que dans le cadre d'un choix plus large.

Mais, quand une direction est prise librement et suivie avec ardeur, il semble que tout favorise sa poursuite. Aussi la possibilité et la réalité de la séparation servaient-elles souvent à renforcer la loyauté des partenaires. Maintenir une fidélité pure et spontanée dans une société qui n'avait pas de sanctions légales ou morales contre l'infidélité, et la maintenir durant une séparation volontairement acceptée qui pouvait survenir à tout moment et pouvait durer des années, c'était une sorte de défi. Mais l'être humain aime à être défié, il cherche la liberté dans l'adversité.

En l'année 164, bien des gens qui ne l'avaient jamais recherchée goûtèrent à cette sorte de liberté, et l'apprécièrent, aimèrent cette sensation d'épreuve et de danger. La sécheresse qui avait commencé en l'année 163 ne s'atténua pas durant l'hiver. Les épreuves commencèrent dès l'été 164, portant la menace d'un désastre si la sécheresse continuait.

Le rationnement était strict ; les postes étaient attribués impérativement. Les efforts pour faire pousser assez de nourriture et pour la distribuer devinrent frénétiques, désespérés. Et pourtant les gens n'étaient pas désespérés du tout. Odo avait écrit : « Un enfant délivré de la culpabilité liée à la propriété, et libéré du fardeau de la compétition économique, grandira avec la volonté d'accomplir ce qui doit l'être et avec l'aptitude à y puiser de la joie. C'est le travail inutile qui attriste le cœur. La joie de la mère qui élève son enfant, de

l'étudiant, du chasseur qui réussit, du bon cuisinier, du créateur talentueux, de tous ceux qui font un travail nécessaire et qui le font bien – cette joie durable est peut-être la plus profonde source d'affection humaine et de sociabilité. » En ce sens, il y avait une puissante vague de joie à Abbenay, cet été-là. Aussi dur qu'il fût, le travail était accompli avec gaieté, avec un empressement à oublier toute inquiétude parce que ce qui pouvait être fait *devait* être fait. La vieille rengaine de la « solidarité » revivait. C'est avec joie que l'on découvre, après tout, que le lien est plus solide que tout ce qui tente de le briser.

Au début de l'été, la CPD fit poser des affiches demandant aux gens de diminuer leur journée de travail d'une heure environ, car la quantité de protéines des repas était maintenant insuffisante pour une dépense normale d'énergie. L'activité exubérante des rues de la ville avait déjà diminué. Les gens qui quittaient leur travail de bonne heure flânaient sur les places, jouaient aux boules dans les parcs desséchés, s'asseyaient sur le seuil des boutiques et discutaient avec les passants. La population de la ville avait visiblement diminué, car plusieurs milliers de personnes s'étaient portées volontaires ou avaient reçu des postes d'urgence dans l'agriculture. Mais la confiance mutuelle apaisait la dépression ou l'inquiétude. « Nous nous révélerons les uns aux autres », disaient-ils sereinement. Un formidable élan de vitalité courait sous la surface. Quand les puits des faubourgs Nord furent asséchés, des canalisations temporaires reliées aux autres districts furent posées par des volontaires travaillant pendant leur temps libre, habiles et maladroits, adultes et adolescents, et le travail fut achevé en trente heures.

Vers la fin de l'été, Shevek reçut un poste d'urgence dans l'agriculture, à la communauté de Sources Rouges, sur le Plateau Sud. Un peu de pluie était tombée durant la saison orageuse équatoriale et ils essayaient de planter hâtivement des grains de holum pour pouvoir les récolter avant le retour de la sécheresse.

Il s'était attendu à recevoir un poste d'urgence, puisque son travail de construction était terminé et qu'il s'était lui-même porté sur la liste des travaux non spécialisés. Durant tout l'été, il n'avait fait qu'enseigner, lire, aller là où on demandait des volontaires dans le bloc et en ville, et revenir près de Takver et du bébé. Takver était retournée à son laboratoire au bout de cinq décades, le matin seulement. Comme elle allaitait sa fille, elle avait droit à la fois aux suppléments en protéines et en hydrates de carbone pendant les repas, et elle les prenait ; leurs amis ne pouvaient pas partager leurs suppléments de nourriture avec elle, car il n'y avait plus de suppléments de nourriture. Elle était mince mais bien portante, et le bébé était petit mais solide.

L'enfant procurait beaucoup de plaisir à Shevek. Comme il s'occupait d'elle tout seul dans la matinée (ils ne la laissaient à la crèche que lorsqu'il donnait des cours ou travaillait comme volontaire), il ressentait cette impression d'être nécessaire qui est le fardeau et la récompense des parents. C'était une fillette alerte et sensible, qui fournissait à Shevek une audience parfaite pour ses fantaisies verbales, ce que Takver appelait ses pointes de folie. Il asseyait le bébé sur ses genoux et lui faisait de longues conférences de cosmologie, lui expliquant comment le temps était en fait l'espace retourné comme un gant, le chronon étant ainsi le boyau inversé du quantum, et la distance une des propriétés accidentelles de la lumière. Il donnait au bébé des surnoms extravagants et toujours différents, et lui récitait des mnémoniques ridicules : Le Temps est tyrannique, supermécanique, superorganique – POP ! – et au pop, le bébé se relevait légèrement en poussant de petits cris et en agitant ses poings potelés. Tous deux retiraient une grande satisfaction de ces exercices. Et quand il reçut son poste, ce fut un déchirement. Il avait espéré quelque chose assez près d'Abbenay, pas aussi loin que le Plateau Sud. Mais la déplaisante nécessité de quitter Takver et le bébé pour soixante jours était accompagnée de la ferme assurance de les retrouver. Et tant qu'il y avait cette assurance, il ne se plaignait pas.

La nuit qui précéda son départ, Bedap vint manger avec eux au réfectoire de l'Institut et ils rentrèrent tous ensemble jusqu'à la chambre. Ils s'assirent pour parler dans la nuit chaude, la lampe éteinte, les fenêtres ouvertes. Bedap, qui mangeait d'habitude dans un petit réfectoire où les arrangements particuliers n'étaient pas un gros problème pour les cuisiniers, avait conservé ses rations de boissons spéciales depuis une décade et les avait toutes apportées sous la forme d'une bouteille de jus de fruit. Il la montra avec fierté : une soirée d'adieu. Ils la firent passer et la savourèrent avec volupté en faisant rouler leur langue.

— Tu te souviens, dit Takver, toute cette nourriture qu'il y avait, la nuit avant que tu ne quittes le Nord ? J'avais mangé neuf de ces beignets.

— Tu avais les cheveux courts à ce moment, dit Shevek, étonné de ce souvenir, qu'il n'avait jamais relié à Takver. C'était toi, pas vrai ?

— Qui croyais-tu que c'était ?

— Bon sang, quelle gamine tu étais à cette époque !

— Toi aussi tu n'étais qu'un gamin, ça fait dix ans, maintenant. J'avais coupé mes cheveux pour paraître différente et intéressante. Cela n'a pas servi à grand-chose !

Elle se mit à rire de son rire fort et joyeux, qu'elle étouffa rapidement pour ne pas réveiller le bébé qui dormait dans le berceau,

près de la grille du chauffage. Mais rien ne réveillait jamais la fillette une fois qu'elle était endormie.

— Je voulais tellement être différente, ajouta-t-elle. Je me demande bien pourquoi ?

— Il arrive un moment, quand on a dans les vingt ans, répondit Bedap, où l'on doit choisir si on va être comme tout le monde pendant le reste de sa vie, ou si l'on doit cultiver ses particularités.

— Ou au moins les accepter avec résignation, dit Shevek.

— Shev est du genre résigné, dit Takver. C'est la vieillesse. Ça doit être terrible d'avoir trente ans.

— Ne t'en fais pas, tu ne seras plus résigné à quatre-vingt-dix ans, déclara Bedap en lui tapant sur l'épaule. Au fait, est-ce que vous êtes résignés au nom de votre fille, maintenant ?

Les noms de cinq et six lettres que donnait l'ordinateur du registre central, étant uniques pour chaque individu vivant, prenaient la place des nombres qu'une société utilisant des ordinateurs aurait dû autrement attribuer à ses membres. Un Anarresti n'avait besoin d'aucune autre identification que son nom. Le nom était donc ressenti comme étant une partie importante de l'être, puisqu'on ne le choisissait pas plus que son nez ou sa hauteur. Takver n'aimait pas le nom qu'avait obtenu le bébé : Sadik.

— Cela sonne toujours comme une bouchée de graviers, dit-elle, ça ne lui *va* pas.

— Moi, je l'aime bien, dit Shevek. Cela donne l'idée d'une grande fille mince avec de longs cheveux noirs.

— Mais c'est une petite fille grasse, et avec des cheveux invisibles, fit remarquer Bedap.

— Laisse-lui le temps, frère ! Écoute. Je vais faire un discours.

— Un discours ! Un discours !

— Chut !

— Pourquoi chut ? Ce bébé dormirait au beau milieu d'un cataclysme.

— Du calme. Je me sens plein d'émotions. – Shevek leva son verre de jus de fruit. – Je voudrais dire… Je voudrais dire ceci. Je suis content que Sadik soit née maintenant. Durant une année difficile, pendant une époque difficile, alors que nous avons besoin de notre fraternité. Je suis content qu'elle soit née maintenant, et ici. Je suis content qu'elle soit l'une d'entre nous, une Odonienne, notre fille et notre sœur. Je suis content qu'elle soit la sœur de Bedap. Qu'elle soit la sœur de Sabul, même de Sabul ! Je bois à cet espoir : qu'aussi longtemps qu'elle vivra, Sadik aimera ses sœurs et ses frères aussi bien, aussi joyeusement que moi ce soir. Et que la pluie tombera…

Les membres de la CPD, les principaux utilisateurs de la radio, du

téléphone et de la poste, coordonnaient les moyens de communication à longue distance, tout comme ils le faisaient des moyens de transport et de déplacement à longue distance. Comme il n'y avait pas « d'affaires » sur Anarres, au sens de la promotion, de la publicité, des placements, de la spéculation, et ainsi de suite, le courrier était essentiellement constitué de la correspondance échangée entre les syndicats industriels et professionnels, de leurs directives et de leurs informations, plus celles de la CPD, et d'un faible volume de lettres personnelles. Vivant dans une société où n'importe qui pouvait aller où et quand il voulait, un Anarresti avait tendance à chercher ses amis là où il se trouvait, et non où il avait été. Les téléphones étaient rarement utilisés à l'intérieur d'une communauté, car beaucoup étaient trop petites pour que ce soit nécessaire. Même Abbenay conservait une structure décentralisée avec ses « blocs », ces quartiers semi-autonomes dans lesquels on pouvait trouver quiconque ou quoi que ce fût quand on en avait besoin en n'ayant que quelques pas à faire. Aussi les appels téléphoniques étaient généralement des appels à longue distance, et étaient pris en charge par la CPD : les appels personnels devaient être demandés auparavant par lettre, ou bien n'étaient pas des conversations, mais de simples messages laissés au centre de la CPD. Les lettres n'étaient pas cachetées, non pas en raison d'une loi, bien sûr, mais par convention. Les communications personnelles à longue distance exigeaient beaucoup de matériel et beaucoup de travail, et comme l'économie publique et privée ne faisaient qu'une, il y avait un sentiment d'opposition considérable à l'endroit des appels ou de la correspondance superflus. C'était une habitude futile, qui avait un relent de propriétarisme, d'égotisme. C'était sans doute pourquoi les lettres n'étaient pas cachetées : vous n'aviez aucun droit de demander à des gens de porter un message qu'ils ne pouvaient pas lire. Une lettre pouvait partir par un dirigeable postal de la CPD si vous aviez de la chance, ou par un train si vous n'en aviez pas. Elle pouvait alors se retrouver au dépôt de poste dans la ville d'arrivée et y rester, parce qu'il n'y avait pas de postier, jusqu'à ce que quelqu'un dise au destinataire qu'une lettre l'attend et qu'il vienne la chercher.

Cependant, les individus décidaient eux-mêmes de ce qui était ou non nécessaire. Shevek et Takver s'écrivaient régulièrement, environ une fois par décade. Il écrivit :

> *Le voyage n'était pas mauvais, trois jours, un camion-chenille direct. C'est une importante levée – trois mille personnes, dit-on. Les effets de la sécheresse sont bien pires ici. Pas en quantité. Dans les réfectoires, les rations de nourriture sont les*

mêmes qu'à Abbenay ; seulement ici, on a des légumes verts à chaque repas et tous les jours parce qu'ils en ont un surplus local. Nous aussi, nous commençons à sentir que nous en avons un surplus. Mais c'est le climat ici qui est terrible. C'est la Poussière. L'air est sec et le vent n'arrête pas de souffler. Il y a quelques brèves pluies, mais une heure après la terre s'ameublit et la poussière recommence à s'élever. Il a plu moitié moins qu'une année normale ici. Tout le monde au Projet a les lèvres gercées, saigne du nez, tousse et a les yeux irrités. Parmi les gens qui vivent à Sources Rouges, beaucoup ont attrapé la toux de la poussière. C'est surtout dur pour les bébés, dont beaucoup ont la peau et les yeux enflammés. Je me demande si j'aurais remarqué cela il y a une demi-année. On devient plus attentif quand on est un parent. Le travail est un travail comme un autre, et l'ambiance est à la camaraderie, mais le vent sec est épuisant. La nuit dernière, j'ai pensé au Ne Theras, et dans la nuit, le bruit du vent était comme celui du torrent. Je ne regretterai pas cette séparation. Elle m'a permis de voir que je commençais à te donner moins, comme si je te possédais et que tu me possédais et qu'il n'y avait rien de plus à faire. Mais la réalité n'a rien à voir avec la possession. Ce que nous faisons, c'est affirmer l'intégralité du Temps. Dis-moi ce que fait Sadik. Je donne des cours pendant les jours libres à quelques personnes qui me l'ont demandé, une des filles est une mathématicienne-née que je recommanderai à l'Institut. Ton frère, Shevek.

Takver lui écrivit :

Je suis embêtée par une chose plutôt bizarre. Les postes de conférencier pour le 3e quartier ont été donnés il y a trois jours et j'ai été voir quel serait ton emploi du temps à l'Inst. mais aucun cours ni aucune salle ne t'était attribué. Je pensais qu'ils t'avaient oublié par erreur et je suis allée au Synd. des Membres et ils ont dit qu'ils voulaient en effet que tu t'occupes du cours de Géom. Je me suis alors rendue au bureau de Coord. de l'Inst. pour voir cette vieille femme avec ce long nez et elle ne savait rien, non non je ne sais rien, allez à l'Attribution Centrale ! J'ai dit que c'était idiot et je suis allée voir Sabul. Mais il n'était pas au bureau de Phys. et je ne l'ai pas vu jusqu'à présent, bien que j'y sois retournée deux fois. Avec Sadik, qui porte un merveilleux chapeau blanc que Terrus a tricoté pour elle. Elle paraît vraiment très jolie. Je ne veux pas aller pourchasser Sabul dans la chambre ou le terrier ou je ne sais quoi où il vit. Peut-être est-il

parti travailler comme volontaire ha ! ha ! Peut-être devrais-tu téléphoner à l'Institut pour voir quelle sorte d'erreur ils ont commise ? En fait, je suis descendue vérifier au Centre d'Attribution de la Ditrav, mais ils n'avaient aucun nouveau poste pour toi. Les gens là-bas étaient très bien, mais la vieille femme avec ce nez est incapable et d'aucun secours, et tout le monde s'en fiche. Bedap a raison, nous avons laissé la bureaucratie s'emparer de nous. Je t'en prie reviens (avec cette fille qui a le génie des maths s'il le faut), la séparation est pleine d'enseignements d'accord mais ta présence est le seul enseignement que je désire. Je prends une ration d'un demi-litre de jus de fruit additionné de calcium par jour parce que je n'ai presque plus de lait et S. crie beaucoup. Ces bons vieux docteurs ! Tout, toujours, T.

Shevek ne reçut jamais cette lettre. Il avait quitté le Sud avant qu'elle n'atteigne le dépôt de poste de Sources Rouges.

Il y avait environ quatre mille kilomètres de Sources Rouges à Abbenay. Un individu en déplacement aurait simplement fait du stop, tous les véhicules de transport étant disponibles pour autant de gens qu'ils pouvaient en contenir ; mais comme quatre cent cinquante personnes étaient renvoyées à leur poste régulier dans le Nord-Ouest, un train leur fut attribué. Il était constitué de wagons de passagers, ou au moins de wagons utilisés temporairement pour transporter des passagers. Le moins populaire était celui qui avait récemment renfermé une cargaison de poisson fumé.

Après une année de sécheresse, les lignes de transport normales étaient insuffisantes, malgré les grands efforts des travailleurs des transports pour satisfaire les demandes. Ils formaient la plus grande fédération de la société odonienne : auto-organisée, bien sûr, en syndicats régionaux coordonnés par des représentants qui se rencontraient et travaillaient avec la CPD locale et centrale. Le réseau entretenu par la fédération des transports était efficace en temps normal et pour des urgences limitées ; il était souple, pouvait s'adapter aux circonstances, et les Syndics des Transports avaient d'excellentes équipes et une grande fierté professionnelle. Ils donnaient des noms à leurs locomotives et à leurs dirigeables, *comme Indomptable, Endurance, Croque-Vent ;* ils avaient des devises – Nous y arrivons toujours. – Rien n'est trop ! – Mais maintenant, alors que des régions entières de la planète étaient menacées d'une famine imminente si la nourriture n'était pas acheminée depuis les autres régions, et alors que de grandes levées d'urgence devaient être convoyées, c'était vraiment trop ! Il n'y avait pas assez de véhicules ; il n'y avait pas assez de gens

pour s'en occuper. Tout ce qui avait des ailes ou des roues était en service, et les apprentis, les anciens membres de la fédération, des volontaires et des mobilisés aidaient à faire marcher les camions, les trains, les vaisseaux, les ports, les ateliers de réparation.

Le train dans lequel se trouvait Shevek avançait par brèves étapes séparées par de longues haltes, car tous les trains de vivres avaient priorité sur lui. Puis il s'arrêta pour vingt-quatre heures. Un aiguilleur surchargé de travail ou inexpérimenté avait fait une erreur, et il y avait eu un accident sur la ligne.

La petite ville où le train s'était arrêté n'avait pas de surplus de nourriture dans les réfectoires ou les entrepôts. Ce n'était pas une communauté agricole, mais une ville industrielle qui fabriquait du ciment et coulait du béton, construite sur des dépôts limoneux à proximité d'une rivière navigable. Il y avait des jardins maraîchers, mais c'était une ville qui dépendait des transports pour sa nourriture. Si les quatre cent cinquante personnes du train mangeaient, les cent soixante de la ville ne le pourraient plus. Idéalement, ils auraient tous dû partager, manger tous à moitié ou rester tous à moitié affamés. S'il y avait eu cinquante, ou même cent personnes dans ce train, la communauté aurait probablement partagé avec eux au moins une fournée de pain. Mais quatre cent cinquante ! S'ils donnaient quoi que ce soit à tous ces gens, ils n'auraient plus rien pendant des jours. Et après ces jours, le prochain train de vivres allait-il passer ? Et quelle quantité de grain apporterait-il ? Ils ne leur donnèrent rien.

Les passagers, n'ayant déjà rien eu en guise de petit déjeuner ce jour-là, jeûnèrent ainsi pendant soixante heures. Ils ne reçurent de repas que lorsque la voie eut été dégagée et que leur train eut roulé pendant deux cent cinquante kilomètres jusqu'à une gare où un réfectoire avait des stocks réservés aux passagers.

Ce fut la première fois que Shevek connut la faim. Il avait déjà jeûné quelques fois quand il travaillait parce qu'il ne voulait pas se donner la peine de manger, mais il avait toujours eu la possibilité de prendre deux repas complets par jour : ils étaient aussi réguliers que l'aube et le crépuscule. Il n'avait même jamais pensé à ce que cela pourrait être de ne pas les avoir. Personne dans sa société, personne au monde, n'en était privé.

Tandis que la faim grandissait, pendant que le train restait immobile sur la voie de garage entre une carrière poussiéreuse à ciel ouvert et un moulin arrêté, il eut de lugubres pensées sur la réalité de la faim, et sur la possible incapacité de sa société à traverser une famine sans perdre la solidarité qui était sa force. Il était facile de partager quand il y avait assez pour toute la table, même juste assez. Mais quand il n'y avait pas suffisamment ? Alors la force intervenait ; la force qui faisait le droit ; le pouvoir, et son outil, la violence, et son

plus fidèle allié, le regard qu'on détourne.

Le ressentiment des passagers envers les gens de cette ville augmenta, mais il était moins inquiétant que le comportement de la population locale – la façon dont ils se cachaient derrière « leurs » murs avec « leurs » biens, en ignorant le train, sans jamais le regarder. Shevek n'était pas le seul passager affligé par tout cela ; une longue discussion courut parmi les wagons arrêtés, des gens y entraient et en sortaient, parlaient et acquiesçaient, chacun sur le même thème général qui accaparait ses pensées. Une descente aux jardins maraîchers fut sérieusement proposée et longuement débattue, et elle aurait pu avoir lieu si le train n'avait pas finalement donné le signal du départ.

Mais quand il pénétra enfin dans la gare suivante, et qu'ils obtinrent un repas – la moitié d'une miche de pain de holum et un bol de soupe – leur mécontentement céda la place à la joie. En arrivant au fond du bol, vous pouviez remarquer qu'il y avait eu très peu de soupe, mais la première cuillerée, la première cuillerée avait été merveilleuse, elle méritait d'avoir jeûné. Tous le reconnurent. Ils remontèrent dans le train en riant et en plaisantant. Ils s'étaient révélés les uns aux autres.

Un autre train prit les passagers pour Abbenay à Mont Équateur et leur fit faire les sept cents derniers kilomètres. Ils arrivèrent en ville très tard, par une nuit venteuse du début d'automne. Minuit approchait ; les rues étaient désertes. Le vent coulait en elles comme une rivière sèche et turbulente. Par-dessus les lampadaires blafards, les étoiles brillaient d'une vive lueur scintillante. La tempête desséchée de l'automne et la passion portèrent Shevek dans les rues, seul dans la ville sombre, courant à moitié pendant les cinq kilomètres séparant la gare du district Nord. Il sauta les trois marches de l'escalier d'entrée, courut au bout du couloir, ouvrit la porte. « Takver ! » dit-il, et le silence lui répondit. Avant d'allumer la lampe, là, dans les ténèbres, dans le silence, d'un seul coup, il apprit ce qu'était la séparation.

Rien ne manquait. Il n'y avait rien pour manquer. Rien sauf Sadik et Takver. Les Occupations de l'Espace Inhabité tournaient doucement, luisant légèrement, près de la porte ouverte.

Il y avait une lettre sur la table. Deux lettres. Une de Takver. Elle était brève : elle avait reçu un poste d'urgence aux Laboratoires du Développement Expérimental des Algues Comestibles dans le Nord-Est, pour une période indéterminée. Elle avait écrit :

En toute conscience, je ne pouvais pas refuser maintenant. Je suis allée leur parler aux bureaux de la Ditrav et j'ai lu le

projet envoyé au service écologique de la CPD ; c'est vrai qu'ils ont besoin de moi car j'ai travaillé exactement sur ce cycle algue-ciliés-crevette-kukuri. J'ai demandé à la Ditrav de te donner un poste à Rolny mais bien sûr ils ne s'en occuperont que lorsque tu l'auras demandé également, et si ce n'est pas possible à cause de ton travail à l'Inst. ne le leur demande pas. Après tout, si ça dure trop longtemps, je leur dirai de trouver un autre généticien et je rentrerai ! Sadik va très bien et peut déjà dire uièr pour lumière. Cela ne sera pas très long. Tout, pour la vie, ta sœur, Takver. Oh je t'en prie viens si tu le peux.

L'autre note était griffonnée sur un petit morceau de papier : « Shevek : bureau de Phys. à ton retour. Sabul. »

Shevek arpenta la pièce. La tempête, la force qui l'avait précipité dans les rues de la ville, était toujours en lui. Elle s'était heurtée contre le mur. Il ne pouvait pas aller plus loin, et pourtant il devait bouger. Il regarda dans le placard. Il n'y avait plus que son manteau d'hiver et une chemise que Takver, qui aimait le travail manuel délicat, avait brodée pour lui ; ses quelques vêtements à elle n'étaient plus là. Le paravent était repoussé, laissant voir le berceau vide. La couchette n'était pas faite, mais la couverture orange la recouvrait soigneusement. Shevek revint vers la table, relut la lettre de Takver. Ses yeux se remplirent de larmes de colère. Une colère de déception qui le secoua, une sorte de rage, de pressentiment.

Personne n'était à blâmer. C'était cela le pire. On avait besoin de Takver, on avait besoin d'elle pour lutter contre la faim – sa faim à elle, à lui, à Sadik. La société n'était pas contre eux. Elle était pour eux, avec eux, c'était eux.

Mais il avait dû abandonner son livre, et son amour, et son enfant. Jusqu'à quel point peut-on demander à un homme d'abandonner ?

— Enfer ! dit-il à haute voix.

Le Pravique n'était pas une bonne langue pour jurer. Il est difficile de jurer quand le sexe n'est pas sale et que le blasphème n'existe pas.

— Oh, enfer ! répéta-t-il.

Il chiffonna avec acharnement la petite note de Sabul, puis frappa la table de ses mains serrées, une fois, deux fois, trois fois, cherchant la douleur dans sa passion. Mais il n'y avait rien. Il n'y avait rien à faire et nulle part où aller. Finalement, il ne lui resta plus qu'à défaire le lit, à s'y allonger seul et à s'endormir, sans confort, pour faire de mauvais rêves.

Premier événement du matin : Bunub frappa. Il la reçut dans l'encadrement de la porte et ne s'écarta pas pour la laisser entrer. Elle

était leur voisine et logeait au bout du couloir, c'était une femme de cinquante ans, machiniste à l'usine de Moteurs des Véhicules Aériens. Takver s'était toujours bien amusée d'elle, mais elle rendait Shevek furieux. Par exemple, parce qu'elle voulait leur chambre. Elle l'avait réclamée quand elle avait été libre, disait-elle, mais l'inimitié de l'administratrice des logements du bloc l'en avait empêchée. Sa chambre à elle n'avait pas de fenêtre d'angle, objet de son impérissable jalousie. C'était une chambre double, pourtant, et elle y vivait seule, ce qui était égotiste de sa part, étant donné les problèmes de logement ; mais Shevek n'aurait jamais perdu de temps à la désapprouver si elle ne l'y avait pas forcé en s'excusant. Elle expliquait, expliquait. Elle avait un partenaire, un partenaire depuis toujours, « tout comme vous deux », petit sourire. Mais où était ce partenaire ? Elle en parlait toujours au passé. Cependant la chambre double était tout à fait justifiée par la succession d'hommes qui passaient par la porte de Bunub, un homme différent chaque soir, comme si Bunub était une aguichante fille de dix-sept ans. Takver avait remarqué cette procession avec admiration. Bunub venait tout lui raconter sur ces hommes, et se plaignait, se plaignait. Qu'elle n'ait pas la chambre du coin n'était qu'un motif de plainte parmi bien d'autres. Elle avait un esprit à la fois insidieux et irritant, qui pouvait trouver le mal dans n'importe quoi et le nourrir aussitôt. L'usine où elle travaillait était une masse excrémentielle d'incompétence, de favoritisme et de sabotage. Les réunions de son syndicat n'étaient que de bruyantes et méchantes insinuations, toutes dirigées contre elle. L'organisme social tout entier était voué à la persécution de Bunub. Tout ceci faisait rire Takver, éclater de rire parfois. « Oh Bunub, tu es vraiment marrante ! » disait-elle, et l'autre femme, avec ses cheveux grisonnants, sa bouche fine et ses yeux baissés, avait un petit sourire, pas offensée, pas du tout, et continuait sa monstrueuse récitation. Shevek savait que Takver avait raison de rire de tout cela, mais il ne le pouvait pas.

— C'est terrible, dit-elle, réussissant à se glisser à l'intérieur et se dirigeant droit vers la table pour lire la lettre de Takver.

Elle la prit, mais Shevek la lui enleva des mains avec une calme rapidité à laquelle elle n'était pas préparée.

— Vraiment terrible, continua-t-elle. Pas même une décade de délai. Simplement « Venez ici ! Tout de suite ! » Et ils disent que nous sommes des gens libres, que nous sommes censés être des gens libres. Quelle blague ! Briser ainsi une si parfaite alliance. C'est pour ça qu'ils l'ont fait, tu sais. Ils sont contre les alliances, ça se voit tout le temps, ils séparent intentionnellement les partenaires en leur donnant des postes éloignés. C'est ce qui est arrivé avec moi et Labeks, exactement la même chose. Nous ne nous retrouverons jamais plus. Pas avec toute

la Ditrav liguée contre nous. Et ce petit berceau vide. Pauvre petite chose ! Elle n'a pas cessé de pleurer pendant ces quatre dernières décades, nuit et jour. Elle m'empêchait de dormir pendant des heures. C'est à cause de la pénurie, bien sûr ; Takver n'avait plus assez de lait. Et maintenant ils envoient une mère qui allaite en poste à des centaines de kilomètres d'ici, tu penses ! Ça m'étonnerait que tu puisses la rejoindre là-bas, où est-ce qu'ils l'ont envoyée, au fait ?

— Dans le Nord-Est. Je voudrais aller prendre mon petit déjeuner, Bunub. J'ai faim.

— N'est-ce pas typique, cette façon de le faire pendant que tu étais parti.

— Faire quoi pendant que j'étais parti ?

— L'envoyer au loin, briser votre alliance. – Elle lisait maintenant la note de Sabul, qu'elle avait défroissée soigneusement. – Ils savent quand il faut agir ! Je suppose que tu vas quitter cette chambre maintenant, n'est-ce pas ? Ils ne te laisseront pas garder une chambre double. Takver parlait de revenir bientôt, mais je voyais bien qu'elle essayait simplement de ne pas perdre courage. La liberté ! Nous sommes censés être libres, quelle blague ! Sans arrêt envoyés à droite ou à gauche…

— Oh, bon sang, Bunub, si Takver n'avait pas voulu ce poste, elle l'aurait refusé. Tu sais bien que nous faisons face à la famine.

— Eh bien. Je me demandais si elle n'avait pas l'intention de déménager. Ça arrive souvent après la naissance d'un bébé. Je pense depuis longtemps que vous auriez dû mettre ce bébé dans une crèche. Il pleurait tellement. Les enfants séparent les parents, les assujettissent. Il est naturel, comme tu l'as dit, qu'elle ait cherché un changement, et qu'elle ait sauté sur l'occasion.

— Je n'ai pas dit cela. Je vais prendre mon petit déjeuner.

Il sortit vivement, car Bunub l'avait touché au vif en cinq ou six endroits sensibles. L'horreur chez cette femme était qu'elle exprimait toutes les craintes les plus méprisables de Shevek. Elle resta dans la pièce, sans doute pour préparer son emménagement.

Il avait dormi trop longtemps, et arriva au réfectoire juste avant qu'ils ne ferment les portes. Étant toujours affamé à cause de son voyage, il prit une double ration à la fois de bouillie et de pain. Le garçon qui se tenait derrière les tables de distribution le regarda en fronçant les sourcils. Ces jours-ci, personne ne prenait de double ration. Shevek lui rendit son regard sombre et ne dit rien. Il tenait maintenant depuis plus de quatre-vingts heures avec seulement deux bols de soupe et un kilo de pain, et il avait le droit de prendre une compensation pour ce qu'il avait manqué, mais il ne voulait pas l'expliquer. L'existence est sa propre justification, le besoin est le droit. Shevek était un Odonien, il laissait la mauvaise conscience aux

profiteurs.

Il était assis tout seul, mais Desar le rejoignit aussitôt, souriant, avec son regard déconcertant.

— Parti un moment, dit Desar.

— Levée agricole. Six décades. Comment étaient les choses, ici ?

— Maigres.

— Elles diminueront encore, dit Shevek, mais sans réelle conviction, car il mangeait, et la bouillie avait un goût vraiment excellent.

La frustration, l'inquiétude, la famine ! déclara son cerveau antérieur, siège de l'intellect ; mais son cerveau postérieur, sauvage dépourvu de remords, logé au plus profond des ténèbres de son crâne, lui dit Manger maintenant ! Manger maintenant ! Bon, bon !

— Vu Sabul ?

— Non. Je suis rentré cette nuit, très tard. – Il releva les yeux vers Desar et dit avec une indifférence feinte : Takver a reçu un poste d'urgence ; elle a dû partir il y a quatre jours.

Desar acquiesça avec une indifférence réelle.

— Entendu dire ça. Et toi, on t'a parlé de la réorganisation à l'Institut ?

— Non. Qu'est-ce qu'il y a ?

Le mathématicien posa ses longues mains fines sur la table et baissa les yeux vers elles. Il parlait toujours peu, et avec son style télégraphique ; en fait, il bégayait ; mais Shevek n'avait jamais su s'il s'agissait d'un bégaiement verbal ou moral. Il avait toujours aimé Desar sans savoir pourquoi, mais il y avait aussi des moments où il ressentait pour Desar une profonde aversion, toujours sans savoir pourquoi. Et c'était un de ces moments. Il y avait un air sournois dans l'expression de la bouche de Desar, dans ses yeux baissés, comme dans ceux de Bunub.

— Bouleversement. Retour à une équipe fonctionnelle. Shipeg n'y est plus.

Shipeg était un mathématicien connu pour sa stupidité qui s'était toujours arrangé, par ses flatteries assidues envers les étudiants, pour obtenir à chaque période d'enseignement un cours demandé par les étudiants eux-mêmes.

— Ils l'ont envoyé ailleurs, continua Desar. Un institut régional.

— Il ferait moins de mal en binant des holums, dit Shevek.

Maintenant qu'il avait mangé, il se dit qu'après tout la sécheresse pourrait rendre service à l'organisme social. Les domaines prioritaires redevenaient clairs. Les faiblesses, les parties amollies, les parties malades seraient nettoyées, les organes paresseux retrouveraient leur fonction totale, la graisse serait retirée du corps social.

— Dis un mot en ta faveur, à la réunion de l'Institut, dit Desar,

regardant Shevek, mais sans rencontrer ses yeux, car il ne le pouvait pas. Et tandis qu'il parlait, bien que Shevek ne comprit pas ce qu'il voulait dire, il sut que Desar mentait. Il le sut avec certitude. Desar n'avait pas parlé en sa faveur, mais contre lui.

La raison de ces moments où il détestait Desar lui apparut alors clairement : la reconnaissance, non admise jusqu'ici, d'un élément de pure méchanceté dans la personnalité de Desar. Que Desar l'aimait aussi et tentait d'obtenir un certain pouvoir sur lui était également très clair et, pour Shevek, également détestable. Les chemins détournés de la possession, les labyrinthes de l'amour/haine ne signifiaient rien pour lui. Arrogant, intolérant, il marchait à travers leurs murs. Il n'adressa plus la parole au mathématicien, mais finit son petit déjeuner et sortit dans la cour carrée qu'il traversa dans le matin clair du début d'automne pour se rendre au bureau de physique.

Il se dirigea vers la salle arrière que tout le monde appelait « le bureau de Sabul », la pièce où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, où Sabul lui avait donné la grammaire et le dictionnaire iotiques. Sabul leva un regard prudent vers Shevek, puis le reposa sur son bureau ; il était occupé, ce savant distrait qui travaillait dur ; puis il permit à la présence de Shevek de s'introduire dans son cerveau surchargé ; puis il devint, pour lui, exubérant. Il paraissait mince et âgé, et quand il se leva il était encore plus courbé qu'avant, en une attitude voûtée et apaisante.

— Triste époque, dit-il. Hein ? Triste époque !

— Et elle empirera, dit tranquillement Shevek. Comment ça se passe ici ?

— Mal, mal. – Sabul secoua sa tête grisonnante. – C'est une mauvaise époque pour la science pure, pour l'intellect.

— Y en a-t-il jamais eu une bonne ?

Sabul poussa un petit gloussement peu naturel.

— Est-ce qu'il y avait quelque chose pour nous dans la cargaison d'été en provenance d'Urras ? demanda Shevek faisant de la place sur le banc pour pouvoir s'y asseoir.

Il s'assit et croisa les jambes. Sa peau claire était maintenant bronzée et le fin duvet qui couvrait son visage était devenu argenté pendant qu'il travaillait aux champs dans le Plateau Sud. Il paraissait mince, et bien portant, et jeune, comparé à Sabul. Tous les deux étaient conscients de ce contraste.

— Rien d'intéressant.

— Pas de critiques des *Principes* ?

— Non. – Le ton de Sabul était bourru, comme lui-même.

— Pas de lettres ?

— Non.

— C'est bizarre.

— Qu'est-ce qui est bizarre ? À quoi t'attendais-tu, à recevoir un poste à l'Université de Ieu Eun ? Ou le prix Seo Oen ?

— J'attendais des critiques et des réponses. Il est temps maintenant, dit-il tandis que Sabul déclarait :

— Les critiques n'ont pas encore eu le temps de paraître.

Il y eut une pause.

— Tu dois te rendre compte, Shevek, qu'une simple conviction d'avoir raison n'est pas une justification. Tu as travaillé dur sur ce livre, je sais. J'ai travaillé dur pour le faire éditer, moi aussi, pour essayer de faire comprendre que ce n'était pas simplement une attaque irresponsable de la Théorie Séquentielle, mais qu'il avait des aspects positifs. Mais si d'autres physiciens ne voient pas la valeur de ton travail, alors tu dois commencer à examiner ce que tu considères comme important et voir où est la contradiction. Si ça ne veut rien dire aux autres gens, à quoi cela sert-il ? Quelle est sa fonction ?

— Je suis un physicien, pas un analyste des fonctions, répondit doucement Shevek.

— Tout Odonien doit être un analyste des fonctions. Tu as trente ans, n'est-ce pas ? À cet âge, un homme devrait connaître non seulement sa fonction cellulaire, mais aussi sa fonction organique – savoir quel est son rôle optimum dans l'organisme social. Tu n'as pas eu à penser à tout cela autant que la plupart des gens, peut-être…

— Non. Depuis l'âge de dix ou douze ans, j'ai su quelle sorte de travail j'avais à faire.

— Ce qu'un garçon pense aimer faire n'est pas toujours ce que la société lui demande.

— J'ai trente ans, tu l'as dit. C'est plutôt vieux pour un garçon.

— Tu as atteint cet âge dans un environnement inhabituellement abrité, protégé. D'abord l'Institut Régional du Nord…

— Puis un projet forestier, et des projets agricoles, et une formation pratique, et des comités de blocs, et un travail de volontaire depuis la sécheresse ; la quantité normale de kleggich. Et cela me plaît, en fait. Mais je fais aussi de la physique. Où veux-tu en venir ?

Comme Sabul ne répondait pas mais se contentait de le regarder sous ses gros sourcils luisants, Shevek ajouta :

— Tu ferais mieux de me le dire franchement, parce que tu n'y arriveras pas en voulant faire appel à ma conscience sociale.

— Tu considères le travail que tu as fait ici comme fonctionnel ?

— Oui. « Plus il est organisé, plus l'organisme est central : la centralité signifiant ici le domaine de la fonction réelle. » Les *Définitions*, de Tomar. Et comme la physique temporelle essaie d'organiser tout ce qui est compréhensible à l'esprit humain, elle est par définition une activité centralement fonctionnelle.

— Elle ne met pas de pain dans la bouche des gens.

— Je viens de passer six décades à aider à réduire la famine. Et quand on me demandera à nouveau, j'y retournerai. En attendant, je fais mon travail. S'il y a à travailler sur la physique, j'ai le droit de le faire.

— Il faut que tu prennes conscience d'un fait, c'est qu'actuellement il n'y a pas de physique à faire. Pas le genre de physique que tu fais. Nous en sommes réduits au sens pratique. – Sabul s'agitait sur sa chaise. Il paraissait maussade et gêné. – Nous avons dû libérer cinq personnes pour de nouveaux postes. Je suis désolé de te dire que tu es du nombre. Voilà.

— Je m'attendais bien à quelque chose de ce genre, dit Shevek, bien qu'il n'eût pas réalisé jusqu'à cet instant précis que Sabul le jetait hors de l'Institut. Dès qu'il l'entendit, cependant, cela lui parut une chose familière ; et il ne donnerait pas à Sabul la satisfaction de paraître ébranlé.

— C'est toute une combinaison de choses qui a travaillé contre toi. La nature obscure, imprécise, de la recherche que tu as faite durant ces dernières années. Plus un certain sentiment, pas nécessairement justifié, mais qui existe chez de nombreux étudiants et professeurs de l'Institut, que ton comportement et ton enseignement reflètent une certaine désaffection, un côté confidentiel, non altruiste. C'est ce qui a été dit à la réunion. J'ai parlé pour toi, bien sûr. Mais je ne suis qu'un syndic parmi bien d'autres.

— Depuis quand l'altruisme est-il une vertu odonienne ? demanda Shevek. Enfin, ça ne fait rien. Je vois ce que tu veux dire.

Il se leva. Il ne pouvait pas rester assis plus longtemps, mais à part cela il se contrôlait parfaitement et parlait d'une voix très naturelle.

— Je suppose que tu ne m'as pas recommandé pour un poste d'enseignement ailleurs.

— À quoi bon ? répondit Sabul, presque mélodieux dans l'auto-disculpation. Personne ne demande de nouveaux professeurs. Les enseignants et les étudiants travaillent côte à côte pour réduire la famine sur toute la planète. Bien sûr, cette crise ne durera pas. Dans un an on se retournera pour la regarder, fiers des sacrifices que nous aurons faits et du travail que nous aurons accompli, tous ensemble, en partageant. Mais pour l'instant…

Shevek se tenait debout, détendu, regardant le ciel uni par la petite vitre rayée. Il y avait en lui un puissant désir de dire enfin à Sabul d'aller en enfer. Mais ce fut une impulsion différente et plus profonde qui trouva les mots.

— En fait, dit-il, tu as probablement raison.

Puis il fit un signe de tête à Sabul et quitta la pièce.

Il prit un omnibus dans le centre ville. Il était pressé. Il suivait un

chemin et voulait arriver au bout, il voulait pouvoir s'arrêter. Il se rendit à la Division de l'Attribution Centrale pour demander un poste dans la communauté où s'était rendue Takver.

La Ditrav, avec ses ordinateurs et son énorme travail de coordination, occupait toute une place ; ses bâtiments étaient agréables, imposants selon les standards anarrestis, avec des lignes fines et nettes. À l'intérieur, l'Attribution Centrale avait de hauts plafonds et ressemblait un peu à une grange, pleine de gens et d'activité, les murs étaient couverts d'affiches concernant les postes et les directions à prendre pour se rendre à tel bureau ou tel département pour ceci ou cela. Tandis que Shevek attendait dans une file, il écouta les gens qui le précédaient, un garçon de seize ans et un homme d'une soixantaine d'années. Le garçon était volontaire pour un poste de lutte contre la famine. Il était plein de nobles sentiments, débordant de fraternité, de hardiesse, d'espoir. Il se réjouissait de pouvoir partir, de laisser son enfance derrière lui. Il parlait beaucoup, comme un enfant, d'une voix qui n'était pas encore habituée à sa mue. Liberté, liberté ! La liberté résonnait dans son discours excité, dans chaque mot ; et la voix du vieil homme grommelait et grognait en retour, le taquinant mais sans le menacer, se moquant sans le décourager. La liberté, la capacité d'aller quelque part et de faire quelque chose, c'était la liberté que le vieillard glorifiait et chérissait dans cet enfant, tout en se moquant de sa vanité. Shevek les écouta avec plaisir. Cela le changeait des discussions grotesques de la matinée.

Dès qu'il expliqua où il voulait aller, l'assistante parut embêtée et alla chercher un atlas, qu'elle ouvrit sur la table, entre eux.

— Maintenant, écoute, dit-elle. – C'était une petite femme laide avec des dents qui avançaient ; ses mains étaient rapides et douces sur les pages colorées de l'atlas. – Voilà Rolny, tu vois, la péninsule qui descend dans le nord de la Temae. C'est une énorme langue de sable. Il n'y a absolument rien dessus, à part les laboratoires d'études marines, tout au bout, tu vois ? Ensuite, toute la côte n'est formée que de marécages et de marais salants jusqu'ici, à Harmonie – à mille kilomètres. Et à l'ouest, c'est la Lande Côtière. L'endroit le plus près de Rolny où tu pourrais aller, ce serait une ville des montagnes. Mais ils ne demandent pas de postes d'urgence là-bas ; ils se suffisent à eux-mêmes. Bien sûr, tu pourrais y aller quand même, ajouta-t-elle d'un ton légèrement différent.

— C'est trop loin de Rolny, dit-il en regardant la carte, remarquant dans les montagnes du Nord-Est le nom de la petite ville isolée où Takver avait grandi, Vallée Ronde. Est-ce qu'ils n'ont pas besoin d'un gardien aux laboratoires d'études marines ? D'un statisticien ? De quelqu'un pour nourrir les poissons ?

— Je vais vérifier.

Le réseau humain/électronique de la Ditrav était organisé avec une remarquable efficacité. Cela ne prit pas cinq minutes à l'assistante pour que l'information désirée soit tirée de l'énorme masse de celles qui entraient et sortaient, et qui concernaient chaque travail effectué, chaque place désirée, chaque travailleur demandé, et la priorité de chacun dans l'économie générale de la société.

— Ils viennent de combler un poste d'urgence – c'est la partenaire, n'est-ce pas ? Ils ont tout le personnel nécessaire, quatre techniciens et un pêcheur expérimenté. L'équipe est au complet.

Shevek posa ses coudes sur la table et baissa la tête pour la gratter, un geste d'embarras et de défaite masqué par la conscience.

— Eh bien, dit-il, je ne sais pas quoi faire.

— Écoute, frère, quelle est la durée du poste de la partenaire ?

— Indéfinie.

— Mais c'est un travail de prévention contre la famine, pas vrai ? Ça ne va pas continuer toujours comme ça. Ce n'est pas possible ! Il pleuvra, cet hiver.

Il leva les yeux vers le visage sérieux, compatissant et disgracieux de la femme. Il sourit un peu, car il ne pouvait pas laisser sans réponse son effort pour lui redonner de l'espoir.

— Vous vous retrouverez. Mais pour l'instant…

— Oui. Pour l'instant, dit-il.

Elle attendit sa décision.

C'était à lui de la prendre ; et les options étaient innombrables. Il pouvait rester à Abbenay et organiser des cours de physique s'il trouvait des étudiants volontaires. Il pouvait aller à la Péninsule de Rolny et vivre avec Takver sans avoir aucun poste dans la station de recherche. Il pouvait vivre n'importe où et ne rien faire d'autre que se lever deux fois par jour pour aller manger au réfectoire le plus proche. Il pouvait faire ce qu'il voulait.

L'identité des mots « travail » et « jeu » en Pravique avait bien sûr une forte signification éthique. Odo avait vu le danger d'un moralisme rigide résultant de l'emploi du mot « travail » dans son système analogique : les cellules devaient travailler ensemble, le travail optimum de l'organisme, le travail de chaque élément, et ainsi de suite. La coopération et la fonction, les concepts essentiels de l'*Analogie* impliquaient tous deux le travail. La preuve de la réussite d'une expérience, qu'il s'agisse de vingt éprouvettes ou de vingt millions de personnes sur la Lune, c'était simplement : est-ce que le travail se fait ? Est-ce que cela fonctionne ? Odo avait vu le piège moral. « Le saint n'est jamais occupé », avait-elle dit, peut-être avec envie.

Mais l'être social ne fait jamais ses choix tout seul.

— Eh bien, dit Shevek, je reviens juste d'un poste de lutte contre

la famine. Il n'y a rien d'autre qui a besoin d'être fait ?

L'assistante lui lança un regard de sœur aînée, incrédule mais indulgente.

— Il y a environ sept cents appels urgents affichés dans cette pièce, dit-elle. Lequel désires-tu ?

— Il n'y a rien qui demande des connaissances en mathématiques ?

— Ce sont surtout des travaux manuels et agricoles. Tu connais la mécanique ?

— Pas très bien.

— Eh bien, il y a un poste de coordinateur des travaux. Cela demande évidemment quelqu'un qui sait bien calculer. Qu'est-ce que tu en dis ?

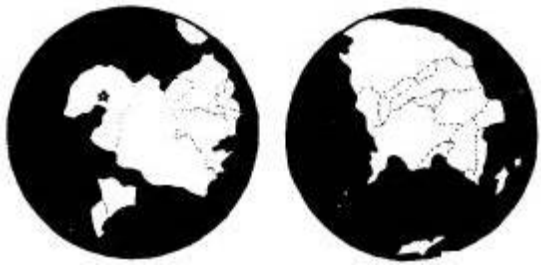
— D'accord.

— C'est dans le Sud-Ouest, dans la Poussière, tu sais.

— J'ai déjà été dans la Poussière. De plus, comme tu l'as dit, il pleuvra bien un jour…

Elle acquiesça en souriant et tapa sur la fiche de la Ditrav : *DE Abbenay ; NO Inst Cent Sci, A Coude, SO, coord trav, usine phosphate no 1 : POSTE URG : 5-1-3-165 – indéfinie.*

Chapitre IX
Urras



Shevek fut réveillé par les cloches de la chapelle qui carillonnaient les Primes pour le service religieux du matin. Chaque note était comme un coup frappé sur son crâne. Il se sentait tellement malade et tremblant qu'il fut même incapable de s'asseoir pendant un long moment. Il réussit quand même à se traîner dans la salle de bains et à prendre un long bain froid, qui lui fit passer son mal de tête ; mais son corps tout entier continuait à lui sembler étrange – à lui sembler, d'une certaine façon, mauvais. Quand il fut à nouveau capable de penser, des fragments et des instants de la nuit précédente lui revinrent à l'esprit, des petites scènes de la réception chez Vea, nettes et insensées. Il essaya de ne pas y penser, ce qui eut pour effet de l'empêcher de penser à autre chose. Tout, tout devenait exécrable. Il s'assit à son bureau et resta là pendant une demi-heure, les yeux perdus dans le vague, immobile, tout à fait pitoyable.

Il avait été embarrassé assez souvent, et s'était alors considéré comme un idiot. Jeune homme, il avait souffert de cette impression que les autres le trouvaient bizarre, différent d'eux ; durant ces dernières années, il avait ressenti, les ayant délibérément attirés, la colère et le mépris d'un grand nombre de ses compagnons sur Anarres. Mais il n'avait jamais réellement accepté leur jugement. Il ne s'était jamais senti honteux.

Il ne savait pas que cette humiliation qui le paralysait était une conséquence chimique de l'ivresse, comme le mal de tête. Cependant, même s'il l'avait su, cela n'aurait pas fait grande différence pour lui. La honte – cette sensation d'être indigne et fâché avec soi-même – était pour lui une révélation. Il voyait avec une nouvelle clarté, une clarté hideuse ; et il voyait bien plus loin que ces souvenirs incohérents de la fin de la soirée chez Vea. Ce n'était pas seulement cette pauvre Vea qui l'avait trahi. Ce n'était pas seulement l'alcool qu'il avait essayé de vomir ; c'était tout le pain qu'il avait mangé sur

Urras.

Il posa ses coudes sur le bureau et se prit la tête entre les mains, en pressant sur ses tempes, dans la position contractée de la douleur ; et il regarda sa vie à la lumière de la honte.

Sur Anarres il avait choisi, contre les attentes de sa société, de faire le travail qu'il était voué à accomplir individuellement. Le faire, c'était se rebeller : risquer son individualité pour le bien de sa société.

Ici, sur Urras, l'acte de rébellion était un luxe, un privilège. Être physicien en A-Io n'était pas servir la société, ni l'humanité, ni la vérité, mais l'État.

La première nuit, dans cette pièce, il leur avait demandé d'un air défiant et curieux : « Qu'allez-vous faire de moi ? » Il savait maintenant ce qu'ils avaient fait de lui. Chifoilisk le lui avait dit clairement. Ils le possédaient. Il avait pensé marchander avec eux, une très naïve notion anarchiste. L'individu ne peut pas marchander avec l'État. L'État ne reconnaît d'autre monnaie que la puissance : et il frappe cette monnaie lui-même.

Il voyait maintenant – en détail, point par point depuis le début – qu'il avait commis une erreur en venant sur Urras ; sa première grosse erreur, qui allait probablement lui peser pour le reste de sa vie. Quand il s'en fut aperçu, quand il eut récapitulé toutes les preuves de cette erreur, qu'il avait repoussées et niées durant des mois – et cela lui prit longtemps, assis là, immobile, devant son bureau – jusqu'à cette dernière scène ridicule et abominable avec Vea, et quand il l'eut revécue et eut senti son visage rougir au point que ses oreilles en bourdonnent : alors ce fut fini. Même dans ce flot de larmes post-alcoolique, il ne ressentit aucune culpabilité. Tout cela était fait, maintenant, et la question qui se posait à présent était : que devait-il faire ? S'étant mis lui-même en prison, comment pouvait-il agir en homme libre ?

Il ne ferait pas de physique pour les politiciens. C'était clair, maintenant.

Mais s'il s'arrêtait de travailler, le laisseraient-ils rentrer chez lui ?

À ce moment, il prit une profonde inspiration et leva la tête, regardant sans le voir le paysage vert et lumineux qui s'étendait sous la fenêtre. C'était la première fois qu'il se permettait de penser au retour comme à une véritable possibilité. Cette pensée menaça de briser les portes et fit jaillir en lui un puissant désir. Parler en Pravique, parler à des amis, voir Takver, Pilun, Sadik, toucher la poussière d'Anarres…

Ils ne le laisseraient pas partir. Il n'avait pas payé son voyage. Et il ne pouvait pas non plus se permettre de partir : d'abandonner et de s'enfuir.

Assis dans la lumière vive du matin, il frappa délibérément et

violemment ses mains contre le bord du bureau, deux fois, trois fois ; son visage restait calme et paraissait pensif.

— Où vais-je ? dit-il à haute voix.

On frappa à la porte. Efor entra avec le plateau du petit déjeuner et les journaux du matin.

— Entré à six heures habitude mais rattrapiez votre sommeil, déclara-t-il, préparant le petit déjeuner avec une admirable rapidité.

— Je me suis saoulé la nuit dernière, dit Shevek.

— Ce n'est bien que tant que ça dure, répondit Efor. C'est tout, monsieur ? Très bien.

Et il sortit avec la même rapidité, en saluant Pae qui arrivait au même instant.

— Je ne voulais pas vous ennuyer pendant votre petit déjeuner ! Je reviens de la chapelle, je passais comme cela.

— Asseyez-vous. Prenez donc un peu de chocolat.

Shevek était incapable de déjeuner si Pae ne faisait pas au moins semblant de manger avec lui. Pae prit un petit pain au miel et l'émietta plus ou moins sur une assiette. Shevek se sentait toujours un peu tremblant, mais il avait maintenant très faim, et il attaqua son petit déjeuner avec enthousiasme. Pae semblait avoir plus de mal que d'habitude à entamer la conversation.

— Vous recevez toujours ces torchons ? demanda-t-il enfin d'une voix amusée en touchant les journaux pliés qu'Efor avait posés sur la table.

— Efor les a apportés.

— Vraiment ?

— Je le lui avais demandé, ajouta Shevek, en lançant vers Pae un bref regard d'évaluation. Ils élargissent ma compréhension de votre pays. Je m'intéresse à vos classes inférieures. La plupart des Anarrestis étaient issus des classes inférieures.

— Oui, bien sûr, répondit le jeune homme, acquiesçant d'un air respectueux, puis il mangea une bouchée du petit pain au miel. Je crois que je prendrais bien un peu de chocolat, finalement, ajouta-t-il, et il agita la clochette posée sur le plateau.

Efor apparut à la porte.

— Une autre tasse, dit Pae sans se retourner. Eh bien, monsieur, nous avions envisagé quelques nouvelles sorties pour vous, maintenant que le temps redevient beau, et nous pensions vous montrer un peu plus de notre pays. Peut-être même une visite à l'extérieur. Mais je crains que cette maudite guerre n'ait mis fin à tous ces projets.

Shevek regarda le titre principal du premier journal : IO ET THU S'OPPOSENT PRÈS DE LA CAPITALE BENBILIE.

— Il y a des nouvelles plus récentes au téléfax, dit Pae. Nous

avons libéré la capitale. Le Général Havevert a réintégré son poste.

— Alors la guerre est finie ?

— Pas tant que Thu occupera les deux provinces occidentales.

— Je vois. Et votre armée et celle de Thu continueront à se battre au Benbili. Mais pas ici ?

— Non. Non. Ce serait pure folie pour eux de nous envahir, ou pour nous de les attaquer. Nous avons dépassé l'époque de la barbarie où la guerre était portée au cœur même des grandes civilisations ! L'équilibre du pouvoir est maintenu par cette sorte d'actions de police. Cependant, nous sommes officiellement en guerre. Et je crains que toutes les ennuyeuses vieilles restrictions reprennent effet.

— Des restrictions ?

— Les recherches effectuées au Collège de la Science Noble ont été classées confidentielles, pour commencer. Mais ce n'est vraiment qu'un coup de tampon du gouvernement. Et parfois un délai supplémentaire pour pouvoir faire publier un article si les grands chefs pensent qu'il peut être dangereux parce qu'ils ne le comprennent pas !… Et les déplacements sont limités, particulièrement pour vous et pour les autres non nationaux qui résident ici, j'en ai peur. Tant que durera l'état de guerre, je crois que vous ne pourrez pas quitter le campus sans l'accord du Chancelier. Mais ne faites pas attention à tout ça. Je peux vous faire sortir d'ici quand vous le voudrez sans passer par tous ces embêtements.

— Vous avez les clefs, dit Shevek, avec un sourire ingénu.

— Oh, je suis spécialiste en la matière. J'adore contourner les lois et duper les autorités. Peut-être suis-je un anarchiste naturel, hein ? Où diable est ce vieil idiot que j'ai envoyé chercher une tasse ?

— Il a dû descendre en chercher une aux cuisines.

— Il n'a pas besoin de la journée pour ça. Enfin, je ne vais pas attendre. Je ne veux pas accaparer ce qui vous reste de la matinée. Au fait, avez-vous lu le dernier *Bulletin de la Fondation pour la Recherche Spatiale ?* Ils ont imprimé les projets de Reumere pour l'ansible.

— L'ansible ?

— C'est ce qu'il appelle un appareil de communication instantanée. Il dit que si les temporalistes – c'est vous, bien sûr – trouvent les équations de l'inertie temporelle, les ingénieurs – c'est lui – pourront construire ce sacré engin, le tester, et prouver ainsi en quelques mois ou quelques semaines la validité de la théorie.

— Les ingénieurs sont eux-mêmes la preuve de l'existence de la réversibilité causale. Vous pouvez constater que Reumere a construit l'effet avant que je n'aie fourni la cause.

Il sourit à nouveau, un peu moins ingénument. Dès que Pae eut fermé la porte derrière lui, Shevek se leva soudainement.

— Espèce de sale profiteur menteur ! dit-il en Pravique, blanc de

colère, serrant les mains pour les empêcher de saisir quelque chose et de le lancer derrière Pae.

Efor arriva en portant un bol et une soucoupe sur un plateau. Il s'arrêta aussitôt, l'air inquiet.

— Tout va bien, Efor. Il ne… Il ne voulait pas de bol. Vous pouvez tout remporter, maintenant.

— Très bien, monsieur.

— Écoutez. Je ne voudrais pas de visiteurs pendant un moment. Est-ce que vous pouvez les garder à distance ?

— Facilement, monsieur. Quelqu'un en particulier ?

— Oui, lui. Tout le monde. Dites que je travaille.

— Il sera content d'entendre ça, monsieur, dit Efor, et ses rides se plissèrent avec malice durant un instant ; puis il ajouta avec une familiarité respectueuse : aucune des personnes que vous ne voudrez pas voir ne passera, et il termina avec une convenance formelle : merci, monsieur, et bonne journée.

La nourriture et l'adrénaline avaient dissipé la paralysie de Shevek. Il arpenta la pièce, irritable et nerveux. Il voulait agir. Il avait passé maintenant près d'une année à ne rien faire, sauf l'imbécile. Il était temps d'accomplir quelque chose.

Bon, qu'était-il venu faire ici ?

De la physique. Affirmer, par son talent, les droits de tout citoyen dans toute société : le droit de travailler, d'être entretenu pendant qu'il travaillait, et de partager le produit de ce travail avec tous ceux qui le désiraient. Les droits d'un Odonien et d'un être humain.

Ses bienveillants protecteurs le laissaient travailler, et continuaient à l'entretenir pendant qu'il travaillait, parfait. Le problème se posait au niveau de la troisième affirmation. Mais lui-même n'y était pas encore parvenu. Il n'avait pas terminé son travail. Il ne pouvait pas partager ce qu'il n'avait pas.

Il revint vers le bureau, s'assit et sortit quelques morceaux de papier griffonnés de la poche la moins accessible et la moins utile de son pantalon élégant et serré. Il étala ces morceaux d'un doigt et les examina. Il se rendit compte qu'il devenait comme Sabul, écrivant très petit, en abréviations, sur de minuscules morceaux de papier. Il savait maintenant pourquoi Sabul faisait cela : il était possessif et secret. Ce qui relevait de la maladie mentale sur Anarres devenait un comportement rationnel sur Urras.

Shevek resta de nouveau immobile, la tête penchée, étudiant les deux petits morceaux de papier sur lesquels il avait noté certains points essentiels de la Théorie Temporelle Générale.

Il resta assis à ce bureau en regardant ces deux morceaux de papier durant trois jours.

Il se levait de temps en temps et marchait dans la pièce, ou

écrivait quelque chose, ou utilisait l'ordinateur du bureau, ou demandait à Efor de lui apporter quelque chose à manger, ou s'allongeait et s'endormait. Puis il revenait s'asseoir à ce bureau.

Le soir du troisième jour, il était assis, pour changer, sur le siège de marbre près de l'âtre. Il s'était assis là la nuit de son arrivée dans cette pièce, cette agréable cellule de prison, et s'y asseyait généralement quand il recevait des visiteurs. Il n'avait pas de visiteurs pour l'instant, mais il pensait à Saio Pae.

Comme tous ceux qui recherchent le pouvoir, Pae était incroyablement myope. Son esprit était rudimentaire et banal ; il manquait de profondeur, de chaleur, d'imagination. C'était, en fait, un instrument primitif. Pourtant sa potentialité avait été réelle et, bien que déformée, n'avait pas été perdue. Pae était un habile physicien. Ou plus exactement, il était habile en physique. Il n'avait rien fait d'original, mais son opportunisme, son flair pour voir où se trouvait l'avantage, le conduisait toujours dans le domaine le plus prometteur. Il sentait *où il fallait travailler*, tout comme Shevek, et Shevek respectait cela en Pae comme en lui-même car c'était une qualité particulièrement importante pour un savant. C'était Pae qui avait donné à Shevek le livre traduit du Terrien, le recueil sur la théorie de la Relativité, dont les idées depuis peu occupaient de plus en plus son esprit. Était-il possible après tout qu'il soit venu sur Urras simplement pour y rencontrer Saio Pae, son ennemi ? Qu'il y soit venu en le cherchant, sachant qu'il pourrait recevoir de son ennemi ce qu'il ne pouvait pas recevoir de ses frères et de ses amis, ce qu'aucun Anarresti ne pouvait lui donner : la connaissance des étrangers, des autres : des *informations*…

Il oublia Pae. Il pensa au livre. Il ne pouvait pas se préciser clairement à lui-même ce qu'il y avait trouvé de si intéressant. La plupart des arguments de physique qui s'y trouvaient étaient, après tout, dépassés ; les méthodes étaient encombrantes, et l'attitude étrangère parfois très désagréable. Les Terriens avaient été des impérialistes intellectuels, de jaloux constructeurs de murs. Même Ainsetain, l'auteur de cette théorie, s'était senti obligé de prévenir que sa physique ne renfermait d'autre mode que le mode physique et ne devait pas être considérée comme impliquant une métaphysique, une philosophie ou une éthique. Ce qui, bien sûr, était superficiellement vrai ; et pourtant il avait utilisé le *nombre*, ce pont entre le rationnel et ce qu'on perçoit, entre psyché et matière, « Nombre l'Indiscutable », comme l'avaient appelé les anciens fondateurs de la Science Noble. Employer les mathématiques dans ce sens, c'était employer le mode qui précédait et conduisait à tous les autres modes. Ainsetain avait su cela ; il avait admis avec une prudence touchante qu'il croyait que sa physique décrivait vraiment la réalité.

L'étrangeté et la familiarité : dans chaque mouvement de la pensée terrienne, Shevek retrouvait cette combinaison, il était constamment intrigué. Et porté à la sympathie : car Ainsetain aussi avait recherché une théorie unificatrice. Ayant expliqué la force de gravité comme une fonction de la géométrie de l'espace-temps, il avait cherché à étendre la synthèse pour y inclure les forces électro-magnétiques. Il n'y était pas parvenu. Même durant sa vie, et pendant de nombreuses décennies après sa mort, les physiciens de sa propre planète s'étaient détournés de ses efforts et de son échec, poursuivant les magnifiques incohérences de la théorie des quanta, avec son important rendement technologique, pour se concentrer enfin si exclusivement sur le mode technologique qu'ils en étaient arrivés à une impasse, à un catastrophique échec de l'imagination. Pourtant leur intuition originale avait été bonne : au point où ils étaient arrivés, le progrès résidait dans l'indétermination que le vieil Ainsetain avait refusé d'admettre. Et son refus s'était également révélé exact – à long terme. Seulement, il n'avait pas eu les outils nécessaires pour le prouver – les variables de Saeba et les théories de la vitesse infinie et de la cause complexe. Son champ unifié existait, dans la physique cetienne, mais il existait en des termes qu'il n'aurait peut-être pas voulu accepter ; car la vitesse de la lumière comme facteur limitatif avait été essentielle dans ses grandes théories. Ses deux théories de la Relativité étaient aussi belles, aussi solides et aussi utiles que jamais après tous ces siècles, et elles reposaient pourtant toutes deux sur une hypothèse dont on ne pouvait pas prouver l'exactitude mais dont on pouvait prouver, et avait prouvé dans certaines circonstances, l'inexactitude.

Mais une théorie dont *tous* les éléments étaient établis comme vrais n'était-elle pas une simple tautologie ? Dans le domaine de l'improuvable, ou même du disprouvable, résidait la seule chance de briser le cercle pour aller de l'avant.

Dans ce cas, l'impossibilité de prouver l'hypothèse de la coexistence réelle – le problème contre lequel Shevek s'était cogné désespérément la tête durant ces trois dernières années, et en fait ces dix dernières années – avait-elle une réelle importance ?

Il avait tâtonné pour agripper la certitude, comme si c'était quelque chose qu'on pouvait posséder. Il avait demandé une sécurité, une garantie, que l'on n'accorde pas, et qui, si elle est accordée, devient une prison. En admettant simplement la validité d'une coexistence réelle, il était libre d'utiliser la séduisante géométrie de la relativité ; et il lui serait alors possible d'aller de l'avant. La prochaine étape était tout à fait claire. La coexistence de la succession pouvait être résolue par une série de transformations saebiennes ; considérées de la sorte, la successivité et la présence ne présentaient aucun

caractère antithétique. L'unité fondamentale des points de vue de la Séquence et de la Simultanéité devenait évidente ; le concept d'intervalle servait à relier les aspects statique et dynamique de l'univers. Comment avait-il pu fixer ainsi la réalité pendant dix ans sans la voir ? Il n'aurait aucun problème pour continuer. En vérité, il avait déjà continué. Il y était. Dans ce premier regard apparemment accidentel sur la méthode, qui lui avait été donné par sa compréhension d'un échec dans un lointain passé, il vit tout ce qui allait suivre. Le mur était abattu. La vision était à la fois claire et totale. Ce qu'il voyait était simple, plus simple que toute autre chose. C'était la simplicité : qui contenait en elle toute complexité, toute promesse. C'était la révélation. C'était la route dégagée, le chemin du retour, la lumière.

Son esprit fut comme un enfant qui sort en courant dans l'éclat du soleil. Il n'y avait pas de fin, pas de fin…

Et pourtant, dans ce soulagement et ce bonheur immense, il fut secoué par la peur ; ses mains tremblèrent et ses yeux se remplirent de larmes comme s'il avait regardé directement le soleil. Après tout, la chair n'est pas transparente. Et il est étrange, excessivement étrange, de découvrir qu'une vie vient d'être remplie.

Pourtant il continua à regarder et à aller de l'avant avec cette même joie enfantine jusqu'à ce que, tout d'un coup, il soit incapable de continuer ; il revint en arrière et, en regardant autour de lui à travers ses larmes, il vit que la pièce était sombre et que les hautes fenêtres étaient remplies d'étoiles.

Le moment était passé ; il le vit s'en aller, mais n'essaya pas de s'y accrocher. Il savait qu'il en était une partie, et non ce moment une partie de lui. Shevek était sous sa garde.

Au bout d'un instant, il se leva en tremblant et alluma la lampe. Il se promena un peu dans la pièce, touchant des choses, la reliure d'un livre, l'ombre d'une lampe, content d'être de retour parmi ces objets familiers, de retour dans son propre monde – car à cet instant la différence entre les deux planètes, entre Urras et Anarres, n'avait pas plus d'importance à ses yeux que la différence entre deux grains de sable sur une plage. Il n'y avait plus d'abysses, plus de murs. Il n'y avait plus d'exil. Il avait vu les fondations de l'univers, et elles étaient solides.

Il pénétra dans la chambre, marchant lentement et titubant un peu, et se laissa tomber sur le lit sans même se déshabiller. Il resta allongé là, les bras repliés derrière la tête, prévoyant occasionnellement ou préparant tel ou tel détail du travail qu'il avait à faire, plongé dans une gratitude délicieuse et solennelle, qui se transforma graduellement en une rêverie sereine, puis en sommeil.

Il dormit durant dix heures, et se réveilla en pensant aux

équations qui exprimeraient le concept de l'intervalle. Il gagna son bureau et se mit à travailler sur ces équations. Il avait un cours cet après-midi-là, et il s'y rendit ; il prit son dîner au réfectoire des Aînés et y discuta avec ses collègues du temps qu'il faisait, de la guerre, et de choses diverses. Il fut incapable de dire s'ils avaient remarqué en lui le moindre changement, car il n'était pas réellement conscient de leur présence. Il revint dans sa chambre et se mit à travailler.

Les Urrastis comptaient vingt heures dans une journée. Pendant huit jours, il passa entre douze et seize heures par jour à son bureau, ou à marcher dans la pièce, ses yeux clairs souvent tournés vers les fenêtres, au-delà desquelles brillaient le chaud soleil du printemps, ou bien les étoiles et la Lune brune et lointaine.

En entrant avec le plateau du petit déjeuner, Efor le trouva allongé sur le lit, à demi dévêtu, les yeux fermés, parlant dans une langue étrangère. Il le réveilla. Shevek sortit de son sommeil avec un sursaut convulsif, se leva et tituba jusqu'à l'autre pièce, jusqu'au bureau, qui était parfaitement vide ; il regarda l'ordinateur, dont la mémoire avait été effacée, puis resta là comme un homme qui a reçu un coup sur la tête et ne le sait pas encore. Efor réussit à le faire s'allonger de nouveau, et dit :

— De la fièvre, monsieur. J'appelle un docteur ?

— Non !

— Sûr, monsieur ?

— Non ! Ne laissez entrer personne. Dites que je suis malade, Efor.

— Alors ils vont sûrement chercher un docteur. Je peux dire vous travaillez toujours, monsieur. Cela leur plaît.

— Verrouillez la porte en sortant, dit Shevek.

Son corps de chair l'avait laissé tomber ; il était faible et épuisé, tourmenté, affolé. Il avait peur de Pae, d'Oiie, d'une perquisition de la police. Tout ce qu'il avait entendu, lu, à moitié compris au sujet de la police urrastie, la police secrète, lui revint nettement à la mémoire, horrible, comme lorsqu'un homme qui admet enfin sa maladie se souvient de tout ce qu'il a lu sur le cancer. Il leva les yeux vers Efor dans une détresse fiévreuse.

— Vous pouvez me faire confiance, dit l'homme à sa façon soumise, rapide et grimaçante.

Il apporta un verre d'eau à Shevek et sortit, le verrou de la porte extérieure cliqueta derrière lui.

Il s'occupa de Shevek durant les deux jours qui suivirent, avec un tact qui ne venait pas de sa formation de serviteur.

— Vous auriez dû être docteur, Efor, dit Shevek, quand sa faiblesse fut réduite à une simple lassitude corporelle, pas déplaisante.

— C'est ce que dit ma vieille. Elle veut jamais quelqu'un d'autre s'occupe d'elle quand elle est patraque. Elle dit : « Tu sais y faire. » Et je crois c'est vrai.

— Vous ne vous êtes jamais occupé des malades ?

— Non, monsieur. Je veux rien avoir à faire avec les hôpitaux. Pas marrant, le jour où je vais mourir dans un de ces trous à peste.

— Les hôpitaux ? Qu'est-ce qu'ils ont de mal ?

— Rien, monsieur, pas ceux où vous pouvez être emmené si vous allez plus mal, répondit Efor avec gentillesse.

— Quel genre d'hôpitaux, alors ?

— Les nôtres. Sales. Comme un trou du cul d'éboueur, dit Efor, sans violence, mais descriptif. Vieux. La gosse est morte dans un de ces hôpitaux. Il y a des trous dans le plancher, de gros trous, on y voit les poutres. J'ai dit : « Comment ça se fait ? » Et j'ai vu, c'est des rats qui sortent des trous, juste dans les lits. Ils disent : « C'est un vieux bâtiment, c'est un hôpital depuis six cents ans. » Ça s'appelle « La Maison de la Divine Harmonie pour les Pauvres. » C'est un merdier, voilà ce que c'est.

— C'est votre enfant qui est morte à l'hôpital ?

— Oui, monsieur, ma fille Laia.

— De quoi est-elle morte ?

— Une valvule du cœur qui ne marchait pas bien. Qu'ils disent. Elle n'a pas grandi beaucoup. Deux ans quand elle est morte.

— Vous avez d'autres enfants ?

— Pas vivants. Trois sont nés. Dur pour la vieille. Mais maintenant elle dit : « Oh, eh bien comme ça, on a pas à se faire du souci à cause d'eux, c'est aussi bien, après tout ! » Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous, monsieur ?

Le soudain retour à la syntaxe réservée à la classe supérieure fit sursauter Shevek ; il dit d'une voix impatiente :

— Oui ! Continuez à parler.

Parce qu'il avait commencé à parler spontanément, ou parce qu'il n'était pas bien et voulait se changer un peu les idées, Efor ne se raidit pas cette fois-ci.

— J'ai pensé à devenir médic dans l'armée, une fois, dit-il, mais ils m'ont eu avant. L'incorporation. Ils ont dit : « Infirmier, tu es infirmier. » Alors je l'ai été. C'est une bonne formation, infirmier. Dès que je suis sorti de l'armée, j'ai trouvé une place au service d'un monsieur bien.

— Vous auriez pu recevoir une formation de médic, dans l'armée ?

Et la conversation continua. C'était difficile de suivre pour Shevek, à la fois à cause de la langue et du sujet. On lui parlait de choses qu'il ne connaissait pas. Il n'avait jamais vu de rat, ni de

caserne, ni d'asile d'aliénés, ni d'hospice, ni de maisons de prêts, ni d'exécution, ni de voleur, ni de maisons de rapport, ni de percepteur, ni d'homme qui voulait travailler et ne parvenait pas à trouver du travail, ni de bébé mort dans un fossé. Toutes ces choses, dans les souvenirs d'Efor, paraissaient être communes, ou plutôt être des horreurs communes. Shevek devait faire appel à son imagination et rassembler toutes les bribes de connaissance qu'il avait sur Urras pour parvenir à les comprendre. Et pourtant elles lui étaient familières, mais différemment de tout ce qu'il avait vu jusqu'ici, et il les comprenait.

C'était cette Urras dont on lui avait parlé à l'école, sur Anarres. C'était le monde d'où s'étaient enfuis ses ancêtres, préférant la faim, le désert et l'exil. C'était le monde qui avait formé l'esprit d'Odo et qui l'avait emprisonnée pendant huit ans pour en avoir parlé. C'était la souffrance humaine dans laquelle prenaient racine les idéaux de sa société, la terre d'où ils jaillissaient.

Ce n'était pas « la véritable Urras ». La dignité et la beauté de la chambre dans laquelle il se trouvait avec Efor étaient aussi réelles que la crasse où Efor était né. Pour lui, la pensée ne devait pas nier une réalité au profit d'une autre, mais les inclure et les relier. Ce n'était pas facile.

— Paraissez encore fatigué, monsieur, dit Efor. Mieux de vous reposer.

— Non, je ne suis pas fatigué.

Efor l'observa un moment. Quand Efor fonctionnait en tant que serviteur, son visage ridé, rasé de près, était parfaitement inexpressif ; mais durant l'heure qui venait de s'écouler, Shevek l'avait vu subir des changements extraordinaires, passant par la rudesse, l'humour, le cynisme et la douleur. Maintenant son expression était sympathique mais distante.

— Différent de là d'où vous venez, dit Efor.

— Très différent.

— Personne n'est jamais sans travail, là-haut.

Il y avait dans sa voix une faible trace d'ironie, ou d'interrogation.

— Non.

— Et personne n'a jamais faim ?

— Personne n'a faim pendant qu'un autre mange.

— Ah.

— Mais nous avons eu faim. Nous avons été affamés. Il y a eu une famine, vous savez, il y a huit ans. J'ai connu une femme qui a tué son bébé, à ce moment, parce qu'elle n'avait plus de lait, et il n'y avait rien d'autre, rien d'autre à lui donner. Ce n'est pas… tout lait et tout miel sur Anarres, Efor.

— Je n'en doute pas, monsieur, dit Efor, avec un de ses curieux

retours à une forme polie. Puis il ajouta dans une grimace, écartant ses lèvres de ses dents : mais quand même, il n'y a aucun d'*eux* là-haut !

— Aucun d'eux ?

— Vous savez, Monsieur Shevek. Comme vous l'avez dit une fois. Les possédants.

Atro passa le voir le soir suivant. Pae avait dû être à l'affût, car il entra quelques minutes après qu'Efor ait introduit le vieil homme et demanda des nouvelles de l'indisposition de Shevek, avec une compassion pleine de charme.

— Vous avez travaillé trop durement ces dernières semaines, monsieur, dit-il. Vous ne devriez pas vous surmener comme cela.

Il ne s'assit pas, et partit très vite ; question de politesse. Atro continua à parler de la guerre du Benbili, qui devenait, comme il l'expliqua, « une opération de grande envergure ».

— Les gens qui se trouvent dans ce pays approuvent-ils cette guerre ? demanda Shevek, interrompant un discours sur la stratégie.

Il avait été stupéfié par l'absence de jugement moral des journaux de millets sur ce sujet. Ils avaient abandonné leur excitation forcenée ; leur discours était souvent exactement le même que celui des bulletins du téléfax publiés par le gouvernement.

— Approuver ? Vous ne pensez pas que nous allons nous aplatir et laisser ces maudits Thuviens nous marcher dessus ? C'est notre statut de puissance mondiale qui est en jeu !

— Mais je voulais dire les gens, pas le gouvernement. Les… les gens qui doivent se battre.

— Qu'est-ce qu'ils ont à voir là-dedans ? Ils ont l'habitude des conscriptions de masse. Ils sont là pour ça, mon cher ami ! Pour combattre afin de protéger leur pays. Et laissez-moi vous dire, il n'y a pas de meilleur soldat sur terre que le soldat ioti, une fois qu'il est dressé à obéir aux ordres. En temps de paix, il peut afficher un pacifisme sentimental, mais le grain est là, sous l'écorce. Le simple soldat a toujours été notre plus grande ressource en tant que nation. C'est comme ça que nous sommes devenus des patrons sur cette planète.

— En escaladant des piles d'enfants morts ? dit Shevek, mais sa voix fut étouffée par la colère, ou peut-être par une répugnance inavouée à blesser les sentiments du vieil homme, et Atro n'entendit rien.

— Non, continua Atro, vous verrez que l'esprit du peuple est dur comme de l'acier quand le pays est en danger. Quelques agitateurs de populace crient très fort à Nio et dans les villes industrielles, entre les guerres, mais il est beau de voir comme les gens serrent les rangs quand le drapeau est en danger. Vous ne voulez pas y croire, je sais.

L'ennui avec l'Odonisme, vous savez, mon cher ami, c'est qu'il est efféminé. Il ignore le côté viril de la vie. « Sang et acier, éclats de la bataille », comme l'a dit le poète. L'Odonisme ne comprend pas le courage – l'amour du drapeau.

Shevek resta silencieux pendant une minute ; puis il dit avec douceur :

— C'est peut-être vrai, en partie. Au moins, nous n'avons pas de drapeaux.

Quand Atro fut parti, Efor entra pour reprendre le plateau du dîner. Shevek l'arrêta, puis s'approcha de lui en lui disant : « Excusez-moi, Efor », et il posa un morceau de papier sur le plateau. Il avait écrit dessus : « Y a-t-il un microphone dans cette salle ? »

Le serviteur pencha la tête et le lut, lentement, puis il montra des yeux la cheminée de l'âtre.

« Dans la chambre ? » demanda Shevek de la même façon.

Efor secoua la tête, posa le plateau, et suivit Shevek dans la chambre. Il ferma la porte derrière lui sans faire de bruit, comme un bon serviteur.

— Découvert celui-là le premier jour, en époussetant, dit-il avec un sourire qui approfondissait les rides de son visage.

— Il n'y en a pas ici ?

Efor haussa les épaules.

— Jamais trouvé. On peut faire couler l'eau de la salle de bains, monsieur, comme dans les histoires d'espions.

Ils se rendirent dans le magnifique temple d'or et d'ivoire qu'étaient les toilettes. Efor ouvrit les robinets et examina les murs.

— Non, dit-il. Je pense pas. Une caméra espion, je remarquerais. J'en ai trouvé quand je travaille pour un homme à Nio, une fois. On peut plus les rater quand on en a vu.

Shevek tira un autre morceau de papier de sa poche et le montra à Efor.

— Savez-vous d'où vient ceci ? lui demanda-t-il.

C'était la note qu'il avait trouvée dans son manteau, « Venez avec nous qui sommes vos frères ».

Après un moment – il lisait lentement, en remuant les lèvres – Efor dit :

— Je ne sais pas d'où ça vient.

Shevek fut déçu. Il lui avait semblé qu'Efor était dans une excellente position pour glisser quelque chose dans la poche de son « maître ».

— Je sais de qui ça vient. Dans un sens.

— De qui ? Comment puis-je les joindre ?

Une autre pause.

— C'est dangereux, Monsieur Shevek.

Efor alla augmenter le débit de l'eau qui coulait des robinets.

— Je ne veux pas vous impliquer dans cette histoire. Si vous pouviez seulement me dire… me dire où aller. Qui je dois demander. Rien qu'un nom.

Une pause encore plus longue. Le visage d'Efor parut tendu, crispé.

— Je ne… commença-t-il, et il s'arrêta. Puis il dit soudain d'une voix très basse : Écoutez, Monsieur Shevek, Dieu sait qu'ils voudraient vous avoir, nous avons besoin de vous, mais écoutez, vous savez pas ce que c'est. Comment allez-vous vous cacher ? Un homme comme vous ? Avec votre silhouette ? Ici, c'est un piège, mais c'est un piège partout. Vous pouvez vous enfuir, mais vous pouvez pas vous cacher. Je sais pas quoi vous dire. Vous donner des noms, bien sûr. Demandez à n'importe quel Nioti, il vous dit où aller. Nous en avons vraiment assez. Nous avons besoin de respirer. Mais vous allez vous faire prendre, on va vous tirer dessus, alors que vous dire ? J'ai travaillé huit mois pour vous, et j'en suis venu à bien vous aimer. À vous admirer. Ils me demandent tout le temps. Je dis : « Non. Laissez-le repartir chez lui, où les gens sont libres. Laissons partir quelqu'un libre de cette sacrée prison dans laquelle nous vivons ! »

— Je ne peux pas repartir. Pas encore. Je veux rencontrer ces gens.

Efor resta silencieux. Peut-être fût-ce son habitude de serviteur, de quelqu'un qui obéit, qui le fit acquiescer finalement de la tête et murmurer :

— Tuio Maedda, c'est lui que vous devez voir. Ruelle Plaisante dans la Vieille Ville. L'épicerie.

— Pae dit que je n'ai pas le droit de quitter le campus. Ils peuvent m'arrêter s'ils me voient prendre le train.

— En taxi, peut-être, dit Efor. Je vous en appelle un, vous avez qu'à descendre l'escalier. Je connais Kae Oimon à la station. Il est malin. Mais je sais pas.

— D'accord. Tout de suite. Pae vient de sortir, il m'a vu, il pense que je reste parce que je suis malade. Quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie.

— Si je pars maintenant, j'ai toute la nuit pour trouver où aller. Appelez le taxi, Efor.

— Je vais vous faire un paquet, monsieur…

— Un paquet de quoi ?

— Vous aurez besoin de vêtements…

— J'en ai déjà sur moi ! Allez.

— Vous ne pouvez pas sortir sans rien, protesta Efor. – Cela le rendait inquiet et l'embarrassait plus que tout autre chose. – Vous avez de l'argent ?

— Oh… oui. Je vais prendre ça.

Shevek était déjà en route, Efor se gratta la tête, l'air maussade et obstiné, mais alla jusqu'au téléphone du couloir pour appeler un taxi. Il revint trouver Shevek qui attendait devant la porte d'entrée, et qui avait mis son manteau.

— Vous pouvez descendre, dit Efor, à contrecœur. Kae sera à la porte de derrière dans cinq minutes. Dites-lui de sortir par la Rue du Bosquet, où il y a pas de vérification comme à la porte principale. Ne prenez pas la porte principale, ils vous y arrêteraient à coup sûr.

— Allez-vous être puni pour cela, Efor ?

Ils murmuraient tous les deux.

— Je sais pas vous êtes parti. Demain matin, je dis vous êtes pas encore levé. Vous dormez. Je les retiens un moment.

Shevek le prit par les épaules, l'embrassa, lui serra la main.

— Merci, Efor !

— Bonne chance, dit l'homme, déconcerté.

Shevek était déjà parti.

Durant la coûteuse journée avec Vea, Shevek avait dépensé presque tout son argent liquide, et la course en taxi jusqu'à Nio lui coûta dix unités de plus. Il descendit à une importante station de métro et en utilisant son plan se rendit en métro jusqu'à Vieille Ville, une partie de la cité qu'il n'avait encore jamais vue. La Ruelle Plaisante n'était pas sur la carte, et il sortit du train à l'arrêt principal de la Vieille Ville. Quand il quitta la spacieuse station de marbre pour sortir dans la rue, il s'arrêta déconcerté. Cela ne ressemblait pas à Nio Esseia.

Il tombait une pluie fine et brumeuse, et il faisait plutôt sombre ; il n'y avait pas d'éclairage. Les lampadaires étaient là, mais les ampoules n'étaient pas allumées, ou étaient brisées. Des lueurs jaunes apparaissaient ici et là, à travers des volets fermés. Au bout de la rue, de la lumière sortait d'une porte ouverte autour de laquelle se tenait un groupe d'hommes qui parlaient fort. Le trottoir, luisant de pluie, était jonché de morceaux de papier et de détritus. Les vitrines des boutiques, pour autant qu'il pouvait les distinguer, étaient basses, et protégées par de lourds volets de métal ou de bois, sauf une qui avait brûlé et restait noire et nue, avec des morceaux de verre encore coincés dans les encadrements des vitres brisées. Des gens passaient, ombres silencieuses et pressées.

Une vieille femme montait les marches derrière lui, et il se tourna vers elle pour lui demander le chemin. Dans la lumière du globe jaune qui indiquait l'entrée du métro, il vit clairement son visage : pâle et ridé, avec le regard mort et hostile de la fatigue. De grosses boucles d'oreilles en verre rebondissaient sur ses joues. Elle montait difficilement les marches, courbée par la fatigue ou l'arthrite ou une

quelconque difformité de la colonne vertébrale. Mais elle n'était pas vieille, comme il l'avait pensé ; elle n'avait même pas trente ans.

— Pouvez-vous me dire où se trouve la Ruelle Plaisante ? demanda-t-il en bégayant. Elle le regarda avec indifférence, accéléra son pas en arrivant en haut des marches, et sortit sans un mot.

Il descendit la rue, au hasard. L'excitation provoquée par sa décision soudaine de s'enfuir de Ieu Eun s'était transformée en inquiétude, en un sentiment d'être poursuivi, pourchassé. Il évita le groupe d'hommes qui se tenaient près de la porte, son instinct l'avertissant que l'étranger solitaire ne devait pas approcher ce genre de groupe. Quand il aperçut un homme qui marchait seul devant lui, il l'arrêta et répéta sa question. L'homme répondit : « Je ne sais pas », et tourna au coin de la rue.

Il n'y avait qu'à continuer. Il arriva dans une rue transversale mieux éclairée qui s'étirait des deux côtés, sous la pluie brumeuse, en enseignes lumineuses pâles et sinistres. Il y avait de nombreuses boutiques de marchands de vin ou de prêteurs, dont certaines étaient encore ouvertes. Il y avait aussi beaucoup de gens dans la rue, qui se pressaient et se bousculaient en entrant et sortant de chez les marchands de vin. Un homme était étendu sur le sol, dans le caniveau, son manteau retroussé sur sa tête, allongé dans l'eau, endormi, malade, mort. Shevek le regarda horrifié, et les autres passaient sans même lui jeter un coup d'œil.

Tandis qu'il restait là, paralysé, quelqu'un s'arrêta près de lui et le dévisagea, un petit gars pas rasé, au cou tordu, d'environ cinquante ou soixante ans, avec des yeux cernés de rouge et une bouche édentée qui s'ouvrit en riant. Il resta debout, à rire sottement devant le grand homme terrifié, le montrant d'une main tremblante.

— Où t'as eu tous ces cheveux, eh, eh, ces cheveux, où t'as eu ces cheveux ? marmonna-t-il.

— Pouvez-vous… pouvez-vous me dire comment me rendre à la Ruelle Plaisante ?

— Ouais, la plaisante ruelle, elle est bonne, je suis à sec, sans plaisanter. Hé t'as un peu de pognon pour prendre un verre par une nuit froide ? Ouais, t'as un peu de pognon ?

Il s'approcha. Shevek s'écarta, regardant la main ouverte sans comprendre.

— Allez, un bon mouvement, monsieur, un peu de pognon, marmonna l'homme sans le menacer ni trop insister, mécaniquement, la bouche encore ouverte sur sa grimace insensée, la main tendue.

Shevek comprit. Il fouilla dans sa poche, trouva le reste de sa monnaie et le mit dans la main du mendiant. Puis, glacé par une peur qui n'était pas pour lui-même, il s'éloigna de l'homme, qui marmonnait toujours et essaya de l'attraper par son manteau, et il

s'avança vers la première porte ouverte. Elle se trouvait sous une enseigne qui disait « Prêts et Occasions Aux Meilleurs Prix ». À l'intérieur, il se retrouva parmi des rangées de manteaux, de chaussures et de châles usés, des appareils bosselés, des lampes cassées, des services dépareillés, des coffrets, des cuillers, des colliers, des bracelets et d'autres fragments, chaque babiole portant une étiquette avec son prix ; il resta debout, essayant de retrouver ses esprits.

— Cherchez quelque chose ?

Il reposa sa question une fois de plus.

Le marchand, un homme brun aussi grand que Shevek mais très maigre et courbé, le regarda bizarrement.

— Pourquoi vous voulez aller là-bas ?

— Je cherche quelqu'un qui y habite.

— D'où êtes-vous ?

— Il faut que je trouve cette rue, la Ruelle Plaisante. Est-ce loin d'ici ?

— D'où êtes-vous, monsieur ?

— Je suis d'Anarres, de la Lune, dit Shevek en s'énervant. Je dois aller à la Ruelle Plaisante, maintenant, ce soir.

— Vous êtes lui ? Le savant ? Que diable faites-vous ici ?

— Je fuis la police ! Vous voulez leur dire où je me trouve ou bien vous voulez m'aider ?

— Bon sang, dit l'homme. Bon sang. Écoutez… Il hésita, s'apprêta à dire quelque chose, puis quelque chose d'autre, et déclara : Vous continuez simplement, – et il ajouta dans le même souffle, bien qu'apparemment avec une idée tout à fait différente : D'accord. Je ferme. Vous y emmène. Allez. Bon sang !

Il farfouilla au fond de la boutique, éteignit la lumière, sortit avec Shevek, puis baissa le volet métallique et le verrouilla, cadenassa la porte et partit d'un pas rapide en disant :

— Venez !

Ils marchèrent pendant vingt ou trente blocs, s'enfonçant de plus en plus dans le labyrinthe des rues et des ruelles de la Vieille Ville. La pluie brumeuse tombait doucement dans les ténèbres, faisant ressortir des odeurs de pourriture, de pierre et de métal mouillé. Ils tournèrent enfin pour descendre une ruelle sans plaque indicatrice et sans éclairage, entre de vieilles maisons élevées dont les rez-de-chaussée étaient presque tous des petits commerces. Le guide de Shevek s'arrêta et frappa contre le volet fermé d'une de ces boutiques : V. Maedda, Épicerie de Luxe. Après un long moment, la porte s'ouvrit. Le prêteur parla avec une personne restée à l'intérieur, et désigna Shevek, puis ils pénétrèrent tous les deux dans la boutique. C'était une jeune fille qui les avait fait entrer. « Tuio est derrière, venez », dit-elle, levant les

yeux vers Shevek dans la faible lumière du couloir du fond. « Vous êtes lui ? » Sa voix était faible et insistante ; elle sourit étrangement. « Vous êtes réellement lui ? »

Tuio Maedda était un homme brun d'une quarantaine d'années, avec un visage intellectuel et tendu. Il ferma un livre dans lequel il écrivait et se leva vivement quand ils entrèrent. Il salua le prêteur par son nom, mais sans quitter Shevek des yeux.

— Il est entré dans ma boutique en me demandant le chemin jusqu'ici, Tuio. Il dit qu'il est le… tu sais, celui d'Anarres.

— Et vous l'êtes, n'est-ce pas ? dit lentement Maedda. Shevek. Mais que faites-vous ici ?

Il fixa Shevek de ses yeux lumineux et inquiets.

— Je cherche de l'aide.

— Qui vous a envoyé jusqu'à moi ?

— Le premier homme à qui je l'ai demandé. Je ne sais pas qui vous êtes. Je lui ai demandé où je pourrais aller, et il m'a dit de venir vous trouver.

— Est-ce que quelqu'un d'autre sait que vous êtes ici ?

— Ils ne savent pas que je suis parti. Ils l'apprendront demain.

— Va chercher Remeivi, dit Maedda à la fille. Asseyez-vous, Dr Shevek. Vous feriez mieux de me dire ce qui se passe.

Shevek s'assit sur une chaise de bois mais ne retira pas son manteau. Il était si fatigué qu'il tremblait.

— Je me suis enfui, dit-il. De l'Université, de la prison. Je ne sais pas où aller. Peut-être n'y a-t-il que des prisons sur Urras. Je suis venu ici parce qu'ils parlent des classes inférieures, des classes laborieuses, et j'ai pensé : on dirait qu'ils parlent des gens de mon peuple. Des gens qui peuvent s'entraider.

— Quelle sorte d'aide cherchez-vous ?

Shevek fit un effort pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Son regard fit le tour du petit bureau désordonné, puis s'arrêta sur Maedda.

— J'ai quelque chose qu'ils désirent posséder, dit-il. Une théorie scientifique. Je suis venu d'Anarres jusqu'ici parce que je pensais pouvoir achever mon travail et le faire publier. Je ne comprenais pas qu'ici une idée est une propriété de l'État. Je ne travaille pas pour un État. Je ne peux pas prendre l'argent et les choses qu'ils me donnent. Je veux partir. Mais je ne peux pas rentrer chez moi. Alors je suis venu ici. Vous ne voulez pas de ma science, mais peut-être n'aimez-vous pas votre gouvernement non plus.

Maedda sourit.

— Non. Je ne l'aime pas. Et le gouvernement ne m'aime pas davantage. Vous n'avez pas choisi l'endroit le plus sûr en venant ici, ni pour vous, ni pour nous… Ne vous en faites pas. Ce soir est ce soir ;

nous allons décider de ce qu'il faut faire.

Shevek sortit la note qu'il avait trouvée dans la poche de son manteau et la tendit à Maedda.

— Voilà ce qui m'a amené. Est-ce que ça vient de gens que vous connaissez ?

— « Venez avec nous qui sommes vos frères… » Je ne sais pas. Peut-être.

— Êtes-vous des Odoniens ?

— En partie. Des syndicalistes, des libertaires. Nous travaillons avec les Thuvianistes, l'Union des Travailleurs Socialistes, mais nous sommes anticentralistes. Vous arrivez à un moment particulièrement délicat, vous savez.

— La guerre ?

Maedda acquiesça.

— Une manifestation est prévue pour dans trois jours. Contre l'enrôlement, les impôts de guerre, l'augmentation des prix. Il y a quatre cent mille personnes sans emploi à Nio Esseia, et ils augmentent quand même les impôts et les prix. – Il n'avait pas quitté Shevek des yeux pendant tout le temps de leur discussion ; maintenant, comme si l'examen était fini, il détourna son regard en se penchant en arrière sur sa chaise. – Cette ville est prête à n'importe quoi. Nous avons besoin d'une grève, d'une grève générale, et d'une manifestation massive. Comme la grève du Neuvième Mois qu'avait menée Odo, ajouta-t-il avec un sourire sec et tendu. Nous pourrions utiliser une Odo, maintenant. Mais ils n'ont pas de Lune pour acheter notre départ, cette fois. Nous devons établir la justice ici, ou nulle part. – Il regarda de nouveau Shevek, et ajouta d'une voix plus douce : Savez-vous ce que votre société a signifié pour nous, ici, pendant ces cent cinquante dernières années ? Savez-vous qu'ici, quand les gens veulent se souhaiter bonne chance, ils disent : « Puisses-tu renaître sur Anarres ! » Savoir que cela existe, savoir qu'il y a une société sans gouvernement, sans police, sans exploitation économique, qu'ils ne peuvent plus dire que ce n'est qu'un mirage, un rêve d'idéaliste ! Je me demande si vous comprenez pleinement pourquoi ils vous ont gardé si bien caché là-bas, à Ieu Eun, Dr Shevek. Pourquoi vous n'étiez jamais autorisé à paraître à une réunion publique. Pourquoi ils seront après vous comme des chiens après un lapin dès qu'ils découvriront que vous êtes parti. Ce n'est pas seulement parce qu'ils veulent votre idée scientifique. Mais parce que vous êtes vous-même une idée. Une idée dangereuse. L'idée de l'anarchie, faite chair. Et qui marche parmi nous.

— Alors vous avez votre Odo, dit la fille de sa voix calme et insistante. – Elle était rentrée tandis que Maedda parlait. – Après tout, Odo n'était qu'une idée. Le Dr Shevek est la preuve.

Maedda resta silencieux pendant une minute.

— Une preuve impossible à montrer, dit-il.

— Pourquoi ?

— Si les gens savent qu'il est ici, la police le saura également.

— Laisse-les seulement essayer de le prendre, dit la fille, et elle sourit.

— La manifestation doit être absolument non violente, dit Maedda avec une soudaine violence. Même l'UTS a accepté cela !

— Pas moi, Tuio. Je ne vais pas me laisser cogner sur la figure ou écrabouiller la cervelle par les noirauds. S'ils me frappent, je me défendrai.

— Eh bien rejoins-les, si tu aimes leurs méthodes. Ce n'est pas par la force qu'on obtiendra la justice !

— Ni par la passivité qu'on obtiendra le pouvoir.

— Mais nous ne désirons pas le pouvoir. Nous voulons la fin du pouvoir ! Comment dites-vous encore… ? – Maedda s'adressa à Shevek. – Les moyens sont la fin. Odo l'a dit toute sa vie. Seule la paix pourra apporter la paix, seul un acte juste pourra amener la justice ! On ne peut pas se diviser sur ce point à la veille de l'action !

Shevek le regarda, puis la fille, puis le prêteur qui écoutait d'un air tendu près de la porte, et il dit d'une voix calme et fatiguée :

— Si je puis vous être utile, utilisez-moi. Peut-être pourrais-je publier un compte rendu de tout cela dans l'un de vos journaux. Je ne suis pas venu sur Urras pour me cacher. Si tous les gens savent que je suis ici, peut-être le gouvernement craindra-t-il de m'arrêter en public ? Je ne sais pas.

— C'est ça, dit Maedda. Bien sûr. – Ses yeux noirs brillaient d'excitation. – Où diable est Remeivi ? Préviens sa sœur, Siro, dis-lui de le dénicher et de l'amener ici… Écrivez pourquoi vous êtes venu ici, parlez d'Anarres, dites pourquoi vous ne voulez pas vous rendre au gouvernement, écrivez ce que vous voudrez… nous le ferons imprimer. Siro ! Préviens aussi Meisthe… Nous vous cacherons, mais bon sang nous ferons savoir à tous les gens de l'A-Io que vous êtes ici, que vous êtes avec nous !

Les mots jaillissaient de sa bouche, ses mains tremblaient pendant qu'il parlait, et il arpentait la pièce d'un pas rapide.

— Ensuite, ajouta-t-il, après la manifestation, après la grève, nous verrons. Peut-être les choses seront-elles différentes alors ! Peut-être n'aurez-vous plus à vous cacher !

— Peut-être toutes les portes des prisons s'ouvriront-elles, dit Shevek. Eh bien, donnez-moi du papier, et j'écrirai.

La fille nommée Siro s'avança vers lui. Elle se courba comme pour lui faire une révérence, un peu timidement, plutôt solennelle, et elle l'embrassa sur la joue ; puis elle sortit. Le contact de ses lèvres était

frais, et il le sentit longtemps.

Il passa une journée dans la mansarde d'un appartement de la Ruelle Plaisante, puis deux nuits et un jour dans le sous-sol d'un magasin de meubles d'occasion, un endroit sombre et étrange, plein de cadres de miroirs vides et de literies brisées. Il écrivit. Ils lui apportèrent ce qu'il avait rédigé, imprimé, au bout de quelques heures : d'abord dans le journal *L'Âge Moderne* puis, après la fermeture des presses de *L'Âge Moderne* et l'arrestation de sa rédaction, sous forme de tracts imprimés sur une presse clandestine, avec des directives et des exhortations concernant la manifestation et une grève générale. Il ne relut pas ce qu'il avait écrit. Il n'écouta pas très attentivement Maedda et les autres, qui lui décrivaient l'enthousiasme avec lequel était lu son article, les accords sans cesse plus nombreux pour la grève, l'effet que sa présence à la manifestation produirait aux yeux du monde. Quand ils le laissaient seul, il tirait parfois un petit calepin de la poche de sa chemise et regardait les notes et les équations codées de la Théorie Temporelle Générale. Il les regardait, mais sans pouvoir les lire. Il ne les comprenait plus. Il rangeait alors son calepin et restait assis, la tête entre les mains.

Anarres n'avait pas de drapeau qu'on pouvait agiter, mais parmi les banderoles proclamant la grève générale, et les bannières bleues et blanches des Syndicalistes et des Travailleurs Socialistes, il y avait de nombreuses pancartes sur lesquelles était peint en vert le Cercle de Vie, le vieux symbole du Mouvement Odonien deux cents ans auparavant. Tous les drapeaux et les pancartes brillaient courageusement sous le soleil.

C'était bon d'être dehors, après les pièces fermées à clef, après les cachettes. C'était bon de marcher, d'agiter les bras, de respirer l'air vif d'un matin de printemps. Être parmi tant de gens, parmi une foule tellement immense, des milliers de personnes qui marchaient ensemble, remplissant aussi bien toutes les petites rues transversales que la grande avenue qu'elles descendaient, c'était effrayant et réjouissant à la fois. Et quand elles chantèrent, la peur et la joie se transformèrent toutes les deux en une exaltation aveugle ; ses yeux se remplirent de larmes. Il était puissant, dans ces rues profondes, atténué par l'air et les distances, indistinct et écrasant, cet envol de milliers de voix qui chantaient le même air. Le chant de ceux qui se trouvaient au début de la marche, tout au bout de la rue, et celui de la foule immense qui marchait derrière étaient déphasés par la distance que le son devait parcourir. La mélodie semblait résonner sans cesse et vouloir se rattraper elle-même, comme un canon, et toutes ses parties étaient chantées en même temps, du début à la fin.

Il ne connaissait pas leurs chants et se contentait d'écouter, mais

il se sentait porté par la musique, jusqu'à ce que déferle en une série de vagues, depuis le début de la manifestation, le long de ce grand fleuve lent, un chant qu'il connaissait. Il leva la tête et le chanta avec eux, dans sa propre langue, comme il l'avait appris : l'Hymne de l'Insurrection. Il avait été chanté deux cents ans auparavant dans ces rues, dans cette même avenue, par ces gens, les gens de son peuple.

Ô lumière de l'est, éveille
Ceux qui ont dormi !
Les ténèbres seront dissipées,
Et tenue la promesse.

Les rangs de ceux qui entouraient Shevek se turent pour l'écouter et, tout en souriant, il chanta fort en marchant parmi eux.

Il pouvait y avoir une centaine de milliers d'êtres humains sur la Place du Capitole, ou peut-être deux fois plus. Comme les particules de la physique atomique, on ne pouvait pas compter les individus, ni préciser leur position, ni prévoir leur comportement. Et pourtant, en tant que masse, cette foule énorme faisait ce qu'avaient espéré les organisateurs de la grève : elle restait groupée, marchait en ordre, chantait, remplissait la Place du Capitole et toutes les rues attenantes. Elle restait debout dans son immensité agitée mais patiente, sous le soleil de midi, pour écouter les orateurs dont les voix solitaires, bizarrement amplifiées, claquaient et résonnaient contre les façades illuminées de soleil du Sénat et du Directoire, crépitaient et sifflaient par-dessus le murmure bas et continu de la foule elle-même.

Il y avait plus de gens sur cette seule Place qu'il n'en vivait dans tout Abbenay, pensa Shevek, mais cette pensée était insensée, c'était un essai de quantification d'une expérience directe. Il se tenait avec Maedda et les autres sur les marches du Directoire, devant les colonnes et les hautes portes de bronze, et regardait le champ sombre et mouvant des visages, et écoutait comme eux les orateurs : sans entendre ni comprendre à la manière dont l'esprit rationnel de l'individu perçoit et comprend, mais plutôt comme on regarde, comme on écoute ses propres pensées, ou comme une pensée perçoit et comprend le soi. Quand vint son tour, parler fut peu différent d'écouter. Il n'était pas mû par un désir conscient, il n'y avait en lui aucune conscience. Cependant l'écho multiple de sa voix répercutée par les haut-parleurs éloignés et par les façades de pierre des bâtiments massifs, le gêna un peu, le faisant parfois hésiter et parler très lentement. Mais il n'hésitait pas pour chercher ses mots. Il disait à ces gens leurs propres pensées, leur être, dans leur langue, et pourtant sans rien déclarer de plus que ce qu'il s'était dit à lui-même longtemps

auparavant, durant son isolement.

— C'est notre souffrance qui nous réunit. Ce n'est pas l'amour. L'amour n'obéit pas à l'esprit, et se transforme en haine quand on le force. Le lien qui nous attache est au-delà du choix. Nous sommes frères. Nous sommes frères dans ce que nous partageons. Dans la douleur, que chacun d'entre nous doit supporter seul, dans la faim, dans la pauvreté, dans l'espoir, nous connaissons notre fraternité. Nous la connaissons, parce que nous avons dû l'apprendre. Nous savons qu'il n'y a pas d'autre aide pour nous que l'aide mutuelle, qu'aucune main ne nous sauvera si nous ne tendons pas la main nous-mêmes. Et la main que vous tendez est vide, comme la mienne. Vous n'avez rien. Vous ne possédez rien. Vous êtes libre. Vous n'avez que ce que vous êtes, et ce que vous donnez. Je suis ici parce que vous voyez en moi la promesse, la promesse que nous avons faite il y a deux cents ans dans cette ville – la promesse tenue. Car nous l'avons tenue, sur Anarres. Nous n'avons que notre liberté. Nous n'avons rien à vous donner que votre propre liberté. Nous n'avons comme loi que le principe de l'aide mutuelle entre les individus. Nous n'avons comme gouvernement que le principe de l'association libre. Nous n'avons pas d'états, pas de nations, pas de présidents, pas de dirigeants, pas de chefs, pas de généraux, pas de patrons, pas de banquiers, pas de seigneurs, pas de salaires, pas d'aumônes, pas de police, pas de soldats, pas de guerres. Et nous avons peu d'autres choses. Nous partageons, nous ne possédons pas. Nous ne sommes pas prospères. Aucun d'entre nous n'est riche. Aucun d'entre nous n'est puissant. Si c'est Anarres que vous voulez, si c'est vers le futur que vous vous tournez, alors je vous dis qu'il faut aller vers lui les mains vides. Vous devez y aller seuls, et nus, comme l'enfant qui vient au monde, qui entre dans son propre futur, sans aucun passé, sans rien posséder, dont la vie dépend entièrement des autres gens. Vous ne pouvez pas prendre ce que vous n'avez pas donné, et c'est vous-même que vous devez donner. Vous ne pouvez pas acheter la Révolution. Vous ne pouvez pas faire la Révolution. Vous pouvez seulement être la Révolution. Elle est dans votre esprit, ou bien elle n'est nulle part.

Et tandis qu'il finissait de parler, le vacarme des hélicoptères de la police qui approchaient commença à couvrir sa voix.

Il s'écarta des microphones et leva son regard, clignant des yeux dans la lumière du soleil. Un si grand nombre de gens dans la foule fit de même que le mouvement de leur tête et de leurs mains fut semblable au passage du vent sur un champ d'épis.

Le bruit des pales qui tournoyaient dans l'énorme boîte de pierre qu'était la place du Capitole était intolérable, comme une suite de claquements et de jappements pareils à la voix d'un monstrueux robot. Il couvrit le crépitement des mitraillettes qui tiraient depuis les

hélicoptères. Et même quand le bruit de la foule s'éleva en un véritable tumulte, les claquements des hélicoptères furent toujours audibles : le hurlement insensé des armes, le mot sans signification.

Les tirs des hélicoptères se concentrèrent sur les gens qui se tenaient sur ou près des marches du Directoire. Le portique à colonnes offrit un refuge immédiat à ceux qui se trouvaient sur les marches, mais il fut bondé en un instant. Le bruit de la foule, tandis que les gens en proie à la panique se pressaient vers les huit rues qui conduisaient à la Place du Capitole, s'éleva en une plainte pareille à celle d'un grand vent. Les hélicoptères étaient très bas, mais il n'était plus possible de dire s'ils avaient cessé le feu ou s'ils continuaient à tirer ; dans la foule, les morts et les blessés étaient trop serrés pour pouvoir tomber.

Les portes recouvertes de bronze du Directoire s'ouvrirent avec un craquement que personne n'entendit. Les gens se pressèrent vers elles pour s'y abriter, pour fuir la pluie de métal. Ils se poussèrent par centaines dans les grandes salles en marbre, certains se tapissant dans le premier refuge qu'ils trouvaient, d'autres continuant pour trouver une sortie, d'autres encore restant pour faire le plus de dégâts possibles avant l'arrivée des soldats. Quand ceux-ci arrivèrent, dans leurs uniformes noirs et propres, et remontèrent les marches parmi les hommes et les femmes morts et mourants, ils virent un mot sur le mur gris et poli du grand vestibule, écrit à hauteur d'homme, avec du sang : À BAS.

Ils tirèrent sur l'homme mort qui était allongé le plus près du mot puis, plus tard, quand le Directoire fut remis en ordre, ce mot fut nettoyé avec de l'eau, du savon et des chiffons, mais il demeura ; il avait été prononcé ; il avait un sens.

Il se rendit compte qu'il était impossible d'aller plus loin avec son compagnon, qui devenait très faible et commençait à trébucher. Il n'y avait aucun endroit où aller, mais il fallait s'éloigner de la Place du Capitole. Il n'y avait aucun endroit où s'arrêter non plus. La foule s'était regroupée deux fois dans le Boulevard Mesee, essayant de faire face à la police, mais les voitures blindées de l'armée étaient arrivées derrière les policiers et avaient repoussé les gens vers la Vieille Ville. Les noirauds n'avaient pas tiré, bien qu'on ait pu entendre le crépitement des fusils dans d'autres rues. Le rugissement des hélicoptères s'élevait au-dessus de la cité, on ne pouvait pas lui échapper.

Son compagnon haletait, aspirant difficilement l'air tout en marchant. Shevek l'avait à moitié porté depuis plusieurs blocs, et ils étaient maintenant loin derrière le gros de la foule. Il était inutile d'essayer de la rattraper. « Voilà, assieds-toi là », dit-il à l'homme, et il

l'aida à s'asseoir sur la marche supérieure d'une entrée de sous-sol d'un quelconque magasin, entre les fenêtres fermées sur lesquelles le mot GRÈVE était écrit à la craie en grosses lettres. Il descendit jusqu'à la porte du sous-sol et tenta de l'ouvrir ; elle était verrouillée. Toutes les portes étaient verrouillées. La propriété était privée. Il prit un gros morceau de béton qui s'était détaché d'un coin des marches et brisa le loquet, puis déverrouilla la porte, n'agissant ni furtivement ni avec violence, mais avec l'assurance de quelqu'un qui ouvre la porte de sa maison. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le sous-sol était plein de caisses et vide d'êtres humains. Il aida son compagnon à descendre les marches, ferma la porte derrière eux et dit : « Assieds-toi là, allonge-toi si tu veux. Je vais voir s'il y a de l'eau. »

C'était visiblement un entrepôt chimique, il y avait une rangée de baquets et un tuyau d'arrosage en cas d'incendie. Le compagnon de Shevek était évanoui quand il revint le voir. Il en profita pour laver la main de l'homme en faisant couler un filet d'eau du tuyau, et pour examiner la blessure. C'était pire que ce qu'il avait pensé. Il avait dû être touché par plus d'une balle, car deux doigts avaient été arrachés, et la paume et le poignet étaient déchiquetés. La blessure était parsemée d'éclats d'os brisés, comme des cure-dents. L'homme se tenait près de Shevek et de Maedda quand les hélicoptères avaient ouvert le feu ; il avait été touché et s'était agrippé à Shevek pour se soutenir. Celui-ci l'avait entouré de son bras pendant toute la fuite à travers le Directoire ; deux personnes pouvaient mieux tenir debout qu'une seule dans cette cohue.

Il fit de son mieux pour empêcher le sang de couler avec un garrot, et pour bander la main blessée ou du moins la couvrir, puis il donna un peu d'eau à boire à l'homme. Il ne savait pas son nom ; d'après son brassard blanc, c'était un Travailleur Socialiste ; il paraissait avoir sensiblement l'âge de Shevek, la quarantaine, ou peut-être un peu plus.

Dans les usines du Sud-Ouest, Shevek avait vu des hommes blessés bien plus gravement que cela dans des accidents, et il avait appris que la capacité des gens à endurer la douleur et survivre à de graves blessures était incroyablement grande. Mais là-bas, on s'occupait d'eux. Il y avait un docteur pour amputer, du plasma pour compenser la perte de sang, un lit pour s'allonger.

Il s'assit sur le sol, près de l'homme qui restait étendu maintenant dans une demi-conscience, en état de choc, et il examina du regard les piles de caisses, les longues allées sombres qui les séparaient, la pâle lumière du jour qui passait entre les barreaux de la fenêtre, les traces blanches du salpêtre sur le plafond, les empreintes des bottes des travailleurs et des roues des chariots sur le sol de ciment poussiéreux. À telle heure, des centaines de milliers de gens qui chantent sous le

ciel clair ; une heure après, deux hommes qui se cachent dans un sous-sol.

— Vous êtes méprisables, dit Shevek en Pravique à son compagnon. Vous ne pouvez pas garder les portes ouvertes. Vous ne serez jamais libres.

Il toucha doucement le front de l'homme ; il était froid et tout en sueur. Il relâcha un peu le garrot pendant un instant, puis se leva, traversa le sous-sol obscur jusqu'à la porte, et remonta dans la rue. La flotte des voitures blindées était passée. Quelques traînards de la manifestation marchaient rapidement, la tête baissée, en territoire ennemi. Shevek tenta d'en arrêter deux ; un troisième stoppa finalement.

— J'ai besoin d'un docteur, il y a un blessé. Peux-tu m'envoyer un docteur ici ?

— Vaut mieux le faire sortir.

— Aide-moi à le porter.

L'homme s'éloigna d'un pas rapide.

— Ils arrivent par ici, cria-t-il par-dessus son épaule. Tu ferais mieux de partir.

Personne d'autre ne passa, et Shevek ne tarda pas à voir une ligne de noirauds tout au bout de la rue. Il retourna dans le sous-sol, referma la porte et revint s'asseoir à côté du blessé sur le sol poussiéreux. « Enfer », dit-il.

Au bout d'un moment, il sortit le petit calepin de sa poche et se mit à l'étudier.

Dans l'après-midi, quand il regarda prudemment au-dehors, il vit une voiture blindée stationnée de l'autre côté de la rue et deux autres qui tournaient au carrefour. Cela expliquait les cris qu'il avait entendus : c'étaient sans doute les soldats qui se donnaient des ordres.

Atro lui avait expliqué une fois comment cela fonctionnait, comment les sergents pouvaient donner des ordres aux simples soldats, comment les lieutenants pouvaient donner des ordres aux simples soldats et aux sergents, comment les capitaines… et ainsi de suite jusqu'aux généraux, qui pouvaient donner des ordres à tous les autres sans avoir besoin d'en recevoir de personne, sauf du commandant en chef. Shevek avait écouté tout cela avec un dégoût incrédule. « Vous appelez cela une organisation ? » avait-il demandé. « Vous appelez même cela une discipline ? Mais ce n'est ni l'une ni l'autre. C'est un mécanisme coercitif d'une extraordinaire inefficacité – une sorte d'engin à vapeur du septième millénaire ! Avec une structure aussi rigide et fragile, que peut-on faire qui en vaille la peine ? » Ceci avait donné à Atro la possibilité de discuter de la valeur de la guerre pour forger le courage et la virilité, et pour éliminer les inaptes, mais son propre argument l'avait forcé à reconnaître

l'efficacité des guérillas, organisées au niveau le plus bas, et autodisciplinées. « Mais cela ne marche que lorsque les gens pensent qu'ils se battent pour quelque chose qui est à eux – vous savez, leur foyer, ou une quelconque idée du même genre », avait dit le vieil homme. Shevek avait alors abandonné la discussion. Mais il la poursuivait maintenant, dans le sous-sol qui s'obscurcissait, parmi les caisses empilées de produit chimique sans étiquette. Il expliquait à Atro qu'il comprenait maintenant pourquoi l'armée était organisée ainsi. C'était en fait absolument nécessaire. Aucune forme rationnelle d'organisation ne pouvait servir un tel but. Il n'avait simplement pas compris jusqu'à présent que ce but était de permettre à des hommes avec des mitraillettes de tuer facilement des hommes et des femmes désarmés quand on leur en donnait l'ordre. Seulement, il ne pouvait toujours pas voir où intervenait le courage, ou la virilité, ou l'aptitude.

Il parla aussi un peu à son compagnon, tandis que la pièce s'assombrissait. L'homme était maintenant allongé les yeux ouverts, et il gémit plusieurs fois d'une façon qui émut Shevek, en produisant une sorte de plainte enfantine et patiente. Il avait fait un vaillant effort pour continuer à rester debout et marcher, tout le temps que la foule avait paniqué la première fois, il avait couru à l'intérieur du Directoire pour s'enfuir, puis avait marché vers la Vieille Ville ; il avait tenu sa main blessée sous son manteau, pressée contre son flanc, et avait fait de son mieux pour continuer sans s'accrocher à Shevek. La deuxième fois qu'il gémit, Shevek prit sa main valide et lui murmura : « Allons, allons. Calme-toi, frère », car il ne pouvait pas supporter d'entendre la douleur de cet homme et de ne rien pouvoir faire pour l'aider. L'homme pensa probablement qu'il voulait lui dire de rester tranquille pour ne pas attirer l'attention de la police, car il acquiesça d'un faible signe de tête et serra les lèvres.

Les deux hommes restèrent là pendant trois nuits. Durant tout ce temps, il y eut des combats sporadiques dans le quartier de l'entrepôt, et l'armée bloquait toujours le Boulevard Mesee. Les combats ne se rapprochèrent à aucun moment, mais il y avait beaucoup de soldats dans la rue, et les hommes qui se cachaient n'avaient aucune chance de sortir sans se faire prendre. Une fois, alors que son compagnon était éveillé, Shevek lui demanda :

— Si nous allions à la police, qu'est-ce qu'ils feraient de nous ?

L'homme sourit et murmura :

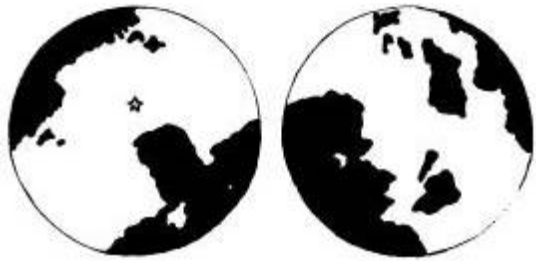
— Ils nous fusilleraient.

Son opinion semblait bien fondée car il y avait des tirs de mitraillettes depuis des heures dans le quartier, proches et lointains, et de temps en temps une forte explosion, et toujours le bourdonnement des hélicoptères. La raison de son sourire était moins claire.

Il mourut d'avoir trop perdu de sang, cette nuit-là, tandis qu'ils

étaient allongés côte à côte pour se tenir chaud sur le matelas que Shevek avait improvisé avec de la paille tirée des caisses. Il était déjà raide lorsque Shevek se réveilla ; puis le vivant s'assit, et écouta le silence du grand sous-sol sombre, et de la rue, et de toute la ville ; un silence de mort.

Chapitre X
Anarres



Dans le Sud-Ouest, les rails de chemin de fer étaient généralement posés sur des remblais d'environ un mètre de hauteur qui dominaient la plaine. La poussière se déposait moins sur un terre-plein, et il donnait au voyageur un excellent panorama de la désolation.

Le Sud-Ouest était la seule des huit Divisions d'Anarres à manquer d'étendues d'eau importantes. Des marais étaient formés par les glaces polaires qui fondaient en été à l'extrême sud ; vers l'équateur, il n'y avait que quelques lacs alcalins peu profonds dans de grandes cuvettes de sel. Il n'y avait pas de montagnes ; tous les cent kilomètres environ une chaîne de collines s'allongeait selon l'axe nord-sud, désolées, craquelées, brisées en falaises et en pics. Elles étaient décorées de traînées violettes et rouges et, à flanc de falaise, de mousse rocheuse, une plante qui pouvait supporter sans problème les plus grosses chaleurs, l'aridité, le froid et le vent, et qui poussait en vigoureuses tiges verticales gris-vert, formant une trame sur les stries de la roche. Il n'y avait d'autre couleur dans le paysage que le brun, qui pâlissait dans les marais salants à moitié recouverts de sable. Quelques rares nuages orageux glissaient au-dessus des plaines, d'un blanc vif dans le ciel violacé. Ils ne donnaient pas de pluie, mais seulement des ombres. Le remblai et les rails luisants couraient devant et derrière le train, à perte de vue.

— Il n'y a rien à faire dans le Sud-Ouest, à part le traverser, dit le conducteur.

Son compagnon ne répondit pas, car il s'était endormi. Sa tête frémissait au rythme des vibrations du moteur. Ses mains, gercées et brunies par la froidure, reposaient sur ses cuisses ; dans son sommeil, son visage était triste et ridé. Il avait pris ce train à Montagne de Cuivre, et comme il n'y avait pas d'autres passagers, le conducteur lui avait demandé de voyager dans sa cabine pour avoir de la compagnie. Il s'était endormi tout de suite. Le conducteur lui lançait un regard de

temps en temps, d'un air déçu, mais avec sympathie. Il avait vu tant de gens épuisés durant ces dernières années que cela finissait par lui paraître normal.

Plus tard, dans l'après-midi, l'homme se réveilla, et après avoir regardé le désert pendant un moment, demanda :

— Tu fais toujours ce trajet tout seul ?

— Depuis trois, quatre ans.

— Tu es déjà tombé en panne ici ?

— Quelquefois. Il y a de nombreuses rations et beaucoup d'eau dans l'armoire. Tu as faim, au fait ?

— Pas pour l'instant.

— Ils envoient la loco de dépannage depuis Solitude au bout d'un jour ou deux.

— C'est la prochaine communauté ?

— Oui. Il y a sept cents kilomètres des Mines de Sedep à Solitude. C'est la plus longue distance entre deux villes sur Anarres. Je fais ce trajet depuis onze ans.

— Tu n'en as pas marre ?

— Non. Ça me plaît d'avoir un boulot dont je m'occupe tout seul.

Le passager acquiesça de la tête.

— Et c'est régulier. J'aime la routine ; on peut penser. Quinze jours sur les rails, quinze jours avec la partenaire à Nouvel Espoir. Tout au long de l'année ; la sécheresse, la famine, tout ça. Rien ne change, c'est toujours la sécheresse ici. Le trajet me plaît. Tu veux bien sortir l'eau, s'il te plaît ? La glacière est en bas de l'armoire.

Ils burent tous les deux une longue lampée à la bouteille. L'eau avait un goût légèrement alcalin, mais elle était fraîche.

— Ah, ça fait du bien ! dit le passager avec gratitude.

Il remit la bouteille en place et retourna sur son siège à l'avant de la cabine, puis s'étira en tendant les bras vers le plafond.

— Alors, tu as une partenaire, dit-il.

Le conducteur apprécia la simplicité qu'il y avait eue dans sa façon de dire cela, et il répondit :

— Depuis dix-huit ans.

— Ce n'est qu'un début.

— Bon sang, je suis d'accord avec toi ! C'est justement ce que certains ne voient pas. Mais telles que je vois les choses, si tu copules assez à droite et à gauche quand tu es encore adolescent, c'est à ce moment que tu en retires le plus, et aussi que tu t'aperçois que c'est toujours la même chose. Une chose plaisante, s'entend ! Mais quand même, ce qui est différent, ce n'est pas le fait de copuler, c'est l'autre personne. Et dix-huit ans, ce n'est qu'un début, tu as raison, c'est alors qu'on commence à comprendre *cette différence-là.* Du moins, si c'est une femme que tu essayes de comprendre. Une femme n'admettra pas

qu'elle est intriguée par un homme, mais elles font peut-être semblant… De toute façon, c'est en cela que réside le plaisir. Les problèmes et les boniments, et tout le reste. La diversité. La diversité ne vient pas parce qu'on vadrouille dans tous les coins. J'ai parcouru tout Anarres, quand j'étais jeune. J'ai conduit des chargements dans toutes les divisions. J'ai dû connaître une centaine de filles dans des villes différentes. Cela devenait ennuyeux. Je suis revenu ici, et je fais ce trajet toutes les trois décades, tout au long de l'année, à travers ce même désert où on ne peut pas reconnaître une colline d'une autre, et c'est comme ça sur trois mille kilomètres, quelle que soit la direction dans laquelle tu regardes, et je rentre pour retrouver la même partenaire – et je ne me suis pas lassé de cela une seule fois. Ce n'est pas de changer d'endroit tout le temps qui te garde plein d'entrain. C'est d'avoir le temps de ton côté. De travailler avec lui, pas contre lui.

— C'est ça, dit le passager.

— Où est la partenaire ?

— Dans le Nord-Est. Quatre ans qu'on ne s'est pas vu, maintenant.

— C'est trop long, dit le conducteur. Vous auriez dû être postés ensemble.

— Pas là où j'étais.

— Où ça ?

— À Coude, et ensuite à Grande Vallée.

— J'ai entendu parler de Grande Vallée. – Il regarda alors le passager avec le respect dû à un survivant. Il vit que la peau brune de l'homme était desséchée, comme si elle avait été usée jusqu'aux os ; il avait déjà vu cela chez d'autres qui avaient passé les années de famine dans la Poussière. – Nous n'aurions pas dû essayer de continuer à faire tourner ces usines.

— Nous avions besoin des phosphates.

— Mais on dit que lorsque le train de vivres a été arrêté à Portail, ils ont continué à faire marcher les usines, et que les gens sont morts de faim au travail. Ils s'écartaient simplement un peu et s'écroulaient pour mourir. C'était comme ça ?

L'homme acquiesça, mais ne dit rien. Le conducteur n'insista pas mais ajouta au bout d'un moment :

— Je me demandais ce que je ferais si jamais mon train était attaqué par la foule.

— Il ne l'a jamais été ?

— Non. Tu vois, je ne transporte jamais de nourriture ; un wagon, tout au plus, pour Sedep Haut. C'est un train de minerai. Mais si j'avais eu un chargement de nourriture, et qu'ils m'arrêtent, qu'est-ce que j'aurais fait ? Les bousculer et amener la nourriture à sa destination ? Mais bon sang, est-ce que tu peux écraser des gosses, des vieillards ? Ils se trompent, mais est-ce une raison pour les tuer ? Je ne

sais pas !

Les rails droits et brillants couraient sous les roues. À l'ouest, les nuages faisaient sur la plaine de grands mirages frémissants, les ombres des rêves de ces lacs asséchés depuis dix millions d'années.

— Un syndic, un gars que je connaissais depuis des années, il a fait ça, un peu au nord d'ici, en 66. Ils essayaient d'enlever un wagon de grains de son train. Il a reculé le train et en a tué quelques-uns avant qu'ils aient dégagé la voie, ils étaient comme des vers sur un poisson pourri, disait-il, ils grouillaient. Il disait il y a huit cents personnes qui attendent ce wagon de grains, et combien d'entre eux vont mourir s'ils ne le reçoivent pas ? Plus de quelques-uns, beaucoup plus. On dirait qu'il a eu raison d'agir ainsi. Mais quand même ! Je n'arrive pas à faire des calculs pareils. Je ne sais pas s'il est bien de compter les gens comme on compte des nombres. Mais enfin, que peut-on faire ? Lesquels va-t-on tuer ?

— Durant ma seconde année à Coude, je m'occupais de la liste de travail, et les syndicats des usines ont limité les rations. Les gens qui travaillent six heures à la machinerie avaient des rations complètes – juste suffisantes pour supporter ce genre de travail. Les travailleurs à mi-temps n'obtenaient que trois quarts de ration. S'ils étaient malades ou trop faibles pour travailler, ils ne recevaient qu'une demi-ration. Avec une demi-ration, tu ne pouvais pas aller mieux. Tu ne pouvais pas reprendre le travail. Tu pouvais juste rester en vie. J'étais censé inscrire des gens pour des demi-rations, des gens qui étaient déjà malades. Je travaillais à plein temps, huit, des fois dix heures par jour, un travail de bureau, et j'avais des rations complètes : je les méritais. Je les méritais en faisant les listes de ceux qui devaient avoir faim. – Les yeux clairs de l'homme regardèrent droit devant eux, dans la lumière sèche. – Comme tu l'as dit, je devais compter les gens.

— Tu es parti ?

— Oui, je suis parti. À Grande Vallée. Mais quelqu'un d'autre s'est occupé des listes des usines de Coude. Il y a toujours quelqu'un qui veut faire des listes.

— Ce n'est pas bien, dit le conducteur, fronçant les sourcils dans l'éclat du soleil. – Il avait un visage brun et chauve, il ne lui restait pas un poil entre les joues et l'occiput, bien qu'il ait à peine plus de quarante-cinq ans. C'était un visage puissant, dur et innocent. – Ils ont eu complètement tort. Ils auraient dû fermer les usines. On ne peut pas demander à un homme de faire cela. Ne sommes-nous pas des Odoniens ? Un homme peut se mettre en colère, d'accord. C'est ce qu'ont fait les gens qui ont arrêté les trains. Ils avaient faim, les enfants avaient faim, et depuis trop longtemps, de la nourriture passe et elle n'est pas pour vous, vous vous emballez et vous tentez de la prendre. Même chose pour l'ami, ces gens s'attaquaient au train dont

il avait la charge, il s'est énervé et a fait marche arrière. Il n'a pas compté les nez. Pas à ce moment-là ! Plus tard, peut-être. Parce qu'il était malade quand il a vu ce qu'il avait fait. Mais ce qu'ils t'ont fait croire, dire celui-ci doit vivre et celui-là doit mourir… ce n'est pas un travail qu'une personne a le droit de faire, ni de demander à une autre.

— Cela a été une mauvaise époque, frère, dit doucement le passager, regardant la plaine brillante où l'ombre de l'eau frémissait et se déplaçait avec le vent.

Le vieux cargo dirigeable glissa par-dessus les montagnes et s'arrêta à l'aéroport de Mont du Rein. Trois passagers en descendirent. Juste au moment où le dernier touchait le sol, la terre sursauta. « Tremblement de terre », remarqua-t-il ; c'était un homme de la région qui rentrait chez lui. « Bon sang, regardez cette poussière ! Un de ces jours, nous descendrons ici et il n'y aura plus de montagne. »

Deux des passagers choisirent d'attendre que les camions soient chargés pour partir avec eux. Shevek choisit de marcher, puisque le natif du coin lui avait dit que Chakar ne se trouvait qu'à environ six kilomètres en bas de la montagne.

La route faisait une série de longues courbes terminées chacune par une légère montée. Les pentes qui s'élevaient à gauche de la route et descendaient à sa droite étaient couvertes de holum rampant ; des lignes de grands arbres holums, espacés comme si on les avait plantés, suivaient les sources souterraines qui descendaient de la montagne. En haut d'une légère montée, Shevek vit l'or luisant du crépuscule par-dessus les collines sombres et onduleuses. Il n'y avait ici aucun signe de présence humaine, à part la route elle-même, qui descendait dans l'ombre. Dès qu'il se remit à descendre, l'air grogna un peu et il sentit quelque chose d'étrange : pas un cahot, ni un tremblement, mais un déplacement, une conviction que les choses se trompaient. Il termina son pas, et le sol était là pour soutenir son pied. Il continua ; la route descendait toujours. Il n'avait pas été en danger, mais jamais auparavant, quand il s'était trouvé en danger, il ne s'était senti si proche de la mort. La mort était en lui, sous lui ; la terre elle-même était incertaine, instable. Le durable, le stable, est une promesse faite par l'esprit humain. Shevek sentit l'air froid et pur dans sa bouche et ses poumons. Il écouta. Lointain, un torrent de montagne résonnait quelque part dans les ténèbres.

Il atteignit Chakar vers la fin du crépuscule. Le ciel était d'un violet sombre par-dessus le bord noir des montagnes. Les lampadaires isolés répandaient une lumière vive. Les façades des maisons semblaient à peine esquissées dans cette lumière artificielle, se détachant sur les ténèbres sauvages. Il y avait de nombreux bâtiments

vides, de nombreuses maisons individuelles : une vieille ville, une ville frontière, isolée, éparpillée. Une femme qui passait indiqua à Shevek où se trouvait le Domicile Huit : « Par là, frère, après l'hôpital, au bout de la rue. » La rue courait dans l'obscurité, sous la montagne, et se terminait à la porte d'une maison basse. Il y entra et découvrit un foyer de domicile rural qui le ramena dans son enfance, à Liberté, à Mont Drum, à Grandes Plaines, où lui et son père avaient vécu : la lumière faible, le paillasson rapiécé ; une liste d'un groupe de formation de machinistes locaux, une note annonçant les réunions du syndicat, et une affiche pour un concert ou une pièce donnés trois semaines auparavant, épinglées sur le panneau d'affichage ; un tableau d'amateur, encadré, représentant Odo en prison, accroché au-dessus du canapé de la salle commune ; un harmonium artisanal et, près de la porte, une liste des résidents et une note précisant les heures où l'eau chaude était disponible aux bains municipaux.

Sherut, Takver, No 3.

Il frappa à la porte, regardant le reflet de la lumière de l'entrée sur la surface sombre de la porte, qui n'était pas bien ajustée dans son encadrement. Une femme dit : « Entre ! » Il ouvrit la porte.

La lampe la plus lumineuse de la pièce se trouvait derrière elle, et pendant un moment il ne la vit pas assez bien pour être sûr que c'était Takver. Elle était debout et lui faisait face. Elle s'avança vers lui, comme pour le repousser ou pour le saisir, en un geste incertain et inachevé. Il prit sa main et ils s'étreignirent, ils s'étreignirent sur la terre instable.

— Entre, dit Takver, oh, entre, entre.

Shevek ouvrit les yeux. À l'autre bout de la pièce, qui lui paraissait toujours brillamment éclairée, il aperçut le visage sérieux et attentif d'un petit enfant.

— Sadik, c'est Shevek.

L'enfant s'approcha de Takver, lui saisit la jambe et fondit en larmes.

— Mais ne pleure pas, pourquoi pleures-tu, petite âme ?

— Et toi ? murmura la fillette.

— Parce que je suis heureuse ! Simplement parce que je suis heureuse. Assieds-toi sur mes genoux. Mais Shevek, Shevek ! La lettre que tu as envoyée n'est arrivée qu'hier. J'allais me rendre au téléphone après avoir couché Sadik. Tu disais, que tu *appellerais* cette nuit. Pas que tu *arriverais* cette nuit ! Oh, ne pleure pas, Sadiki, regarde, je ne pleure plus, moi. Est-ce que je pleure ?

— L'homme pleurait aussi.

— Bien sûr que je pleurais.

Sadik le regarda avec une curiosité méfiante. Elle était âgée de quatre ans. Elle avait une tête ronde, un visage rond, elle était ronde,

brune, douce, avec de longs cheveux.

Il n'y avait pas d'autres meubles que les deux couchettes dans la pièce, Takver s'était assise sur l'une d'elles en tenant Sadik sur ses genoux, Shevek s'assit sur l'autre et étendit ses jambes. Il s'essuya les yeux du revers de la main, puis il tendit sa main vers Sadik pour lui montrer.

— Tu vois, dit-il, j'ai la main mouillée. Et le nez qui coule. Tu te sers d'un mouchoir ?

— Oui. Pas toi ?

— Si, mais je l'ai oublié dans une blanchisserie.

— Tu peux partager le mouchoir que j'utilise, dit Sadik après une pause.

— Il ne sait pas où il est, dit Takver.

Sadik descendit des genoux de sa mère et alla chercher un mouchoir dans un tiroir du placard. Elle le donna à Takver, qui le fit passer à Shevek. « Il est propre », dit Takver avec son large sourire. Sadik observa attentivement Shevek pendant qu'il se mouchait.

— C'est un tremblement de terre qui s'est produit il y a un petit moment ? demanda-t-il.

— Ça remue tout le temps, on ne le remarque même plus, répondit Takver.

Mais Sadik, heureuse de pouvoir donner une information, déclara de sa voix aiguë et enrouée :

— Oui, il y en a eu un gros juste avant le dîner. Quand il y a un tremblement de terre, les fenêtres font gling gling et le sol remue, et on doit aller dans l'entrée ou même sortir.

Shevek observa Takver ; elle lui retourna son regard. Elle avait vieilli de plus de quatre ans. Elle n'avait jamais eu de très bonnes dents, et en avait maintenant perdu deux, juste derrière une canine, si bien que le trou se voyait quand elle souriait. Sa peau n'était plus aussi fine, et ses cheveux, retenus en arrière, étaient ternes.

Shevek vit clairement que Takver avait perdu la grâce de sa jeunesse, et avait l'air d'une femme sans grande beauté, fatiguée, approchant du milieu de sa vie. Il vit cela plus clairement que toute autre personne. Personne n'aurait pu voir Takver à la façon dont il la vit, à la lumière des années d'intimité et des années d'attente. Il la vit telle qu'elle était.

Leurs yeux se rencontrèrent.

— Comment… comment ça s'est passé, ici ? demanda-t-il, rougissant tout à coup et parlant visiblement sans but précis.

Elle sentit cette vague palpable, le jaillissement de son désir. Elle rougit aussi légèrement, et sourit.

— Oh, rien de neuf depuis que nous avons parlé au téléphone, répondit-elle de sa voix rauque.

— C'était il y a six décades !

— Les choses ne changent pas beaucoup par ici.

— C'est très joli, cet endroit… les collines.

Il vit dans les yeux de Takver les ombres de ces vallées montagneuses. La force de son désir sexuel augmenta soudain, et il se sentit étourdi durant un instant. Puis il surmonta temporairement cette crise et tenta de commander à son érection de s'atténuer.

— Tu penses vouloir rester ici ? demanda-t-il.

— Je m'en moque, répondit-elle, de sa voix étrange, profonde et rauque.

— Ton nez coule encore, fit remarquer Sadik, d'un ton vif, mais sans émotion.

— Sois contente qu'il ne coule pas plus, répondit Shevek.

— Chut, Sadik, n'égotise pas, dit Takver à l'enfant. Les deux adultes commencèrent à rire. Sadik continua d'étudier Shevek.

— J'aime bien cette ville, Shev. Les gens sont agréables – tous remarquables. Mais je n'ai pas beaucoup à faire. Ce n'est qu'un travail de laboratoire à l'hôpital. La pénurie de techniciens est presque terminée, je pourrai partir bientôt sans les laisser dans le pétrin. J'aimerais bien retourner à Abbenay. Si c'est à cela que tu pensais. Tu as reçu un nouveau poste ?

— Je n'en ai pas demandé et je n'ai pas vérifié. Je suis sur la route depuis une décade.

— Qu'est-ce que tu faisais sur la route ?

— Je voyageais, Sadik.

— Il a traversé la moitié du monde pour venir nous voir, depuis le sud et les déserts, dit Takver.

L'enfant sourit, s'installa plus confortablement sur le giron de sa mère, et bâilla.

— As-tu mangé, Shev ? Tu es fatigué ? Je dois mettre cette enfant au lit, nous pensions justement à partir quand tu as frappé.

— Elle couche déjà au dortoir ?

— Depuis le début de ce quartier.

— J'avais déjà quatre ans, affirma Sadik.

— On dit : j'ai déjà quatre ans, lui dit Takver, la déposant doucement pour aller prendre son manteau dans le placard.

Sadik se leva et se tint de profil par rapport à Shevek ; mais elle était parfaitement consciente qu'il la regardait et elle dirigea ses remarques vers Shevek.

— Mais *j'avais* quatre ans ; maintenant, j'ai plus de quatre ans.

— Une temporaliste, comme le père !

— On ne peut pas avoir quatre ans et plus de quatre ans en même temps, n'est-ce pas ? demanda la fillette, s'adressant directement à Shevek maintenant, et sentant qu'il l'approuvait.

— Oh si, facilement. Et tu peux aussi avoir quatre ans et presque cinq en même temps.

Assis sur la couchette basse, il pouvait garder la tête au niveau de celle de l'enfant pour qu'elle n'ait pas à lever les yeux vers lui.

— Mais j'avais oublié que tu en avais près de cinq, tu vois, ajouta-t-il. La dernière fois que je t'ai vue, tu avais à peine plus que rien du tout.

— Vraiment ? demanda-t-elle d'une voix très coquette.

— Oui. Tu étais à peu près grande comme ça. – Il écarta un peu ses mains.

— Je pouvais déjà parler ?

— Tu disais ouiiin, et quelques autres choses.

— Est-ce que je réveillais tout le monde dans le dortoir, comme le bébé de Cheben ? demanda-t-elle avec un grand sourire joyeux.

— Bien sûr.

— Quand est-ce que j'ai vraiment appris à parler ?

— Quand tu avais environ un an et demi, dit Takver, et depuis tu n'as pas arrêté. Où est le chapeau, Sadiki ?

— À l'école. Je n'aime pas le chapeau que je porte, déclara-t-elle à Shevek.

Ils accompagnèrent l'enfant dans les rues venteuses jusqu'au dortoir du centre d'éducation, et la laissèrent dans l'entrée. C'était une petite pièce triste, heureusement éclairée par des dessins d'enfants, quelques délicats modèles réduits en cuivre de diverses machines, et un tas de petites maisons et de personnages en bois peint. Sadik souhaita bonne nuit à sa mère en l'embrassant, puis se tourna vers Shevek et leva les bras vers lui ; il se pencha vers elle et elle l'embrassa d'une manière formelle mais avec fermeté. Puis elle dit : « Bonne nuit ! » et elle entra avec le gardien de nuit, en bâillant. Ils l'entendirent parler, et le gardien lui dit gentiment de ne pas faire de bruit.

— Elle est jolie, Takver. Jolie, intelligente, vigoureuse.

— Elle est gâtée, je le crains.

— Non, non. Tu as très bien agi, extraordinairement bien… dans une époque pareille…

— Cela n'a pas été trop dur ici, pas comme dans le Sud, dit-elle en levant les yeux vers lui tandis qu'ils s'éloignaient du dortoir. Les enfants étaient nourris. Pas très bien, mais suffisamment. Dans cette région, une communauté peut cultiver pour manger. Il y a au moins du holum rampant, même s'il n'y a que cela. On peut prendre les graines de holums sauvages et les piler pour les manger. Personne n'a été vraiment affamé, ici. Mais j'ai gâté Sadik. Je l'ai gardée jusqu'à ce qu'elle ait trois ans ; bien sûr, pourquoi pas ? Mais ils me désapprouvaient, à la station de recherche de Rolny. Ils voulaient que

je la mette dans une crèche à temps complet. Ils disaient que je me conduisais comme une propriétaire envers l'enfant et que je ne contribuais pas complètement à l'effort social pour surmonter cette crise. Et ils avaient raison, vraiment. Mais ils étaient si vertueux. Aucun d'entre eux ne comprenait qu'on puisse se sentir seul. C'étaient tous des membres d'un groupe, pas des individus. C'étaient les femmes qui m'ennuyaient surtout parce que je gardais Sadik. De vraies profiteuses corporelles. Je résistais parce que la nourriture était bonne – comme on essayait les algues pour voir si elles avaient bon goût, on avait parfois un peu plus que les rations normales, même si ça avait un goût de colle – jusqu'à ce qu'ils aient pu me remplacer par quelqu'un qui convenait mieux. Ensuite je suis allée à Nouveau Départ pendant près de dix décades. C'était en hiver, il y a deux ans, pendant cette longue période où le courrier n'arrivait plus, quand les choses allaient si mal là où tu étais. À Nouveau Départ, j'ai vu que ce poste était vacant, et je suis venue ici. Sadik est restée avec moi au dom jusqu'à cet automne. Elle me manque encore. La pièce est tellement silencieuse.

— Il n'y a pas quelqu'un d'autre avec toi ?

— Si, Sherut, elle est très gentille, mais elle travaille à l'hôpital dans l'équipe de nuit. Il était temps que Sadik s'en aille, cela lui fait du bien de vivre avec d'autres enfants. Elle devenait timide. Et elle y a été sans problème, elle est restée stoïque. Les petits enfants sont stoïques. Ils pleurent quand ils se cognent, mais ils prennent les grands événements comme ils viennent, ils ne se plaignent pas comme tant d'adultes.

Ils marchèrent côte à côte. Les étoiles d'automne étaient apparues, incroyablement nombreuses et brillantes, frémissant et clignotant presque à cause de la poussière soulevée par le tremblement de terre et le vent. Le ciel tout entier semblait frissonner, en un tressaillement d'éclats de diamants, un scintillement de soleil sur une mer noire. Et sous cette splendeur tremblante les collines étaient sombres et solides, les toits nettement découpés, et blafarde la lumière des lampadaires.

— Quatre ans, dit Shevek. Cela fait quatre ans que je suis rentré à Abbenay, depuis cette communauté du Plateau Sud – quel était son nom, déjà ? – Sources Rouges. C'était une nuit comme celle-ci, venteuse, étoilée. J'ai couru depuis la Rue des Plaines jusqu'au domicile. Et tu n'y étais pas, tu étais partie. Quatre ans !

— Au moment où j'ai quitté Abbenay, j'ai su que j'étais folle de partir. Famine ou pas. J'aurais dû refuser le poste.

— Cela n'aurait pas changé grand-chose. Sabul m'attendait pour me dire que je n'étais plus membre de l'Institut.

— Si j'avais été là, est-ce que tu serais quand même parti dans la

Poussière ?

— Peut-être pas, mais nous n'aurions pas pu avoir de postes ensemble. Pendant un moment, on aurait dit que plus rien ne pouvait tenir ensemble, tu ne trouves pas ? Les villes du Sud-Ouest – il n'y restait plus d'enfants. Et il n'y en a toujours pas. Ils les ont envoyés dans le Nord, dans les régions où on pouvait produire de la nourriture, ou du moins essayer. Et ils sont restés pour continuer à faire marcher les mines et les usines. C'est incroyable que nous ayons pu nous en tirer, nous tous, tu ne crois pas ?… Mais bon sang, maintenant je vais me remettre à mon travail, et pour un bon moment !

Elle lui prit le bras. Il s'arrêta brusquement, comme si ce contact l'avait électrocuté sur le coup. Elle le secoua, en souriant.

— Tu n'as pas mangé, n'est-ce pas ?

— Non. Oh Takver, j'avais tellement envie de toi, tellement envie de toi !

Ils se rapprochèrent et s'étreignirent avec force dans la rue sombre, entre les lampadaires, sous les étoiles. Puis ils se séparèrent aussi soudainement et Shevek recula vers le mur le plus proche. « Je ferais mieux de manger quelque chose », dit-il, et Takver répondit : « Oui, ou tu vas t'écrouler ! Viens ! » Ils marchèrent pendant un bloc, jusqu'au réfectoire, le plus grand bâtiment de Chakar. Le dîner régulier était terminé, mais les cuisiniers étaient en train de manger, et ils apportèrent au voyageur un bol de compote et tout le pain qu'il voulait. Ils s'assirent tous à la table la plus proche de la cuisine. Les autres tables avaient déjà été nettoyées et préparées pour le lendemain matin. La grande salle ressemblait à une caverne, le plafond était perdu dans l'ombre, les extrémités de la pièce étaient obscures, à part un bol ou une tasse qui luisait sur une table sombre, réfléchissant la lumière. Les cuisiniers et les serveurs formaient une équipe tranquille, fatiguée après le travail de la journée ; ils mangeaient vite, parlaient peu, et ne prêtèrent pas beaucoup d'attention à Takver et à l'étranger. L'un après l'autre, ils finirent leurs repas et se levèrent pour aller porter leur couvert dans la cuisine. En se levant, une vieille femme leur dit : « Ne vous pressez pas, ammari, ils en ont encore pour une heure à laver la vaisselle. » Elle avait un visage sinistre et obstiné, pas maternel ni bienveillant ; mais elle parlait avec compassion, avec l'indulgence des égaux. Elle ne pouvait rien pour eux, à part leur dire : « Ne vous pressez pas », et les regarder durant un instant avec un amour fraternel.

Ils ne pouvaient rien faire de plus pour elle, et peu de choses pour eux-mêmes.

Ils rentrèrent au Domicile Huit, Chambre 3, où ils purent enfin apaiser leur long désir. Ils n'allumèrent même pas la lampe ; ils aimaient tous les deux faire l'amour dans les ténèbres. La première

fois, l'orgasme les prit tous les deux dès que Shevek la pénétra, la seconde fois, ils se démenèrent et poussèrent des cris de joie, prolongeant leur jouissance comme s'ils repoussaient le moment de leur mort, la troisième fois, ils étaient tous les deux à moitié endormis, et tournèrent autour du centre d'un plaisir infini, chacun autour de l'être de son partenaire, comme des planètes tournoyant aveuglément, tranquillement, dans l'éclat du soleil, autour du centre de gravité commun, tournoyant sans fin.

Takver se réveilla à l'aube. Elle s'appuya sur un coude et regarda le carré gris de la fenêtre, derrière Shevek, puis baissa les yeux vers lui. Il était allongé sur le dos, respirant si calmement que sa poitrine bougeait à peine, le visage légèrement repoussé, en arrière, lointain et sévère dans la faible lumière. Nous avons fait un long chemin pour nous retrouver, pensa Takver. Nous l'avons toujours fait. Un long chemin, par-dessus les années, les abîmes du hasard. C'est parce qu'il vient de si loin que rien ne peut nous séparer. Rien, ni les distances, ni les années, ne peut être plus grand que la distance qu'il y a déjà entre nous deux, la distance de notre sexe, la différence de nos êtres, de nos esprits ; ce fossé, ce ravin que nous traversons d'un regard, d'un contact, d'un mot, la chose la plus aisée du monde. Regarde comme Shevek est loin, endormi. Regarde comme il est loin, comme il l'est toujours. Mais il revient, il revient, il revient…

Takver annonça son départ de l'hôpital de Chakar, mais resta jusqu'à ce qu'ils puissent la remplacer au laboratoire. Elle continua son service de huit heures par jour – durant le troisième quartier de l'année 168, bien des gens travaillaient encore selon les horaires longs des postes d'urgence, car malgré la fin de la sécheresse pendant l'hiver 167, l'économie était loin d'être revenue à la normale. « Des horaires longs et des repas courts » demeurait la règle pour les gens qui faisaient un travail spécialisé, mais la nourriture était maintenant en rapport avec le travail de la journée, ce qui n'avait pas été le cas un ou deux ans auparavant.

Shevek ne fit pas grand-chose pendant un moment. Il ne se considérait pas comme malade ; après ces quatre années de famine, tout le monde était si habitué aux effets de la privation et de la malnutrition qu'on les trouvait normaux. Il avait attrapé la toux de la poussière, qui était endémique dans les communautés des déserts du Sud ; une irritation chronique des bronches semblable à la silicose et aux autres maladies des mineurs, mais c'était aussi quelque chose que l'on considérait comme normal là où il avait vécu. Il apprécia simplement qu'au moment où il avait envie de ne rien faire, il n'y avait justement rien à faire.

Pendant quelques jours, lui et Sherut partagèrent la chambre

durant la journée, dormant tous les deux tard dans l'après-midi ; puis Sherut, une femme placide d'une quarantaine d'années, prit une chambre en compagnie d'une autre femme qui travaillait la nuit, et Shevek et Takver eurent la chambre pour eux deux pendant les quatre décades qu'ils restèrent à Chakar. Quand Takver était à son travail, il dormait, ou bien marchait parmi les champs ou les collines nues et sèches qui dominaient la ville. Il passait près du centre d'éducation vers la fin de l'après-midi et regardait Sadik et les autres enfants sur le terrain de jeux, ou se trouvait enrôlé, comme le sont souvent les parents, dans un des projets des enfants – un groupe de charpentiers dingues âgés de sept ans, ou quelques sérieux arpenteurs de douze ans ayant des problèmes de triangulation. Puis il rentrait avec Sadik jusqu'à la chambre ; ils allaient chercher Takver à la sortie de son travail, et se rendaient ensemble aux douches et au réfectoire. Une heure ou deux après le dîner, Takver et lui ramenaient l'enfant au dortoir et retournaient à la chambre. Les jours s'écoulaient très paisiblement, dans le soleil d'automne, dans le silence des collines. C'était pour Shevek un moment en dehors du temps, à côté du courant, irréel, permanent, enchanté. Lui et Takver parlaient quelquefois très tard ; d'autres fois, ils se couchaient peu après la fin du jour et dormaient neuf ou dix heures dans le silence profond et cristallin de la nuit des montagnes.

Il était venu avec un bagage : une petite valise usée sur laquelle son nom était écrit à l'encre noire en gros caractères ; quand ils voyageaient, tous les Anarrestis transportaient des papiers, des souvenirs, la paire de bottes supplémentaires, dans la même sorte de valise en carton orange, bien éraflée et bien bosselée. La sienne contenait une chemise neuve qu'il avait prise en passant à Abbenay, quelques livres et quelques papiers, et un objet curieux qui, dans la valise, semblait constitué d'une série d'anneaux plats et de quelques morceaux de verre. Le second soir, il le montra à Sadik avec un air mystérieux.

— C'est un collier, dit l'enfant avec admiration.

Dans les petites villes, les gens portaient beaucoup de bijoux. Dans Abbenay la sophistiquée, on était plus sensible à la tension entre le principe de la non-possession et le désir de la parure personnelle, et un anneau ou une broche était la limite du bon goût. Mais ailleurs, le rapport profond entre l'esthétique et l'envie de posséder était tout bonnement ignoré ; les gens se paraient sans honte. La plupart des districts avaient un joaillier professionnel qui faisait ce travail par amour et pour la célébrité, ainsi que des dépôts où l'on pouvait faire son choix parmi les modestes objets offerts – en cuivre, en argent, en perles, en spinelle, plus les grenats et les diamants jaunes du Plateau Sud. Sadik n'avait pas vu beaucoup de choses brillantes et raffinées,

mais elle connaissait les colliers, et l'identifia comme tel.

— Non : regarde, dit son père, et d'un geste solennel et vif il souleva l'objet par le fil qui réunissait les différents anneaux. Suspendu, il s'anima, les anneaux se mirent à tourner librement, décrivant des sphères aériennes concentriques, les perles de verre reflétant la lumière de la lampe.

— Oh, comme c'est beau ! dit l'enfant. Qu'est-ce que c'est ?

— Ça s'accroche au plafond ; est-ce qu'il y a une punaise ? Le crochet du portemanteau fera l'affaire, en attendant que j'aille chercher une punaise à l'entrepôt. Tu sais qui a fait cela, Sadik ?

— Non… C'est toi ?

— C'est elle. La mère. C'est elle qui l'a fait. – Il se tourna vers Takver. – C'est mon préféré, celui qui se trouvait au-dessus du bureau. J'ai donné les autres à Bedap. Je n'allais pas les laisser à cette vieille, quel est son nom, la Mère Jalouse au bout du couloir.

— Oh… Bunub ! Je n'avais pas pensé à elle depuis des années !

Takver gloussa. Elle regarda le mobile comme si elle en avait peur.

Sadik continuait à le regarder tourner silencieusement, cherchant son équilibre.

— J'aimerais le partager une nuit, dit-elle enfin d'une voix prudente, au-dessus du lit où je me couche, dans le dortoir.

— Je t'en ferai un, cher esprit. Pour toutes les nuits.

— Tu peux vraiment en faire, Takver ?

— Eh bien, j'avais l'habitude d'en fabriquer, je crois que je pourrais t'en faire un.

Il y avait maintenant des larmes dans les yeux de Takver. Shevek l'entoura de ses bras. Ils étaient tous les deux immobiles, énervés, surmenés. Sadik les regarda se tenir l'un l'autre pendant un moment d'un œil calme et examinateur, puis elle se remit à observer l'Occupation de l'Espace Inhabité.

Quand ils étaient seuls, le soir, Sadik était souvent l'objet de leur conversation. Takver était trop préoccupée par l'enfant pour désirer une autre intimité, et son ferme bon sens était obscurci par des ambitions et des inquiétudes maternelles. Cela n'était pas naturel chez elle ; ni la compétition ni la protection n'étaient de puissants motifs de la vie anarrestie. Elle était contente de pouvoir parler de ses soucis et de s'en débarrasser, ce que lui permettait la présence de Shevek. Les premières nuits, c'est surtout elle qui parla, et il l'écouta comme il aurait écouté de la musique ou le bruit d'une source, sans essayer de répondre. Il n'avait pas parlé beaucoup, depuis maintenant quatre ans ; il avait perdu l'habitude de la conversation. Elle le sortit de ce silence, comme elle l'avait toujours fait. Plus tard, ce fut lui qui parla le plus, bien que dépendant toujours de sa réponse.

— Tu te souviens de Tirin ? demanda-t-il une nuit.

Il faisait froid ; l'hiver était arrivé, et la pièce – la plus éloignée de la chaudière du domicile – n'était jamais très chaude, même avec la bouche de chaleur grande ouverte. Ils avaient pris les couvertures des deux couchettes et étaient blottis l'un contre l'autre sur la couchette la plus proche du chauffage. Shevek portait une vieille chemise décolorée pour avoir chaud à la poitrine, car il aimait s'asseoir dans le lit. Takver, qui ne portait rien, était enfouie sous les couvertures jusqu'aux oreilles.

— Qu'est devenue la couverture orange ? demanda-t-elle.

— Quelle propriétaire tu fais ! Je l'ai laissée.

— À la Mère Jalouse ? Comme c'est triste. Je ne suis pas propriétaire, je suis seulement sentimentale. C'était la première couverture dans laquelle nous avions dormi.

— Non, ce n'était pas la première. Nous avions dû utiliser une couverture dans le Ne Theras.

— Si c'est le cas, je ne m'en souviens pas. – Takver se mit à rire. – De qui me parlais-tu ?

— De Tirin.

— Je ne m'en souviens pas.

— À l'Institut Régional du Nord. Un garçon brun, avec un nez camus…

— Oh, Tirin ! Bien sûr. Je pensais à Abbenay.

— Je l'ai vu, dans le Sud-Ouest.

— Tu as vu Tirin ? Comment va-t-il ?

Shevek ne répondit rien pendant un moment, suivant d'un doigt la trame de la couverture.

— Tu te souviens de ce que Bedap nous avait dit sur lui ?

— Qu'il n'obtenait que des postes de kleggich, qu'il avait été à droite et à gauche, et finalement à Segvina, n'est-ce pas ? Et ensuite Dap a perdu sa trace.

— As-tu vu la pièce qu'il avait montée, celle qui lui avait créé tous ces ennuis ?

— Au Festival d'Été, après ton départ ? Oh oui. Je ne m'en souviens pas, cela fait si longtemps maintenant. C'était idiot. Piquant – Tirin était piquant. Mais idiot. C'était au sujet d'un Urrasti, c'est vrai. Cet Urrasti se cachait dans une cuve hydroponique à bord du cargo lunaire, et respirait avec une paille, et mangeait les racines des plantes. Je t'avais dit que c'était idiot ! Et il se faisait passer en fraude sur Anarres. Et il courait dans tous les coins en essayant d'acheter des choses dans les dépôts, et en essayant d'en vendre aux gens, et il prenait des pépites d'or jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger. Et il a dû rester là et s'est construit un palais et s'est appelé le Propriétaire d'Anarres. Et il y avait une scène très drôle où il voulait copuler avec

une femme, et elle était prête et grande ouverte, mais il ne pouvait pas tant qu'il ne lui avait pas donné d'abord ses pépites d'or, pour la payer. Et elle n'en voulait pas. C'était marrant, elle agitait les jambes et il se laissait tomber sur elle, puis il se relevait brusquement comme s'il avait été mordu, et disait : « Je ne dois pas ! Ce n'est pas *moral* ! Ce n'est pas une *affaire* régulière ! » Pauvre Tirin ! Il était si drôle, et si vivant.

— Il jouait le rôle de l'Urrasti ?

— Oui. Il était merveilleux.

— Il m'a montré sa pièce. Plusieurs fois.

— Où l'as-tu rencontré ? À Grande Vallée ?

— Non, avant, à Coude. Il était gardien de l'usine.

— C'est lui qui avait choisi cela ?

— Je ne pense pas que Tir ait été capable de choisir quoi que ce soit, à ce moment… Bedap a toujours pensé qu'on l'avait forcé à aller à Segvina, qu'on l'avait brutalisé pour qu'il demande la thérapie. Je ne sais pas. Quand je l'ai vu, plusieurs années après sa thérapie, c'était une personne détruite.

— Tu crois qu'ils ont fait quelque chose à Segvina… ?

— Je ne sais pas ; je crois que l'Asile veut offrir un abri, un refuge. À en juger d'après leurs publications syndicales, ils sont pour le moins altruistes. Cela m'étonnerait qu'ils aient rendu Tir ainsi.

— Mais qu'est-ce qui l'a brisé ? Simplement de ne pas trouver un poste qu'il voulait ?

— Non, c'est la pièce qui l'a brisé.

— La pièce ? Le scandale que ces vieilles crottes ont fait à propos de la pièce ? Oh, mais écoute, pour devenir fou à cause de ce genre de réprimande moralisante, il fallait déjà être dingue. Il n'avait qu'à l'ignorer !

— Tir était déjà dingue. Selon les critères de notre société.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, je crois que Tir est un artiste-né. Pas un artisan – un créateur. Un inventeur-destructeur, le genre qui s'attaque à tout pour le démonter. Un satiriste, un homme qui célèbre dans la colère.

— La pièce était-elle si bonne que cela ? demanda naïvement Takver, sortant d'un pouce ou deux hors des couvertures pour étudier le profil de Shevek.

— Non, je ne pense pas. Cela pouvait être drôle sur scène. Il n'avait que vingt ans quand il l'a écrite, après tout. Il continue à la récrire. Il n'a jamais rien écrit d'autre.

— Il continue à écrire la même pièce ?

— Il continue à écrire la même pièce.

— Ouch ! dit Takver avec un mélange de pitié et de dégoût.

— Toutes les deux ou trois décades, il venait me la montrer. Et je

la lisais ou faisais semblant de la lire, et j'essayais d'en parler avec lui. Et il voulait désespérément en parler aussi, mais il ne le pouvait pas. Il avait trop peur.

— De quoi ? Je ne comprends pas.

— De moi. De tout le monde. De l'organisme social, de la race humaine, de la fraternité qui le rejetait. Quand un homme se sent seul contre tout le reste, il y a de quoi être effrayé.

— Tu veux dire, simplement parce que des gens ont déclaré que sa pièce était immorale et ont dit qu'il ne devrait pas avoir de poste d'enseignant, il a pensé que tout le monde était contre lui ? C'est idiot !

— Mais qui l'a soutenu ?

— Dap l'a soutenu… tous ses amis.

— Mais il les a perdus. Et il a été posté au loin.

— Alors, pourquoi n'a-t-il pas refusé le poste ?

— Écoute, Takver. Je pensais la même chose, exactement. Nous disons toujours cela. Tu l'as dit toi-même… tu aurais pu refuser d'aller à Rolny. Et je l'ai dit dès que je suis arrivé à Coude : je suis un homme libre, je n'étais pas obligé de venir ici !… Nous pensons toujours cela, et nous le disons, mais nous ne le faisons pas. Nous gardons notre initiative bien à l'abri dans notre esprit, comme une pièce où l'on peut aller dire : « Je ne suis pas obligé de faire quoi que ce soit, je fais mes propres choix, je suis libre. » Et puis nous laissons la petite pièce dans notre esprit, et nous allons là où la CPD nous envoie, et nous y restons jusqu'à ce qu'on nous donne un autre poste.

— Oh, Shev, ce n'est pas vrai. Seulement depuis la sécheresse. Avant cela, il n'y avait même pas la moitié des postes actuels. Les gens faisaient simplement leur boulot là où ils le désiraient, et rejoignaient un syndicat ou en formaient un, et puis s'inscrivaient à la Ditrav. La Ditrav postait surtout les gens qui préféraient faire les Travaux Non Spécialisés. Et nous allons y revenir maintenant.

— Je ne sais pas. Il le faudrait, bien sûr. Cependant, même avant la famine cela n'allait pas dans cette direction, mais s'en écartait. Bedap avait raison : chaque urgence, même chaque levée de travailleurs, tend à laisser derrière elle un accroissement de la machinerie bureaucratique à l'intérieur de la CPD, et une sorte de rigidité : on faisait ainsi, on fait ainsi, il *faut* faire ainsi… C'est ce qui se passait en grande partie, déjà bien avant la sécheresse. Cinq années de contrôle rigoureux peuvent avoir fixé cette structure d'une façon permanente. N'aie pas l'air si sceptique ! Écoute, dis-moi, combien de gens parmi ceux que tu connais ont refusé d'accepter un poste – même avant la famine ?

Takver considéra la question.

— Sans compter les nuchnibi ? demanda-t-elle.

— Non. Non. Les nuchnibi sont importants.

— Eh bien, plusieurs des amis de Dap – ce gentil compositeur, Salas, et quelques-uns des autres débraillés. Et de vrais nuchnibi passaient à Vallée Ronde quand j'étais gosse. Seulement je pensais toujours qu'ils trichaient. Ils nous racontaient de si jolis mensonges et de si jolies histoires, et nous disaient la bonne aventure. Tout le monde était content de les voir, de les garder et de les nourrir tant qu'ils restaient. Mais ils ne restaient jamais longtemps. Mais à ce moment, les gens se contentaient de se mettre en route et de quitter la ville, des jeunes généralement, certains détestaient le travail de la ferme, alors ils quittaient leur poste et partaient. Les gens faisaient cela partout, tout le temps. Ils s'en allaient, en cherchant quelque chose de mieux. Mais on *n'appelle pas* cela refuser un poste !

— Pourquoi pas ?

— Où veux-tu en venir ? grommela Takver, s'enfonçant plus profondément sous la couverture.

— Eh bien, à ceci. Que nous avons honte de dire que nous avons refusé un poste. Que la conscience sociale domine complètement la conscience individuelle, au lieu d'être en équilibre avec elle. Nous ne coopérons pas – nous *obéissons*. Nous craignons d'être proscrits, d'être traités de paresseux, de dysfonctionnels, d'égotistes. Nous craignons l'opinion de notre voisin plus que nous ne respectons notre liberté de choix. Tu ne me crois pas, Tak, mais essaie, essaie seulement de t'écarter de toi, juste en imagination, et regarde comment tu te sens. Tu te rends compte alors de ce qu'est Tirin, et pourquoi c'est une épave, un esprit perdu. C'est un criminel ! Nous avons créé le crime, tout comme les propriétaires. Nous forçons un homme hors de la sphère de notre approbation, et ensuite nous le condamnons pour cela. Nous avons fait des lois, des lois de comportement conventionnel, nous avons construit des murs tout autour de nous-mêmes, et nous ne pouvons pas les voir, parce qu'ils font partie de notre pensée. Tir n'a jamais fait cela. Je le connaissais depuis que nous avions dix ans. Il n'a jamais fait cela, il n'a jamais pu construire de murs. C'était un rebelle naturel. Un Odonien naturel – un vrai ! C'était un homme libre, et le reste d'entre nous, ses frères, nous l'avons poussé à la folie en punition de son premier acte libre.

— Je ne crois pas que Tir était une personne très forte, dit Takver d'un ton défensif, emmitouflée dans le lit.

— Non, il était très vulnérable.

Il y eut un long silence.

— Il est évident qu'il te hante, dit-elle. Sa pièce. Ton livre.

— Mais je suis plus chanceux. Un scientifique peut prétendre que son travail n'est pas lui-même, que ce n'est qu'une vérité impersonnelle. Un artiste ne peut pas se cacher derrière la vérité. Il ne

peut se cacher nulle part.

Takver le regarda du coin de l'œil pendant un moment, puis se retourna et s'assit, remontant la couverture autour de ses épaules.

— Brrr ! Qu'il fait froid !… J'avais tort, pas vrai, au sujet du livre. Laisser Sabul le censurer partiellement et mettre son nom dessus. Cela semblait bien. C'était placer le livre avant le travailleur, le groupe avant la vanité, la communauté avant l'ego, tout ça. Mais ce n'était pas ça du tout, n'est-ce pas ? C'était une capitulation. Une capitulation devant l'autoritarisme de Sabul.

— Je ne sais pas. Comme cela, il a été imprimé.

— La bonne fin, mais obtenue par de mauvais moyens ! J'y ai pensé pendant longtemps à Rolny, Shev. Je vais te dire ce qui n'allait pas. J'étais enceinte. Les femmes enceintes n'ont pas d'éthique. Simplement le sens du sacrifice le plus primitif. Au diable le livre, et l'alliance, et la vérité, s'ils menacent le précieux fœtus ! C'est un instinct de conservation de l'espèce, mais il peut représenter un danger pour la communauté ; il est biologique, et non social. Un homme peut s'estimer heureux de ne pas être pris dans ses griffes. Mais il ferait mieux de se rendre compte qu'une femme peut l'être, et y faire attention. Je crois que c'est pour cette raison que les vieux hiérarchismes utilisaient les femmes comme des possessions. Pourquoi les femmes les laissaient-elles agir ainsi ? Parce qu'elles étaient enceintes tout le temps – parce qu'elles étaient déjà possédées, réduites à l'esclavage !

— D'accord, peut-être, mais notre société, ici, est une véritable communauté lorsqu'elle exprime réellement les idées d'Odo. C'est une femme qui a fait la Promesse ! Qu'est-ce que tu fais – tu t'abandonnes à des sentiments de culpabilité ? Tu te roules dans la bauge ?

Il n'avait pas utilisé le mot « bauge », car il n'y avait pas d'animaux sur Anarres pour en faire, mais un mot composé, signifiant littéralement « se couvrir continuellement d'une épaisse couche d'excréments ». La flexibilité et la précision du Pravique prêtaient à la création de puissantes métaphores que ses inventeurs n'avaient pas prévues.

— Non. C'était très bien de porter Sadik ! Mais j'avais tort en ce qui concerne le livre.

— Nous avions tort tous les deux. Nous avons toujours tort ensemble. Tu ne penses quand même pas que tu as décidé pour moi ?

— Dans ce cas précis, je croyais que si.

— Non. Le fait est qu'aucun de nous n'a pris de décision. Aucun de nous n'a choisi. Nous avons laissé Sabul choisir pour nous. Notre propre Sabul interne – la convention, le moralisme, la crainte de l'ostracisme social, la peur d'être différent, la peur d'être libre ! Mais cela ne se reproduira jamais plus. J'apprends lentement, mais

j'apprends.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Takver, avec un agréable frisson d'excitation dans la voix.

— Aller à Abbenay avec toi et créer un syndicat, un syndicat de presse. Et publier les *Principes* en entier. Et tout ce que nous aimons. L'*Esquisse d'une Éducation Scientifique Ouverte* de Bedap, que la CPD ne publierait pas. Et la pièce de Tirin. Je lui dois bien ça. Il m'a appris ce que sont les prisons, et qui les construit. Ceux qui construisent des murs sont leurs propres prisonniers. Je vais remplir ma fonction propre dans l'organisme social. Je vais abattre des murs.

— Cela risque de faire du bruit, dit Takver, serrée dans les couvertures.

Elle s'allongea contre lui et il plaça son bras autour de ses épaules.

— J'espère que oui, dit-il.

Longtemps après que Takver se fût endormie, cette nuit-là, Shevek resta éveillé, les mains sous la tête, regardant les ténèbres, écoutant le silence. Il pensa à son long voyage pour venir depuis la Poussière, se rappelant le paysage plat et les mirages du désert, le conducteur du train à la tête chauve et bronzée, aux yeux candides, qui avait dit qu'on devait travailler avec le temps, et non pas contre lui.

Shevek avait appris quelque chose sur sa propre volonté durant ces quatre dernières années. Dans sa frustration, il avait appris sa force. Aucun impératif social ou éthique ne l'égalait. Pas même la faim ne pouvait la réprimer. Moins il avait, plus absolu devenait son besoin d'être.

Il reconnaissait ce besoin, en termes odoniens, comme étant sa « fonction cellulaire », le terme analogique désignant l'individualité de l'individu, le travail qu'il pouvait accomplir au mieux, donc sa meilleure contribution envers la société. Une société saine le laisserait exercer librement cette fonction optimale, trouvant dans la coordination de telles fonctions sa force et sa faculté d'adaptation. C'était une idée centrale dans l'*Analogie* d'Odo. Que la société odonienne d'Anarres ait perdu l'idéal ne diminuait pas, à ses yeux, sa responsabilité personnelle envers cet idéal ; bien au contraire. Une fois écarté le mythe de l'État, la véritable mutualité et la réciprocité de la société et de l'individu devenaient claires. On pouvait demander un sacrifice à l'individu, mais jamais une compromission : car bien que la société seule puisse procurer la sécurité et la stabilité, seul l'individu, la personne, avait le pouvoir du choix moral – le pouvoir de changer, fonction essentielle de la vie. La société odonienne était conçue comme une révolution permanente, et la révolution commençait dans

l'esprit pensant.

Shevek avait réfléchi à tout ceci, en ces termes mêmes, car sa conscience était totalement odonienne.

Il était donc certain, maintenant, que sa volonté radicale et entière de créer était, en termes odoniens, sa propre justification. Son sentiment d'une responsabilité primordiale envers son travail ne le coupait pas de ses compagnons, de sa société, comme il l'avait cru. Cela le liait totalement à eux.

Il comprit aussi qu'un homme qui éprouvait ce sentiment de responsabilité à propos d'une chose était obligé de le mettre en œuvre dans tous les domaines. C'était une erreur de se considérer comme le véhicule de ce sentiment et rien d'autre, d'y sacrifier aucune autre obligation.

Cette espèce de sacrifice était ce que Takver avait dit reconnaître en elle quand elle était enceinte, et elle en avait parlé avec horreur, avec un certain dégoût d'elle-même, parce qu'elle aussi était une Odonienne, et que la séparation des moyens et des fins était, pour elle aussi, quelque chose de faux. Pour elle comme pour lui, il n'y avait pas de fin. Il y avait un processus, et le processus était tout. Vous pouviez aller dans une direction pleine de promesses ou vous pouviez vous tromper, mais vous ne partiez pas avec l'intention de vous arrêter jamais. Toutes les responsabilités, tous les engagements, ainsi compris, prenaient une substance et une durée.

Et son engagement mutuel avec Takver, leur relation étaient restés parfaitement vivants durant les quatre années de leur séparation. Tous deux en avaient souffert, et souffert beaucoup, mais aucun d'eux n'avait pensé à échapper à la souffrance en reniant cet engagement.

Car après tout, pensa-t-il alors, allongé dans la chaleur du sommeil de Takver, c'était la joie qu'ils recherchaient tous les deux – la perfection de l'être. En échappant à la souffrance, on échappe aussi à la chance de la joie. On peut obtenir un plaisir, ou des plaisirs, mais on ne sera pas comblé. On ne saura pas ce que c'est de retourner chez soi.

Takver soupira doucement dans son sommeil, comme si elle l'approuvait, puis elle se tourna, poursuivant quelque rêve tranquille.

L'accomplissement, pensa Shevek, est une fonction du temps. La recherche du plaisir est circulaire, renouvelée, atemporelle. La recherche de diversité du spectateur, du chasseur de frissons, du vagabond sexuel, se termine toujours au même endroit. Elle a une fin. Elle s'achève et doit être recommencée. Ce n'est pas un voyage et un retour, mais un cercle fermé, une pièce close, une cellule.

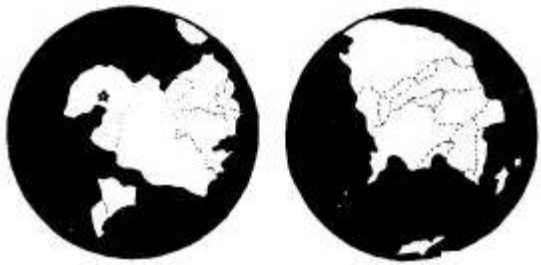
Et en dehors de cette pièce close se trouve le paysage du temps, dans lequel l'esprit peut, avec de la chance et du courage, construire

les routes et les villes de la fidélité, fragiles, expédientes, improbables : un paysage habitable par des êtres humains.

Un acte n'est humain que lorsqu'il se produit dans le paysage du passé et du futur. La loyauté, qui affirme la continuité du passé et du futur, reliant le temps en un tout, est la racine de la force humaine ; on ne peut rien faire de bon sans elle.

Ainsi, regardant ces quatre dernières années, Shevek ne les vit pas comme perdues, mais comme une partie de l'édifice que Takver et lui construisaient avec leur vie. Ce qu'il y a de bien quand on travaille avec le temps, et non pas contre lui, pensa-t-il, c'est qu'il n'est pas perdu. Même la souffrance compte.

Chapitre XI
Urras



Rodarred, la vieille capitale de la province d'Avan, était une ville de pointes : une forêt de pins et, surmontant les flèches des pins, une forêt encore plus élancée de tours. Les rues étaient sombres et étroites, moussues, souvent brumeuses, bordées d'arbres. Les sept ponts qui traversaient la rivière étaient les seuls endroits d'où l'on pouvait voir les sommets des tours en levant les yeux. Certaines avaient plusieurs centaines de pieds de haut, d'autres n'étaient que de simples bourgeons, comme des maisons ordinaires légèrement surélevées. Certaines étaient en pierre, d'autres en porcelaine, en mosaïque, en feuilles de verre coloré, en plaques de cuivre, de fer, d'or, incroyablement décorées, délicates, scintillantes. Durant les trois cents années de son existence, le Conseil Mondial des Gouvernements Urrastis avait eu son siège parmi ces rues hallucinantes et agréables. De nombreuses ambassades et consulats auprès du CMG et de l'A-Io se trouvaient aussi à Rodarred, qui n'était qu'à une heure seulement de Nio Esseia et du siège du gouvernement national.

L'Ambassade terrienne auprès du CMG était située dans le Château du Fleuve, qui se cachait entre l'autoroute de Nio et le fleuve, et ne lançait qu'une seule tour basse et réticente avec un toit carré et d'étroites fenêtres latérales faisant penser à des yeux à demi clos. Ses murs avaient résisté aux armes et aux intempéries depuis quatorze siècles. Du côté de la terre, il était bordé d'arbres sombres entre lesquels un pont-levis enjambait un fossé. Le pont-levis était baissé, et les portes grandes ouvertes. Le fossé, le fleuve, l'herbe verte, les murs noirs, le drapeau qui flottait au sommet de la tour, tout cela scintillait faiblement tandis que le soleil s'infiltrait à travers le brouillard du fleuve, et que les cloches de toutes les tours de Rodarred accomplissaient leur longue tâche harmonieuse et folle, qui consistait à sonner sept heures.

Dans le château, derrière le bureau de réception très moderne, un

employé accomplissait un énorme bâillement.

— Nous n'ouvrons pas avant huit heures, dit-il d'une voix morne.

— Je veux voir l'Ambassadrice.

— L'Ambassadrice prend son petit déjeuner. Il vous faut prendre rendez-vous.

En disant cela, l'employé essuya ses yeux humides et fut capable de voir clairement le visiteur pour la première fois. Il le fixa du regard, remua plusieurs fois les mâchoires, et dit :

— Qui êtes-vous ? Où… Que voulez-vous ?

— Je veux voir l'Ambassadrice.

— Attendez un moment, dit l'employé avec le plus pur accent nioti en fixant toujours le visiteur, et il tendit la main vers un téléphone.

Une voiture venait de se ranger entre le pont-levis et l'entrée de l'Ambassade, et plusieurs hommes en sortaient ; les boucles de métal de leurs uniformes noirs luisaient dans le soleil. Deux autres hommes venaient d'entrer par le vestibule de la partie centrale du bâtiment, parlant ensemble ; des gens étranges, vêtus bizarrement. Shevek contourna le bureau de réception et s'avança vers eux, essayant de courir.

— Aidez-moi ! dit-il.

Ils parurent surpris. L'un d'eux se recula en fronçant les sourcils. L'autre regarda derrière Shevek le groupe en uniforme qui pénétrait au même instant dans l'Ambassade.

— Par ici, dit-il avec sang-froid.

Il prit le bras de Shevek et passa avec lui dans un petit bureau latéral, en deux temps trois mouvements, comme un danseur de ballet.

— Que se passe-t-il ? Vous êtes de Nio Esseia ?

— Je veux voir l'Ambassadrice.

— Êtes-vous l'un des grévistes ?

— Shevek. Je m'appelle Shevek. Je suis d'Anarres.

Les yeux de l'étranger brillèrent d'un regard intelligent dans son visage d'un noir de jais.

— *Man dieu !* dit le Terrien dans un souffle, puis il demanda en Iotique : Est-ce que vous demandez l'asile ?

— Je ne sais pas. Je…

— Venez avec moi, Dr Shevek. Allons dans une pièce où vous pourrez vous asseoir.

Il y eut des couloirs, des escaliers, la main de l'homme noir sur son bras.

Des gens essayaient de lui enlever son manteau. Il se débattit, craignant qu'ils ne veuillent prendre le calepin dans la poche de sa chemise. Quelqu'un parla d'une façon autoritaire dans une langue étrangère, et quelqu'un d'autre lui dit :

— Ce n'est rien. Il essaie de voir si vous êtes blessé. Votre manteau est taché de sang.

— Un autre homme, dit Shevek. C'est le sang d'un autre homme.

Il s'efforça de s'asseoir, bien que la tête lui tournât. Il était sur une couchette dans une grande salle éclairée par le soleil ; apparemment, il s'était évanoui. Quelques hommes et une femme se tenaient près de lui. Il les regarda sans comprendre.

— Vous êtes à l'Ambassade de Terra, Dr Shevek. Vous êtes sur un sol terrien, ici. Vous êtes parfaitement à l'abri. Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le désirerez.

La peau de la femme était d'un brun-jaune, comme la terre ferreuse, et sans poil, sauf sur le crâne ; elle n'était pas rasée, mais simplement sans poil. Ces traits étaient étranges et enfantins, une petite bouche, un nez bas, des yeux avec de longues paupières pleines, des pommettes et un menton ronds, assez grosse. Toute sa silhouette était arrondie, souple, enfantine.

— Vous êtes à l'abri, ici, répéta-t-elle.

Il tenta de parler, mais n'y parvint pas. Un des hommes lui appuya doucement sur la poitrine, en disant :

— Allongez-vous, allongez-vous.

Il s'allongea, mais murmura :

— Je veux voir l'Ambassadrice.

— Je suis l'Ambassadrice, dit-elle. Je m'appelle Keng. Nous sommes heureux que vous soyez venu vers nous. Vous êtes en sûreté, ici. Reposez-vous, maintenant, Dr Shevek, nous parlerons plus tard. Rien ne presse.

Sa voix avait une résonance mélodieuse et bizarre, mais elle était rauque, comme la voix de Takver.

— Takver, dit-il, dans sa propre langue, je ne sais pas quoi faire.

— Dormez, dit-elle, et il dormit.

Après deux jours de sommeil et de repas, à nouveau vêtu de son costume ioti gris qu'ils avaient fait nettoyer et repasser pour lui, il fut conduit jusqu'au salon privé de l'Ambassadrice, au troisième étage de la tour.

L'Ambassadrice ne s'inclina pas devant lui, et ne lui serra pas la main, mais elle joignit ses paumes devant ses seins en souriant.

— Je suis heureuse de voir que vous allez mieux, Dr Shevek. Non, je devrais dire simplement Shevek, n'est-ce pas ? Asseyez-vous, je vous en prie. Je suis désolée de devoir vous parler en Iotique, une langue étrangère pour nous deux. Je ne connais pas votre langue. J'ai entendu dire qu'elle était très intéressante, la seule langue inventée rationnellement qui soit devenue celle d'un grand peuple.

Il se sentit grand, fort, poilu devant cette étrangère raffinée. Il

s'assit dans un des profonds fauteuils moelleux. Keng s'assit également, mais en faisant une grimace.

— J'ai le dos abîmé, dit-elle, à force de m'asseoir dans ces fauteuils confortables !

Et Shevek se rendit compte alors que ce n'était pas une femme de trente ans ou moins, comme il l'avait cru, mais qu'elle avait une soixantaine d'années, ou plus ; sa peau douce et son physique enfantin l'avaient trompé.

— Chez moi, continua-t-elle, nous nous asseyons généralement sur des coussins posés sur le sol. Mais si je faisais cela ici je devrais lever encore davantage les yeux vers tout le monde. Vous autres Cetiens êtes tous si grands !… Nous avons un petit problème. C'est-à-dire, pas vraiment nous, mais le gouvernement de l'A-Io en a un. Vos amis d'Anarres, ceux qui maintiennent une communication radio avec Urras, vous savez, ils ont demandé avec insistance à vous parler. Et le gouvernement ioti est embarrassé. – Elle sourit, un sourire amusé. – Ils ne savent pas quoi répondre.

Elle était calme. Elle était calme comme une pierre usée par l'eau qui, lorsqu'on la contemple, calme l'esprit. Shevek s'enfonça dans son fauteuil et mit un temps considérable à répondre.

— Le gouvernement ioti sait-il que je suis ici ?

— Eh bien, pas officiellement. Nous n'avons rien dit, et ils n'ont rien demandé. Mais nous avons plusieurs employés et secrétaires iotis qui travaillent ici à l'Ambassade. Alors, bien sûr, ils le savent.

— Est-ce un danger pour vous – que je sois ici ?

— Oh non. Ceci est une ambassade auprès du Conseil Mondial des Gouvernements, pas de la nation de l'A-Io. Vous aviez parfaitement le droit de venir ici, ce que le reste du Conseil Mondial forcerait l'A-Io à admettre. Et comme je vous l'ai dit, ce château est un territoire terrien. – Elle sourit à nouveau ; son visage lisse se plissa en une infinité de petites rides, puis se déplissa. – Une délicieuse fantaisie de diplomates ! Ce château, à onze années lumière de ma Terre, cette pièce dans une tour de Rodarred, en A-Io, sur la planète Urras du Soleil Tau Ceti, c'est un territoire terrien.

— Alors vous pouvez leur dire que je suis ici.

— Bien. Cela simplifiera les choses. J'attendais votre consentement.

— Il n'y avait pas de… message pour moi, d'Anarres ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas demandé. Je n'y ai pas pensé de votre point de vue. Si quelque chose vous inquiète, nous pourrions communiquer avec Anarres. Nous connaissons la longueur d'onde qu'ont utilisée vos amis de là-haut, bien sûr, mais nous ne l'avons pas utilisée nous-mêmes parce que personne ne nous avait invités à le faire. Il semblait plus sage de ne pas se presser. Mais nous pouvons

facilement vous obtenir une communication.

— Vous avez un transmetteur ?

— Notre vaisseau nous relayera – le vaisseau hainien qui tourne en orbite autour d'Urras. Hain et Terra travaillent ensemble, vous savez. L'ambassadeur hainien sait que vous êtes chez nous ; il est la seule personne qui ait été informée officiellement. Aussi la radio est-elle à votre service.

Il la remercia, avec la simplicité de quelqu'un qui ne regarde pas derrière l'offre pour découvrir son motif. Elle l'étudia pendant un instant, de ses yeux intelligents, calmes et directs.

— J'ai entendu votre discours, dit-elle.

Il la regarda comme s'il était loin d'elle.

— Mon discours ?

— Quand vous avez parlé à la grande manifestation de la Place du Capitole. Il y a une semaine aujourd'hui. Nous écoutons toujours la radio clandestine, les émissions des Travailleurs Socialistes et des Libertaires. Bien sûr, ils rendaient compte de la manifestation. Je vous ai entendu parler. J'étais très émue. Et puis il y a eu un bruit, un bruit étrange, et on a pu entendre la foule commencer à hurler. Ils n'ont pas expliqué pourquoi. Les gens criaient. Et puis ça s'est arrêté d'un seul coup. C'était terrible, terrible à écouter. Et vous y étiez. Comment avez-vous pu vous échapper ? Comment vous ont-ils fait sortir de la ville ? La Vieille Ville est toujours cernée ; il y a trois régiments de soldats à Nio ; chaque jour, ils cueillent les grévistes et les suspects par douzaines et par centaines. Comment êtes-vous arrivé ici ?

Il sourit doucement.

— Dans un taxi.

— Malgré tous les barrages ? Et avec ce manteau couvert de sang ? Et tout le monde sait à quoi vous ressemblez.

— J'étais caché sous le siège arrière. Le taxi était réquisitionné, est-ce le mot exact ? C'est un risque que plusieurs personnes ont pris pour moi.

Il baissa les yeux vers ses mains posées sur ses cuisses. Il était assis très calmement et parlait d'une voix tranquille, mais il y avait en lui une tension intérieure, un effort, visible dans ses yeux et dans les plis qui entouraient sa bouche. Il réfléchit un moment, puis continua de la même voix détachée.

— Au début, c'était de la chance. Quand je suis sorti de ma cachette, j'ai eu de la chance de ne pas me faire arrêter tout de suite. Mais je suis parvenu à entrer dans la Vieille Ville. Après cela, ce n'était plus seulement de la chance. Ils ont décidé pour moi où je devais aller, et ils ont tout préparé pour m'amener ici, ce sont eux qui ont pris les risques. – Il dit un mot dans sa propre langue, puis le traduisit : La solidarité…

— C'est très étrange, dit l'Ambassadrice de Terra. Je ne sais presque rien de votre monde, Shevek. Je n'en sais que ce que nous disent les Urrastis, puisque votre peuple ne nous laisse pas venir sur Anarres. Je sais bien sûr que la planète est aride et désolée, et comment la colonie a été fondée, que c'est une expérience de communisme non autoritaire, et qu'elle a survécu depuis cent soixante-dix ans. J'ai lu quelques-uns des écrits d'Odo – pas beaucoup. Je pensais que ce n'était pas très important par rapport aux événements qui se passent sur Urras maintenant, plutôt lointain, une expérience intéressante. Mais j'avais tort, n'est-ce pas ? C'est important. Peut-être Anarres est-elle la clef d'Urras… Les révolutionnaires de Nio sont issus de cette même tradition. Ils ne faisaient pas simplement la grève pour de meilleurs salaires ou pour protester contre la mobilisation. Ils ne sont pas seulement socialistes, ce sont des anarchistes ; ils faisaient la grève contre le pouvoir. Voyez-vous, la taille de la manifestation, la force du sentiment populaire et la réaction de panique du gouvernement, tout cela semblait très difficile à comprendre. Pourquoi une telle agitation ? Le gouvernement d'ici n'est pas despotique. Les riches sont vraiment très riches, mais les pauvres ne sont pas si pauvres. Ils ne sont pas esclaves et ne meurent pas de faim. Pourquoi ne se contentent-ils pas du pain et des discours ? Pourquoi sont-ils hypersensibles ?… Maintenant je commence à voir pourquoi. Mais ce qui est toujours inexplicable, c'est que le gouvernement de l'A-Io, sachant que cette tradition libertaire était toujours vivante, et connaissant le mécontentement qui règne dans les villes industrielles, vous ait quand même fait venir ici. C'était mettre le feu aux poudres !

— Je n'étais pas censé m'approcher de la poudre. Je devais être tenu à l'écart de la populace, vivre parmi les universitaires et les riches. Ne pas voir les pauvres. Ne rien voir de laid. Je devais être mis dans du coton au fond d'une boîte enveloppée dans un papier protégé par un carton emballé dans un sac en plastique, comme tout ce qu'on trouve ici. Et là j'étais censé être heureux et faire mon travail, le travail que je ne pouvais pas faire sur Anarres. Et quand ce travail aurait été terminé, j'étais censé le leur donner pour qu'ils puissent vous menacer avec.

— Nous menacer ? Vous voulez dire Terra, et Hain, et les autres puissances interstellaires ? Nous menacer avec quoi ?

— Avec l'annihilation de l'espace.

Elle fut silencieuse pendant un instant.

— C'est ce que vous faites ? dit-elle de sa voix douce et amusée.

— Non. Ce n'est pas ce que je fais ! En premier lieu, je ne suis pas un inventeur, ni un ingénieur. Je suis un théoricien. Ce qu'ils veulent me soutirer, c'est une théorie. Une théorie du Champ Général en

physique temporelle. Vous savez ce que c'est ?

— Shevek, votre physique cetienne, votre Science Noble, est incompréhensible pour moi. Je n'ai pas de formation poussée en mathématiques, ni en physique, ni en philosophie, et elle semble être constituée de ces trois choses, et de la cosmologie, et d'autres encore. Mais je sais ce que vous voulez dire quand vous parlez de Théorie de la Simultanéité, à la façon dont je sais ce qu'on entend par Théorie de la Relativité ; c'est-à-dire, je sais que la théorie de la relativité a donné quelques grands résultats pratiques ; et je suppose donc que votre physique temporelle peut rendre possible une nouvelle technologie.

Il acquiesça de la tête.

— Ce qu'ils veulent, répondit-il, c'est le transfert instantané de la matière à travers l'espace. La transilience. Le voyage spatial, vous voyez, mais sans traverser l'espace et sans intervalle de temps. Ils peuvent y arriver un jour ; sans doute pas à partir de mes équations. Mais d'après mes équations, ils peuvent faire l'ansible, s'ils le désirent. Les hommes ne peuvent pas sauter les grands vides, mais les idées le peuvent.

— Qu'est-ce donc qu'un ansible, Shevek ?

— Une idée. – Il sourit sans beaucoup d'humour. – Ce sera un appareil qui permettra la communication sans intervalle temporel entre deux points de l'espace. L'appareil ne transmettra pas de messages, bien sûr ; la simultanéité, c'est l'identité. Mais pour notre perception, cette simultanéité fonctionnera comme une transmission, comme un envoi du message. Et nous pourrons ainsi l'utiliser pour parler entre les mondes, sans cette longue attente que demandent les impulsions électromagnétiques pour que le message arrive et que la réponse revienne. C'est vraiment quelque chose de très simple. Comme une sorte de téléphone.

Keng se mit à rire.

— La simplicité des physiciens ! Alors comme ça, je pourrais prendre le – l'ansible ? – et parler avec mon fils à Delhi ? Et avec ma petite-fille, qui avait cinq ans quand je suis partie, et qui a vieilli de onze ans pendant que je voyageais de Terra vers Urras dans un vaisseau qui approchait de la vitesse de la lumière. Et je pourrais savoir ce qui se passe chez moi *maintenant* et non pas il y a onze ans. Et des décisions pourraient être prises, et des accords obtenus, et des informations partagées. Je pourrais parler avec des diplomates sur Chiffewar, vous pourriez parler à des physiciens sur Hain, il ne faudrait plus une génération aux idées pour aller d'un monde à l'autre… Vous savez, Shevek, je crois que votre quelque chose de très simple pourrait changer la vie des milliards d'habitants des neuf Mondes Connus ?

Il acquiesça.

— Cela rendrait possible une ligue des mondes, dit-elle. Une fédération. Nous sommes retenus à l'écart les uns des autres par les années, les décennies qui s'écoulent entre le départ et l'arrivée, entre la question et la réponse. C'est comme si vous aviez inventé le langage humain ! Nous pouvons parler – nous pouvons enfin parler ensemble.

— Et que direz-vous ?

Le ton amer de sa voix étonna Keng. Elle le regarda sans rien dire.

Il se pencha en avant sur son fauteuil et se frotta le front d'un air malheureux.

— Écoutez, dit-il, je dois vous expliquer pourquoi je suis venu vous voir, et aussi pourquoi je suis venu sur ce monde. Je suis venu pour l'idée. Pour l'amour de l'idée. Sur Anarres, voyez-vous, nous nous sommes isolés. Nous ne parlons pas avec d'autres gens, avec le reste de l'humanité. Je ne pouvais pas finir mon travail là-haut. Et si j'avais pu le finir, ils n'en auraient pas voulu, ils n'en voient pas l'utilité. Alors je suis venu ici. Ici se trouve ce dont j'ai besoin – la discussion, le partage, une expérience au Laboratoire de Recherche sur la Lumière qui prouve quelque chose qu'elle n'était pas destinée à prouver, un livre sur la Théorie de la Relativité venu d'un monde étranger, la stimulation dont j'avais besoin. Et ainsi, j'ai enfin terminé le travail. Il n'est pas encore mis par écrit, mais j'ai les équations et le raisonnement, c'est fait. Cependant, les idées qui sont dans ma tête ne sont pas les seules qui soient importantes pour moi. Ma société est aussi une idée. Et j'ai été formé par elle. Une idée de liberté, de changement, de solidarité humaine, une idée importante. Et bien qu'ayant été très stupide, j'ai vu finalement qu'en poursuivant l'une, la physique, je trahissais l'autre. Je laissais les propriétaires *m'acheter la vérité.*

— Que pouviez-vous faire d'autre, Shevek ?

— N'y a-t-il pas une autre solution que la vente ? N'est-il pas possible de donner ?

— Oui…

— Ne comprenez-vous pas que je veux vous donner ceci – à vous, et à Hain et aux autres mondes – et aux nations d'Urras ? Mais à vous tous ! Afin qu'aucun de vous ne puisse l'utiliser, comme le désire l'A-Io, pour obtenir un pouvoir sur les autres, pour devenir encore plus riche et gagner encore plus de guerres. Pour que vous ne puissiez pas utiliser la vérité pour votre propre profit, mais seulement pour le bien commun.

— À la longue, la vérité finit généralement par ne plus servir que le bien commun, dit Keng.

— À la longue, oui, mais je ne veux pas attendre. Je n'ai qu'une vie, et je ne la passerai pas à servir la cupidité, et le profit, et les mensonges. Je ne servirai *aucun* maître.

Le calme de Keng lui demandait un effort bien plus grand qu'au début de leur discussion. La force de la personnalité de Shevek, qui n'était pas freinée par la moindre gêne ou la moindre considération défensive, était formidable. Elle était impressionnée par lui, et le regardait avec compassion, ainsi qu'avec une certaine crainte.

— À quoi ressemble-t-elle, dit l'Ambassadrice, comment est-elle, cette société qui vous a formé ? Je vous ai entendu parler d'Anarres, sur la Place du Capitole, et j'ai pleuré en vous écoutant, mais je ne vous croyais pas vraiment. Les hommes parlent toujours de chez eux, de leur pays lointain… Mais *vous n'êtes pas* comme les autres hommes. Il y a en vous une différence.

— La différence de l'idée, répondit-il. C'est aussi pour cette idée que je suis venu ici. Pour Anarres. Puisque mon peuple refuse de regarder à l'extérieur, je pensais que je pourrais faire en sorte que les autres regardent vers nous. Je croyais qu'il serait mieux de ne pas nous tenir à l'écart derrière un mur, mais d'être une société parmi les autres. Un monde parmi les autres, qui donne et qui prend. Mais j'avais tort… J'avais complètement tort.

— Pourquoi ? Assurément…

— Parce qu'il n'y a rien, rien sur Urras dont nous autres Anarrestis avons besoin ! Nous sommes partis les mains vides, il y a cent soixante-dix ans, et nous avons eu raison. Nous n'avons rien emporté. Parce qu'il n'y a rien ici que les États et leurs armes, les riches et leurs mensonges, et les pauvres et leur misère. Il n'y a aucun moyen d'agir avec un cœur pur, sur Urras. Vous ne pouvez rien faire qui ne soit en rapport avec le profit, et la crainte de perdre, et le désir de puissance. Vous ne pouvez pas dire bonjour sans savoir lequel d'entre vous est « supérieur » à l'autre, ou du moins essaye de le prouver. Vous ne pouvez pas agir comme un frère envers les autres gens, vous devez les manipuler, ou les commander, ou leur obéir, ou les tromper. Vous ne pouvez pas « toucher » une autre personne, et pourtant ils ne vous laissent jamais seul. Il n'y a pas de liberté. C'est une boîte – Urras est une boîte, un paquet, avec le joli papier d'emballage que forment le ciel bleu, les champs, les forêts et les grandes villes. Et quand vous ouvrez la boîte, qu'y a-t-il à l'intérieur ? Une cave sombre et poussiéreuse, et un homme mort. Un homme dont la main a été déchiquetée parce qu'il la tendait aux autres. J'ai finalement atteint l'Enfer. Desar avait raison ; l'Enfer, c'est Urras.

Malgré l'intensité de ses paroles, il s'exprimait simplement, avec une sorte d'humilité, et l'Ambassadrice de Terra le regarda à nouveau avec un étonnement prudent mais sympathique, comme si elle ne savait pas du tout comment prendre cette simplicité.

— Nous sommes tous les deux des étrangers ici, Shevek, dit-elle enfin. Et je viens de bien plus loin dans l'espace et dans le temps. Et

pourtant je commence à penser que je suis bien moins étrangère à Urras que vous ne l'êtes… Laissez-moi vous dire à quoi ce monde ressemble pour moi. Pour moi, et pour tous mes amis Terriens qui ont vu cette planète, Urras est la plus agréable, la plus diversifiée, la plus belle de toutes les planètes habitées. C'est le monde qui ressemble le plus au Paradis.

Elle le regarda calmement, d'un air doux ; il ne répondit rien.

— Je sais qu'il s'y trouve des choses mauvaises, qu'il est plein d'injustices, de cupidité, de stupidité, de gaspillage. Mais il y a aussi beaucoup de bonnes choses, la beauté, la vitalité, la perfection. C'est ainsi qu'un monde devrait être ! Il est *vivant*, extraordinairement vivant… vivant d'espoir, malgré tous ses maux. N'est-ce pas vrai ?

Il acquiesça.

— Maintenant, vous, un homme d'un monde que je ne peux même pas imaginer, vous qui considérez mon Paradis comme un Enfer, voulez-vous savoir à quoi ressemble *ma* planète ?

Il resta silencieux, la regardant de ses yeux clairs et attentifs.

— Ma planète, ma Terre, est une ruine. Une planète gaspillée par la race humaine. Nous nous sommes multipliés, et gobergés et nous nous sommes battus jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, et ensuite nous sommes morts. Nous n'avons contrôlé ni notre appétit, ni notre violence : nous ne nous sommes pas adaptés. Nous nous sommes détruits nous-mêmes. Mais nous avons d'abord détruit la planète. Il ne reste plus de forêts sur ma Terre. L'air est gris, le ciel est gris, il y fait toujours chaud. C'est habitable, c'est toujours habitable, mais pas comme l'est ce monde-ci. Celui-ci est un monde vivant, une harmonie. Le mien est discordant. Vous autres, Odoniens, avez choisi un désert ; nous, Terriens, avons fait de notre monde un désert… Nous y survivons, comme vous le faites. Les gens sont tenaces ! Nous sommes près d'un demi-milliard en ce moment. Autrefois, nous avons été neuf milliards. On peut encore voir partout les vieilles villes. Les os et les briques tombent en poussière, mais pas les petits morceaux de plastique – et ils ne s'adaptent pas non plus. Nous avons échoué en tant qu'espèce, en tant qu'espèce sociale. Nous sommes ici, maintenant, parlant d'égal à égal avec d'autres sociétés humaines sur d'autres mondes, mais seulement grâce à la charité des Hainiens. Ils sont venus ; ils nous ont apporté leur aide. Ils ont construit des vaisseaux et nous les ont donnés, pour que nous puissions quitter notre monde ruiné. Ils nous ont traités gentiment, avec charité, comme l'homme fort traite celui qui est malade. C'est un peuple très étrange, ces Hainiens ; plus vieux que tous les autres ; infiniment généreux. Ils sont altruistes. Ils agissent à cause d'un sentiment de culpabilité que nous ne comprenons même pas, malgré tous nos crimes. Je crois que c'est leur passé, leur passé infini, qui les fait agir

ainsi, dans tout ce qu'ils font. Enfin, nous avons sauvé ce qui pouvait l'être, et rétabli une sorte de vie parmi les ruines, sur Terra, de la seule façon possible : c'est-à-dire au prix d'une centralisation totale. Le contrôle absolu sur l'utilisation de chaque acre de terre, de chaque morceau de métal, de chaque litre de carburant. Le rationnement total, le contrôle des naissances, l'euthanasie, la conscription générale dans les forces de production. L'enrégimentation absolue de chaque vie pour assurer la survie de l'espèce. Nous avions déjà réussi cela, quand les Hainiens sont arrivés. Ils nous ont apporté… un peu plus d'espoir. Pas beaucoup. Nous avons dépassé l'espoir… Nous ne pouvons que regarder de l'extérieur ce monde splendide, cette société vivante, cette Urras, ce Paradis. Nous ne pouvons que l'admirer, et peut-être l'envier un peu. Pas beaucoup.

— Et Anarres, telle que vous m'en avez entendu en parler… Qu'est-ce qu'Anarres représente pour vous, Keng ?

— Rien. Rien, Shevek. Nous avons perdu nos chances de devenir Anarres il y a des siècles, avant même son existence.

Shevek se leva et se dirigea vers la fenêtre, une des longues meurtrières horizontales de la tour. Il y avait une niche dans le mur, en dessous, sur laquelle un archer pouvait monter pour observer et tirer sur des assaillants qui approcheraient du portail principal ; si on ne montait pas sur cette niche, on ne pouvait voir par la fente que le ciel baigné de soleil, légèrement brumeux. Shevek se tint sous la fenêtre et regarda à l'extérieur ; il remplit ses yeux de lumière.

— Vous ne comprenez pas ce qu'est le temps, dit-il. Vous dites que le passé est fini, que le futur n'est pas réel, qu'il n'y a pas de changement, pas d'espoir. Vous pensez qu'Anarres est un futur qui ne peut pas être atteint, tout comme votre passé ne peut pas être changé. Et il n'y a plus que ce présent, cette Urras, ce présent riche, réel, stable, le moment immédiat. Et vous pensez que c'est quelque chose qui peut être possédé ! Vous l'enviez un peu. Vous croyez que c'est quelque chose que vous aimeriez avoir. Mais il n'est pas réel, vous savez. Il n'est pas stable, ni solide – rien ne l'est. Les choses changent, changent. Vous ne pouvez pas avoir quelque chose… Et vous pouvez encore moins avoir le présent, à moins d'accepter avec lui le passé et l'avenir. Non seulement le passé, mais aussi le futur, pas seulement le futur, mais aussi le passé ! Parce qu'ils sont réels : et ce n'est que leur réalité qui rend le présent réel ! Vous ne parviendrez pas à atteindre le stade d'Urras, ni même à la comprendre, à moins d'accepter la réalité, la réalité durable d'Anarres. Vous avez raison, nous sommes la clef. Mais quand vous avez dit cela, vous ne le pensiez pas vraiment. Vous ne croyez pas à Anarres. Vous ne croyez pas en moi, bien que je sois là, avec vous, dans cette pièce, en ce moment… Les gens de mon peuple avaient raison, et j'avais tort, en ceci : Nous ne pouvons pas

venir vers vous. Vous ne nous laisseriez pas venir. Vous ne croyez pas dans le changement, dans la chance, dans l'évolution. Vous préféreriez nous détruire plutôt qu'admettre notre réalité, plutôt qu'admettre qu'il y a un espoir ! Nous ne pouvons pas venir vers vous. Nous pouvons seulement attendre que vous veniez vers nous.

Keng eut une expression étonnée et pensive, et peut-être un peu ébahie.

— Je ne comprends pas… Je ne comprends pas, dit-elle enfin. Vous êtes comme quelqu'un de notre propre passé, un de ces vieux idéalistes, ces visionnaires de la liberté ; et cependant je ne vous comprends pas, comme si vous tentiez de me parler de choses futures ; et pourtant, comme vous l'avez dit, vous êtes ici, et maintenant !… – Elle n'avait pas perdu sa perspicacité. Elle ajouta au bout d'un court instant : Alors pourquoi êtes-vous venu vers moi, Shevek ?

— Oh, pour vous donner l'idée. Ma théorie, vous savez. Pour l'empêcher de devenir une propriété des Iotis, un investissement ou une arme. Si vous le voulez, la chose la plus simple à faire serait d'émettre les équations, de les donner aux physiciens partout sur ce monde, et aux Hainiens et aux autres planètes, dès que possible. Avez-vous envie de faire cela ?

— C'est plus qu'une envie.

— Cela ne représentera que quelques pages. Les preuves et certaines implications seraient plus longues, mais cela peut venir plus tard, et d'autres pourront y travailler si je ne le peux pas.

— Mais que ferez-vous ensuite ? Avez-vous l'intention de retourner à Nio ? La ville paraît calme, maintenant ; l'insurrection semble avoir échoué, du moins pour l'instant ; mais je crains que le gouvernement ioti ne vous considère comme un insurgé. Il y a Thu, bien sûr…

— Non. Je ne veux pas rester ici. Je ne suis pas un altruiste ! Si vous pouviez aussi m'aider en cela, je voudrais rentrer sur Anarres. Peut-être les Iotis souhaitent-ils aussi me renvoyer là-haut. Ce serait logique, je crois : me faire disparaître, nier mon existence. Bien sûr, ils peuvent considérer qu'il est plus facile de me tuer ou de me mettre en prison pour le reste de mes jours. Mais je ne veux pas encore mourir, et je ne veux surtout pas mourir en Enfer. Où va votre esprit, quand vous mourez en Enfer ? – Il rit ; il avait retrouvé toute la douceur de ses manières. – Si vous pouviez me ramener sur Anarres, je pense qu'ils seraient soulagés. Les anarchistes morts font des martyrs, vous savez, et continuent à vivre pendant des siècles. Mais ceux qui partent peuvent être oubliés.

— Je croyais pourtant savoir ce qu'était le « réalisme », dit Keng.

Elle sourit, mais c'était d'un sourire forcé.

— Comment le pouvez-vous, si vous ne savez pas ce qu'est

l’espoir ?

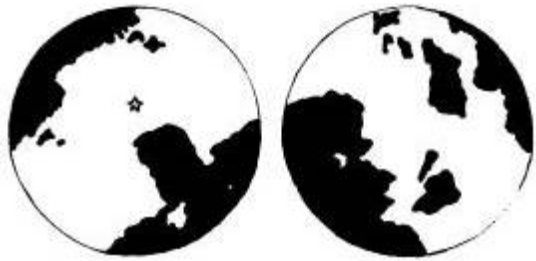
— Ne nous jugez pas trop durement, Shevek.

— Je ne vous juge pas du tout. Je demande simplement votre aide, pour laquelle je n’ai rien à vous donner en retour.

— Rien. Vous appelez rien votre théorie ?

— Mettez-la en balance avec la liberté d’un seul esprit humain, dit-il en se tournant vers elle, lequel pèsera le plus ? Pouvez-vous le dire ? Moi, je ne peux pas.

Chapitre XII
Anarres



— Je veux vous faire part d'un projet du Syndicat d'Initiative, dit Bedap. Vous savez que nous sommes en contact radio avec Urras depuis près de vingt décades…

— Malgré l'avis de ce conseil et de la Fédération de la Défense, et un vote majoritaire de l'Assemblée !

— Oui, répondit Bedap, dévisageant l'orateur, mais sans protester contre cette interruption.

Il n'y avait aucune règle de procédure parlementaire durant les réunions de la CPD. Les interruptions étaient parfois plus fréquentes que les exposés. Ce genre de réunions, comparé à une conférence bien menée d'un pouvoir exécutif, était une tranche de viande crue comparée à un schéma de câblage. Cependant, la viande crue fonctionne mieux qu'un schéma de câblage… à l'intérieur d'un animal.

Bedap connaissait tous ses vieux opposants du Conseil des Échanges Extérieurs ; cela faisait trois ans maintenant qu'il était venu les combattre. Celui qui l'avait interrompu était un nouveau, un jeune homme, qui venait probablement d'obtenir à la loterie un poste dans l'Assemblée de la CPD. Bedap le regarda d'un air bienveillant et continua.

— Ne relançons pas de vieilles querelles, d'accord ? Je vous en propose une nouvelle. Nous avons reçu un message intéressant d'un groupe d'Urrastis. Il nous est parvenu sur la longueur d'onde qu'utilisent nos correspondants iotis, mais en dehors des heures habituelles, et c'était un signal très faible. Il semble avoir été lancé d'un pays nommé le Benbili, et pas de l'A-Io. Le groupe se nomme « La Société Odonienne ». Ce sont apparemment des Odoniens postérieurs au Peuplement, qui vivent d'une certaine façon dans les failles de la loi et du gouvernement d'Urras. Leur message était adressé « aux frères d'Anarres ». Vous pouvez le lire dans le bulletin du Syndicat, c'est intéressant. Ils demandent si on pourrait leur permettre

d'envoyer des gens ici.

— Envoyer des gens ici ? Laisser des Urrastis venir ici ? Des espions ?

— Non, pour s'installer.

— Ils veulent que le Peuplement soit rouvert, c'est ça, Bedap ?

— Ils disent qu'ils sont pourchassés par leur gouvernement, et qu'ils espèrent que…

— Rouvrir le Peuplement ! À n'importe quel profiteur qui se déclare Odonien ?

Faire le compte rendu intégral d'un débat directorial anarresti serait difficile ; il se déroulait très vite, plusieurs orateurs discutaient souvent en même temps et personne ne parlait très longtemps ; il y avait une bonne part de sarcasme, et une bonne part de phrases inachevées ; le ton était plein d'émotions, souvent farouchement personnel ; une fin était atteinte, et pourtant il n'y avait pas de conclusion. C'était comme un débat entre des frères, ou entre des pensées dans un esprit indécis.

— Si nous laissons venir ces soi-disant Odoniens, comment se proposent-ils d'arriver jusqu'ici ?

C'était l'opposante que Bedap craignait le plus qui venait de parler, la femme calme et intelligente nommée Rulag. Elle avait été son ennemie la plus habile durant toutes ces années passées au conseil. Il lança un regard vers Shevek, qui assistait pour la première fois à ce conseil, afin d'attirer son attention sur cette femme. Quelqu'un avait dit à Bedap que Rulag était ingénieur, et il avait trouvé en elle la clarté et le pragmatisme d'un ingénieur, plus la haine d'un mécanicien pour la complexité et l'irrégularité. Elle s'opposait au Syndicat d'Initiative sur tous les points, même celui de son droit à l'existence. Ses arguments étaient solides, et Bedap la respectait. Parfois, quand elle parlait de la force d'Urras, et du danger qu'il y avait à traiter avec les forts tout en étant dans une position de faiblesse, il la croyait.

Car il arrivait que Bedap se demandât en lui-même si lui et Shevek n'avaient pas déclenché une série d'événements incontrôlables, quand ils s'étaient réunis durant l'hiver 68 afin de discuter des moyens par lesquels un physicien frustré pourrait imprimer son travail et le communiquer aux physiciens d'Urras. Quand ils avaient enfin établi le contact radio, les Urrastis avaient été bien plus pressés de parler et d'échanger des informations qu'ils ne s'y étaient attendus ; et quand ils avaient imprimé les comptes rendus de ces échanges, l'opposition sur Anarres avait été plus virulente que prévue. Sur les deux mondes, les gens leur prêtaient trop d'attention pour qu'ils puissent se sentir à l'aise. Quand l'ennemi vous embrasse avec enthousiasme, et que vos compagnons vous rejettent vigoureusement, il est difficile de ne pas se

demander si l'on est réellement un traître.

— Je pense qu'ils viendraient à bord d'un des cargos, répondit-il. Comme de bons Odoniens, ils feraient du stop. Si leur gouvernement, ou le Conseil Mondial des Gouvernements, les laisse faire. Les laisseraient-ils ? Les hiérarchistes feraient-ils une faveur aux anarchistes ? C'est ce que j'aimerais découvrir. Si nous invitions un petit groupe de ces personnes, disons six ou huit, que se passerait-il ?

— Louable curiosité, dit Rulag. Nous connaîtrions mieux le danger si nous savions comment les choses se passent réellement sur Urras, d'accord. Mais le danger réside dans le fait même de le découvrir. – Elle se leva, ce qui signifiait qu'elle voulait garder la parole durant plus d'une phrase ou deux. Bedap sourcilla, et lança un nouveau regard à Shevek, assis à côté de lui.

— Fais bien attention à elle, murmura-t-il.

Shevek ne répondit pas, mais il était habituellement réservé et timide durant les réunions, et ce n'était pas un très bon orateur, à moins d'être profondément touché par quelque chose, et dans ce cas il devenait étonnamment habile. Il était assis et baissait les yeux vers ses mains. Mais quand Rulag parla, Bedap remarqua que bien qu'elle s'adressât à lui, elle gardait les yeux fixés sur Shevek.

— *Votre* Syndicat d'Initiative, dit-elle en insistant sur le pronom, a construit un transmetteur, a émis en direction d'Urras et a reçu des réponses des Urrastis, et vous avez publié les communications. Vous avez fait tout cela malgré l'avis de la majorité de la CPD, et les protestations grandissantes de la Fraternité tout entière. Il n'y a eu aucune représaille contre vous-mêmes ou votre équipement jusqu'à présent, surtout ; je crois, parce que nous autres Odoniens avons perdu l'habitude de la simple idée que quelqu'un puisse adopter une conduite nuisible aux autres et persister dans cette voie malgré les avis différents et les protestations. C'est un événement rare. En fait, vous êtes les premiers d'entre nous à se comporter à la façon dont les critiques hiérarchistes ont toujours prédit qu'elle était inévitable dans une société sans lois : en manifestant une totale irresponsabilité quant à la sauvegarde de la société. Je n'ai pas l'intention de revenir sur le mal que vous avez déjà fait, le don d'informations scientifiques à un ennemi puissant, l'aveu de notre faiblesse que représente chacune de vos communications avec Urras. Mais maintenant, pensant que nous nous sommes habitués à tout cela, vous nous proposez quelque chose d'encore pire. Quelle est la différence, direz-vous, entre parler avec quelques Urrastis par radio et parler avec quelques-uns d'entre eux ici à Abbenay ? Quelle est la différence ? Quelle est la différence entre une porte fermée et une porte ouverte ? Ouvrons la porte – voilà ce qu'il dit, vous savez, ammari. Ouvrons la porte, laissons venir les Urrastis ! Six ou huit pseudo-Odoniens sur le prochain cargo. Soixante

ou quatre-vingts profiteurs iotis sur le suivant, pour nous examiner et voir comment nous pouvons être divisés en propriétés entre les nations d'Urras. Et au voyage suivant, ce sera six ou huit cents vaisseaux de guerre armés : des canons, des soldats, une force d'occupation. La fin d'Anarres, la fin de la Promesse. Notre espoir réside, il a résidé depuis cent soixante-dix ans, dans les Conditions du Peuplement : Aucun Urrasti sur Anarres, à part les Colons au moment du Peuplement, et pour toujours. Aucun mélange. Aucun contact. Abandonner maintenant ce principe, c'est dire aux tyrans que nous avons autrefois vaincus, « L'expérience a échoué, venez nous remettre en esclavage ! »

— Pas du tout, dit vivement Bedap. Le message est clair : « L'expérience est un succès, nous sommes assez forts maintenant pour vous considérer comme des égaux. »

La discussion continua comme avant, une suite rapide d'arguments. Cela ne dura pas longtemps, et on ne procéda à aucun vote, comme d'habitude. Presque tous les gens présents étaient fortement en faveur de l'application des Conditions du Peuplement, et dès que cela devint clair, Bedap déclara :

— D'accord, je considère ce point comme établi. Personne ne viendra à bord du *Fort Kuieo* ou de *L'Attentif*. En ce qui concerne la venue d'Urrastis sur Anarres, les vues du Syndicat doivent être en accord avec l'opinion de la société considérée comme un tout ; nous vous avons demandé votre avis, et nous le suivrons. Mais il y a un autre aspect de la même question. Shevek ?

— Eh bien, dit Shevek, il y a le fait d'envoyer un Anarresti sur Urras.

Il y eut un jaillissement d'exclamations et de questions. Shevek n'éleva pas la voix, qui était à peine plus forte qu'un murmure, mais continua.

— Cela ne nuirait et ne menacerait personne sur Anarres. Et il semble que ce soit une question de droit individuel ; une sorte de test de ce droit, en fait. Les Conditions du Peuplement ne l'interdisent pas. L'interdire maintenant serait une affirmation d'autorité de la CPD, une restriction du droit de l'individu odonien à accomplir des actes sans danger pour les autres.

Rulag se pencha en avant. Elle souriait légèrement.

— N'importe qui peut quitter Anarres, dit-elle, et ses yeux clairs allaient de Bedap à Shevek. Il peut partir quand il le désire, si les vaisseaux des propriétaires veulent bien le prendre. Mais il ne peut pas revenir.

— Qui prétend qu'il ne le peut pas ? demanda Bedap.

— Les Conditions de la Clôture du Peuplement. Aucune personne quittant un des cargos ne sera autorisée à sortir de l'enceinte du Port

d'Anarres.

— Enfin, allons, cela était prévu pour s'appliquer aux Urrastis, pas aux Anarrestis, déclara un vieux conseiller, Ferdaz, qui aimait bien plonger sa rame même si cela faisait dévier le bateau de la direction qu'il désirait lui voir suivie.

— Une personne qui vient d'Urras est un Urrasti, dit Rulag.

— Le légalisme, le légalisme ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces vétilles ? dit une femme calme et forte nommée Trepil.

— Des vétilles ! cria le nouveau membre, le jeune homme, qui avait un accent du Plateau Nord et une voix forte et profonde. Si tu n'aimes pas les vétilles, très bien. S'il y a des gens ici qui n'aiment pas Anarres, laissons-les partir. Je suis prêt à participer. Je les amènerai jusqu'au Port ; à coups de pied, même ! Mais s'ils essaient de revenir fouiner ici, il y en aura quelques-uns d'entre nous pour les attendre. De vrais Odoniens. Et ils ne nous trouveront pas avec un sourire pour leur dire : « Bienvenue sur Anarres, frère. » On leur fera rentrer les dents dans la gorge et les couilles dans le ventre. Est-ce bien compris ? Est-ce assez clair pour vous ?

— Clair, non ; évident, oui. Évident comme un pet, dit Bedap. La clarté est une fonction de la pensée. Tu devrais apprendre un peu d'Odonisme avant de parler ici.

— Tu ne mérites pas de prononcer le nom d'Odo ! cria le jeune homme. Vous êtes des traîtres, vous et tout votre Syndicat ! Partout sur Anarres, il y a des gens qui vous surveillent. Tu crois que nous ne savons pas que Shevek a demandé à aller sur Urras, pour aller vendre la science anarrestie aux profiteurs ? Tu crois que nous ne savons pas que toute votre bande d'hypocrites aimerait aller là-haut pour y vivre riche et laisser les propriétaires vous taper gentiment sur l'épaule ? Vous pouvez y aller ! Bon débarras ! Mais si vous essayez de revenir ici, vous y rencontrerez la *justice* !

Il était debout et se penchait au-dessus de la table, criant directement au visage de Bedap. Celui-ci leva les yeux vers lui et lui dit :

— Tu ne veux pas dire justice, tu veux dire punition. Crois-tu que ce soit la même chose ?

— Il veut dire violence, déclara Rulag. Et s'il y a violence, c'est vous qui l'aurez provoquée. Vous et votre syndicat. Et vous l'aurez méritée.

Près de Trepil, un petit homme maigre d'une quarantaine d'années se mit à parler, d'une voix enrouée par la toux de la poussière ; d'abord si doucement que très peu d'entre eux l'entendirent. C'était un délégué d'un syndicat de mineurs du Sud-Ouest qui était en visite, et l'on ne s'attendait pas à ce qu'il parle sur ce sujet.

— … que les hommes méritent, disait-il. Car nous méritons tout, chacun d'entre nous, toutes les splendeurs empilées dans les tombes des rois morts, et nous ne méritons rien, pas même une bouchée de pain quand nous sommes affamés. N'avons-nous pas mangé tandis que d'autres mouraient de faim ? Allez-vous nous punir pour cela ? Allez-vous nous récompenser pour avoir été affamés alors que d'autres mangeaient ? Aucun homme ne possède le droit de punir, ou celui de récompenser. Libérez votre esprit de l'idée de *mériter*, de l'idée de *gagner, d'obtenir*, et vous pourrez alors commencer à penser.

C'étaient, bien sûr, les paroles d'Odo tirées des *Lettres de Prison*, mais ainsi prononcées par la voix faible et enrouée, elles produisaient un effet bizarre, comme si l'homme les trouvait lui-même, mot à mot, comme si elles venaient de son propre cœur, lentement, avec difficulté, comme l'eau qui sourd lentement, si lentement, du sable du désert.

Rulag écouta, la tête dressée, le visage tendu, comme celui d'une personne qui tente de réprimer la douleur. En face d'elle, de l'autre côté de la table, Shevek était assis la tête baissée. Les paroles de l'homme laissèrent un silence derrière elles ; Shevek releva son visage et parla dans ce silence.

— Voyez-vous, dit-il, ce que nous voulons, c'est nous rappeler à nous-mêmes que nous ne sommes pas venus sur Anarres pour la sécurité, mais pour la liberté. Si nous devons tous être d'accord, tous travailler ensemble, nous ne valons pas mieux qu'une machine. Si un individu ne peut pas travailler solidairement avec ses compagnons, c'est son devoir de travailler seul. Son devoir et son droit. Mais nous avons dénié ce droit aux gens. Nous avons dit de plus en plus souvent : vous devez travailler avec les autres, vous devez accepter la loi de la majorité. Mais toute loi est une tyrannie. Le devoir de l'individu est de n'accepter *aucune* loi, d'être le créateur de ses propres actes, d'être responsable. Ce n'est que s'il agit ainsi que la société pourra vivre, changer, s'adapter et survivre. Nous ne sommes pas les sujets d'un État fondé sur la loi, mais les membres d'une société fondée sur la révolution. La Révolution est notre obligation : notre espoir d'évolution. « La Révolution est dans l'esprit de l'individu, ou bien elle n'est nulle part. Elle doit être pour tous, ou elle n'est rien. Si on la considère comme ayant une fin, elle ne commencera jamais réellement. » Nous ne pouvons pas nous arrêter maintenant. Nous devons continuer. Nous devons prendre des risques.

Rulag répondit, aussi calmement que lui, mais très froidement.

— Tu n'as pas le droit de nous faire prendre à tous un risque que des motifs personnels te poussent à prendre.

— Aucune personne se refusant à aller aussi loin que moi n'a le droit de m'en empêcher, répondit Shevek.

Leurs regards se croisèrent une seconde ; ils baissèrent les yeux ensemble.

— Seule la personne qui part prend un risque en allant sur Urras, dit Bedap. Cela ne change rien aux Conditions du Peuplement, et rien dans nos relations avec Urras, sauf peut-être moralement – à notre avantage. Mais je ne pense pas que nous soyons prêts, aucun d'entre nous, à en décider maintenant. J'abandonne ce sujet pour le moment, si cela peut vous être agréable.

Ils acquiescèrent, et Bedap quitta la réunion en compagnie de Shevek.

— Je dois passer à l'Institut, dit Shevek tandis qu'ils sortaient du bâtiment de la CPD. Sabul m'a envoyé un de ses confettis – le premier depuis des années. Je me demande bien ce qu'il a en tête.

— Et moi, je me demande bien ce que cette Rulag a en tête ! Elle montre une animosité personnelle contre toi. C'est la jalousie, je suppose. Il ne faudra pas vous remettre tous les deux ensemble à une table, ou bien nous n'arriverons à rien. Et l'arrivée de ce jeune gars du Plateau Nord est aussi une mauvaise nouvelle. La loi de la majorité et force fait droit ! Allons-nous faire passer notre message, Shev ? Ou bien ne faisons-nous que durcir l'opposition qu'il soulève ?

— Nous devons vraiment envoyer quelqu'un sur Urras – prouver notre droit par des actes, si nous ne le pouvons pas par des mots.

— Peut-être. Aussi longtemps qu'il ne s'agit pas de moi ! Je pourrais me mettre en colère pour défendre notre droit à quitter Anarres, mais si je devais le faire, bon sang, je me couperais la gorge.

Shevek se mit à rire.

— Bon, je dois aller à l'Institut. Je serai de retour dans une heure ou deux. Viens manger avec nous ce soir.

— Je te retrouverai dans la chambre.

Shevek descendit la rue à grands pas ; Bedap resta hésitant devant le bâtiment de la CPD. C'était le milieu de l'après-midi d'une froide journée de printemps, venteuse et ensoleillée. Les rues d'Abbenay étaient claires, propres, gorgées de lumière et de vie. Bedap se sentit à la fois enthousiaste et abattu. Tout, même ses émotions, était plein de promesses, et pourtant insatisfaisant. Il se mit en route pour le Bloc Pekesh, où Shevek et Takver vivaient maintenant, et trouva Takver dans la chambre avec le bébé, comme il l'avait espéré.

Takver avait avorté deux fois, puis Pilun était née, tardivement et un peu inattendue, mais tout à fait bienvenue. Elle avait été petite à sa naissance et l'était encore maintenant, à presque deux ans ; ses bras et ses jambes étaient maigres. Quand Bedap la tenait, il était toujours vaguement effrayé ou rebuté par le contact de ces bras, si fragiles qu'il aurait pu les briser d'un simple mouvement de la main. Il aimait beaucoup Pilun, il était fasciné par ses yeux d'un gris nuageux et

gagné par sa confiance excessive, mais dès qu'il la touchait il devenait conscient, comme il ne l'avait jamais été auparavant, de ce qu'est l'attrait de la cruauté, et pourquoi le fort tourmente le faible. Et ainsi – bien qu'il ne puisse pas donner la raison de cet « ainsi » – il comprenait aussi quelque chose qui n'avait jamais eu beaucoup de sens pour lui et ne l'avait même pas intéressé du tout : le sentiment de parenté. Cela lui procurait un plaisir extraordinaire lorsque Pilun l'appelait « tadde ».

Il s'assit sur la couchette placée sous la fenêtre. C'était une chambre de grande taille, avec deux lits. Le sol était recouvert d'un tapis ; il n'y avait pas d'autres meubles, pas de chaises ni de tables, seulement un petit paravent mobile qui marquait l'aire de jeu de Pilun ou abritait son lit. Takver avait ouvert le long et large tiroir de l'autre couchette, et triait des feuilles qui y étaient rangées.

— Retiens Pilun, cher Dap ! dit-elle avec son grand sourire quand le bébé se dirigea vers lui. Elle a fouillé dans ces papiers au moins dix fois, toujours quand je venais de les classer. J'en ai pour une minute – dix minutes.

— Ne te presse pas. Je ne veux pas parler. Je veux simplement rester assis là. Viens, Pilun. Marche – voilà une grande fille ! Marche jusqu'au Tadde Dap. Ça y est, je te tiens !

Pilun s'assit avec satisfaction sur ses genoux et examina la main de Bedap. Celui-ci avait honte de ses ongles, qu'il ne rongeait plus mais qui restaient déformés, et il ferma d'abord la main pour les cacher ; puis il fut honteux de sa honte et rouvrit la main. Pilun la tapota.

— C'est une jolie chambre, dit-il. Avec la lumière du nord. C'est toujours très calme ici.

— Oui. Chut, je compte ça.

Au bout d'un moment, elle posa la pile de feuilles et referma le tiroir.

— Voilà ! Excuse-moi. J'avais promis à Shevek de paginer cet article pour lui. Tu veux boire quelque chose ?

Le rationnement était encore en vigueur pour bien des denrées de base, mais il était beaucoup moins strict qu'il ne l'avait été deux ans auparavant. Les vergers du Plateau Nord avaient moins souffert et s'étaient remis de la sécheresse plus vite que les régions céréalières, et l'année précédente les fruits secs et les jus de fruits avaient été retirés des listes de restriction. Takver avait une bouteille posée devant la fenêtre fermée. Elle versa à boire pour chacun, dans des bols en faïence plutôt grossiers que Sadik avait fait à l'école. Elle s'assit en face de Bedap et le regarda en souriant.

— Alors, comment cela se passe-t-il, à la CPD ?

— Comme d'habitude. Et dans ton laboratoire ?

Takver baissa les yeux vers son bol, le déplaçant pour examiner le reflet de la lumière sur la surface du liquide.

— Je ne sais pas. Je pense que je vais le quitter.

— Pourquoi, Takver ?

— Je préfère partir avant qu'on ne me le demande. L'ennui, c'est que ce travail me plaît, et que je m'y connais bien. Et c'est le seul de ce genre à Abbenay. Mais tu ne peux pas être membre d'un groupe de recherche quand les autres ont décidé que tu n'en fais pas partie.

— Ils te rendent la vie de plus en plus dure, pas vrai ?

— Tout le temps, répondit-elle, et elle lança un regard rapide et inconscient vers la porte, comme pour être sûre que Shevek n'était pas là à l'écouter. Certains d'entre eux sont incroyables. Enfin, tu le sais. Ce n'est pas la peine de revenir là-dessus.

— Non, justement, et c'est pourquoi je suis content de te trouver toute seule. Je ne sais pas réellement comment ça se passe. Moi, et Shevek, et Skovan, et Gezach et les autres qui passons la plupart du temps à l'imprimerie ou à la tour de radio, nous n'avons pas de postes et nous ne voyons pas beaucoup de gens en dehors du Syndicat d'Initiative. Je vais beaucoup à la CPD, mais c'est une situation particulière, je m'attends à rencontrer une opposition là-bas parce que je la crée. Quels sont les problèmes auxquels tu dois faire face ?

— La haine, dit Takver, de sa voix sombre et douce. La haine véritable. Le directeur de mon projet ne m'adresse plus du tout la parole. Enfin, ce n'est pas une grande perte. C'est un idiot de toute façon. Mais certains des autres me disent ce qu'ils pensent… Il y a une femme, pas au laboratoire, mais ici, au dom. Je fais partie du comité de l'aménagement sanitaire du bloc et je devais aller lui parler de quelque chose. Elle ne m'a même pas laissé ouvrir la bouche. « N'essaie pas d'entrer dans cette chambre, je vous connais, bande de traîtres, intellectuels, égotistes », et ainsi de suite, et elle a claqué la porte. C'était grotesque. – Takver se mit à rire de bon cœur. Pilun, en la voyant rire, sourit tout en étant repliée dans l'angle du bras de Bedap, puis se mit à bâiller. – Mais tu sais, j'ai eu peur. Je suis lâche, Dap. Je n'aime pas la violence. Je n'aime même pas qu'on me désapprouve !

— Évidemment. La seule sécurité que nous ayons, c'est l'approbation de nos voisins. Un hiérarchiste peut briser une loi et espérer s'en tirer impuni, mais tu ne peux pas « briser » une coutume ; c'est la structure de notre vie avec les autres. Nous commençons seulement à sentir ce que c'est que d'être des révolutionnaires, comme Shev l'a dit à la réunion d'aujourd'hui. Et ce n'est pas une situation confortable.

— Certaines personnes comprennent, dit Takver avec un optimisme résolu. Une femme dans l'omnibus, hier, je ne savais pas où

je l'avais rencontrée, à un travail décadaire, sans doute ; elle a dit « Ce doit être merveilleux de vivre avec un grand savant, ce doit être tellement intéressant ! » Et j'ai répondu « Oui, au moins nous avons toujours des choses à dire »… Pilun, ne t'endors pas, bébé ! Shevek va bientôt rentrer et nous allons partir au réfectoire. Secoue-la, Dap. Bon, enfin, tu vois, elle savait qui était Shev, mais elle n'était pas remplie de haine et elle ne nous désapprouvait pas, elle était très gentille.

— Les gens savent qui il est, c'est sûr, dit Bedap. C'est marrant, parce qu'ils ne peuvent pas mieux comprendre ses livres que moi. Shev pense que quelques centaines le peuvent. Ces étudiants des Instituts Divisionnaires qui essaient d'organiser des cours de Simultanéité. Pour ma part, je crois que quelques douzaines seraient une estimation plutôt large. Et pourtant les gens ont entendu parler de lui, ils pensent qu'il a quelque chose dont il peut être fier. Je crois que le Syndicat a au moins fait cela, même s'il n'a rien fait d'autre. Imprimer les livres de Shev. C'est peut-être le seul acte sensé que nous ayons accompli.

— Oh, allons ! Tu as dû avoir une réunion plutôt pénible à la CPD, aujourd'hui.

— En effet. Je voudrais bien te remonter le moral, Takver, mais je ne peux pas. Le Syndicat opère affreusement près du lien de base de la société : la peur de l'étranger. Aujourd'hui, il y avait là-bas un jeune gars qui nous a ouvertement menacé de représailles. C'est une solution stupide, mais il en trouvera d'autres qui seront prêts à l'accepter. Et cette Rulag, bon sang, c'est une opposante extraordinaire !

— Tu ne sais pas qui elle est, Dap ?

— Qui est-elle ?

— Shev ne te l'a pas dit ? C'est vrai, il ne parle jamais d'elle. C'est la mère.

— La mère de Shev ?

Takver acquiesça.

— Elle est partie quand il avait deux ans. Le père est resté avec lui. Rien d'inhabituel, bien sûr. Sauf les sentiments de Shev. Il sent qu'il a perdu quelque chose d'essentiel – à la fois lui et le père. Il n'en fait pas un principe général ; que les parents devraient toujours garder les enfants ou quelque chose comme cela. Mais cela revient à l'importance que la loyauté a pour lui, je pense.

— Ce qui est inhabituel, dit vivement Bedap, oubliant Pilun qui s'était endormie sur ses genoux, très nettement inhabituel, ce sont les sentiments de Rulag à son égard ! Aujourd'hui, on aurait dit qu'elle avait attendu qu'il vienne à une réunion du Conseil des Échanges Extérieurs. Elle sait qu'il est l'esprit du groupe, et elle nous hait à cause de lui. Pourquoi ? La culpabilité ? La Société Odonienne est-elle si pourrie que nous sommes motivés par la *culpabilité* ?… Tu vois,

maintenant que je le sais, ils se ressemblent. Seulement, en elle, ça s'est durci comme le roc – c'est mort.

La porte s'ouvrit tandis qu'il parlait. Shevek et Sadik entrèrent. Sadik avait dix ans, elle était grande pour son âge et mince, avec de longues jambes et un nuage de cheveux noirs ; souple et fragile. Shevek arriva derrière elle et Bedap, qui le regardait à la lumière nouvelle et curieuse de sa parenté avec Rulag, le vit comme on voit parfois un très vieil ami, avec une netteté à laquelle contribue tout le passé : un visage splendide et réservé, plein de vie mais usé, usé jusqu'aux os. C'était un visage profondément individuel, et pourtant les traits ne faisaient pas penser seulement à Rulag, mais à beaucoup d'autres Anarrestis, à ce peuple caractérisé par une certaine vision de la liberté, et adapté à un monde aride, un monde de distances, de silences, de désolation.

Cependant, dans la chambre, c'était le temps du rapprochement, de l'agitation, de la communion : des saluts, des rires, Pilun qu'on se passait de l'un à l'autre pour l'embrasser, ce qu'elle n'appréciait pas beaucoup, la bouteille que l'on faisait passer pour y boire, des questions, des discussions. Sadik en fut d'abord le centre, parce que, de toute la famille, c'était elle qui était là le moins souvent ; puis Shevek.

— Que t'a demandé ce vieux Barbe Graisseuse ?

— Tu étais à l'Institut ? demanda Takver en le dévisageant tandis qu'il s'asseyait à côté d'elle.

— Je viens d'y passer. Sabul m'avait laissé un mot ce matin au Syndicat. – Shevek but son jus de fruit et baissa son bol, révélant sur sa bouche une curieuse moue, une non-expression. – Il m'a dit que la Fédération de Physique a un poste à plein temps à remplir. Autonome, permanent.

— Tu veux dire, pour toi ? Là-bas ? À l'Institut ?

Il acquiesça.

— Sabul te l'a dit ?

— Il essaie de te racoler, dit Bedap.

— Oui, c'est ce que je pense. Si tu ne peux pas le déraciner, domestique-le, comme nous disons dans le Nord.

Shevek éclata soudainement d'un rire spontané.

— C'est drôle, pas vrai ? dit-il.

— Non, dit Takver. Ce n'est pas drôle. C'est dégoûtant. Comment as-tu seulement pu aller lui parler ? Après toutes les calomnies qu'il a répandues sur toi, et les mensonges à propos des *Principes*, qu'on lui aurait volés, et ne pas t'avoir dit que les Urrastis t'avaient donné le prix, et encore l'année dernière, quand il a dispersé ces gosses qui organisaient cette série de conférences, et qu'il les a renvoyés à cause de ton « influence crypto-autoritaire » sur eux – *toi,* un autoritaire ! –

c'était dégoûtant, impardonnable. Comment peux-tu rester poli avec un homme comme celui-là ?

— Eh bien, il ne s'agit pas seulement de Sabul, tu sais. Ce n'est qu'un porte-parole.

— Je sais, et cela lui plaît d'être un porte-parole. Et il est crasseux depuis si longtemps ! Enfin, qu'est-ce que tu lui as dit ?

— J'ai temporisé, pourrait-on dire, répondit Shevek, et il rit de nouveau.

Takver le dévisagea une fois de plus, sachant maintenant qu'il était dans un état de tension ou d'excitation extrême, malgré ses efforts pour se contrôler.

— Tu n'as pas repoussé sa proposition, alors ?

— J'ai dit que j'avais décidé il y a quelques années de n'accepter aucun poste régulier tant que je serais capable d'accomplir un travail théorique. Alors il a répondu que puisque c'était un poste autonome je serais complètement libre de continuer la recherche que je poursuivais, et que me donner un poste avait pour but de – voyons, comment a-t-il dit – « de me faciliter l'accès à l'équipement expérimental de l'Institut, et aux canaux réguliers de publication et de diffusion ». En d'autres termes, les presses de la CPD.

— Bon, alors tu as gagné, dit Takver en le regardant avec un air de doute. Tu as gagné. Ils imprimeront ce que tu écris. C'est ce que tu voulais quand nous sommes revenus ici il y a cinq ans. Les murs sont abattus.

— Il y a des murs derrière les murs, dit Bedap.

— Je n'ai gagné que si j'accepte le poste. Sabul offre de… me légaliser. De me rendre officiel. Afin de me dissocier du Syndicat d'Initiative. Tu ne crois pas que ce soit son intention, Dap ?

— Bien sûr que si, répondit Bedap, le visage sombre. Diviser pour affaiblir.

— Mais reprendre Shev à l'Institut, et imprimer ce qu'il écrit sur les presses de la CPD, c'est approuver implicitement tout le Syndicat, n'est-ce pas ?

— C'est ce que cela peut signifier pour beaucoup de gens, dit Shevek.

— Non, ça ne se passera pas comme ça, dit Bedap. Tout sera expliqué. Le grand physicien a été induit en erreur par un groupe de mécontents, pendant quelque temps. Les intellectuels se laissent toujours fourvoyer, parce qu'ils pensent à des choses lointaines comme le temps et l'espace et la réalité, des choses qui n'ont rien à voir avec la vie réelle, ce qui fait qu'ils sont facilement trompés par de méchants déviationnistes. Mais les bons Odoniens de l'Institut lui ont gentiment montré ses erreurs et il est revenu sur le chemin de la vérité socio-organique. En quittant le Syndicat d'Initiative, il a privé celui-ci de sa

seule prétention concevable à attirer l'attention de tous les gens d'Anarres ou d'Urras.

— Je ne quitte pas le Syndicat, Bedap.

Bedap releva la tête.

— Non. Je sais bien que non, dit-il au bout d'une minute.

— Très bien. Allons dîner. Ce ventre grogne : écoute-le, Pilun, tu l'entends ? Grrr grrr !

— Allez ! dit Pilun d'une voix autoritaire.

Shevek la prit et se leva en la faisant glisser jusque sur son épaule. Derrière sa tête et celle de l'enfant, le mobile unique qui pendait dans la pièce oscillait doucement. Il était plutôt grand, constitué de fils aplatis qui disparaissaient quand on les voyait de profil, formant des ovales qui scintillaient par intervalle, disparaissant comme le faisaient dans un certain éclairage les deux fines boules de verre transparent qui se déplaçaient avec les fils ovales en suivant des orbites ellipsoïdales qui s'entremêlaient d'une manière complexe autour d'un centre commun, sans jamais se rencontrer, sans jamais se séparer. Takver appelait cela l'Habitation du Temps.

Ils allèrent au réfectoire de Pekesh et attendirent que le tableau d'enregistrement indique une annulation, pour pouvoir faire entrer Bedap en tant qu'invité. Son enregistrement dans cet endroit annula celui du réfectoire où il mangeait d'habitude, car le système était coordonné dans toute la ville par un ordinateur. C'était l'un des « procédés homéostatiques » hautement mécanisés qu'affectionnaient les premiers Colons, et qui ne survivait qu'à Abbenay. Comme les procédés moins élaborés utilisés partout ailleurs, il ne fonctionnait jamais parfaitement ; il y avait des manques, des surplus, et des déceptions, mais de peu d'importance. Les annulations étaient rares au réfectoire de Pekesh, car sa cuisine était la plus appréciée d'Abbenay, et il y avait traditionnellement de bons cuisiniers. Une place fut enfin libérée, et ils entrèrent. Deux jeunes gens que Bedap reconnut vaguement comme étant des voisins de dom de Shevek et de Takver les rejoignirent à leur table. À part eux, ils restèrent seuls – ou bien furent laissés seuls ? Cela ne semblait pas avoir d'importance. Ils firent un bon dîner, et passèrent un excellent moment à bavarder. Mais de temps en temps, Bedap sentait qu'il y avait autour d'eux un cercle de silence.

— Je me demande ce que les Urrastis vont bien pouvoir imaginer, maintenant, dit-il, et bien qu'il parlât d'un air tranquille, il fut ennuyé de constater qu'il baissait la voix. Ils ont demandé à venir ici, et ont demandé à Shev d'aller là-haut ; quelle va être leur prochaine requête ?

— Je ne savais pas qu'ils avaient demandé à Shev d'y aller, dit Takver en fronçant à demi les sourcils.

— Mais si, tu le savais, dit Shevek. Quand ils m'ont dit qu'ils m'avaient donné le prix, tu sais, le Seo Oen, ils ont demandé si je ne pouvais pas venir, tu te souviens ? Pour toucher l'argent qui allait avec !

Shevek sourit, rayonnant. Qu'il y eût un cercle de silence autour de lui ne le dérangeait pas, il avait toujours été seul.

— C'est vrai. Je le savais. Mais je n'y avais pas pensé comme à une possibilité réelle. Cela fait des décades que tu parles de suggérer à la CPD que quelqu'un puisse aller sur Urras, rien que pour les choquer.

— C'est ce que nous avons finalement fait, cet après-midi. Dap me l'a fait dire.

— Ils ont été choqués ?

— Les cheveux dressés sur la tête, les yeux gros comme ça…

Takver gloussa. Pilun était assise sur une chaise élevée à côté de Shevek, exerçant ses dents sur un morceau de pain de holum et sa voix sur une chanson.

— Ô mammy babby, proclama-t-elle. Lally lally taddy dab !

Shevek, d'humeur changeante, lui répondit dans un langage similaire. La conversation des adultes se poursuivit sans ardeur et avec des interruptions. Cela ne dérangeait pas Bedap, il avait appris depuis longtemps qu'il fallait prendre Shevek avec ses inconvénients ou pas du tout. La plus silencieuse d'entre eux était Sadik.

Bedap resta avec eux pendant une heure après le dîner, dans la salle commune agréable et spacieuse du domicile, et quand il se leva pour partir, il offrit à Sadik de l'accompagner jusqu'au dortoir de son école, qui se trouvait sur son chemin. À ce moment, quelque chose arriva, un de ces événements ou de ces indices obscurs pour ceux qui ne sont pas de la famille ; il sut simplement que Shevek, sans faire la moindre remarque, les accompagnait. Takver devait nourrir Pilun, qui réclamait de plus en plus fort. Bedap l'embrassa, puis partit avec Shevek et Sadik, en bavardant. Ils discutèrent avec entrain et dépassèrent le centre d'éducation. Ils se retournèrent alors. Sadik s'était arrêtée devant l'entrée du dortoir. Elle restait immobile, droite et frêle, le visage calme, dans la faible lumière du lampadaire. Shevek resta également immobile durant un instant, puis s'avança vers elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Sadik ?

— Shevek, est-ce que je peux rester dans la chambre cette nuit ? demanda l'enfant.

— Bien sûr, mais qu'est-ce qui ne va pas ?

Le visage long et délicat de Sadik tressaillit et parut se défaire.

— Ils ne m'aiment pas, au dortoir, dit-elle, d'une voix rendue aiguë par la tension, mais plus douce encore qu'avant.

— Ils ne t'aiment pas ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ils ne se touchaient pas encore. Elle lui répondit avec un courage

désespéré :

— Parce qu'ils n'aiment pas… Ils n'aiment pas le Syndicat, et Bedap, et… et toi. Ils vous appellent… La grande sœur du dort, elle a dit que tu… que nous étions tous des tr… Elle a dit que nous étions des traîtres.

En prononçant ces mots, l'enfant sursauta comme si on l'avait frappée, et Shevek la serra contre lui. Elle l'étreignit de toute sa force, pleurant à gros sanglots. Elle était trop âgée et trop grande pour qu'il la porte, et il resta là, à la serrer contre lui et à lui caresser les cheveux. Il regarda Bedap par-dessus les cheveux noirs de Sadik. Ses propres yeux étaient pleins de larmes.

— Ça va, Dap, tu peux rentrer, dit-il.

Bedap n'avait rien d'autre à faire que les laisser là, l'homme et l'enfant, dans cette intimité qu'il ne pouvait partager, la plus forte et la plus profonde, l'intimité de la douleur. Cela ne lui donna aucune sensation de soulagement ou d'évasion ; il se sentit plutôt inutile, diminué. « J'ai trente-neuf ans », pensa-t-il en marchant vers son domicile, un dortoir pour cinq où il vivait dans une indépendance totale. « Quarante dans quelques décades. Et qu'ai-je fait ? Qu'ai-je réalisé ? Rien. Des ingérences. Des ingérences dans la vie des autres parce que je n'en ai pas une à moi. Je n'ai jamais pris le temps. Et le temps va s'achever pour moi, d'un seul coup, et je n'aurai jamais eu… cela. » Il regarda en arrière, vers le bas de la longue rue tranquille, là où les lampadaires du coin faisaient de petites taches de lumière dans les ténèbres venteuses, mais il était trop loin pour voir le père et la fille, à moins qu'ils ne fussent partis. Et il aurait été incapable de préciser ce qu'il voulait dire par « cela », aussi habile qu'il soit avec les mots ; et pourtant il sentit qu'il le comprenait clairement, que tout son espoir résidait dans cette compréhension, et qu'il devait changer sa vie s'il voulait être sauvé.

Quand Sadik fut assez calme pour le lâcher, Shevek la laissa assise sur le seuil du dortoir et entra pour dire au veilleur qu'elle resterait avec les parents cette nuit. Le veilleur lui parla avec froideur. Les adultes qui travaillaient dans les dortoirs pour enfants avaient une tendance naturelle à désapprouver les visites aux doms qui se prolongeaient durant la nuit, les considérant comme des perturbations pour les enfants ; Shevek se dit qu'il se trompait sans doute en ressentant plus que de la désapprobation dans l'attitude du veilleur. Les salles du centre d'éducation étaient brillamment éclairées, vibrant de bruit, de musique et de voix d'enfants. C'étaient tous les anciens bruits, les vieilles odeurs, les ombres, les échos de l'enfance dont Shevek se souvenait, et avec eux les vieilles craintes. Mais on oublie les craintes.

Il sortit du dortoir et rentra en compagnie de Sadik, son bras

autour des épaules maigres de la fillette. Elle était silencieuse, faisant toujours effort pour se calmer. Elle dit brusquement lorsqu'ils entrèrent dans le domicile principal de Pekesh :

— Je sais que ce n'est pas agréable pour toi et Takver de me garder pour la nuit.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Parce que vous désirez l'intimité, les couples adultes ont besoin d'intimité.

— Il y a Pilun, fit-il remarquer.

— Pilun ne compte pas.

— Toi non plus.

Elle renifla, essayant de sourire.

Cependant, quand ils entrèrent dans la lumière de la chambre, son visage pâle et marqué de rouge, gonflé par les larmes, effraya aussitôt Takver qui demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Et Pilun, interrompue en tétant, sursauta d'un air mécontent et se mit à crier ; Sadik éclata de nouveau en sanglots ; pendant un moment tout le monde parut pleurer, et vouloir réconforter les autres, et refuser ce réconfort. Cela se termina sur un silence soudain, Pilun dans les bras de la mère, Sadik dans ceux du père.

Quand le bébé fut rassasié et couché, Takver demanda d'une voix basse mais vigoureuse :

— Bon, maintenant, qu'est-ce qu'il y a ?

Sadik elle-même s'était à moitié endormie, la tête sur la poitrine de Shevek. Il la sentit tenter de reprendre ses esprits pour répondre, mais il lui caressa les cheveux pour qu'elle reste tranquille et répondit pour elle :

— Il y a des gens qui nous désapprouvent au centre d'éducation.

— Et quel droit ont-ils donc de nous désapprouver, bon sang ?

— Chut, chut. À cause du Syndicat.

— Oh, dit Takver – un son bizarre et guttural ; et elle arracha le bouton en refermant sa blouse. Elle le regarda un moment au creux de sa paume, puis releva les yeux vers Shevek et Sadik.

— Ça dure depuis combien de temps ?

— Longtemps, dit Sadik, sans lever la tête.

— Des jours, des décades, tout un quartier ?

— Oh, plus longtemps. Mais ils sont… ils sont plus méchants maintenant, dans le dort. La nuit. Terzol ne les arrête pas.

Sadik parlait comme une somnambule, et d'une voix plutôt tranquille, comme si ce sujet ne la concernait plus.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Takver malgré le regard de Shevek qui voulait l'en dissuader.

— Eh bien, ils… ils sont simplement méchants. Ils me tiennent à

l'écart des jeux et des choses. Tip, tu sais, c'était une amie, elle avait l'habitude de venir parler avec moi, au moins quand les lampes étaient éteintes. Mais elle ne vient plus. Terzol est la grande sœur du dort, maintenant, et elle a… elle dit que Shevek est… que Shevek…

Il l'interrompit, sentant la tension s'élever dans le corps de l'enfant, la crainte et le courage, intolérable.

— Elle dit : « Shevek est un traître, Sadik est une égotiste…» Tu sais bien ce qu'elle dit, Takver !

Ses yeux étaient brillants. Takver s'approcha et toucha la joue de sa fille, une seule fois, plutôt timidement.

— Oui, je sais, dit-elle d'une voix calme, puis elle alla s'asseoir sur l'autre couchette, en leur faisant face.

Le bébé, recroquevillé sur la couchette, près du mur, ronflait légèrement. Dans la pièce voisine, des gens rentrèrent du réfectoire, une porte claqua, en bas dans la cour, quelqu'un cria bonne nuit et on lui répondit d'une fenêtre ouverte. Le grand domicile, deux cents chambres, était animé tout autour d'eux d'une vie tranquille ; tout comme leurs existences imprégnaient celle du domicile, la sienne pénétrait les leurs, parties d'un tout. Sadik quitta les genoux de son père et s'assit sur la couchette, à côté de lui, tout près de lui. Les cheveux sombres qui entouraient son visage étaient ébouriffés, emmêlés.

— Je ne voulais pas vous le dire, parce que… – Sa voix semblait fragile et basse. – Mais ça a continué d'empirer. Ils se rendent plus méchants les uns les autres.

— Alors tu n'y retourneras pas, dit Shevek.

Il l'entoura de son bras, mais elle résista et resta droite.

— Si j'allais leur parler… dit Takver.

— Cela ne servirait à rien. Ils sont comme ils sont.

— Mais contre quoi nous heurtons-nous donc ? demanda Takver d'un air désorienté.

Shevek ne répondit pas. Il garda le bras autour de Sadik, et elle céda finalement, laissant reposer sur ce bras sa tête lourde et fatiguée.

— Il y a d'autres centres d'éducation, dit-il enfin sans beaucoup d'assurance.

Takver se leva. Elle ne pouvait visiblement plus rester tranquille et voulait faire quelque chose, agir. Mais il n'y avait pas grand-chose à faire.

— Laisse-moi te tresser les cheveux, Sadik, dit-elle d'une voix plus douce.

Elle peigna et tressa les cheveux de la fillette ; ils placèrent le paravent au milieu de la pièce et couchèrent Sadik près du bébé endormi. Sadik faillit pleurer à nouveau en leur disant bonne nuit, mais au bout d'une demi-heure ils entendirent à sa respiration qu'elle

était endormie.

Shevek s'était installé à la tête de leur couchette avec un calepin et l'ardoise qu'il utilisait pour calculer.

— J'ai paginé le manuscrit aujourd'hui, dit Takver.

— Cela fait combien ?

— Quarante et une pages. Avec le supplément.

Il acquiesça de la tête. Takver se leva, regarda les deux enfants endormis par-dessus le paravent, et revint s'asseoir sur le bord de la couchette.

— Je savais que quelque chose n'allait pas. Mais elle ne disait rien. Elle n'a jamais rien dit, elle est très stoïque. Je ne pensais pas que c'était cela. Je croyais que c'était seulement notre problème, je n'avais pas pensé que ça pourrait retomber sur des enfants. – Elle parlait d'une voix basse et amère. – Cela grandit, cela continue de grandir… Est-ce que ce sera différent dans une autre école ?

— Je ne sais pas. Sans doute pas si elle passe beaucoup de temps avec nous.

— Tu ne veux quand même pas prétendre…

— Non, je ne prétends rien. Je constate un fait, simplement. Si nous choisissons de donner à l'enfant la force de l'amour individuel, nous ne pouvons pas lui épargner ce que cela implique, le risque de la douleur. La douleur venant de nous, et à travers nous.

— Il n'est pas juste qu'elle soit tourmentée par ce que nous faisons. Elle est si bonne, et si gentille, elle est comme de l'eau claire…

Takver s'arrêta, étouffée par les larmes. Elle s'essuya les yeux et serra les lèvres.

— Ce n'est pas ce que nous faisons. C'est ce que je fais. – Il posa son calepin. – Tu en as souffert aussi.

— Je me moque de ce qu'ils pensent.

— Au laboratoire ?

— Je peux prendre un autre poste.

— Pas ici, pas dans ton propre domaine de recherche.

— Et alors, tu veux que je parte ailleurs ? Les laboratoires piscicoles de Paix-et-Abondance pourraient me prendre. Mais cela te laisse où ? – Elle le regarda d'un air fâché. – Ici, je suppose ?

— Je pourrais venir avec toi. Skovan et les autres commencent à se débrouiller en Iotique, ils pourront s'occuper de la radio, et c'est ma fonction principale au Syndicat en ce moment. Je peux aussi bien faire de la physique à Paix-et-Abondance qu'ici. Mais à moins de laisser complètement tomber le Syndicat d'Initiative, cela ne résout pas le problème, n'est-ce pas ? Je suis le problème. C'est moi qui crée les ennuis.

— Est-ce que cela les dérangerait, dans une petite communauté

comme Paix-et-Abondance ?

— Je crains que oui.

— Shev, à quel degré de haine t'es-tu heurté ? Est-ce que tu l'as gardé pour toi, comme Sadik ?

— Et comme toi. Eh bien, quelquefois. Quand j'ai été à Concorde, l'été dernier, ça a été plus dur que je ne l'ai dit. Ils ont lancé des pierres, et il y a eu une grosse bagarre. Les étudiants qui m'avaient demandé de venir ont dû se battre pour moi. Et ils l'ont fait, mais je suis parti rapidement ; je les mettais en danger. Enfin, les étudiants ont le goût du danger, jusqu'à un certain point. Et après tout nous avons cherché la bagarre, nous avons délibérément secoué les gens. Et il y en a beaucoup de notre côté. Mais maintenant… mais je commence à me demander si je ne vous mets pas en péril, toi et les enfants, Tak. En restant avec vous.

— Bien sûr, tu n'es pas en danger toi-même, répliqua-t-elle sauvagement.

— Je l'ai cherché. Mais je n'avais pas pensé qu'ils étendraient leur colère tribale jusqu'à vous. Je ne ressens pas le danger qui vous menace comme je ressens le mien.

— Altruiste !

— Peut-être. Je ne peux pas m'en empêcher. Je me sens responsable, Tak. Sans moi, tu pourrais aller n'importe où, ou bien rester ici. Tu as travaillé pour le Syndicat, mais ce qu'ils te reprochent, c'est ta loyauté envers moi. Je suis le symbole. Et il ne… Il n'y a pour moi aucun endroit où aller.

— Va sur Urras, dit Takver.

Sa voix était si dure que Shevek recula comme si elle l'avait frappé au visage.

Elle ne chercha pas son regard, mais répéta plus doucement :

— Va sur Urras… Pourquoi pas ? Ils te veulent, là-haut. Et pas ici ! Peut-être commenceront-ils à voir ce qu'ils ont perdu, quand tu seras parti. Et tu veux y aller. Je m'en suis aperçue ce soir. Je n'y avais jamais pensé jusqu'à présent, mais quand nous avons parlé du prix, au dîner, je m'en suis aperçue, à la façon dont tu as ri.

— Je n'ai pas besoin de prix et de récompenses !

— Non, mais tu as besoin d'appréciation, et de discussions, et d'étudiants – qui ne soient pas enchaînés par Sabul. Et puis écoute. Dap et toi, vous ne cessez pas de parler d'effrayer la CPD avec l'idée que quelqu'un puisse aller sur Urras, pour affirmer son droit à la décision personnelle. Mais si vous en parlez et que personne n'y va, vous ne faites que renforcer leur position – vous prouvez simplement qu'on ne peut pas briser la coutume. Maintenant que vous avez posé le problème à une réunion de la CPD, quelqu'un devra y aller. Et ce doit être toi. Ils t'ont réclamé ; tu as une raison d'y aller. Va chercher ta

récompense – l'argent qu'ils gardent pour toi.

Elle termina avec un rire soudain et franc.

— Takver, je ne veux pas aller sur Urras !

— Mais si, tu le veux ; tu sais bien que tu veux y aller. Bien que je ne sois pas sûre de savoir pourquoi.

— Enfin, bien sûr, j'aimerais bien rencontrer quelques-uns des physiciens… Et voir les laboratoires de Ieu Eun où ils font des recherches sur la lumière.

Il eut l'air honteux en disant cela.

— C'est ton droit d'y aller, dit Takver avec une détermination farouche. Si cela fait partie de ton travail, tu dois le faire.

— Cela aiderait à garder la Révolution en vie – des deux côtés – n'est-ce pas, dit-il. Quelle idée folle ! Comme la pièce de Tirin, mais inversée. Je dois aller renverser les hiérarchistes… Eh bien, cela leur prouverait au moins qu'Anarres existe. Ils parlent avec nous par radio, mais je ne pense pas qu'ils croient vraiment à nous. À ce que nous sommes.

— S'ils y croyaient, cela pourrait les effrayer. Ils pourraient venir nous anéantir si tu arrivais à les convaincre réellement.

— Je ne pense pas. Je pourrais faire à nouveau une petite révolution dans leur physique, mais pas dans leur opinion. C'est ici, ici que je peux toucher la société, même s'ils ne s'intéressent pas à ma physique. Tu as raison ; maintenant que nous en avons parlé, nous devons le faire. – Il y eut une pause, puis il dit : Je me demande quelle sorte de physique ont les autres races.

— Quelles autres races ?

— Les étrangers. Les gens de Hain et des autres systèmes solaires. Il y a deux ambassades étrangères sur Urras, Hain et Terra. Les Hainiens ont inventé le système de propulsion interstellaire qu'Urras utilise actuellement. Je pense qu'ils nous le donneraient aussi, si nous le demandions. Ce serait intéressant de…

Il ne finit pas sa phrase.

Après une autre longue pause, il se tourna vers elle et dit d'une voix différente, sarcastique :

— Et que ferais-tu pendant que je visiterais les propriétaires ?

— J'irais sur la côte de Sorruba avec les filles, et j'y vivrais une vie très paisible comme technicienne dans un laboratoire piscicole. Jusqu'à ce que tu reviennes.

— Revenir ? Qui sait si je pourrais revenir ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Qu'est-ce qui t'en empêcherait ?

— Peut-être les Urrastis. Ils pourraient me garder. Personne n'est libre d'aller et venir, là-haut, tu sais. Peut-être notre propre peuple. Ils pourraient m'empêcher d'atterrir. Certains d'entre eux m'en ont

menacé à la CPD, aujourd'hui. Rulag était parmi eux.

— Évidemment. Elle ne sait que nier. Même nier la possibilité de rentrer chez soi.

— C'est vrai. C'est tout à fait cela, dit-il, se reculant une fois de plus pour regarder Takver avec une admiration contemplative. Mais Rulag n'est pas la seule, malheureusement. Pour beaucoup de gens, quiconque irait sur Urras et tenterait de revenir serait considéré comme un traître, un espion.

— Et qu'est-ce qu'ils pourraient réellement faire ?

— Eh bien, s'ils persuadaient la Défense d'un danger, ils pourraient abattre le vaisseau.

— Est-ce que la Défense serait assez stupide pour faire ça ?

— Je ne pense pas. Mais n'importe qui en dehors de la Défense pourrait fabriquer un explosif avec de la poudre et faire sauter le vaisseau sur le terrain d'atterrissage. Mais il est plus probable qu'ils m'attaqueraient dès que je serais sorti de l'astronef. Je crois que c'est la possibilité la plus évidente, et il faudrait penser à l'inclure dans un projet de visite des régions touristiques d'Urras.

— Est-ce que ça vaudrait la peine pour toi de… prendre ce risque ?

Son regard resta un moment dans le vague.

— Oui, d'une certaine façon, dit-il. Si je pouvais achever ma théorie là-haut, et la leur donner – à nous et à eux, et à tous les mondes, tu vois – cela me plairait. Ici, je suis enfermé. Je suis gêné, c'est difficile de travailler, de vérifier son travail, toujours sans équipement, sans collègues et sans étudiants. Et quand je réussis à finir un travail, ils n'en veulent pas. Ou s'ils en veulent, comme Sabul, ils désirent que j'en abandonne l'initiative en échange de leur approbation. Ils utiliseront mon travail quand je serais mort, c'est ce qui se passe toujours. Mais pourquoi devrais-je faire don de l'œuvre de ma vie à Sabul, à tous les Sabul, aux egos mesquins, avides et intrigants d'une seule planète ? J'aimerais la partager. Je travaille sur un sujet important. Il doit être répandu, distribué. Il ne sera pas étouffé !

— Alors, en effet, dit Takver. Ça en vaut la peine.

— La peine de quoi ?

— De prendre le risque. Peut-être sans pouvoir revenir.

— Sans pouvoir revenir, répéta-t-il.

Il porta sur Takver un regard étrange, intense et pourtant lointain.

— Je crois qu'il y a plus de gens de notre côté, du côté du Syndicat, que nous ne le pensons. Seulement nous n'avons pas fait grand-chose jusqu'à présent – pas grand-chose pour les rassembler – pas pris de risque. Si tu le prenais, je crois qu'ils sortiraient de l'ombre pour te soutenir. Si tu ouvrais la porte, ils sentiraient à nouveau l'air

pur, ils sentiraient la liberté.

— Mais ils peuvent aussi se précipiter tous pour fermer la porte.

— S'ils le font, tant pis pour eux. Le Syndicat pourrait te protéger quand tu atterriras. Et ensuite, si les gens sont toujours aussi hostiles et haineux, qu'ils se débrouillent. Que vaut une société anarchique qui craint les anarchistes ? Nous irons vivre à Solitude, à Sedep Haut, à Confins, nous irons vivre à l'écart dans les montagnes s'il le faut. Il y a de la place. Des gens viendront avec nous. Nous fonderons une nouvelle communauté. Si notre société retombe dans la politique et la recherche du pouvoir, alors nous partirons, nous ferons un Anarres au-delà d'Anarres, nous recommencerons. Qu'en dis-tu ?

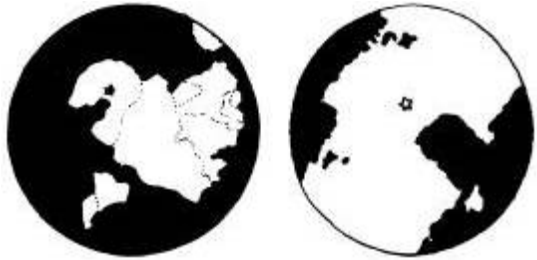
— C'est très beau, répondit-il, c'est très beau, cher cœur. Mais je ne vais pas partir sur Urras, tu sais.

— Oh, si. Et tu reviendras, dit Takver. – Ses yeux étaient très sombres, d'une ombre tendre, comme celle d'une forêt dans la nuit. – Si tu te mets en route. Tu parviens toujours là où tu veux aller. Et tu reviens toujours.

— Ne sois pas stupide, Takver. Je ne vais pas sur Urras !

— Je suis fatiguée, dit Takver en s'étirant et en se penchant pour poser son front sur le bras de Shevek. Allons nous coucher.

Chapitre XIII
Urras — Anarres



Avant de quitter l'orbite, les hublots offraient à la vue la turquoise brumeuse d'Urras, splendide et immense. Mais le vaisseau pivota et les étoiles apparurent, et entre elles Anarres, comme une pierre ronde et brillante : qui bougeait et restait pourtant immobile, lancée par une invisible main, tournoyant à jamais, créant ainsi le temps.

Ils firent visiter à Shevek tout le vaisseau interstellaire, le *Davenant*. Il était extrêmement différent du cargo *L'Attentif*. Vu de l'extérieur, il paraissait aussi bizarre et fragile qu'une sculpture de verre et de fils d'acier ; il ne ressemblait pas du tout à un vaisseau, ni à un véhicule, n'ayant même pas de proue ni de poupe car il ne traversait jamais d'atmosphère plus dense que celle de l'espace interplanétaire. À l'intérieur, il était aussi massif et spacieux qu'une maison. Les chambres étaient grandes et individuelles, les murs couverts de panneaux de bois ou de tentures, les plafonds élevés. Mais il ressemblait à une maison aux volets clos, car peu de salles avaient des hublots, et tout était très calme. Même dans la passerelle de commandement et la salle des machines régnait une certaine quiétude, et le dessin des instruments et des machines avait la précision simple des équipements d'un navire. Il y avait pour se délasser un jardin où l'éclairage avait la qualité de la lumière du soleil, et l'air y était adouci par les odeurs de la terre et des feuilles ; durant les heures de nuit du vaisseau, le jardin était assombri, et ses hublots découvraient les étoiles.

Bien que ses voyages interstellaires ne durent que quelques heures ou quelques jours en temps relatif, un astronef tel que celui-ci, dont la vitesse approchait celle de la lumière, pouvait passer des mois à visiter un système solaire, ou des années en orbite autour d'une planète que son équipage explorait, ou sur laquelle il était descendu vivre. Il avait donc été construit de façon à être spacieux, humain, habitable pour ceux qui devaient vivre à son bord. Son style n'avait ni l'opulence d'Urras, ni l'austérité d'Anarres, mais indiquait un équilibre, doté de la

grâce aisée d'une longue expérience. On pouvait s'imaginer mener cette vie limitée sans être oppressé par ses limites, sans se plaindre, avec recueillement. Et c'était un peuple méditatif, ces Hainiens qui faisaient partie de l'équipage, courtois, prévenants, plutôt sombres. Il y avait peu de spontanéité en eux. Le plus jeune d'entre eux paraissait plus âgé que tous les Terriens qui se trouvaient à bord.

Mais Shevek fit rarement attention à eux, Terriens ou Hainiens, durant les trois jours que le *Davenant* mit pour aller d'Urras à Anarres, se déplaçant par propulsion chimique à une vitesse conventionnelle. Il parlait quand on lui adressait la parole ; il répondait volontiers aux questions, mais en posait lui-même très peu. Et quand il parlait, il sortait d'un silence intérieur. Les gens du *Davenant*, surtout les plus jeunes, étaient attirés par lui, comme s'il avait quelque chose qui leur manquait, ou comme s'il était quelqu'un qu'ils auraient voulu être. Entre eux, ils parlaient beaucoup de Shevek, mais ils étaient timides pour s'adresser à lui. Cependant, il ne s'en rendit pas compte ; il pensait à peine à eux. Il pensait surtout à Anarres, devant lui. Il pensait à l'espoir déçu et à la promesse tenue ; à l'échec ; et aux sources de son esprit, qui jaillissaient enfin à l'air libre ; il pensait à la joie. Il était un homme libéré de prison, et qui rentrait chez lui, dans sa famille. Et sur le chemin, tout ce que voit un tel homme n'est que le reflet de la lumière.

Le deuxième jour du voyage, il avait été dans la salle de communication afin de correspondre par radio avec Anarres, tout d'abord sur la longueur d'onde de la CPD, et maintenant sur celle du Syndicat d'Initiative. Il était assis, penché en avant, écoutant attentivement ou répondant avec un flot de paroles claires et expressives qui était sa langue natale, faisant parfois des gestes de sa main libre comme si son interlocuteur pouvait le voir, et riant de temps en temps. Le second du *Davenant*, un Hainien nommé Ketho qui contrôlait le contact radio, le regardait pensivement. Ketho avait passé une heure avec Shevek la nuit précédente, après le dîner, en compagnie du commandant et d'autres membres de l'équipage ; il avait posé – à la façon hainienne, tranquille, sans insistance – un bon nombre de questions sur Anarres.

Shevek se tourna enfin vers lui.

— Parfait, c'est terminé. Le reste peut attendre jusqu'à ce que je sois rentré. Demain ils se mettront en contact avec vous pour préparer l'arrivée.

Ketho acquiesça.

— Vous avez reçu de bonnes nouvelles, dit-il.

— Oui. Du moins quelques, comment dites-vous, nouvelles fraîches.

Ils devaient parler entre eux en Iotique ; Shevek s'exprimait plus

facilement dans cette langue que Ketho, qui la parlait très correctement mais avec une certaine raideur.

— L'atterrissage va être très intéressant, continua Shevek. Il y aura de nombreux ennemis et beaucoup d'amis. Une des bonnes nouvelles concerne les amis… Apparemment, il y en a plus que lorsque je suis parti.

— Ce danger d'une attaque à votre atterrissage, dit Ketho. Les officiers du Port d'Anarres considèrent sans doute qu'ils peuvent contrôler les dissidents ? Ils ne vous diraient pas délibérément de descendre et d'être assassiné ?

— Eh bien, ils vont me protéger. Mais je suis aussi un dissident, après tout. J'ai demandé à prendre ce risque. C'est mon privilège, voyez-vous, en tant qu'Odonien.

Il sourit à Ketho. Le Hainien ne lui rendit pas son sourire ; son visage était sérieux. C'était un bel homme d'environ trente ans, grand, à la peau claire comme un Cetien, mais presque sans poils ni cheveux, comme un Terrien. Ses traits étaient marqués et agréables.

— Je suis content de pouvoir le partager avec vous, dit-il. C'est moi qui vous ferai descendre dans la chaloupe.

— Bien, dit Shevek. Peu de gens se donneraient la peine d'accepter nos privilèges !

— Plus que vous ne le pensez, peut-être, dit Ketho. Si vous le leur permettiez.

Shevek, dont l'esprit n'avait pas été entièrement à la conversation, s'apprêtait à partir ; la phrase du Hainien l'arrêta. Il regarda Ketho, et dit au bout d'un moment :

— Voulez-vous dire que vous aimeriez atterrir avec moi ?

— Oui, c'est cela, répondit le Hainien d'un ton aussi direct.

— Est-ce que le commandant le permettrait ?

— Oui. En tant qu'officier d'un vaisseau en mission, il est de mon devoir d'explorer et d'étudier un nouveau monde lorsque c'est possible. Le commandant et moi avons parlé de cette possibilité. Nous en avons discuté avec nos ambassadeurs avant de partir. Leur sentiment était qu'aucune demande formelle ne devait être faite, puisque la décision de votre peuple est d'interdire aux étrangers d'atterrir.

— Hmm, dit prudemment Shevek.

Il s'avança jusqu'au mur le plus éloigné et resta un moment devant un tableau, un paysage Hainien, très simple et très subtil, une rivière sombre coulant parmi les roseaux sous un ciel lourd.

— Les Conditions de la Clôture du Peuplement d'Anarres ne permettent pas aux Urrastis d'atterrir, dit-il, sauf à l'intérieur des limites du Port. Ces conditions sont toujours valides. Mais vous n'êtes pas un Urrasti.

— Quand Anarres a été fondé, il n'y avait pas d'autres races connues. Implicitement, cela inclut tous les étrangers.

— C'est ce qu'ont décidé nos dirigeants il y a soixante ans, quand les gens de votre peuple sont arrivés pour la première fois dans ce système solaire et ont tenté de parler avec nous. Mais je pense qu'ils ont eu tort. Ils n'ont fait que construire encore plus de murs. – Il fit demi-tour et resta debout, les mains derrière le dos, regardant l'autre homme. – Pourquoi voulez-vous atterrir, Ketho ?

— Je veux voir Anarres, répondit le Hainien. La planète m'intriguait déjà bien avant votre venue sur Urras. Cela a commencé quand j'ai lu les travaux d'Odo. Cela m'a beaucoup intéressé. J'ai… – Il hésita, comme s'il était embarrassé, mais continua, à sa façon consciencieuse et réprimée. – J'ai appris un peu de Pravique. Pas beaucoup jusqu'à présent.

— Alors c'est votre désir personnel – votre propre initiative ?

— Entièrement.

— Et vous vous rendez compte que cela peut être dangereux ?

— Oui.

— La situation est… un peu trouble, sur Anarres. C'est ce que m'ont dit mes amis à la radio. C'était notre intention depuis le début – notre Syndicat, mon voyage – de secouer tout le monde, de réveiller, de briser quelques habitudes, de faire en sorte que les gens se posent des questions. D'agir comme des anarchistes ! Tout cela a continué pendant que j'étais parti. Alors, vous voyez, personne n'est très sûr de ce qui va se passer maintenant. Et si vous atterrissez avec moi, la situation va devenir encore plus trouble. Je ne peux pas pousser les choses trop loin. Je ne peux pas vous emmener en tant que représentant officiel d'un quelconque gouvernement étranger. Cela ne marcherait pas, sur Anarres.

— Je comprends cela.

— Une fois que vous y serez, quand vous aurez traversé le mur avec moi, alors vous deviendrez l'un des nôtres. Nous serons responsables envers vous, et vous envers nous ; vous deviendrez un Anarresti, avec les mêmes choix que tous les autres. Mais ce ne sont pas des choix sans danger. La liberté n'est jamais sans danger. – Son regard fit le tour de la pièce tranquille et bien tenue, avec ses consoles simples et ses instruments délicats, son plafond élevé et ses murs sans hublots, puis revint vers Ketho. – Vous vous sentirez probablement très seul, dit-il.

— Ma race est très vieille, répondit Ketho. Nous sommes civilisés depuis un millier de millénaires. Nous connaissons l'histoire de plusieurs centaines de millénaires. Nous avons tout essayé. L'anarchisme comme le reste. Mais *moi,* je ne l'ai pas essayé. Ils disent qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Mais si chaque vie n'est pas

nouvelle, chaque vie personnelle, alors pourquoi être né ?

— Nous sommes les enfants du temps, dit Shevek en Pravique.

L'autre homme le regarda un moment, puis répéta la phrase en Iotique :

— Nous sommes les enfants du temps.

— Très bien, dit Shevek, et il se mit à rire. Très bien, ammar ! Vous feriez mieux d'appeler à nouveau Anarres par radio – d'abord le Syndicat… J'ai dit à Keng, l'ambassadrice, que je n'avais rien à donner en échange de ce que son peuple et le vôtre ont fait pour moi ; eh bien, peut-être puis-je quand même vous donner quelque chose. Une idée, une promesse, un risque…

— Je vais parler au commandant, dit Ketho, aussi sérieux que jamais, mais avec dans la voix un léger tremblement d'excitation, d'espoir.

Très tard la nuit suivante, Shevek se trouvait dans le jardin du *Davenant.* Les lampes étaient éteintes, et il n'était éclairé que par la lumière des étoiles. L'air était plutôt froid. Une fleur nocturne venue de quelque monde inimaginable s'était ouverte parmi les feuilles sombres et répandait son parfum avec une douceur patiente et vaine pour attirer un papillon inimaginable, à des milliards de kilomètres de là, dans un jardin situé sur une planète gravitant autour d'une autre étoile. Les lumières des soleils sont diverses, mais il n'y a qu'une seule nuit. Shevek se tenait près du hublot élevé, regardant l'hémisphère nocturne d'Anarres, courbe sombre cachant la moitié des étoiles. Il se demandait si Takver serait là, au Port. Elle n'était pas encore arrivée à Abbenay depuis Paix-et-Abondance, la dernière fois qu'il avait parlé avec Bedap, et il avait laissé à celui-ci le soin de discuter avec elle et de décider s'il serait prudent pour elle de venir au Port. « Tu ne penses quand même pas que je pourrais l'en empêcher, même si ce n'était pas prudent ? » avait dit Bedap. Il se demandait aussi quel moyen de locomotion elle avait pu emprunter depuis la côte de Sorruba ; un dirigeable, espérait-il, si elle avait emmené les filles avec elle. Les voyages en train étaient difficiles avec des enfants. Il se souvenait encore des ennuis qu'ils avaient eu durant le voyage de Chakar à Abbenay, en 68, quand Sadik avait été malade pendant trois affreuses journées.

La porte du jardin s'ouvrit, augmentant le faible éclairage. Le commandant du *Davenant* regarda à l'intérieur et prononça son nom ; il répondit ; le commandant entra, en compagnie de Ketho.

— Votre contrôle au sol nous a donné les directives nécessaires pour l'atterrissage, dit le commandant. – C'était un petit Terrien au teint métallique, froid et sérieux. – Si vous êtes prêt, nous allons commencer la procédure de lancement.

— Oui.

Le commandant fit un signe de tête et sortit. Ketho s'avança pour se tenir à côté de Shevek, près du hublot.

— Vous êtes bien sûr de vouloir m'accompagner au-delà de ce mur, Ketho ? Vous savez, pour moi, c'est facile. Quoi qu'il advienne, je rentre chez moi. Mais vous, vous partez de chez vous. « Le vrai voyage est le retour…»

— J'espère rentrer chez moi, dit Ketho de sa voix calme. Quand il le faudra.

— Quand devons-nous entrer dans la chaloupe ?

— Dans vingt minutes environ.

— Je suis prêt. Je n'ai rien à emballer.

Shevek se mit à rire, un rire de bonheur parfait, total. L'autre homme le regarda gravement, comme s'il n'était pas certain de ce qu'était le bonheur et le reconnaissait pourtant ; ou se le rappelait peut-être, comme un souvenir lointain. Il resta debout près de Shevek, comme s'il voulait lui poser une question. Mais il ne lui demanda rien.

— Ce sera le début de la matinée au Port d'Anarres, dit-il enfin, et il sortit prendre ses affaires en attendant de retrouver Shevek près de la chaloupe.

Une fois seul, Shevek se tourna de nouveau vers le hublot et vit la courbe aveuglante du soleil qui venait d'apparaître au-dessus de la Temae.

« Ce soir, je m'étendrai pour dormir sur Anarres », pensa-t-il. « Je m'étendrai près de Takver. J'aurais aimé rapporter la photo de l'agneau pour la donner à Pilum. » Mais il n'avait rien rapporté. Ses mains étaient vides, comme elles l'avaient toujours été.

notes

Notes

1

Papa. Un petit enfant peut appeler n'importe quel adulte *mamme* ou *tadde*. Le *tadde* de Gimar pouvait être son père, un oncle, ou un adulte sans lien de parenté mais qui avait pour elle la même affection et la même responsabilité qu'un parent ou un grand-parent. Elle a pu appeler plusieurs personnes *tadde* ou *mamme*, mais ce mot est d'un emploi plus spécifique que le mot *ammar* (frère/sœur), qui peut être utilisé pour désigner n'importe qui.

12,8 degrés Celsius *(NdR)*